

L'EUCCHARISTIE

AVEC

UNE INTRODUCTION SUR LES MYSTÈRES

PAR

M^{GR} LANDRIOT

Jean Baf. Gz.
Ann. Thomas.

ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ET SAINTES

Ἀναφέρει ἑαυτὸν ἡμῖν, καὶ οὐ τῇ πίστει μόνον ἀλλὰ καὶ αὐτῷ τῷ πράγματι σῶμα ἡμᾶς αὐτοῦ κατασκευάζει... Οὐ γὰρ τῷ μετέχειν μόνον καὶ μεταλαμβάνειν, ἀλλὰ καὶ τῷ ἐνοῦσθαι κοινωνοῦμεν. Καθάπερ γὰρ τὸ σῶμα ἐκεῖνο ἦνωται τῷ Χριστῷ, οὕτω καὶ ἡμεῖς αὐτῷ διὰ τοῦ ἄρτου τούτου ἐνούμεθα... Διὰ τοῦτο ἀνέμιξεν ἑαυτὸν ἡμῖν, καὶ ἀνέφερε τὸ σῶμα αὐτοῦ εἰς ἡμᾶς, ἵνα ἐν τῷ ὑπάρξωμεν, καθάπερ σῶμα κεφαλῆ συνημμένον.

Dans l'Eucharistie, le Christ s'unit à nous, non-seulement par la foi, mais en réalité il nous constitue son corps... Nous ne le recevons pas seulement, mais de lui à nous il s'établit l'union la plus intime : car comme ce corps ne fait qu'un avec le Christ, ainsi nous sommes unis au Christ en mangeant ce pain... Il s'est uni à nous, et il a mélangé son corps avec le nôtre, afin que nous ne fusions qu'un avec lui, comme un corps est uni à la tête.

(S. CHRYSOST., *In Matth.* hom. 82. — *In Ep.* 1. *ad Cor.* hom. 24. — *In Joan.* hom. 46.)

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

PARIS 60 - CHANTILLY

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, rue de Grenelle-Saint-Germain

1866

PRÉFACE

Le livre que nous publions sur l'Eucharistie n'est, dans notre pensée, que la suite du *Christ de la Tradition* : car la divine Eucharistie est l'extension de l'Incarnation ; c'est son application permanente à tous les membres de la grande famille du Christ. C'est la préparation et le commencement de ce prodigieux mystère d'amour, qui, dans le ciel, doit faire de tous les élus un seul corps dont Jésus-Christ sera la tête. Alors, se réaliseront pleinement ces belles paroles de saint Augustin : « Le Christ et son Eglise forment comme une unité de personne... les Chrétiens avec leur chef ne forment qu'un Christ : on ne doit pas dire, il y en a un et plusieurs, mais bien,

plusieurs sont un dans le Christ. Il n'y a donc qu'un Christ fait homme, le Chef et le corps. Quel est le corps? C'est l'Église. Admirez, réjouissez-vous, nous sommes devenus le Christ, *Christus facti sumus* : s'il est la tête, nous sommes les membres : l'homme tout entier, c'est lui et nous, *totus homo, ille et nos*¹. » Et ces autres paroles de Lessius : « Par l'Eucharistie, le Christ nous communique son esprit et sa vie, il nous réunit dans le même corps et comme dans une seule hypostase parfaite et entière : tous, nous lui sommes greffés et comme incorporés, comme la nourriture que nous prenons nous est incorporée et ne forme qu'une personne avec nous². »

Dans le *Christ de la Tradition* nous avons

1. Saint Aug. *In Joan.* Tract. 24, n° 8, t. III, p. 4027. — *In Psal.*, 30, Enn. 2, p. 244. — *In Psal.*, 127, p. 2050.

2. Sic per hoc alimentum Christus caput nostrum communicat nobis suum Spiritum suamque vitam, colligens omnes in unum corpus et in unam veluti hypostasim perfectam et completam, omnesque illi inserimur, et veluti incorporamur, sicut partes alimenti convenienter intus applicitæ per meatus naturæ, incorporantur nobis, unaque fiunt hypostasis nobiscum, cum spiritus noster ad informandas et vivificandas illas se extendit. (Lessius, *De perf. div.*, l. XII. n° 408.)

cherché à résumer la doctrine des Pères et des grands Théologiens sur le Verbe incarné. Nous entreprenons une œuvre semblable pour l'Eucharistie ; nous serions heureux de n'avoir pas été le trop indigne interprète de la belle et admirable philosophie des Docteurs catholiques, et d'avoir pu rendre transparentes les clartés pures, qui nous ont tant de fois ravi dans la lecture de ces grands maîtres. Que la religion est belle sur ces hauteurs ! Que ses dogmes y resplendissent magnifiquement, et avec quelle suavité, après avoir rayonné dans l'intelligence, ils projettent leurs consolantes lumières sur les moindres détails de la vie pratique ! Nous avons toujours pensé que la lumineuse théologie des Pères était la véritable école de la mystique, et que la piété, puisée à ces sources pures qui touchent aux montagnes de l'éternité, était aussi tendre qu'intelligente, aussi suave que forte, aussi solide que large et éclairée. Puisse la lecture de ce volume n'être point inutile à la démonstration de cette vérité, que nous croyons plus nécessaire que jamais de faire comprendre

aux hommes du monde et aux âmes pieuses ; aux hommes du monde, pour les rapprocher de la religion ; aux âmes pieuses, pour leur prouver que tout ce qui élève l'esprit sur les hauteurs divines, donne en même temps de la vigueur et une délicate tendresse à la piété. En Dieu l'Amour infini procède de l'Intelligence infinie ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi, proportion gardée, chez le chrétien ?

Nous avons fait précéder notre travail de deux Conférences sur les mystères ¹ : elles nous paraissent comme des préliminaires naturels à l'étude des deux plus grands mystères du Christianisme. Aussi dans notre pensée, ces deux Conférences sont comme une introduction au *Christ de la Tradition* et à l'*Eucharistie*. Pour préparer ou fortifier la foi à l'Incarnation et au Sacrement de l'amour, il n'est pas inutile de montrer que rien n'est plus raisonnable que la croyance des mystères en général : car, si nous

1. Elles ont été prêchées à la Cathédrale de La Rochelle pour la station d'Avent 1859.

avons la conviction que les enseignements des Docteurs jettent un jour merveilleux sur nos dogmes et les rendent plus transparents aux yeux de la raison christianisée, nous sommes loin de prétendre à la disparition totale des obscurités : le plein jour n'aura lieu que dans le ciel.

Les cinq Conférences sur l'Eucharistie ont été prêchées à la cathédrale de La Rochelle pendant la station d'Avent, en 1863, et à Rochefort, les dimanches de Carême de la présente année. Nous tenons à conserver ce souvenir historique de notre vie pastorale, et à laisser à notre peuple bien-aimé ce livre, comme un mémorial de notre affection et des heureux moments que nous avons passés ensemble. Les plus douces joies, dans la vie d'un évêque, ne sont-elles pas ces heures à la fois de fatigue et de bonheur, où il convie son troupeau à la table de son cœur, surtout quand ce troupeau allège et fait presque disparaître la fatigue par son empressement, son intelligence et sa filiale affection. C'est ce triple caractère, si précieux et quelquefois si rare dans les audi-

toires, que nous tenons à constater non-seulement dans les villes de notre beau Diocèse, mais nous oserons dire presque dans toutes les bourgades et dans les moindres villages. Nous avons eu la consolation d'en faire la douce et particulière expérience dans les villes de La Rochelle et de Rochefort, où les Conférences sur l'Eucharistie ont été suivies par l'auditoire le plus nombreux, le plus intelligent et le plus recueilli.

Pour compléter notre enseignement sur l'Eucharistie, il nous resterait à traiter la question pratique de la sainte Communion. Nous nous réservons de le faire bientôt dans les *Conférences* que nous donnons chaque mois aux Dames de la Société de charité établie à La Rochelle ⁴.

Nous terminons ces lignes en la soirée du 7 mars 1866, fête de saint Thomas-d'Aquin, ce

4. Les éditions des principaux auteurs cités en ce volume étant à peu près les mêmes que celles qui ont été indiquées pour le *Christ de la Tradition*, nous renvoyons à la note qui suit la préface de ce dernier ouvrage. Les quelques différences qu'on pourrait remarquer, ne sont pas assez essentielles pour que nous les signalions : et d'ailleurs elles seront assez généralement désignées.

grand Maître dont nous avons cherché surtout à reproduire la doctrine sur l'Eucharistie, et auquel le Christ a dit : « Vous avez bien écrit sur le sacrement de mon corps, vous avez en particulier traité convenablement et selon la vérité la question qui vous a été posée sur le mode de présence sacramentelle ; c'est tout ce que l'homme peut en comprendre sur la terre, et tout ce qui peut être humainement résolu ¹. » Puisse l'Ange de l'École bénir ce travail que nous plaçons sous son glorieux patronage ! Puisse-t-il protéger et conduire celui qui se fera toujours un honneur d'être un de ses plus fervents admirateurs et son humble disciple !

1. Bene de hoc mei Corporis Sacramento scripsisti et de quæstione tibi proposita bene et veraciter determinasti ; sicut ab homine in via potest intelligi, et humanitus diffiniri. (*Vita St. Thomæ*, a G. de Thoco, n° 53, Bollandi. 7 mars, p. 674. — V. aussi le P. Tournon, *Vie de saint Thomas*, l. II, c. XV, p. 183-186.)



INTRODUCTION

1^{re} CONFÉRENCE SUR LES MYSTÈRES

Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris.

Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne scrutez point ce qui surpasse les forces de votre intelligence.

(Eccli., III, 22.)

Le Christianisme, étudié sérieusement et dans le calme des passions, apparaît aux esprits éclairés et non prévenus, comme à religion la plus en harmonie avec la grandeur et la faiblesse de l'homme, avec les lumières de son intelligence et les chaleureuses inspirations de son cœur. Aussi Tertullien en avait fait la remarque, et disait avec la simple et profonde expression de la vérité :

l'âme est naturellement chrétienne, *naturaliter christiana*¹ ; c'est-à-dire que tous les nobles instincts de l'âme sont des semences chrétiennes qui sommeillent au fond des cœurs, en attendant que la parole de vérité aille exciter ces germes divins par le contact d'un principe de vie. — Et cependant, mes très-chers frères, ne l'avez-vous pas remarqué ? par quelle étrange contradiction l'homme ne cherche-t-il pas continuellement à prendre des précautions contre l'envahissement du Christianisme ? il passe une partie de son existence à élever des digues contre cet océan qui veut tout submerger, il est vrai, mais pour donner la vie et verser la fécondité. La religion semble à l'homme du monde comme un spectre qui le poursuit, et l'on dirait que l'une de ses occupations principales est de trouver quelque part un coin solitaire et inconnu, où il puisse échapper aux poursuites et aux interrogations de ce fantôme. En vain, le spectre divin élève la voix pour dire à l'homme qu'il est un ami, qu'il ne demande

1: Tertullien, *Apol.*, c. xvii.

à prendre le cœur que pour le rendre heureux, l'homme fuit toujours ; quelquefois il se retourne en fuyant, et il essaie de fatiguer par des paroles injurieuses la bonté et la patience de son charitable et tendre persécuteur. Après avoir repoussé les offres affectueuses du meilleur de ses amis, l'homme ira peut-être se faire dépouiller par le premier voleur de grand chemin, c'est-à-dire par toutes les passions qui caressent ses instincts pervers.

Parmi les raisons prétendues qui portent l'homme à résister à la religion, il en est une qui lui parait sans réplique et dont il se fait un rempart inexpugnable. La religion, dit-il, est un composé absurde de choses incompréhensibles ; or l'homme raisonnable ne croit et ne doit croire que ce qu'il comprend. Vraiment, on nous traite comme des enfants à crédulité servile, et les prêtres s'imaginent qu'il suffira de raconter des fables sous des noms mystérieux pour les faire adopter. Dérision que tout cela ! le temps de l'enfance est passé pour les peuples, les nations ont grandi, l'humanité est émancipée, le siècle des lumières

a brillé partout, et maintenant la raison trône en souveraine, bien décidée à ne plus admettre comme sérieux ces châteaux de cartes que construisirent, pour amuser nos pères, les âges d'ignorance. En résumé, plus de christianisme, parce que le christianisme est une religion de mystères, de dogmes incompréhensibles. L'humanité devenue grande, refuse le lait : c'est un aliment qui ne va plus à sa forte constitution : il lui faut aujourd'hui la nourriture solide de la vérité, mais de la vérité claire, nette, précise et parfaitement intelligible.

Je ne crois pas, mes très-chers frères, avoir dissimulé l'objection : j'avouerai même qu'elle a quelque chose de séduisant, parce qu'elle prend sa racine dans un sentiment mal compris de notre véritable grandeur. Elle flatte la raison de l'homme qui aime naturellement la lumière ; et tout ce qui nous flatte à tort ou à raison, nous séduit, comme si la flatterie était un souvenir qui nous rappelle ce que nous aurions été dans la gloire de l'état primitif. Toutefois il nous sera facile, je l'espère, de faire disparaître cette objection qui semble

formidable au premier coup-d'œil : nous établirons successivement les propositions suivantes : 1^o les mystères, c'est-à-dire les choses que nous ne comprenons pas, sont partout sur la terre : 2^o les mystères sont relatifs aux divers degrés d'intelligence : 3^o les mystères sont inséparables d'une religion divine : 4^o les mystères chrétiens sont au-dessus de la raison et non contre la raison, et il est souverainement raisonnable de les croire. Si nous mettons en lumière ces quatre propositions, il en résultera que les mystères, loin d'être une objection contre le christianisme, seront au contraire une preuve de sa divinité. Nous aurons besoin de deux conférences pour donner à nos preuves le développement convenable.

I

Avant de commencer, je devrais, ce me semble, demander pardon à une partie de mon auditoire, qui trouvera peut-être la matière un peu philoso-

phique et étrangère à la pratique de la vie. Si je dois lui demander pardon, je le fais très-volontiers. Cependant, je la prie de ne point négliger les considérations suivantes. Avec un peu de réflexion et de charité, il est facile de comprendre que plus que jamais il est devenu nécessaire de traiter en chaire, au moins de temps en temps, les questions qui touchent aux fondements de la foi. Ces questions doivent être abordées et mises en lumière pour fortifier la foi des uns, et répondre aux objections des autres. On est tellement accoutumé dans un certain monde à dire que la foi est le partage des esprits faibles, et qu'il faut respecter bien peu sa dignité et sa raison pour croire à toutes ces fables puériles : on est tellement accoutumé à répéter ces banalités sonores, qu'il est important de ne pas les laisser toujours sans réplique. — Il est d'ailleurs très-utile d'élever le sens du peuple chrétien, en l'accoutumant à vivre de lumière et à faire quelques ascensions vers les pures régions de la vérité. — On dirait que saint Augustin, dans ses homélies au peuple, avait prévu le cas, et voici comment il le consi-

dère : « Je sais bien, dit ce grand docteur en abordant les hautes questions de la théologie, je sais bien que plusieurs peut-être ne me comprendront pas, mais je ne veux pas pour cela priver l'intelligence de ceux qui comprendront... *Non fraudabo eos qui possunt capere... Verumtamen dicam, sequatur qui potest, ne non dicto non sequatur et qui potest* '. — J'ajouterai encore une pensée : il n'est pas toujours impossible de faire descendre la vérité philosophique au niveau des intelligences ordinaires, et peut-être sous ce rapport a-t-on l'habitude de trop se défier de l'intelligence du peuple. Le peuple, quand il n'est pas prévenu et que la passion ne l'égaré point, a un souverain et lumineux bon sens, il a le tact des choses élevées, il y a en lui de grandes fibres et des cordes qui s'étendent vers l'infini : il suffit de les toucher pour qu'elles résonnent noblement. Je suis heureux de lui rendre ce témoignage, et de dire que souvent de simples femmes du peuple sans instruction m'ont étonné par

1. In Joan., *Tract.* 4, n° 4, t. 3, p. 4677. — In *Psalm.* 44, n° 5, t. 4, p. 543.

leur habileté à comprendre les questions les plus difficiles. L'âme humaine, disaient les grands théologiens du moyen âge, l'âme humaine est un tout en puissance, c'est-à-dire qu'elle contient les germes de l'infini.

Revenons à notre proposition première : le mystère est partout, et l'esprit humain ne peut faire un pas sans le rencontrer. « Représentez-vous, dit le plus célèbre des philosophes grecs, représentez-vous l'état de la nature humaine par rapport à la science et à l'ignorance d'après le tableau que je vais faire ¹. » Ici Platon décrit un antre profond, recevant la lumière par une large ouverture ; dans cet antre des hommes enchaînés, la face tournée vers le fond de la caverne. Derrière eux une lumière ; entre leur dos et cette lumière, des objets de toute sorte se promènent, et les ombres se projetant par-dessus la tête des prisonniers, vont se réfléchir sur le fond de la caverne. Ces pauvres enchaînés conversent entre eux : ils parlent sur les ombres, et ils en parlent

1. Platon, *République*, l. VII, au commencement.

comme si elles étaient la réalité; ils dissertent avec la conviction de posséder le dernier mot sur la vérité. — Tel est, mes très-chers frères, le misérable état de notre pauvre humanité; il a été constaté par la philosophie païenne, et une triste expérience nous démontre que depuis cette époque il n'a pas changé. Le christianisme a apporté des lumières plus pures et plus complètes, mais l'énigme est toujours au fond la même. *Videmus per speculum in ænigmate*. — Oui, ce monde est une caverne : la lumière est derrière nous, et les images des objets nous arrivent dans une clarté réfractée, sous la forme d'ombres analogues à celles qui s'agitent dans les instruments des prestidigitateurs¹, c'est encore la comparaison du philosophe grec. Et cependant ce sont ces pauvres captifs, qu'on appelle les humains, renfermés dans cette prison cellulaire qu'on nomme le corps; ce sont ces pauvres captifs qui prétendent tout savoir, qui font des calculs sur des ombres, qui traduisent à leur barre toutes les vérités. Enfants

1. *Ibidem*.

dignes de pitié ! ils paraissent ne pas soupçonner qu'il existe derrière eux et au-dessus d'eux, une infinité de choses dont ils voient à peine quelques images, et qu'ils ne comprendront jamais. Ils ne se doutent point que la lumière éternelle, dont ils se croient, dans un rêve d'imagination, les tranquilles et uniques possesseurs, n'est pas même venue caresser leur paupière.

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ! Etre d'un jour, atome perdu dans l'océan de l'éternité, aveugle qui marche dans les ténèbres ! Qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez répondre à ses questions ? O Seigneur, j'admire ce chef-d'œuvre de vos mains, cette ombre de votre Verbe, pour me servir de la pensée de saint Athanase ; je l'admire quand il reçoit la lumière dans la dose et sous la forme que vous lui avez préparée en ce monde. Alors il est fort, il est grand, son œil est lumineux, sa marche est belle et progressive dans les sphères de la clarté divine. Mais quand il ose dépasser sa limite, il devient comme l'aigle qui voudrait absorber dans son regard tous les rayons du soleil ; il est frappé de cécité immé-

diatè. Naguère il voyait les ombres du vrai, en attendant les splendeurs de l'éternité ; aujourd'hui il est aveugle d'orgueil et d'ambition démesurée. O mon Dieu ! si l'homme n'était point fait à votre image, si un rayon de votre gloire, malgré sa profonde misère, ne brillait pas sur son front, il serait bien souvent l'être le plus digne de pitié et le plus contradictoire de toute la création. Etre infirme et dont la faiblesse n'a d'égale que ses prétentions, intelligence étroite et bornée, comme cette petite langue de terre que la mer immense limite de toutes parts en la rongant avec une effrayante rapidité ! n'importe, l'âme humaine veut tout savoir et tout comprendre : remplie d'elle-même, elle s'élève toujours et semble dire comme Lucifer : je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, et je serai semblable au Tout-Puissant : *Super astra Dei exaltabo... Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo*¹.

Eh bien ! puisque cette reine de la pensée sait

1. Isaïe, XIV, 13-14.

tout, interrogeons-la, et demandons-lui la solution des énigmes qui nous environnent; on doit s'estimer heureux de trouver un docteur qui enseigne clairement les raisons de toutes choses : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, a dit le poète. Il est inutile de nous égarer au loin, ne nous élevons pas, du moins pour le moment, dans les hautes régions, ne sortons pas d'abord du cercle de la vie matérielle et du monde des corps. Mais puisque nous sommes en présence d'un maître qui ne veut de mystères nulle part, qui ne croit qu'à ce qu'il comprend, nous aurons le droit d'être sévères et d'exiger une réponse claire et positive. — Me voici donc en face de toi, raison humaine, je veux au nom du Seigneur, te conduire, te questionner ; chacune de mes questions est peut-être un abîme sans fond, mais d'après tes maximes et tes promesses, tu dois descendre partout, et tout éclairer par de pénétrantes lumières.

Vois-tu ce grain de sable, que nous venons de fouler aux pieds, cet atome que le vent emporte ? Je veux savoir quelle est sa nature, son essence,

sa raison d'être; tu me diras qu'il est composé de tels éléments, qu'il a telle forme et tel poids; mais je vais plus loin. Qu'est-ce qu'un élément? Qu'est-ce qui le constitue? Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que la substance? Quelle est la racine de cette chose cachée sous ces apparences qu'on appelle les phénomènes du monde matériel? J'aperçois bien ces phénomènes, je les touche, je les sens; mais des apparences ne sont point les raisons des choses, et ce sont ces raisons mystérieuses que je dois savoir, et si je ne les connais pas, je dois d'après tes principes, ne plus croire à toutes ces apparences qui me fatiguent. Allons, raison de l'homme, je t'interroge avec le désir sincère de m'éclairer. J'ai consulté là-dessus les plus célèbres écoles, et elles sont demeurées muettes; je t'interroge avec confiance, c'est toi qui dois m'éclairer. — Eh quoi, déjà tu hésites, tu réfléchis; ta parole avec ta pensée expire sur tes lèvres! aurais-tu par hasard déjà rencontré le mystère? Je commencerai à me défier du succès de la navigation, puisque ton premier écueil est un grain de sable, — Allons plus loin,

La plante respire, l'animal se multiplie, la vie se propage de monde en monde, et pendant que tout être vit, les philosophes sont embarrassés pour savoir simplement ce que c'est que la vie. La lumière remplit l'immensité, elle va comme la pensée; l'armée des cieux semble se mouvoir aussi harmonieusement que les cordes d'une lyre. Dis-nous donc, raison de l'homme, dis-nous le secret de ces merveilles, suppute le nombre des étoiles, dis-nous comment cette voie lumineuse qui trace des sillons dans le ciel peut être formée de mille millions de grains de poussière en feu, dont chacun est un soleil ardent : commande à ta pensée si fière, dis-lui de suivre la lumière dans son vol, de nous expliquer ses marches savantes, et ses mouvements rapides comme l'intelligence. Mais non : tu hésites encore, à peine essayes-tu de balbutier une réponse plus mystérieuse que mes questions. Malgré les meilleures et les plus bienveillantes dispositions, il est impossible de ne pas suspecter tes hardieses d'affirmation et les prétentions de ta science.

Aimes-tu mieux que nous nous renfermions en

toi-même ? j'y consens volontiers ; exerçons ton activité dans le propre domaine de ta nature : là, au moins, tu dois être reine, et reine intelligente. Regarde ce corps si admirablement formé et qui porte sur lui comme le sceau immortel d'un artiste divin. Dis-nous comment s'opère le mouvement, comment le sang peut circuler, semblable à un fleuve fécond, qui va et retourne sur lui-même, ne se lassant jamais de parcourir et de fertiliser les mêmes contrées. Dis-nous comment l'œil peut voir, l'oreille saisir les sons, et la langue faire entendre ces intonations merveilleuses qu'on appelle la parole humaine, comment la parole, c'est-à-dire cet air agité par les lèvres, peut me révéler les plus sublimes mystères de la science divine et humaine. — Eh quoi ! ô prince de l'intelligence, tu ne peux pas même bégayer une réponse ! Et que devient donc ta superbe ignorance ?

Mais pénétrons plus avant : tu penses : qu'est-ce que ta pensée ? Tu rêves, qu'est-ce que les rêves de ton esprit, de ton imagination, de ton cœur ? Comment nommes-tu ce je ne sais quoi qui te trouble, qui t'agite, qui remue la poussière

de ton corps comme le rayon de soleil, quand il remue les atomes ? Qu'est-ce encore, qu'est-ce surtout que cette région ténébreuse qu'on appelle le cœur de l'homme ? Raconte-nous ses mystères, ses énigmes, ses contradictions, ses orages inexplicables, et les vents opposés qui s'y croisent en tous sens. — Hélas ! je t'entends soupirer, et je t'ai compris, même dans ton silence : tu ne te connais pas toi-même, et s'il est quelque chose que tu sois impuissant à expliquer, ce sont les mystères de ton cœur et de ton intelligence. Tu me dirais volontiers avec saint Augustin : je ne me comprends pas moi-même ; mon esprit est trop étroit pour s'embrasser lui-même...¹ Je suis pour moi une énigme, je suis un sol ingrat, et je me travaille avec des sueurs inutiles : *Factus sum mihi terra difficultatis et sudoris nimii*². « Penser est un mystère, a dit un philosophe célèbre, parler un autre mystère et l'homme est un abîme³. »

Je m'arrêterai donc, puisque tu ne me réponds

1. Saint Aug., *Conf.*, l. X. c. VIII.

2. *Ibid.*, l. X, c. XVI.

3, Balmès, *Pensées diverses*, t. I. p. 390, trad. française.

rien, ô raison humaine : cependant, j'avais encore un nombre infini de questions à t'adresser : car, comme l'a dit le poète anglais, il y a plus de mystères entre le ciel et la terre que jamais l'homme n'en rêvera¹. — Mais non, il ne faut pas te réduire plus longtemps à un humiliant silence. Sois donc désormais fière de toi-même, de la force de ton esprit, de la puissance de ton génie ! O homme, je le répète, si tu n'étais pas un rayon de la gloire de Dieu, tu ne serais digne que de mépris avec ce mélange de faiblesse et d'orgueil, de prétention et d'ignorance.

Il est un fait incontestable, mes très-chers frères, et tellement reconnu par tout homme sensé que le nier serait donner par là même la preuve d'un esprit étroit et d'un ignorant orgueil. Le monde et tout ce qui est dans le monde est un livre scellé de sept sceaux. Nous pouvons déchiffrer quelques lettres de l'alphabet divin, mais jamais, au moins sur la terre, nous n'en pénétrons le sens mystérieux et caché : dans le

1. Shakespeare, *Hamlet*. act. II, scène 2.

ciel même, il y restera pour l'homme des nuages sur la vérité complète. Nous pouvons comparer, analyser, discuter; mais pour toute âme sérieuse et sincère, il y aura toujours un problème insoluble au fond de chaque question. L'infini est en tout, même dans un grain de sable; nous ne comprenons rien parfaitement, pas même la pierre que nous foulons tous les jours aux pieds. Nous ne savons ni comment l'œil voit, ni comment l'oreille entend, ni pourquoi le feu brûle, ni comment l'estomac digère, et la vie se propage; ni pourquoi la plante sort de terre et cherche la lumière du soleil. Il y a là un inconnu en toute chose, et nous ne savons le tout de rien, comme disait Montaigne. Ici-bas, il existe une ombre à côté de chaque lumière, un nuage plus ou moins obscur ou transparent sur le ciel de chaque vérité. Telle est la condition de la nature humaine, en dehors même de toute idée chrétienne; et les révoltes de notre orgueil ne changeront rien aux lois fixées à notre curiosité. Quand on frappe certains rochers, un gémissement sourd et caverneux nous avertit qu'ils recouvrent des abîmes. Ainsi, quand la voix

de l'homme interroge les créatures du monde visible et invisible, il sort de chacune d'elles un son mystérieux qui murmure le nom de l'infini et de l'incompréhensible : et, sous ce rapport, la vile poussière des champs défie le plus grand génie de l'univers.

« Dieu, dit l'Écriture, a livré le monde aux disputes des savants ¹, et l'homme ne trouvera jamais la raison dernière des œuvres du Seigneur. » C'est un oracle éternel que nos plaintes n'auront point le secret de fléchir. Un voile épais a été jeté sur l'univers : nous voyons toute chose comme dans un miroir, et l'on dirait que notre âme, royale exilée, est renfermée dans le corps comme dans une tour élevée, d'où elle découvre de loin les images flottantes du vrai. « Je sais, dit un célèbre orateur, que la vérité, objet unique et saint de mon âme tout entière, est grande comme l'infini, et que l'infini n'étant compréhensible qu'à son égal, c'est-à-dire à lui-même, il est naturel que je ne voie rien jusqu'au bout ². » Les sciences

1. Eccle., III, 11.

2. Le P. Lacordaire, 57^e Conf., l. III, p. 392 et sq.

exactes elles-mêmes ont leurs mystères, et il arrive un moment où les nombres, les lignes droites et les courbes plongent dans l'infini et échappent au regard le plus perçant. Et cependant, qui n'a entendu dire que les sciences exactes étaient positives, parfaitement arrêtées, éminemment intelligibles et claires comme l'eau du rocher? Oui, elles sont claires à la surface, mais quand l'esprit creuse et plonge, il arrive à des abîmes ténébreux, et il est obligé, pour ne pas se perdre, de remonter à la surface. Demandez plutôt aux savants, demandez aux philosophes, à tous ceux que l'on nomme les maîtres de l'intelligence, demandez-leur si l'air ne leur manque pas souvent dans ces hautes régions de la science¹. Je les entends tous se plaindre des bornes fixées à leurs impétueux désirs : il leur semble parfois qu'ils vont découvrir entièrement la face auguste de la vérité, et déjà ils tressaillent comme le berger qui, sur la montagne, aperçoit le premier rayon

1. « En toute science il y a des étendues et enfoncements très-inutiles, que nous ferions mieux de laisser là. » (Montaigne, l. 1, c. xxv, p. 69, édit. Didot.)

de l'astre du jour : mais soudain la nuit se fait, un nuage épais s'interpose entre eux et la lumière; ils sont obligés de renoncer à ces ascensions périlleuses et de se rappeler qu'ils sont hommes. De là chez eux cette secrète mélancolie, ce sentiment profond de tristesse qui accompagne chaque étude, parce que toute étude laisse un vide dans l'esprit et le cœur, dans l'esprit, qui voudrait tout voir, dans le cœur, qui voudrait se coller à cette vérité divine, objet de tous ses désirs. De là ce cri de détresse du poète : « La vérité est une pierre précieuse qui aime le séjour des abîmes¹ »

« Il est, dit un philosophe non suspect, il est des phénomènes primitifs, que l'analyse ne fait que troubler dans leur simplicité divine et qu'il faut abandonner à la foi². » « La philosophie, s'écrie Lamennais, la philosophie laisse subsister le mystère de toutes les existences, l'impénétrable secret de l'infini, caché au fond de tout ce qui

1. Byron, *Child. Harold.*, c. III, S. 93.

2. Goëthe. V. *Préface* de la trad. de *Faust*, édit. Charpentier, p. 69-74.

est'. » — « Lorsque, dit-il ailleurs, par un beau jour d'été, vous suivez dans une forêt un sentier couvert de branches qui se courbent en berceau, vous voyez le long du sentier, au milieu de larges ombres, une lumière tremblotante produite par les rayons qui pénètrent à travers le feuillage. Ce sentier, c'est notre vie; et cette lumière vacillante et faible, c'est notre science². »

De ces principes incontestables et admis par tous ceux qui ont quelque valeur intellectuelle, il résulte que, selon la pensée de Pascal, l'homme vraiment savant n'arrive jamais qu'à une savante ignorance³, et que c'est le propre d'un esprit supérieur de confesser cette ignorance, d'avouer que l'homme ne comprend rien parfaitement et rencontre le mystère partout dans le gravier qu'il méprise et dans l'astre qu'il contemple⁴. Quelle force ces principes ne nous donneront-ils

1. Lamennais, *Esquisses de phil.*, t. I, p. 21-22.

2. *Ibid.*, *Discussions critiques*, p. 260.

3. Pascal, *Pensées*. t. I, p. 180-184, édit. Faugère.

4. « L'homme qui sait reconnaître les bornes de son intelligence est le plus près de la perfection. » (Goëthe, *Maximes*, t. I, p. 504, trad.)

pas, quand nous aurons à répondre à ces esprits étroitement présomptueux qui ne veulent pas admettre la religion, disent-ils, parce que la religion renferme des mystères, comme si la confession et la reconnaissance du mystère n'étaient pas le premier alphabet de la vraie philosophie ! Avez-vous jamais rencontré de ces parleurs qui ne doutent de rien, qui veulent tout expliquer et tout comprendre ? Soyez sûrs que la mesure de leur superbe est aussi la mesure de leur profonde ignorance. L'homme qui ne veut rien croire que lorsqu'il comprend, devrait s'asseoir, comme un solitaire étranger aux objets qui l'environnent, avec un crêpe funèbre sur l'intelligence ; il devrait réclamer seulement la nourriture destinée à l'être privé de raison. Oui, qu'il renonce au privilège de la pensée, à chaque instant il irait se heurter contre des écueils ! Qu'il aille s'asseoir sur les débris du monde intellectuel, qu'il reçoive l'aliment corporel, et encore qu'il n'essaye pas de comprendre sa merveilleuse transformation ! car l'homme qui veut tout savoir, ne sait même pas comment il digère !

II

Il est des mystères relatifs aux divers degrés d'intelligence et aux différentes positions des âmes.

Pour mieux comprendre cette proposition, il est nécessaire de définir la vérité. La vérité complète, absolue, sans ombre, la vérité vivante et substantielle, c'est Dieu : lui seul la possède entièrement, parce que lui seul a la pleine jouissance de son être divin. En dehors de Dieu, ce sont des fragments, des rayons de vérité, qui jaillissent du sanctuaire éternel, comme la lumière jaillit de son centre. Voyez la lumière ! elle s'élançait d'abord pure et belle : mais au contact des êtres matériels, elle se divise, elle se décompose, elle ne nous apparaît plus sous sa forme primitive et simple, elle est pâle et décolorée ¹.

1. Processiones divinæ, sicut est vita, ratio, sapientia et hujusmodi, secundum quod procedunt longius a Deo secundum

De même la vérité : elle sort de Dieu, son centre premier, sa source pure ; puis elle rayonne sur les diverses intelligences, mais à l'état fragmentaire, toujours plus ou moins décomposée, plus ou moins environnée d'ombres. — Il résulte de cette définition qu'il n'y a point, qu'il ne saurait y avoir de mystères pour Dieu. Du sein de son éternité, il promène un regard unique et tranquille sur son être divin et sur toute la création'. Il voit toute la profondeur des essences et le jeu de leurs relations : tout est à nu et à découvert à ses yeux ; l'ombre disparaît devant lui comme le nuage devant le rayon de soleil ; car c'est Dieu qui fait la lumière par sa présence. Dieu distingue parfaitement toute chose, et les problèmes les plus compliqués, et les solutions les plus difficiles, et les mystères les plus impénétrables. Il

gradus entium, efficiuntur magis temporalia et mutabilia, et commixta, et potentiæ materiali et privationi admixta, cum tamen in Deo sint simplicia, et æterna, et immutabilia, et immaterialia. (Saint Thomas, *Opusc.* 28, de Fato, c. II, t. 3, p. 568.)

4. « Le première limite de la science, dit Philon, est de savoir son ignorance, car Dieu seul est intelligent. » (*De Migr. Abrah.*, c. XXIV, t. 2, p. 324, édit. de Leipsick.)

voit tout clairement et distinctement, et cette clarté de vue est plus intense chez lui pour les mystères les plus profonds, que la lumière intellectuelle qui apprend à l'homme la valeur de l'unité ajoutée à une autre unité. Cette vue claire, cette pénétration de tous les objets, par l'Intelligence infinie, sont en Dieu l'effet non du calcul et du raisonnement, mais d'un simple coup-d'œil. Il regarde, et partout où ce regard instantané s'arrête, il ne reste plus rien à voir. « Il n'y a que Dieu, dit un philosophe, qui conçoive les objets autant qu'ils peuvent être conçus ¹. »

Mais aussitôt que nous quittons le seuil de l'éternité pour rentrer dans la sphère des intelligences créées, le rayon de la vérité n'est plus aussi pur, ni aussi complet, l'ombre apparaît : car l'ombre n'est autre chose que la limite de la vérité, quand elle n'est plus embrassée d'une manière infinie. Avec l'ombre arrive le mystère, car le mystère, c'est la vérité infinie que l'ombre circonscrit à notre intelligence. Ainsi le Séraphin le

1. L. P. Buffier, *Traité des premières vérités*, 2^e p., c. XII, p. 109, édit. Charpentier.

plus près de Dieu, celui qui est le plus inondé d'amour et de lumière, rencontre dans son vol une sphère qu'il ne peut pas franchir : il arrive sur les bords d'un abîme lumineux et une voix sortant de l'abîme lui crie : tu n'iras pas plus loin, *non procedes amplius*. Au-dessous des séraphins se trouvent les anges inférieurs : là encore les ombres augmentent et se prolongent comme le soir sur le bord des montagnes. L'ange placé sur les derniers degrés du trône de Dieu, reçoit une vérité plus ténébreuse, plus environnée de mystères, et il découvre derrière un nuage ce que le chérubin contemple dans une pure splendeur¹.

Enfin nous arrivons à l'homme ; à l'homme ce composé de terre et de feu, cette intelligence créée à l'image de Dieu et attachée à la glèbe. Dans cette sphère terrestre, la vérité subit encore

1. La science la plus étendue, dit saint Grégoire de Nazianze, s'appelle parfaite connaissance, non point d'une manière absolue et selon la vérité, mais relativement à la mesure des esprits moins capables. »

Exsuperantia hæc, perfecta cognitio existimata est, *non ad rei ipsius veritatem*, sed ad aliorum modulum et facultatem pensata. (Saint Greg. Naz., *Orat.* 28, c. XVII, t. 2, p. 50.)

une nouvelle transformation : elle devient moins pure encore, moins complète, et plus matérielle, si je puis m'exprimer ainsi. En général, la vérité arrive à l'homme par l'intermédiaire des sens, et en traversant ces organes du corps, on dirait qu'elle prend quelque chose de leur pesanteur et de leur opacité. De là ces soupirs, ces élancements des âmes ardentes, qui ne peuvent plus supporter le poids de leur corps, parce qu'elles sentent que la chair est un voile épais entre elles et la vérité. De là ces aspirations continuelles vers l'infini, ces désirs de la dissolution corporelle, ces saintes impatiences d'un esprit que sa grandeur rend d'humeur difficile. L'homme est à l'étroit dans les liens du corps : il les regarde comme les langes de l'enfance, et son énergique vigueur voudrait les briser. Il est comme le prisonnier dans son cachot, il soupire après la lumière pure, mais elle ne lui parvient que par les grilles d'une obscure fenêtre. — O Vérité, lumière céleste, vie de mon âme, nourriture de mon cœur, toi vers qui s'élance mon être tout entier à l'heure matinale du jour, toi vers qui retourne

mon cœur quand le soir, fatigué des créatures, il t'appelle comme un lit de repos. O Vérité, toi dont le simple reflet une seule fois aperçu dans une clarté plus élevée, laisse à l'âme un souvenir ineffaçable, en même temps que le sentiment douloureux de tous les fantômes humains ! Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour m'élever au-dessus des déserts de ce monde, et jouir de ta vue, sinon complète, du moins sereine et pure, comme on jouit du soleil en hiver sur le sommet des montagnes, dont la base est obscurcie par d'humides vapeurs !

La vérité, mes très-chers frères, varie donc dans ses manifestations, elle a des formes plus ou moins pures, à mesure qu'on descend du trône de Dieu et qu'on arrive à la nature humaine. Mais voyez cette différence dans le sein même de l'humanité ; parmi les hommes, quelle diversité dans la faculté de discerner le vrai ! Quelle différence d'aptitudes et d'intelligences ! Quelle qu'en puisse être la cause, que cela tienne à la constitution organique, au développement de l'éducation, au concours de diverses circonstances extérieures

et indépendantes des volontés humaines, il est incontestable qu'il existe parmi les hommes des esprits plus subtils les uns que les autres, des capacités plus grandes, des génies plus vastes ¹. Il est des hommes qui voient mieux et de plus loin. Il en est qui, comme l'aigle, embrassent d'un seul coup-d'œil un immense horizon, d'autres dont la vue est limitée à quelques mètres de distance. C'est ce qui fait dire à un philosophe « qu'il y a pour la connaissance de la vérité, une aristocratie naturelle et spontanée, qui, par le double concours des facultés natives et de l'éducation, est l'élite et la fleur intellectuelle du genre humain ². » De cette hiérarchie naturelle dans les intelligences, il résulte évidemment des mystères relatifs, c'est-à-dire que ce qui est mystère pour l'un ne l'est pas pour l'autre. On pourrait se représenter tou-

1. *Quin et tibi, ut opinor, clariores divinioreque pulchritudines collucebunt, si iis gradibus, quos dixi, ad sublimiorem radium conscendas. Communica igitur, et tu mihi perfectiorem illustrationem meisque oculis exhibe præstantiores formas, quæ unius speciem magis exprimant : confido enim, me iis quæ commemorata sunt, insitas tibi divini ignis scintillas excitaturum.* (Sanct. Dionys. areop. *De eccl. Hier.* c. VII, à la fin.)

2. Gioberti, *Introd. à la phil.*, t. II, p. 322, trad.

tes les intelligences de la création comme placées sur les divers degrés d'une immense échelle entre le ciel et la terre : chacune est plus ou moins élevée, et en raison de son élévation, elle voit plus loin, elle est au niveau d'un cercle plus large d'idées, elle domine un plus grand nombre de fragments de vérité, et par conséquent elle voit clairement ce qui est un mystère pour les intelligences situées sur un plan inférieur.

Quelques exemples éclairciront ma pensée. Je vais dire à un homme qui n'a jamais ouvert un livre, que la terre tourne sans qu'il s'en doute et que son mouvement est plus rapide que celui des chemins de fer; que les étoiles qui semblent si petites, sont en réalité plus grandes que la lune, la terre et le soleil, il est évident que toutes ces propositions sont autant de mystères pour celui qui m'entend. Je vais plus loin : j'affirme sérieusement devant cet esprit peu cultivé que la couleur n'est pas dans les corps, il va rire de ma crédulité. Je lui annonce solennellement que les trois angles d'un triangle équivalent à deux angles droits, ce qui est un des premiers

principes de la géométrie, il me demandera si je lui parle hébreu. — Et cependant, pour tout homme ayant la moindre teinture des sciences, ces propositions sont évidentes et clairement démontrées, elles n'ont de mystérieux que la face infinie inhérente à toute chose. C'est vrai : mais l'intelligence à laquelle je me suis adressé était à un degré de l'échelle inférieur à ces vérités, et pour ôter le mystère, il faudrait élever cette même intelligence à un degré plus haut.—Je suppose maintenant que cet homme étranger à tout développement scientifique, au lieu de confesser son ignorance et son incapacité, se donne les airs d'un arrogant dédain, et veuille tourner en dérision ces propositions qu'il ne comprend pas, que dirait le monde savant ? Le rire et le mépris ne seraient-ils pas la seule réponse à la sottise orgueilleuse ¹. — Mais, mes très-chers frères, il

1. Potest responderi, quia dato quod aliquis magister aliquid diceret in sua scientia, et aliquis rusticus diceret, non esse ita sicut magister doceret, eo quod ipse non intelligeret, multum reputaretur stultus ille rusticus. Constat autem quod intellectus angeli excedit magis intellectum optimi philosophi quam intellectus optimi philosophi intellectum rustici. Et ideo stultus est

semble que les intelligences qui nous sont supérieures, c'est-à-dire Dieu et les anges, doivent rire à plus forte raison de ces savants ignorants, pour me servir du mot de Pascal, qui tournent en dérision ce qu'ils ne comprennent pas dans les choses divines : *et Dominus subsannabit eos* ¹. — Prenons y garde, mes frères, il nous arrive peut-être plus souvent que nous ne le pensons, de jouer, dans les questions religieuses, le rôle de cet homme ignorant qui ne veut pas croire tout ce qui dépasse l'ouverture étroite de son petit compas intellectuel : mais n'anticipons pas sur cette matière, nous y reviendrons plus tard.

Résumons ce qui précède : les mystères sont tout à fait relatifs, il n'en existe pas d'absolus puisqu'en Dieu tout est lumière et clarté pure. Les mystères même dans l'ordre naturel, existent pour tous les esprits créés, mais ils sont plus ou moins nombreux pour chaque intelligence, selon

philosophus, si nolit credere ea quæ angeli dicunt, et multo magis si nolit credere ea quæ Deus dicit. (Sanct. Thom., *Opus*. 6, in *Symb.*, t. I, c. I, p. 566.)

1. Psal., II, 4.

qu'elle est plus ou moins élevée sur la montagne qui conduit au temple même de la vérité. Chaque esprit conçoit plus ou moins parfaitement, mieux que l'esprit du degré inférieur, et moins bien que l'esprit qui occupe un rang plus élevé.

J'ajoute qu'il est des mystères relatifs aux différents états et positions de la vie : les explications de cette pensée vont m'être fournies par les détails même de votre vie quotidienne. — Vous faites une action quelconque, votre intention est secrète et excellente, personne ne la connaît. Il peut résulter de cette ignorance que cette action soit un mystère pour ceux qui vous environnent : vérité lumineuse pour vous, mais nuage ténébreux pour votre voisin. Vous trouveriez parfaitement ridicule toute personne qui voudrait juger votre acte sans en connaître les motifs. Vous dites avec beaucoup de vérité, que lorsqu'on ne connaît pas les raisons d'une chose, il faut s'abstenir de juger et surtout de condamner ; que tout homme qui ne se soumet pas à cette règle est un téméraire et un esprit déraisonnable. Voilà donc une action qui est mystère pour votre prochain, vé-

rité et raison évidente pour vous : c'est un mystère relatif. Votre frère aussi peut avoir en bien des circonstances ses motifs secrets et raisonnables de conduite : ce sera un mystère relatif en sens inverse du premier. Si vous avez de la justice et du bon sens, vous devez à moins de graves motifs, respecter ce que vous ne comprenez pas chez les autres. Vous êtes père de famille, vous avez de nombreux enfants : s'ils veulent vous juger à leur point de vue étroit et inexpérimenté, que de choses dans votre conduite doivent leur paraître incompréhensibles ! plus tard, il est vrai, ils en reconnaîtront la profonde sagesse, mais aujourd'hui c'est un mystère pour eux, et cependant s'ils ont du bon sens et de la soumission, ils doivent avoir confiance en vous, sans vous comprendre toujours. Vous voyez clairement les raisons de vos actes, mais vos enfants sont obligés de croire aux mystères de l'autorité paternelle. — Vous avez une part au gouvernement de votre pays : vous êtes préfet, maire, juge, administrateur quelconque : tous les jours vous ferez des actes dont le public ne pourra pas apprécier

la portée; actes éclairés par une lumière pure et vive sur les hauteurs de votre sagesse administrative : et cependant ces mêmes actes seront peut-être flétris et diffamés par la foule ignorante, parce qu'elle n'en saura pas les motifs, et qu'elle vous appliquera la maxime fausse et erronée, qu'on ne doit croire sage et vrai que ce que l'on comprend. Voyez comme dans la logique des idées tout se touche. On a dit au peuple : tu ne croiras rien dans les choses divines à moins que tu ne les comprennes. Le peuple a appliqué le principe, mais il a ajouté : à plus forte raison, je ne croirai en rien ceux qui me gouvernent, à moins que je ne voie toujours la sagesse de leurs actes. Ce second principe est faux comme le premier, mais il découle du premier.

Il est encore des mystères relatifs à notre état de passage sur la terre ¹; je vous demande pardon de ces détails, mes très-chers frères, ne les croyez pas inutiles, ce sont des pierres d'attente

1. « Nous attendons le ciel pour apprendre beaucoup de choses, parce qu'elles nous sont trop pauvrement enseignées sur la terre. » (Le P. Faber, *Bethléem*. c. VIII, p. 463.)

qui nous serviront plus tard. Enfants de lumière, le jour de notre Epiphanie n'est pas encore arrivé; attendons comme le ver à soie, ne prenons pas notre essor avant que nos ailes ne soient venues. Attendons avec patience, car la patience est la grande science de la vie. Un jour, quand nous serons semblables à Dieu¹, quand nous aurons revêtu la lumière comme un manteau, et que nous serons perdus dans les clartés de la gloire divine, bien des choses obscures nous seront révélées, et l'extase de l'amour suivra cette révélation. Oh! qu'il fera bon alors vivre de vérité, comme l'œil vit de lumière! qu'il fera bon le soir et le matin, et tout le long du jour, se baigner dans le fleuve immense de la vérité, et se rafraîchir comme si l'on était fatigué! Combien de mystères qui semblent contredire la raison et accuser la bonté de Dieu, nous apparaîtront alors comme des chefs-d'œuvre de sagesse et de miséricorde! Dans le ciel nous sourirons au souvenir de ces pensées qui nous fatiguaient sur la terre,

1. Joan., III 2.

comme à l'âge mûr on se rit des idées de son enfance, comme au réveil on secoue les rêves de la nuit. — « Que l'âme chrétienne, dit saint Bernard, cesse de scruter avec curiosité les choses divines, tant qu'elle demeure sur la terre. Un jour elle entrera dans la nue, elle pénétrera la plénitude de la lumière, elle fera irruption dans les abîmes de la clarté, *irrumperé claritatis abyssos*, elle habitera la lumière inaccessible. Mais cette grâce est réservée aux derniers jours, aux saintes jubilatons des noces spirituelles; sur la terre nous errons loin des sphères lumineuses : *An nescis quia quamdiù vivis in hoc corpore, peregrinaris à lumine* ¹. » — Les philosophes païens avaient compris cette vérité : « La sagesse que nous poursuivons avec amour, dit Platon, ne nous appartiendra que lorsque nous serons perfectionnés, c'est-à-dire morts². La sagesse est donnée aux morts et non aux vivants, *cùm vide-*

1. Saint Bernard, *in Cant.*, s. 38, n^o 5.

2. Selon l'énergie du mot grec, qui signifie à la fois achever, perfectionner, mourir, car la philosophie ancienne avait elle-même compris que la mort était le perfectionnement, l'achèvement de l'homme.

*licet mortui fuerimus... dum autem vivimus nequaquam*¹. »

Vivons donc, mes très-chers frères, dans la patience de l'humilité, sachons nous résigner à une ignorance provisoire, comme cet enfant qui commence l'étude des sciences sous la direction d'un maître habile². Nous ferons tous les jours des progrès; si nous étudions le christianisme, nous le trouverons toujours et de plus en plus merveilleusement beau; mais la vraie clarté ne se fera que lorsqu'après avoir lu et fermé le livre incomplet de la vie, nous verrons poindre une lumière nouvelle sur les hauteurs d'un autre monde. N'essayons pas d'autre méthode, elle nous conduirait à des abîmes. Ne veuillons pas être plus sages ni plus éclairés que l'Eglise. Or, l'Eglise catholique elle-même, dit saint Grégoire le Grand, n'a pas la présomption de pénétrer dans les secrets qui sont au-dessus d'elle. Elle

1. *Phédon*, p. 54, édit. Didot.

2. « Il n'est pas question de savoir si la vérité révélée est la vérité absolue, telle qu'elle règne dans le ciel, mais si c'est la vérité partielle, telle que Dieu a voulu qu'elle dominât l'intelligence humaine. » (Madame Swetchine, *Médit.*, p. 9.)

Juge qu'il est meilleur d'ignorer ce qu'elle ne peut découvrir, que de décider avec hardiesse ce qu'elle ignore : *Sancta Ecclesia sensum suum humiliter deprimat, ne scientia inflatur, ne in requisitione occultorum tumeat, et perscrutari aliqua quæ ultrà vires sunt illius præsumat. Utilius etenim studet nescire quæ perscrutari non valet, quàm audacter definire quæ nescit* ¹.

Saint Augustin a prononcé une profonde parole, en commentant les premières et sublimes paroles de l'Évangile de saint Jean : « L'apôtre, s'écrie-t-il, n'a pas tout dit ; il a dit ce qu'il a pu, c'était un homme qui parlait, *dixit ut potuit, quia de Deo homo dixit...* Il était homme inspiré, et voilà pourquoi il a dit quelque chose, mais il était homme, et il n'a pas tout dit, *non totum quod est dixit, sed quod potuit homo dixit* ². »

— Tout n'est donc pas dit, mes très-chers frères, même dans les saintes Écritures. Ce qui

1. Saint Grégoire le Grand, *Moral.*, t. I, livre XIV, c. XXVIII, p. 4056, édit. Migne.

2. « Dieu a fait avec sa parole écrite ce qu'il a fait avec son Verbe, il l'a abrégé, anéanti. » (Saint Grégoire de Nysse, *Advers. Arian.*, t. II, p. 4283-4286, édit. Migne.)

est écrit est admirable, et suffit abondamment à la nourriture de l'exil, mais il y a autre chose, il y a d'autres merveilles, il y a d'autres cieux, une autre terre, et d'autres vérités plus complètes, *non totum est quod dixit*.— Les apôtres eux-mêmes, dit saint Thomas, n'auraient pu porter le poids de ces glorieuses révélations; à plus forte raison, serions-nous écrasés par ces lumières trop vives et trop précoces, *Quærere quæ sunt ista multa quæ portare non poterant (Apostoli) est stultum, ut dicit Augustinus, nam si ipsi (Apostoli) portare non potuerunt, multò magis et nos non possumus*².

Telles sont, mes très-chers frères, les vérités préliminaires à la question que nous avons entrepris de traiter, c'est-à-dire la légitimité et la raison de notre assentiment aux mystères de la

1. Sin vero audivit ineffabilia verba quæ fas non esset, inquit, ad hominem loqui, arbitror ego universa cognitionis elementa quædam minima brevissimasque introductiones esse universas Scripturas, etiamsi accurate intellectæ fuerint. » (Orig., t. XIII in Joan., n° 5, t. 4, p. 406.)

2. Saint Thomas, in Joann., c. XVI, t. 3, p. 723.

religion chrétienne. Pour mieux éclairer notre horizon, et préparer les voies à la perception claire de la vérité, il fallait d'abord montrer la faiblesse native de notre esprit; pour mieux établir les profondeurs inaccessibles de la science infinie, il était nécessaire de fixer d'abord les limites de notre esprit, limites arrêtées, non point seulement par la religion, mais par la nature même des choses et par notre qualité de créatures. Il fallait d'abord montrer que nous étions tous des vases plus ou moins étroits, et alors il devient presque inutile de prouver que la mer n'y peut pas entrer. Dans notre prochain entretien nous pourrons construire sur un terrain plus solide, et dans l'édifice achevé, entonner le cantique du Prophète, qui est le cri le plus beau et le plus raisonnable de l'être intelligent : « C'est une grande gloire pour l'homme de suivre le Seigneur, de le suivre dans les ténèbres comme dans la lumière, *Gloria magna est sequi Dominum* ¹. »

1. Eccli., XXIII, 38.

2^e CONFÉRENCE SUR LES MYSTÈRES

Lucem inhabitat inaccessibilem.

Dieu habite une lumière inaccessible.

(1 Tim., vi, 16.)

Auprès des anciens monuments de l'Égypte, on voyait un animal fabuleux nommé le sphinx ; c'était l'emblème du mystère, et le symbole des choses cachées. A l'entrée de ces cités vieilles comme le monde, un double rang de ces êtres mythologiques se dressait majestueusement : ils étaient taillés en pierres gigantesques et semblaient dans leur silence, proposer des énigmes aux passants. Image malheureusement trop vraie de la vie humaine et des avenues de la science ! Le sphinx est partout sur la terre : nous ne pouvons pas faire un pas sans en rencontrer plusieurs qui se dressent devant nous, en multipliant

des questions auxquelles nous ne saurions répondre. Ils ne forment pas seulement une double haie autour de nous ; ils nous environnent comme la poussière des champs que soulève le tourbillon. Au-dessus de nos têtes, à nos côtés, à nos pieds, à droite et à gauche ; que dis-je ? l'animal fabuleux a établi son siège dans notre intérieur : il nous interroge sur nous-mêmes, et l'on dirait que malignement il nous adresse de ces questions ironiques, qui doivent demeurer sans solution.

Parlons sans figure, mes très-chers frères, l'homme orgueilleux prétend tout savoir, il ne veut admettre que ce qu'il comprend. Or, un examen sérieux de la vérité nous force à conclure que l'homme ne comprend rien parfaitement, pas même un grain de sable. Le mystère est partout dans ce monde : il baigne tous les rivages de la création, depuis l'atome matériel et l'astre du firmament qui défie nos vaines recherches, jusqu'à la nature intime de l'homme, et les régions intellectuelles de la science pure. « Il n'est pas nécessaire, dit saint Augustin, d'aller bien loin pour trouver les bornes de notre savoir ; personne ne

peut rendre compte même des choses vulgaires : *non opus est multa percurrere : de quotidianis rebus nemo reddit rationem* ¹. — De là, cette parole profonde d'un philosophe ancien; j'apprends tous les jours que je ne sais rien. De là ce principe admis par tous les hommes dont la pensée a quelque valeur : l'aveu de son ignorance, et la modestie dans les affirmations sont le propre d'un esprit supérieur, tandis que l'assurance dogmatique et la prétention de tout savoir, annoncent l'ignorance et une étroite infatuation de soi-même.

Il y a donc nécessairement dans toutes les choses créées, une face mystérieuse : cette face est le point qui touche à l'infini, et ce côté de la création restera toujours ténébreux pour l'homme. Nous pouvons encore distinguer les mystères relatifs aux divers états et conditions des intelligences. L'homme est le voyageur qui gravit une montagne : il découvre une étendue plus ou moins grande de pays, suivant sa position plus ou moins élevée ; il n'est pas jusqu'à la manière dont le

1. Saint Aug., *Serm.*, 247, t. 5, p. 1495.

paysage est éclairé qui n'influe sur la perfection du coup d'œil. Enfin l'homme, selon la pensée de l'Apôtre est ici-bas à l'état d'enfance¹; la maturité de l'âge n'arrivera que dans le ciel. Combien de mystères pour l'esprit de l'enfant se révèlent à l'intelligence de l'homme fait ! Cette vie est un voile entre nous et la vérité : à l'heure de la mort le voile sera levé, et nous tressaillerons à la vue des célestes clartés ; car la mort, selon la remarque de Platon, et la belle étymologie de la langue grecque, c'est l'achèvement de l'homme, τελευτή.

Tel est le résumé de notre dernière instruction. Allons plus loin, et prouvons que le mystère doit à plus forte raison se rencontrer dans les questions religieuses, que ces mystères de la religion sont au-dessus de la raison, sans être contre la raison, et que l'homme agit avec beaucoup de raison en les croyant sans les comprendre.

1. I. Cor., XIII, 44.

2. *Phédon*, p. 264. — *De repub.*, VII, p. 533.

I

La religion renferme-t-elle nécessairement des mystères ? cette question faite sérieusement, prouverait qu'on n'a jamais réfléchi sur les conditions les plus élémentaires de la vie dans l'intelligence humaine.

A mesure qu'on s'élève sur une haute montagne, il semble que l'air devient plus pur et plus serein, la lumière est plus douce et plus belle. Mais au-delà d'une certaine région, la respiration est plus difficile, les forces diminuent, le voyageur éprouve les symptômes de la défaillance et d'une langueur qu'il ne saurait définir. Ainsi, la science humaine : lorsque l'esprit commence à s'élever, on dirait qu'il respire plus facilement ; emporté sur les ailes du génie, il s'élance hardi et impétueux vers la lumière, mais à une certaine limite, l'air devient plus rare, la respiration intérieure perd son énergie, le mouvement de l'intel-

ligence diminue, une force invincible arrête la marche vers ces limites où commence l'infini.

Cette loi de l'être intellectuel trouve son inexorable accomplissement, même dans les questions les plus simples : nous l'avons constaté. Doit-on appliquer cette même décision aux problèmes divins ? Poser cette question, c'est demander si l'insecte qui retombe lourdement quand il veut s'élever à quelques pieds de terre, ne pourrait pas monter vers les régions de la lumière pure. Leibnitz disait aux incrédules de son temps : « Vous ne connaissez le monde que depuis trois jours, vous n'y voyez guère plus loin que votre nez, et vous y trouvez à redire ¹. » Ne pourrions-nous pas, avec plus de raison encore que Leibnitz, dire à ceux qui ne veulent pas admettre le mystère dans les choses divines : comment ! vous ne connaissez pas même depuis un jour l'éternité, vous n'y voyez pas même la longueur de votre nez, et vous voulez y trouver à redire. Vraiment, c'est bien le cas de m'écrier avec Mon-

1. Leibnitz, *Essais sur la bonté de Dieu*, 2^e p., n^o 494, p. 554, édit. de Berlin.

taigne, « il n'y a pas de plus notable folie au monde. ¹ » — « La présomption est notre maladie naturelle et originelle, continue ce philosophe. La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sait et se voit logée ici parmi la bourbe du monde, attachée et clouée à la pire partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition ; et se va plantant par l'imagination au-dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds ². » — Ceci est en effet une étrange folie et une contradiction vraiment inexplicable de notre nature : à chaque pas la raison trébuche et reconnaît son impuissance, et cependant dans les questions les plus hautes et les plus difficiles, cette raison si infirme, et comme dit Montaigne, « si calamiteuse, si fragile et cependant si orgueilleuse, » cette pauvre raison voudrait tout expliquer, tout comprendre. Cette prétention semble même ac-

1. Montaigne, *Essais*, l. I, c. XXVI, p. 97, édit. Charpentier.

2. Montaigne, *Essais*, l. II, c. XII, p. 279.

compagnée de menaces insolentes : c'est un enfant mutin qui veut quitter la maison paternelle, sous prétexte qu'elle n'est pas gouvernée à son gré. Vraiment, répétons-le avec le philosophe, quand on y réfléchit bien, « il n'y a pas de plus notable folie au monde. »

Le mystère existe-t-il, peut-il exister, doit-il exister dans les choses divines? Job faisait un jour cette question à Dieu, et le Seigneur lui répondit : « Quelle est cette créature qui se laisse aller à des discours insensés et ignorants? O homme de néant, ceignez vos reins et répondez-moi. Où étiez-vous, quand je jetais les fondements de la terre, lorsque les astres du matin chantaient mes louanges¹?.... Dites-le moi si vous le savez... Est-ce vous, qui tenant les extrémités de la terre, secouez les impies qui l'habitent? Est-ce vous qui sondez les abîmes, et qui ouvrez les portes de la mort?... Eh! quoi donc, vous qui attaquez le Seigneur, vous gardez maintenant le silence. Répondez, accusateur du

1. C. XXXVIII, passim.

Tout-Puissant : *Qui arguit Deum, debet respondere ei*¹. »

Dieu, mes très-chers frères, habite une lumière inaccessible. Quand même l'intelligence si étroite et si fragile de l'homme, serait pénétrée d'une énergie lumineuse et toute-puissante qui lui donnerait la force d'embrasser tous les objets du monde créé; quand même, plus rapide et plus clairvoyant que l'aigle des montagnes, l'esprit de l'homme aurait sondé le mystère de toutes choses; arrivé vers les limites de l'infini, il se sentirait repoussé par une main de fer, ou bien encore, il s'arrêterait brusquement, comme ce voyageur qui, après avoir traversé un vaste continent, se trouverait tout à coup sur les bords de l'Océan, sans esquif, sans voiles et sans rames. Ainsi l'âme humaine parcourt le monde, mais elle s'arrête effrayée aux rives de la mer infinie : elle entend les vagues mugissantes de l'éternité, et le flot divin la repousse.

Moïse dit un jour à Dieu : « Seigneur, montrez-

1. C. XXXIX, v. 32.

moi votre gloire. — Je te donnerai toutes sortes de biens, dit le Seigneur, mais tu ne verras pas ma gloire : seulement je passerai devant toi, en voilant ma face, et lorsque je serai passé tu découvriras comme un dernier rayon qui s'évanouit ¹. » — Voyez, mes très-chers frères, comme Dieu tient au secret de sa nature et de tout ce qui concerne ses attributs. Il veut bien combler son serviteur de ses bénédictions les plus abondantes : mais se montrer à lui dans sa gloire et lui découvrir les mystères de son essence divine ! il déclare positivement qu'il n'y consentira jamais, au moins dans ce monde d'illusions et de ténèbres. Que dis-je ? dans le ciel même, Dieu ne se manifestera pas à nous dans la révélation de tous ses mystères divins : il ne le pourrait pas, alors même qu'il pourrait le vouloir, parce que Dieu n'est parfaitement intelligible qu'à lui-même, et que son intelligence infinie peut seule embrasser ce qui n'a point de limites. Pour tout être créé, Dieu sera pendant toute l'éternité une sphère in-

1. *Exode*, xxxiii.

finie de lumière, où nous pourrons toujours nous perdre, toujours nous croire au même point ; et toujours il y aura devant nous des régions inconnues.

O créature orgueilleuse, qui souvent renfermes en toi-même le secret de tes pensées, tu ne veux pas accorder le même privilège à Dieu : *Nihil Deo reservatis*, disait saint Irénée¹. Vous ne réservez rien à Dieu : sublime parole, qui par un seul trait de lumière, explique la grandeur et la folie de nos prétentions. — Hommes d'un jour, nous voyons qu'à chaque instant la vérité nous échappe dans la nature, et cependant nous voudrions nous élever jusqu'à la hauteur de la science éternelle. Renfermés dans la prison du corps, nous devinons les choses d'ici-bas souvent par conjectures, dans le travail pénible de la pensée, et nous voudrions contempler sans nuages les mystères de la Divinité. Jaloux de notre indépendance et de notre liberté, nous nous renfermons avec le secret de nos pensées

1. Saint Irénée, *Adv. hæres.*, l. II, c. XXVIII.

et de nos sentiments dans le silence et la retraite inaccessible du cœur ; nous déclarons hautement que le sanctuaire de la pensée intime est inviolable ; nous frapperions d'anathème tout homme qui voudrait malgré nous ouvrir les portes de notre âme, pour y lire le mystère de nos convictions et de nos projets. Et après un usage si entier de notre liberté, après cette consécration solennelle de notre indépendance, nous ne voulons pas réserver le même privilège à Dieu, *Nihil Deo reservatis !* Nous osons même appeler Dieu à notre tribunal, pour lui faire rendre compte de ses pensées et de ses œuvres ; *Sedens Deo jus dicis* ¹, s'écrie saint Chrysostome. O profondeur de la folie humaine, vous êtes presque aussi grande que la profondeur de la sagesse divine ! — Vous qui interrogez le Seigneur avec une si audacieuse prétention, avec une attitude que j'appellerais presque du sans-façon, et qui voulez savoir le pourquoi de tout ce qu'il fait, laissez-moi vous adresser une ques-

1. Eclog. 10, *De Provid.*, t. 12, p. 676.

tion. Que diriez-vous à votre domestique ¹, qui chaque matin vous demanderait compte de votre pensée et de vos projets, qui voudrait connaître la raison dernière de votre administration et de vos démarches, pourquoi aujourd'hui vous allez à la campagne et demain vous restez à la ville? pourquoi vous vendez cette maison, et vous achetez cet objet de luxe? — Que diriez-vous s'il vous adressait toutes ces questions avec cette liberté prétentieuse que vous portez dans vos rapports avec Dieu? — Vous vous croyez donc plus que Dieu, puisque vous vous permettez avec lui, ce que vous ne souffririez pas de la part d'un de vos serviteurs; *Nihil Deo reservatis*. — Toutes les nations sont devant Dieu comme la gouttelette qui s'apprête à tomber du vase : *ecce gentes quasi stilla situlæ* ². — « Et toi qui veux

1. Non vides inter famulos, quod qui sunt abjecti et plane despuendi et ad nihil utiles, sunt loquaces et nugatores, et curiosi, inquirunt res dominorum, quas illi volunt celare : sapientes autem, grati et benevoli, unum solum spectant ut suum ministerium impleant, saint Chrysostome, *In Ep. ad Ephes.*, hom. 19, t. 11, p. 161.

2. Isaïe, XL, 15.

raisonner contre Dieu, s'écrie saint Chrysostome quelle place occupes-tu dans cette gouttelette ' ? » — O la millionième partie d'une gouttelette, que tu serais plus sage de te cacher dans le silence de ton néant !

Mais j'entends encore des plaintes? Pourquoi Dieu ne nous révèle-t-il pas tous les mystères? pourquoi laisse-t-il ainsi toujours l'ombre à côté de la lumière? D'abord je pourrais répondre : je n'en sais rien, et je me glorifie dans mon ignorance : parce que dans les choses divines il y a souvent une science profonde, à dire qu'on ne sait pas : *in his quæ ad Deum spectant, ignorantiam confiteri, magna scientia est* ². Cependant telle est la condescendance du Seigneur qu'il veut bien s'abaisser jusqu'à nous et répondre à nos questions.

Dieu ne pourrait pas, alors même que son cœur l'y porterait, faire disparaître tous les mystères, c'est-à-dire, donner à notre intelli-

1. Saint Chrys., *De Incompreh. Dei nat.*, serm. 2^{us}, n° 4, t. 1, p. 559.

2. Cyrille, hieros., *Catech.*, VI, n° 2.

gence une lumière qui n'aurait ni bornes, ni ombres. « Ce n'est point par caprice ni par choix, dit le poète, que Dieu tient toutes choses cachées, mais par nécessité ¹. » Le Seigneur pourrait tout au plus reculer la borne du mystère, mais quand nous serions arrivés à cette borne, la même objection se présenterait encore. Dieu, malgré sa toute-puissance, ne peut pas faire que le fini embrasse l'infini : il y a impossibilité absolue. « La Divinité, dit saint Thomas, est obscure par trop de clartés ². » Cette parole semble renfermer une contradiction, et c'est une des premières vérités du monde intellectuel ³ : trop de lumière produit l'obscurité. Notre œil ne voit plus rien quand il fixe le soleil, et cependant, ce n'est pas la lumière qui lui manque. Si Dieu, le vrai soleil des esprits, se montrait à nous tel qu'il est et avec le désir de faire entrer toutes ses clartés dans notre âme, il y aurait explosion dans notre intelligence, comme

1. Le Dante, *Paradiso*, cant. XV, p. 648, édit. Firen.

2. Saint Thomas, *In lib. de Div. nom.*, l. III, c. I, t. 8, p. 102, c. IV, lect. II, p. 434-435.

3. « Ferme les yeux et tu verras. » (Joubert, t. I, p. 421.)

il arrive à ce corps fragile où la vapeur mugissante est comprimée : et cette explosion serait suivie des ténèbres les plus épaisses. L'intelligence humaine serait dévorée, selon une autre expression énergiquement vraie du docteur Angélique, elle serait dévorée comme la feuille sèche jetée au feu, cette feuille qui tombe et disparaît : *Si Deus eos (divinos effectus) locutus fuerit homini, scilicet revelando, homo devorabitur*¹. — Saint Augustin se promenait un jour sur les bords de la mer : il occupait son esprit à sonder les profondeurs de l'auguste Trinité. Il aperçut un jeune enfant, qui puisait l'eau de la mer avec un petit vase pour la mettre dans un léger enfoncement creusé sous le sol. Mon enfant, lui dit saint Augustin, que prétends-tu faire? — Je prétends mettre dans ce creux toute l'eau de la mer. — Augustin ne put s'empêcher de sourire en voyant cette simplicité : vous pensez, répliqua l'enfant, que je ne réussirai pas : cependant soyez sûr que j'aurai renfermé l'Océan dans ce lit étroit, avant

1. *In Job.*, c. XXXVII, l. 4; p. 448.

que vous n'avez compris la Trinité. — Hélas ! mes très-chers frères, combien d'Augustins se promènent sur les bords de la mer agitée du monde, et cherchent aussi l'intelligence complète de toute vérité. Qu'ils écoutent la leçon du jeune enfant : il y a plus de distance entre l'intelligence divine et leur intelligence, qu'entre l'Océan et le vase le plus étroit.

La nature de la vérité infinie est donc la première raison des mystères : la seconde est notre ignorance de l'ensemble des œuvres divines¹. Une chose parfaite dans le tout peut sembler ridicule et absurde, si vous l'isolez. Celui qui ne voit pas l'ensemble trouve un mystère et une contradiction là où existe réellement la plus grande

4. « Dieu a fait l'univers beau, complet, harmonieux ; il y a mis un heureux accord entre les grandes parties comme entre les petites. Celui qui blâme l'ensemble du monde en ne considérant que ses parties est donc injuste... Il ressemble à celui qui, au lieu de considérer l'admirable spectacle que présente l'homme pris dans son ensemble, ne regarderait qu'un cheveu ou un doigt de pied ; qui, dans tous les animaux, n'examinerait que le plus vil et jugerait du genre humain par Thersite. (Plotin, 3^e *Ennéade*, l. II, c. III, t. 2, p. 26-27, trad. de M. Bouillet.)●

harmonie. Coupez la tête d'un homme, c'est une chose horrible à voir ; et cependant, il y a à peine quelques heures, cette tête unie à l'ensemble du corps était un chef-d'œuvre de physionomie et de beauté morale. Examinez un tableau de Raphaël : ne prenez qu'une physionomie détachée des autres : elle vous semblera peut-être insignifiante, peut-être même ridicule, parce qu'elle n'aura pas de relations. Telle est notre position habituelle au milieu des œuvres de Dieu et des questions religieuses : nous ne voyons qu'une faible partie du tout, et nécessairement nous devons y trouver des anomalies. « Dans un poème, dit saint Augustin, la beauté n'existe pas dans chaque syllabe, ni dans chaque vers : elle est dans la texture même de l'œuvre¹. » Vous avez lu sans doute dans votre vie une pièce de vers, une pièce de tragédie ? Vous avez lu au moins quelque livre en prose. Avez-vous eu la pensée de juger le poème et l'ouvrage après avoir entrevu seulement une ligne, un vers ? Vous vous

1. Saint Aug., *de Musica*, l. VI, n° 3, t. 4, p. 866.

croiriez privé de sens, en agissant ainsi. Mais, dites-moi, n'est-ce pas ce que vous faites tous les jours dans les œuvres de Dieu? La création est un immense poème dont la première pensée a été l'amour, dont la dernière pensée sera encore l'amour. Vous connaissez à peine un vers de cette magnifique épopée, car un siècle est tout au plus une ligne du poème divin : vous avez lu une syllabe, quelques syllabes à peine, et vous voulez conclure! Les saints en savaient plus long que vous, ils avaient la vraie science de l'âme : ils attendaient avec patience, et, les yeux fixés sur le ciel, ils croyaient à la sagesse et à la perfection du poète infini. Laissez donc ces hémistiches, ces fragments qui vous paraissent défectueux : jamais avec ce système de critique, Homère et Virgile n'eussent été de grands poètes. Pour juger les œuvres d'art et de science, il faut s'élever à une certaine hauteur. — « Un homme caché dans un des petits coins d'un splendide palais, dit encore saint Augustin, ne pourrait pas juger la magnificence de l'édifice... Un soldat placé dans les rangs ne peut pas juger le bel ordre de l'ar-

mée¹. » Développons brièvement ces deux comparaisons : ce sera le moyen de faire arriver à tous les esprits ces vérités philosophiques. Vous êtes à Paris : près de vous se développe dans toute sa majesté le beau palais des Tuileries : malheureusement, vous êtes garrotté dans un réduit obscur sous l'édifice lui-même : vous ne voyez pas l'ensemble, et vous êtes incapable de le juger. Mais vraiment, n'êtes-vous pas cet homme blotti dans un coin au milieu des chefs-d'œuvre de la création? Vous ne voyez pas même les corniches de ce royal palais, et vous voulez décider, trancher, conclure à l'absurde²! Concluez seulement à la mauvaise situation qui vous est faite, et attendez pour juger une position meilleure. — Vous êtes un soldat, et vous assistez à une bataille : mais, perdu au milieu des rangs, étouffant au milieu de la fumée, des cris ou sous les pas des chevaux, pouvez-vous juger l'ordre du com-

1. Saint Aug., *De Musicâ*, l. VI, t. 1, n° 3, p. 866.

2. « Dieu serait bien pauvre, dit saint Chrysostome, s'il ne pouvait faire ce que nous comprenons. » (*In Ep. ad Cor.*, hom. 17, n° 3, t. 10, p. 174.)

bat, la sagesse des commandements, l'habileté des généraux? — J'étendrai encore et je compléterai la pensée de saint Augustin, en supposant que nous sommes sur une hauteur, ayant à nos pieds une plaine immense, et dans cette plaine deux armées en présence. L'une surtout est commandée par un très-habile général, César, Alexandre, Napoléon. Tout à coup, vous voyez exécuter un mouvement de troupes que vous ne comprenez pas et qui vous semble une faute capitale. Vous vous retournez vers moi, et vous me dites : Le général a donc perdu le sens? Je vous réponds simplement : Attendez et ne précipitez point vos jugements : vous ne connaissez point les motifs du général, vous ne soupçonnez pas même son plan de campagne : vous ignorez si un mouvement de troupes ennemies n'a pas nécessité une contre-marche. En un mot, permettez-moi de vous répéter la parole de Leibnitz : « Vous n'y voyez pas plus loin que votre nez et vous voulez trouver à redire! » Pour moi, je sais que le général a une tête admirablement organisée : laissons-le faire, il en sait plus long que vous et

moi. — Ne sentez-vous pas, mes très-chers frères, toute la force de cette comparaison? Nous voulons continuellement critiquer le plan de campagne du Seigneur dans sa grande œuvre de la création et de la rédemption : mais, en vérité, connaissons-nous ce plan? Si nous ne le connaissons pas, comment pouvons-nous le juger? Dans les questions humaines, cette prétention ne s'appellerait-elle pas de la folie orgueilleuse? Il y a, de plus, une différence essentielle à constater en faveur du Tout-Puissant : c'est que le général, quelque habile qu'il soit, peut absolument se tromper, au lieu que la science et la sagesse infinie de Dieu nous garantissent la vérité et la beauté de son œuvre.

M. de Maistre indique une troisième raison du mystère dans les questions religieuses. « Si Dieu, dit-il, a placé certains objets au-delà des bornes de notre vision, c'est sans doute parce qu'il était dangereux pour nous de les apercevoir distinctement¹. » C'est ce qu'un Père de l'Église appelle

1. *Soirées*, 40^e Entret., t. II, p. 223. — Dieu nous cache certaines choses : « Ob ineffabilem quamdam divinæ administra-

quelque part l'ignorance médicale : *Dicere voluit (Christus) se nescire : hoc enim veluti pharmaco usus est quia prodest humanitati id nescire*¹. Qui pourra nous dire tout ce qu'il y a de bonté prévoyante dans la sagesse de Dieu, quand elle dérobe certaines choses à notre vue? Qui pourrait dire la tendresse de la mère, lorsqu'elle cache les objets dont ses enfants pourraient abuser, dont ils pourraient se fabriquer des glaives ou extraire des poisons? Mais n'essayons pas de sonder cet abîme de miséricorde²; il est des paroles secrètes qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter, *arcana verba quæ non licet homini loqui*. Contentons-nous de chanter avec le Prophète, que la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses

tionis et consilii rationem. » (Saint Cyrille d'Alex., *Thesaurus Assert.*, 22, t. 8, p. 371.) — C'est dans sa bonté, autant que dans sa sagesse, que Dieu n'a pas voulu lever entièrement le voile, qui sépare cette vie mortelle de l'océan de lumière et de vérité. » (Balmès, *Art d'arriver au vrai*, p. 20.)

1. Didyme. Alexand., *De Trinit.*, l. III, c. xxii, p. 948, Patrol. Migne.

2. « Dieu, dit saint Jean Damascène, ne nous a révélé que ce qui pouvait nous être utile : il nous a caché ce que nous ne pouvions pas porter. » (*De fide*, t. 4, l. I, c. 1, p. 791.)

œuvres, *miserationes ejus super omnia opera ejus*¹. Dieu a dans le cœur des ruses de mère, tous les saints me l'affirment. Je vous demande la permission de n'en pas savoir davantage : je préfère à tous vos raisonnements le cœur de ma mère et les solutions de son amour. « Ne m'objectez pas les choses difficiles à comprendre, s'écriait saint Chrysostome, j'attends la fin, comme l'artiste attend l'or qui bouillonne dans la fournaise, comme le laboureur attend l'été et l'automne. J'attends la fin et je sais que l'amour de Dieu surpasse celui de toutes les mères, de tous les pères, de tous les amis, de tous les époux². »

La disparition du mystère, autant qu'il est possible de l'effacer pour l'homme, aurait encore un très-grand inconvénient, elle tuerait la liberté morale des êtres intelligents. Croyez-vous que si l'homme voyait la vérité face à face, il ne serait pas terrassé par l'amour? Certes, les passions humaines produisent quelquefois ce résultat;

1. Ps. CXLIV, 9.

2. Saint Chrysostome. *Ad eos qui scandal.*, t. 3, p. 577-584, passim.

mais qu'est-ce que les passions de la terre, si nous les mettons en parallèle avec la plus douce, mais la plus violente des passions, celle de la vérité comprise et contemplée sans voiles? Sachez-le bien, mes très-chers frères, si à l'instant même où je vous adresse ces paroles, le Seigneur entr'ouvrait les cieux et laissait échapper seulement quelques rayons de sa gloire, vous ne seriez plus libres, vous ne pourriez pas ne point aimer Dieu. Votre cœur vous serait arraché malgré vous, et se précipiterait vers la bonté infinie avec plus de violence que la pierre, quand elle tombe dans un abîme. La cessation du mystère par l'effusion d'une lumière surabondante enlèverait notre liberté et par conséquent notre mérite. Ici-bas le Seigneur, parce qu'il voulait faire de nous des êtres capables de mériter leur bonheur, a mis un nuage entre nous et la vérité. Ce nuage a un côté lumineux, mais aussi un côté obscur; l'homme choisit, et ce choix donne à nos actes une valeur morale. Aussi la foi est-elle un acte de la volonté, encore plus qu'un acte de l'intelligence. La foi est une vertu; or, la vertu suppose

la lutte, et il n'y a pas de lutte, là où un vainqueur nous terrasserait sans combat. Cessez donc de nous dire : votre religion est pleine de mystères. C'est vrai, nous l'affirmons hautement, nous en faisons profession, comme dit Pascal. La religion est assez lumineuse pour toutes les âmes de bonne volonté, mais elle est assez obscure pour tous ceux qui n'ont pas envie de croire. Refusez donc votre foi, vous êtes libres, car la vérité voile ses rayons pour ne pas s'imposer à vous. Refusez votre foi; le nuage est là, non pas pour justifier, mais pour permettre votre incrédulité volontaire. Refusez votre foi, mais Dieu vous demandera compte un jour de vos refus, et quand il vous aura prouvé que vous avez abusé de votre grandeur et de votre liberté morale, vous comprendrez que le mystère était nécessaire en ce monde, pour ne point compromettre votre liberté, mais que vous avez été grandement coupables, en refusant à Dieu l'acte de vertu qu'il avait le droit de demander à votre libre volonté.

D'ailleurs notre esprit n'est pas aussi éloigné des mystères que nous pourrions le croire,

« Dans le secret, dit M. de Humboldt, il y a un charme mystérieux et un parfum de l'infini¹. » — « Il n'y a, dit Châteaubriand, rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses². » — Avez-vous, mes très-chers frères, réfléchi au charme secret que le mystère offre à l'intelligence et au cœur? On aime une allée qui semble se perdre dans un horizon indéfini, et la pensée va encore au delà; on cherche la promenade dans une épaisse forêt, parce que chaque pas varie les aspects, et l'on dirait que le cœur attend quelque chose derrière chaque rameau et chaque feuille qui s'agite. On aime encore à se voir bercer sur les vagues de l'Océan; l'infini est au-dessus de nous et les abîmes au dessous avec leurs mystérieuses profondeurs. Vraiment, plus j'examine la nature humaine dans ses moindres mouvements, plus je me rappelle cette parole de Bossuet: « Nous n'égalons jamais nos idées, tant Dieu a pris soin d'y mêler son infinité³. »

1. *Cosmos*, t. I, p. 38, édit. allemande.

2. *Génie du Christianisme*, 1^{re} p., l. c. II.

3. Bossuet, cité par le P. Gratry, *Logique*, t. II, p. 372.

— L'amour du mystère est donc une preuve de notre grandeur ; c'est l'instinct d'un être qui n'est jamais satisfait du positif, et qui pressent l'infini sous les phénomènes de ce monde. Or Dieu, et vous osez lui en faire un reproche, a compris ce puissant désir de nos âmes ; il a laissé le mystère ici-bas, parce qu'il savait que l'homme, cet être fini, mais qui cependant a de l'infinité dans tout son être, éprouverait à chaque heure de son existence le besoin d'adorer l'infini sous les formes passagères de la création. Car le mystère est la nourriture naturelle d'un être formé à l'image de Dieu et créé pour Dieu¹.

4. « Il n'y a pas de beauté sans mystères : là où l'inconnu ne se mêle point, il y a bientôt désenchantement, lassitude et ennui. Tel est le prodige effrayant de la science : elle rend profane ce qu'elle touche. » (Mgr. Baudry, *Le Cœur de Jésus*, 2^e p., n° 42, p. 228.)

« Ce qu'il y a de plus beau dans la beauté des formes, comme dans la beauté morale des caractères, comme dans la beauté matérielle de la création, c'est ce qu'il y a de plus voilé. Les mystères du corps, du cœur ou de la nature sont les ravissements de l'intelligence, de l'âme ou des yeux. Il semble que Dieu ait jeté une ombre sur ce qu'il y a de plus délicat ou de plus divin, pour en provoquer le désir par le secret et pour en modérer l'éclat à nos regards » (Lamartine, *Le Tailleur de Pierre*.)

S'il n'y avait point de mystères, nous serions tous semblables à Dieu; ce qui est un blasphème; ou bien nous descendrions au rang de l'animal privé de raison, pour lequel il n'y a point de mystères, parce qu'il ne comprend rien. Le Seigneur connaissait donc mieux que nous les lois de notre nature, quand il a laissé le mystère dans notre existence comme une vague qui nous soulève à chaque instant et nous rapproche de l'infini¹.

« C'est le supplice et c'est le besoin de l'homme de se sentir entouré de mystères. Il sent qu'il ne peut se suffire. Il a soif de quelque chose qui le surpasse, et malgré ses conquêtes, il se sentira toujours petit devant ces grandes forces. Si son esprit avait tout pénétré, tout éclairé, tout amené au niveau de sa compréhension, s'il n'avait plus rien devant quoi se sentir petit, il ne pourrait plus

1. « La signification mystérieuse de chaque chose est ce qu'il y a de plus beau. » (Joubert, t. I, p. 149.)

« La raison, dit Sénèque, n'est point satisfaite des choses évidentes. La plus grande et la meilleure partie d'elle-même est occupée aux choses mystérieuses, *ratio non impletur manifestis; pars ejus major ac melior in occultis est.* » (Epist., 95, t. 4, p. 126, édit. Lemaire.)

vivre; il prendrait le monde en singulier dégoût pour ne pas valoir plus que lui, si misérable et si faible. »

« Ainsi le progrès ne consiste pas à détruire le mystère, mais à le grandir; non à l'épuiser, mais à le creuser. Chaque nouvelle connaissance recule le problème sans l'écarter, et ne paraît dissiper un mystère, que pour en laisser voir un plus grand, un plus adorable et devant lequel nous ayons la joie de pouvoir mieux nous confondre¹. »

Enfin, mes très-chers frères, et je ne fais qu'indiquer sommairement les points principaux : les mystères sont utiles pour guérir notre orgueil et notre vaine curiosité. L'orgueil est la plaie incurable de l'homme et la cause de presque tous ses maux; nous portons autour de nous et en nous cette outre qui se dessèche au souffle de la grâce, mais qui se remplit bientôt des humeurs de notre mauvaise nature, et se gonfle même en hiver, pour me servir d'une interprétation donnée aux paroles du psaume, *factus sum sicut uter*

1. Tonnellé, *Fragments sur l'art et la philos.*, p. 339.

in pruinâ !. Malgré l'expérience cent fois répétée de notre faiblesse, nous croyons toujours à la force de notre esprit. Le mystère est là, qui frappe continuellement à notre porte et nous rappelle à la raison ; c'est un maître impitoyable qui nous soumet tous les jours à de dures épreuves, à de sévères interrogations, et nous donne à chaque pas des leçons de notre profonde et quotidienne ignorance.

Il y a donc et il doit y avoir des mystères dans la religion. La religion ne s'en cache pas ; elle se déclare essentiellement mystérieuse, et par cette déclaration, elle se montre essentiellement raisonnable. « Qu'on ne nous reproche pas le manque de clarté, dit Pascal, nous en faisons profession ². » — Allons plus loin : si la religion n'était pas mystérieuse, elle ne serait pas véritable, parce que le but principal de la religion est de nous enseigner Dieu. Or, Dieu, par sa nature et à tout jamais, est incompréhensible à toute créature. Le mystère

1. Ps. CXIII, 83, V. Genebrard dans le *Cours complet de Migne*.

2. Pascal, t. II, p. 282, édit. Faugère.

d'ailleurs est la conséquence inévitable des bornes de l'esprit humain et de tous les motifs que nous venons d'exposer successivement. Donc, la religion est et doit être mystérieuse : c'est ce qui fait dire encore à Pascal « qu'on devait reconnaître la vérité de la religion, dans l'obscurité même de la religion¹. »

Nous disions dans notre première conférence sur les mystères, que toute vérité ici-bas était mélangée d'ombre. Ne faudrait-il pas faire une exception, et dire : il est toutefois une vérité claire et non mystérieuse, évidente et lumineuse de toutes parts, c'est que le mystère est partout en ce monde, et qu'il doit exister nécessairement, et surtout dans les questions religieuses. Je termine par cette dernière pensée : Les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, sans être contre la raison, et l'homme agit avec beaucoup de raison en les croyant sans les comprendre.

1. *Ib.*, t. II, p. 456.

II

Quand je dis : telle chose est au-dessus de la raison, je n'affirme point par là même qu'elle est contre la raison, la distinction est très-essentielle. Une chose est contre la raison, lorsque, étant connue convenablement, elle choque quelques-uns des principes incontestables admis par la raison. Or, selon la remarque de saint Thomas, comme la raison vient de Dieu, il s'ensuit qu'une chose réellement contraire à la raison serait par là même absurde et ne mériterait aucune croyance¹. Mais, pour qu'une chose soit déclarée vraiment contraire à la raison, il faut de toute nécessité que les éléments qui la composent, et que l'on est appelé à juger, soient suffisamment connus. Autrement, leur incompatibilité avec la raison ne saurait être prononcée. On me dirait, par

1. Saint Thomas, *Cont. Gent.*, l. I, c. VII, t. 48, p. 6.

exemple, deux et deux font cinq, je répondrais : la chose est impossible et absurde, parce que je connais assez les unités renfermées dans les chiffres deux et quatre, pour savoir que deux et deux font quatre et ne feront jamais cinq.

Une chose au contraire est au-dessus de la raison, lorsque, sans choquer la raison, elle lui échappe et sort de son domaine au moins relatif. La raison ne peut point dire en ce cas qu'il y a absurdité et renversement des idées communes, puisqu'elle ne connaît pas parfaitement les termes, ou bien, ce qui suffit, l'un des termes de la proposition. Énoncez un théorème de géométrie devant un homme qui ne sait pas les mathématiques ; ce théorème sera certainement au-dessus de sa raison, et il lui sera même impossible peut-être de saisir le sens de vos paroles. Direz-vous que la proposition de géométrie est absurde et contraire à la raison, parce qu'elle se trouve au-dessus de la raison de cet homme illettré ? Et cependant n'est-ce pas ce que vous faites tous les jours, quand vous affirmez sérieusement que les mystères de la religion sont absurdes et

contraires à la raison, parce qu'ils se trouvent au-dessus de votre pauvre et chétive raison. « Je m'étonne, dit Leibnitz, qu'il y ait des gens d'esprit qui combattent cette distinction (entre les choses au-dessus de la raison et contre la raison); elle est assurément très-fondée'. »

Y a-t-il réellement ici-bas des choses qui soient au-dessus de la raison, sans être contre la raison? C'est-à-dire, y a-t-il ici-bas des choses que nous ne comprenons pas parfaitement? Car dès lors que notre raison ne comprend pas, n'atteint pas une chose, cette chose est au moins en un sens au-dessus d'elle? Nous avons donné la réponse à cette question en prouvant que l'univers était plein de choses mystérieuses. — Quand un objet est au-dessus de notre taille, notre main ne peut pas y atteindre : vous n'en concluez pas que l'élevation de cette chose soit absurde, vous dites seulement avec raison que votre taille est inférieure à l'objet. Ainsi, j'ai beau étendre et élever la main, je ne puis atteindre à la voûte de cette

1. Leibnitz, *Théodicée*, n^o 23, p. 486.

cathédrale, la seule conséquence raisonnable que je puisse en tirer, c'est que ma main n'est pas assez longue; et si je voulais contester la hauteur de la voûte, sous prétexte qu'elle n'est pas soumise au contact de ma main, vous pourriez suspecter ma bonne foi. Ayons donc le même bon sens dans les questions spirituelles : si l'on nous présente une proposition prouvée d'ailleurs, mais au-dessus de notre raison, ne disons pas qu'elle soit fausse : concluons seulement que nous sommes des nains intellectuels : il y aura franchise et vérité dans cet aveu.

- Appliquons ces principes aux mystères de la religion. Cette proposition, les étoiles sont au-dessus de nos têtes, est évidente. Mais cette autre proposition, les mystères divins sont au-dessus de notre raison, est encore plus évidente : car certainement, il y a plus de distance entre les mystères et notre raison, qu'il n'y en a entre la terre et la voûte du ciel. — Donc, l'esprit de l'homme est radicalement frappé d'impuissance pour déclarer une incompatibilité entre les mystères divins et la raison. S'il ose prononcer, c'est un

aveugle de naissance qui disserte sur les couleurs. Ainsi pour prononcer qu'il y a absurdité dans le mystère de la Trinité, il faudrait connaître en même temps et l'essence de la nature infinie, et ce mode de relations qu'on appelle les personnes divines : alors seulement, il serait possible de prouver qu'une même tige divine ne peut pas s'épanouir en ces trois fleurs magnifiques que la théologie appelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Pour affirmer que le mystère de l'Eucharistie est absurde, il faudrait avoir des idées claires et nettes sur la nature de la matière, et surtout de la matière glorifiée, puis, sur le mode dont Notre-Seigneur est présent dans l'Eucharistie : mais la philosophie et la physique n'ont pas encore pu me dire ce que c'est que la matière, ce que c'est que la substance, ce qu'est la matière réduite à l'état de fluide électrique et lumineux. Aujourd'hui, vous êtes loin de connaître entièrement la puissance de cette matière subtile qu'on appelle l'électricité : vous savez déjà qu'avec elle vous pouvez couvrir le globe entier, et dans la même minute, de la puissance de vos idées, et vous ne

savez certainement pas ce que l'avenir réserve de gigantesque à la puissance de la matière sous le souffle du génie de l'homme. Et vous osez contester au Fils de Dieu, qui est la pensée du Père, une puissance qu'exerce tous les jours la pensée de l'homme! — Lors donc que vous viendrez affirmer, que tel mystère du christianisme est absurde parce que vous ne le comprenez pas, vous me permettrez de vous considérer comme un juge qui prononce sans avoir même entrevu les pièces du procès. Vous me permettrez de vous entendre, comme j'entendrais un homme illettré, qui oserait dire : telle proposition de géométrie est absurde parce que je ne la comprends pas. Je serais en droit de lui répondre : attendez, ne précipitez rien, examinez sérieusement : l'absurde pourrait bien être là où vous ne le supposez pas ¹.

Je prévois une autre objection : quel motif avons-nous de croire aux mystères? Notre raison

1. « Nous connaissons imparfaitement quelques anneaux de cette immense chaîne de la nature, et nous autres petits hommes, avec nos petits yeux et notre petite cervelle, nous parlons hardiment de Dieu même. » (Voltaire, cité dans le *Dict. des apolog. involontaires*, édit. Migne.)

doit au moins leur rester indifférente, comme la raison de la plupart des hommes reste indifférente à tous les mystères de la science. Montrons donc brièvement que le chrétien est très-raisonnable de croire aux mystères. « La raison et la philosophie, dit Bayle (auteur non suspect), nous montrent, par leurs axiomes les plus évidents, que nous ne saurions tenir une conduite plus juste, que d'acquiescer sans comprendre aux mystères que Dieu nous a révélés ¹. » — « Plus je m'efforce de contempler l'essence infinie, dit J. J. Rousseau, moins je la conçois : mais elle est, cela me suffit. Moins je la conçois, plus je l'adore ; je m'humilie et je lui dis : Être des êtres, le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur ². » — « C'est la raison elle-même, dit saint Thomas, qui nous fait croire à Dieu ³. » — Nous croyons

1. Œuvres de Bayle, t. 3, cité dans le cours complet de *Theol.* t. 4, p. 248.

2. Rousseau, cité au même lieu.

3. Saint Thomas, *In lib. Boet. de Trinit.*, l. I, q. 4, t. 8, art. 1, p. 307.

aux mystères : ne pensez pas, mes très-chers frères, qu'il y ait dans notre foi absence de motifs. Croire sans motifs est indigne d'un homme raisonnable : seulement, il n'est pas toujours nécessaire que ces motifs soient puisés dans la vue et l'évidence intrinsèque de la chose. Je crois à l'existence de l'Amérique et je ne l'ai jamais vue, y a-t-il déraison dans ma foi ? Je crois, d'après l'affirmation des médecins, au merveilleux phénomène de la circulation du sang : et cependant jamais je ne l'ai constaté par moi-même. La vie tout entière est pleine de ces choses que nous croyons et que nous n'avons ni vues, ni examinées, ni raisonnées. Si le chrétien est absurde dans sa croyance aux mystères, tout le monde est absurde, parce que tous les hommes, même dans l'ordre naturel, font à chaque heure du jour des actes de foi à des vérités qu'ils ne comprennent pas. Chrétiens, nous avons même une grande supériorité de motifs : nous avons comme garantie de notre foi, la parole de Dieu, confirmée par les prophéties, par les miracles, l'établissement du Christianisme, la permanence de

l'Église, la solidité inébranlable de cette société catholique que tous les siècles ont attaquée, sans entamer sa partie divine : nous avons pour preuve et comme témoignage permanent cette sagesse interne du christianisme, cette correspondance mystérieuse et cette harmonie avec toutes les grandes pensées et les nobles sentiments de l'homme; correspondance que Dieu seul pouvait calculer à l'avance, harmonie inimitable, qui quelquefois, dit saint Thomas, impressionne plus profondément que les miracles ¹. — Pourriez-vous me citer une seule croyance humaine qui offre autant de garantie? Pour moi, je vous le déclare devant Dieu, et en toute franchise, jamais je n'en ai rencontré ². Je n'insulterais point un homme du peuple, en lui disant : la science de la

1. Saint Thomas, *in Joan.* — Dieu « a fortifié la rationalité (des mystères) par des analogies, lui servant à la fois de cortège et de contre-épreuve. » (Madame Swetchine, *Médit.*, p. 100.)

2. Saint Bonaventure résume tout par ces lumineuses paroles : *Etsi fides supra rationem sit... illuminata tamen divinitus ratio, videt nihil rationabilius esse, quam fides est christiana, cui omnis natura attestatur, omnis mundi sapientia famulatur.* (Saint Bonav., *De profect. relig.*, l. I, c. v, t. 43, p. 82.)

nature, la science des mathématiques, la science de la philosophie ont de nombreux mystères que vous ne serez jamais appelé à comprendre : cependant, vous pouvez très-raisonnablement les croire sur la parole des savants. Cet homme simple aurait assez de bon sens pour me répondre : je sais que ces problèmes sont au-dessus de ma faible intelligence ; aussi je ne cherche point à en pénétrer les secrets merveilleux, et je les crois sans peine, puisque des hommes, en qui je dois avoir confiance, les affirment. — Si je dis à cet homme de sens : savez-vous qu'on a pesé le soleil, qu'on a mesuré sa distance à la terre ; on l'a mesurée avec la même facilité que vous calculez avec un mètre la distance de votre maison au champ voisin. Assurément, je l'étonnerai par mes affirmations, et il ne comprendra jamais comment l'esprit de l'homme a pu faire des découvertes qui lui paraissent impossibles à réaliser. Cependant, s'il a confiance en moi, il me croira : il aimera mieux convenir de son ignorance que de nier très-déraisonnablement ce qu'il ne comprend pas. Imitons, mes très-chers

frères, la simplicité de cet homme, et nous serons dans le vrai : lorsque nous saurons que Dieu a parlé, humilions-nous et croyons sans comprendre : car il est plus glorieux à l'homme de s'humilier en la présence du Seigneur, qu'il ne saurait l'être au soldat d'exécuter, sous les ordres du général, un plan de campagne, dont il ignore l'ensemble et la sagesse des détails.

La raison dernière de notre croyance aux mystères est donc la parole de Dieu, attestée par les motifs de certitude les plus graves. Or, croire à Dieu est l'acte le plus raisonnable et le plus noble de l'être intelligent. Tous les jours, nous sommes obligés de croire, sur le témoignage des hommes, à des mystères, où notre raison et notre orgueil sont profondément humiliés : il n'y aurait donc de déshonneur que dans notre soumission au souverain Maître et à l'infinie Vérité ! — Ainsi, je ne m'abaisse pas, je ne suis point déraisonnable, en croyant à l'existence et aux magnifiques révolutions de ces étoiles que je n'ai jamais vues, et dont mon intelligence ne saurait supputer le nombre. Je ne heurte point les principes de la

sévère raison, en admettant sur la foi du calcul des astronomes tous les détails si incompréhensibles pour moi de l'organisation céleste. Et pourquoi donc, sur la foi de Dieu lui-même, ne croirais-je pas les inénarrables beautés de la gloire divine? Je ne brise point la puissance de l'intelligence humaine, comme une épée désormais inutile, en avouant que ma pensée est un mystère, mon corps un problème, mon cœur une énigme; que dans chaque être, dans chaque grain de sable se rencontrent des relations mystérieuses avec l'infini. Et pourquoi donc regarderais-je comme une inconséquence, une folie, une absurdité, de reconnaître des mystères dans les questions divines et de les reconnaître sur l'autorité de Dieu lui-même? Vraiment, s'il y a folie quelque part, elle est bien dans l'incrédulité.

La Religion, mes très-chers frères, est la colonne de nuée, à la fois obscure et lumineuse : nous croyons aux parties obscures à cause de la lumière, et non pas à la lumière à cause de l'obscurité. Il y a dans l'ensemble des preuves de la

religion des clartés étonnantes, qui sortent de la nue et irradient sur toute intelligence de bonne volonté : ces clartés produisent sur nous un si grand effet de conviction, que l'existence des mystères n'ébranle jamais sérieusement notre foi : c'est l'ombre de la montagne, qui nous prouve au contraire l'existence du soleil : s'il n'y avait pas de lumière, il n'y aurait pas d'ombre. Malheureusement, on rencontre des esprits étroits, qui au lieu de se tourner vers la lumière, se réfugient dans l'ombre, semblent parquer leur intelligence dans l'ombre, et nous disent avec une sorte d'ironie : voyez, nous avons raison, où est donc la lumière' ? — La lumière ! elle est partout à côté de vous : regardez-la, et vous verrez comme elle est belle, radieuse, se projetant d'un pôle à l'autre ! Venez donc, et laissez votre ombre de quelques pieds : elle est froide et obscure.

Nous pouvons encore avancer d'un pas, je parle de ces pas de géant tels qu'on les fait sur

1. « Pour arriver aux régions de la lumière, il faut passer par les nuages. Les uns s'arrêtent là : d'autres savent passer outre. » (Joubert, t. I, p. 421.)

la terre de Dieu. Nous pouvons dire : la raison n'aurait point découvert les mystères du christianisme, mais une fois révélés, la raison se présente, et toujours éclairée de la lumière divine, elle les étudie, elle les scrute, elle éclaire le nuage qui les couvre, elle le rend tous les jours de plus en plus translucide ¹ : c'est une sorte d'initiation progressive à la gloire du ciel, *inchoatio gloriæ*. Il s'est rencontré dans le catholicisme des esprits supérieurs qui ont entrepris cette œuvre admirable de l'éclairage tempéré des mystères. Avec la sagesse et la modération du génie chrétien, ils n'ont pas craint de les scruter, ils ont frappé ce rocher divin, et de toutes parts ont jailli les étincelles ². Dieu leur a donné le regard et l'élan de

1. Saint Basile dit que le Créateur lui-même a mis dans la nature une multitude de phénomènes qui sont un moyen de prouver notre foi, *innumera incitamenta, ab ipsa natura desumpta, ad fidem rebus stupendis conciliandum, in antecessum proposuisse*. (*Homil. 8, in Hexaem.*, n° 6, t. 4, p. 179.)

2. Les passages suivants montreront la sainte hardiesse des Docteurs, et avec quelle énergie ils recommandent de scruter les mystères. — *Animus sanctorum discendi cupidissimus*. (Saint Cyrille, *Al. in Zachar.*, n° 28, t. 5, p. 75.)

Agedum ergo nos acri et sobria mente rerum propositarum

l'aigle, ils ont fendu la nue, ils ont échappé à l'œil humain, et après avoir contemplé avec amour, ils sont redescendus inondés de lumière. Ils ont tressailli, comme saint Paul, après avoir entendu des choses qu'il n'est pas permis aux hommes de répéter : et revenus sur la terre, ils ont essayé

notitiam inquirentes, instar canum quibus odora vis est, incognitam adhuc et multis non comprehensam veritatem indagemus. (*Id. de S. Trinit.*, dial. 4, t. 8, p. 940.)

Est autem conspicabilis suprema omnium natura, non corporis oculis, sed internis et absconditis intelligentiæ luminibus, quæ acrem et accuratam ingenerat curiositatem, et radios Dei visionis sensu majores atque potentiores imaginatione, attrahit. (*Saint Cyrille, Cont. Julian.*, l. I, t. 9, p. 526-527.)

Oportet itaque, ut mentem in nobis habeamus non nudam et spoliatam rectis cogitationibus, sed veluti germinantem, et ad Dei honorem certissima omnium rerum pulcherrimarum scientia comptam, qua ipsam quoque divinam pulchritudinem, cujusmodi sit, pervestiget, et clare circumspeciat, quæ tanquam in profundo latent, et rectissimæ fidei rationes assequatur, ita ut de Deo cognitionem omni reprehensione vacantem percipere, et viam certissimam atque in primis laudandam ingredi valeat. (*Id. de Adorat. in spiritu*, l. XVI, t. 4, p. 4043-4046.)

Saint Grégoire de Nysse veut que le mystère soit lui-même un attrait pour étudier : *Non propterea* tamen hujus cognitionis, cupiditatisque nos spem deponere debemus, quoniam altior ea apparet, quam ut mente comprehendi possit; sed, quo majus est id, quod quæritur, eo altius animo menteque efferrî, rei que ipsius magnitudine magis atque magis nos excitari oportet.

de se renfermer dans le silence de la méditation, mais ils n'ont pu empêcher qu'un reflet de gloire céleste ne vint trahir le mystère ¹ de leurs divines intimités. C'est à ces hommes que saint Hilaire criait : « Commencez, marchez, ne vous arrêtez

let, ut ne ab ipsius boni societate alieni nos plane efficiamur. Periculum enim non parvum est, ne cum nullius rei cognitione hujus intelligentiam capi posse affirmaverimus, propter magnam quamdam et inexplicabilem magnitudinem nos ejus omnino cognitionem amittamus. Itaque propter hanc, ipsam imbecillitatem, ex rebus sensu cognitis, mentis vim nos quodammodo ad id traducere oportet, quod sub oculos non cadit, atque in hac quidem contemplatione nos ita versemur. (Saint Greg. Nyss., *de Virginit.*, c. x, t. 3, p. 362-363.)

Perpetuo, dit Origène, anima sponsi Verbum quærit ; et cum invenerit, rursus ab aliis indigens petit ; et cum illa contemplerit, cæterorum cupit revelationem ; horumque compos, ad alia precatur sponsum descendere. (Orig., *In Cantic. Schol.*, v. 9, t. 7, p. 274.)

1. Voici ce qu'on lit dans les mémoires du temps, sur le P. de Condren, supérieur général de l'Oratoire : « Jamais la religion chrétienne ne fut si belle que dans sa bouche : il lui donnait des grâces à ravir les plus impies. Il parlait de ses mystères si hautement, qu'il les faisait admirer ; *et si clairement, qu'il n'y avait plus rien d'obscur, et qu'il réduisait ses auditeurs presque à l'état heureux, où il m'a souvent protesté que Dieu l'avait mis, c'est-à-dire à n'avoir pas besoin de la foi, voyant distinctement toutes les merveilles de notre croyance.* » (Cité par le P. Adolphe Perraud, *l'Oratoire de France*, 1^{re} p., c. XI, p. 209.)

pas : *incipere, procurere, persistere* : vous n'atteindrez jamais la limite, mais vous ferez toujours des progrès. On est sûr d'avancer toujours, quand on poursuit avec une pieuse avidité les choses de l'infini, *qui piè infinita persequitur... proficiet eundo*¹. » C'est d'eux encore, de ces hommes saintement audacieux, que parlait saint Bernard, quand il affirme que certaines âmes sont comme enlevées par la main de Dieu, que le Seigneur les jette dans la gloire et la lumière de ses secrets, et que ce qui n'eût été de leur part qu'une tentative téméraire, devient alors gloire, amour, sécurité. Cette gloire ne m'opprimera pas, continue saint Bernard, quoique j'emploie toutes mes forces à m'y submerger, mais plutôt je m'écoulerai en elle et elle me transformera. *Non me opprimet gloria ista, licet totis viribus intendentem in se, ego potius imprimar illi. Etenim... in eadem imaginem transformamur*².

1. Saint Hilaire, *De Trinit.*, l. II, n^o 40, t. 4, p. 58, 59, édit. Migne.

2. Saint Bernard, *In Cantica*, serm. 62, n^{os} 4, 5.

Avant de terminer, mes très-chers frères, prosternons-nous devant Dieu, et si jamais nous avons eu des doutes sérieux, ou des paroles téméraires, sur les mystères de la religion, disons au Seigneur avec le Prophète : Seigneur, pardonnez-moi, car j'ai parlé avec indiscretion de choses qui surpassent mon intelligence, *ideo insipienter locutus sum, et quæ ultra modum excederent scientiam meam*⁴. Humble aveu de toute âme qui connaît sa faiblesse et les torts de son orgueil présomptueux ! Pour l'avenir, disons avec autant de raison que d'amour : mon Dieu, je crois à votre parole, alors même que mon intelligence est obligée de s'humilier : car l'humiliation devant vous est une gloire et un honneur, et la lumière qui nous en revient vaut mieux pour l'esprit et le cœur que toutes les prétentions d'une science téméraire. Oui, mon Dieu, je crois en vous, alors même que je ne vous comprends pas : mon cœur vous comprend toujours assez, pour adhérer à vous avec d'autant plus d'énergie qu'il vous sent

4. Job. XLII, 3.

beau d'une beauté qui surpasse tout entendement, et vrai, d'une vérité qui déborde infiniment toute créature. Et pourquoi ne croirais-je pas en vous qui êtes mon Père, moi qui admetts tous les jours beaucoup de choses sur le témoignage de personnes que je n'ai jamais vues et qui me sont complètement étrangères ; moi, pauvre enfant, qui suis obligé de faire un acte de foi à chaque pas que je fais dans la vie ! O ! mon Dieu, je crois, et cet acte de foi à une religion mystérieuse me paraît l'acte le plus raisonnable de l'homme ami de la vérité. Je crois et j'aime à rendre témoignage à cette foi divine, en présence de mes frères : *Credidi propter quod locutus sum* ¹. Cependant, ô mon Dieu, pour être complètement vrai dans l'expression de mes sentiments, je suis obligé de l'avouer ² : la foi au milieu des nuages ne suffirait pas à mon cœur, et j'aspire avec ardeur et de toute l'énergie de mon âme, après ce moment for-

1. Ps. CXV.

2. *Habita fide, adhuc remanet animæ motus ad aliud, scilicet ad videndum perfecte veritatem quam credit.* (Saint Thomas, *Opusc. 2. comp. Theol.*, 2^e p., c. 1, t. 4, p. 378.

tuné, où les liens du corps étant brisés, nous nous élèverons au-dessus des nuages de la terre, pour contempler les clartés pures de votre essence dans la lumière même de l'éternité : *in lumine tuo videbimus lumen*¹.

1. Ps. xxxv, 10.

« Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur mettant sous les yeux quelques belles pensées de madame Swetchine sur les mystères.

« J'aime mieux l'ombre du côté de Dieu, que la lumière du côté des hommes. » (*Œuvres de madame Swetchine, Pensées*, t. II, c. I, p. 73.

« Qu'est-ce qu'attendre, quand c'est Dieu qu'on attend sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude? si ce n'est apercevoir à travers un crépuscule doré, l'éclat de la lumière incréée? si ce n'est les délices d'apprendre et en même temps de savoir, si ce n'est bondir de joie à chaque pas qu'on fait, se recueillir pour jouir, se parer pour plaire, appeler en se sentant répondu! » (T. II, p. 247.)

« Je trouve que le christianisme dissipe plus d'obscurité qu'il n'en apporte. Avec le christianisme, ce monde-ci est dans un crépuscule; sans lui, il est dans la nuit. Le christianisme n'achève pas la statue, c'est l'œuvre du ciel, mais il dégrossit tout, la vérité, notre esprit et notre âme. » (*Pensées*, t. II, c. I, p. 82.)

« Les obscurités de la foi laissent toujours pénétrer un peu

« dans l'impénétrable : c'est un rideau qui ne se lève jamais, mais qu'on soulève toujours. » (*Id.*, t. II, c. I, p. 82-83.)

« C'est la puissance même de l'intelligence humaine qui lui révèle ses limites. » (*Id.*, t. II, c. I, p. 95.)

« Quand deux vérités en présence paraissent opposées, il ne faut toucher ni à l'une, ni à l'autre : il faut se dire qu'il y en a une troisième, restée dans le secret de Dieu et qui se révélera pour les concilier. » (*Id.*, t. II, c. I, p. 94.)

« Trop de clarté illumine le fil conducteur que le fidèle tient entre ses mains, pour qu'il s'inquiète des obscurités... La nuit de notre exil peut avoir des ombres, mais n'a point de ténèbres. » (*De la résign.*, t. II, c. I, p. 270-271.)



L'EUCCHARISTIE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Vérité du Sacrement. — Présence réelle.

*Accipite et comedite ; hoc est corpus meum...
Bibite ex hoc omnes, hic est enim sanguis
meus.*

Prenez et mangez, ceci est mon corps...
Prenez et buvez, ceci est mon sang.

(Matth., 26, 27.)

Saint Bernard disait : Il n'y a rien qui me réjouisse et qui m'effraye comme de parler de la glorieuse vierge Marie. — Il se réjouissait, parce que les enfants aiment toujours à parler de leur mère ; mais il était effrayé, parce que tout ce que l'on peut dire à la louange de cette femme incomparable, ne saurait satisfaire, dès lors qu'il a été traduit dans une langue mortelle.

La même pensée se présente naturellement au ministre de Dieu, lorsqu'il veut considérer le plus grand des mystères de la Rédemption⁴, la merveille la plus ineffable de toutes les merveilles du Seigneur, le plus étonnant prodige de la puissance et de l'amour de Dieu. Il y a néanmoins cette différence, qu'ici les raisons de désirer et de craindre sont encore plus réelles et plus nombreuses, soit en raison de la dignité du sacrement qui n'admet pas même de comparaison avec la créature la plus excellente, soit en raison de la faiblesse plus grande de celui qui veut balbutier le langage divin.

Parler sur l'Eucharistie ! C'est le désir naturel et le besoin de tout prêtre qui a connu intimement Notre-Seigneur, dont les lèvres sont chaque matin empourprées de son sang divin, dont la poitrine finit par respirer la même atmosphère avec Jésus-Christ, et dont le cœur doit conserver pré-

4. L'Eucharistie, dit saint Thomas, est la perfection, la fin et la consommation des autres sacrements, *hoc sacramentum est perfectivum omnium aliorum sacramentorum in quibus virtus Christi participatur*, 3 pars. q. 75, art. 4. — *Eucharistia... finis et consummatio omnium sacramentorum, ut Dionysius dicit. Ibid., q. 63, art. 6.*

cieusement l'amour divin comme un feu qui ne s'éteint jamais. Quand le cœur aime profondément, le nom de la personne aimée existe comme un souvenir permanent au fond de l'âme, et les lèvres sont toujours prêtes à le murmurer. Or, l'Eucharistie, c'est l'amour de Dieu sous sa forme la plus suave et la plus complète; c'est l'amour avec tous ses excès et ses sublimes folies, et à force de pénétrer le cœur du prêtre, elle devrait, pour ainsi dire, le transsubstantier, et lui communiquer un besoin d'aimer, un besoin de chanter l'objet de son amour, un besoin de mouvement céleste, qui commence ici-bas pour progresser toujours et ne s'arrêter que dans la plénitude du bonheur éternel. La langue du prêtre devrait donc toujours être eucharistique, et toujours prête à redire un hymne au sacrement d'amour. — Oui, c'est bien là le besoin du cœur sacerdotal; mais parler sur l'Eucharistie, n'est-ce pas une témérité, une folie? Comment dire la génération de cet auguste sacrement, *generationem ejus quis enarrabit*¹? Com-

1. Isaïe, LIII, 8.

ment chanter sur une terre d'exil des mystères, que les anges eux-mêmes comprennent à peine dans le ciel? Dieu, dans l'Eucharistie, habite une lumière inaccessible, et lorsque nous voudrions nous approcher de la montagne sainte, n'entendrons-nous pas comme le prophète une voix qui sortira du tourbillon : Quel est celui qui ose se permettre des discours inconsidérés et des paroles pleines d'ignorance, qu'il ceigne ses reins et qu'il réponde : *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis? Accinge sicut vir lumbos tuos, interrogabo te, et responde mihi*¹.

Toutefois, il était permis aux enfants d'Israël de chanter l'espérance sur les rives du fleuve de Babylone : il était permis au peuple de demander à Moïse ce qu'était la manne du désert, et Moïse pouvait leur répondre : c'est le pain que Dieu vous donne à manger². Il ne saurait donc nous être interdit, sous la loi de grâce, de considérer cette manne que Dieu fait tomber dans le désert de la vie, et de demander avec la curiosité de l'amour :

1. Job, XXXVIII, 2, 3.

2. Exode, XVI.

quelle est cette merveille de la charité d'un Dieu : *dixerunt ad invicem : manhu*¹? Et lors même que nous n'obtiendrions d'autre réponse que celle de Moïse, ce serait déjà une consolation pour le cœur : l'amour serait à moitié satisfait, et le regard jeté sur les mystères du ciel n'aurait point franchi les limites d'un religieux respect.

Voici l'ordre que nous suivrons en ces Conférences : 1° vérité du dogme eucharistique; 2° ce mystère n'est ni impossible ni contraire à la raison; 3° l'Eucharistie est une nourriture; 4° elle est un breuvage; 5° elle est le chef-d'œuvre de l'amour divin.

« Si quelqu'un, dit le saint Concile de Trente, nie que dans le sacrement de l'Eucharistie, soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang de Jésus-Christ, avec son âme et sa divinité : si quelqu'un prétend que dans ce sacrement le Sauveur se trouve seulement comme dans un signe, dans une figure, ou par des effets merveilleux, qu'il soit anathème². »

1. Exode, XVI, 15.

2. Sess. XIII, 11 oct., c. IV, c. I.

La croyance catholique est encore parfaitement exprimée dans la formule suivante, que récita dans un concile du XI^e siècle, le premier sectaire, qui d'abord avait infirmé le dogme de la présence réelle : « Je crois de cœur, et je confirme de bouche, que par la force des paroles de la consécration, le pain et le vin qui reposent sur l'autel, sont convertis substantiellement à la chair propre et vivifiante et au sang de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Je crois qu'après la consécration, c'est le vrai corps du Christ qui est né de la Vierge, qui a été offert sur la croix pour le salut du monde, et qui est assis à la droite du Père; que c'est le vrai sang du Christ qui est sorti de son côté, et que tous ces mystères ne sont pas seulement des signes, mais qu'ils existent en propriété de nature, et en vérité de substance¹. »

Pendant l'Avent de 1861 et celui de 1862², je vous ai expliqué, mes très-chers Frères, autant

1. Formule récitée par Béranger au Concile de Rome, sous Grégoire VII, cité par Billuart, t. 47, p. 90. *De Eucharist.* diss. 4, art. 2.

2. Ces *Conférences* ont été imprimées sous le titre de *Christ de la Tradition*.

que mes forces l'ont permis, le grand mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire le mystère de l'Homme-Dieu. J'ai fait avec vous ma profession de foi et celle de l'Eglise sur le Christ, sur sa Divinité et sur sa mission surnaturelle. Je n'ai point à y revenir, malgré le bruit fait à l'occasion d'un ouvrage que je ne craindrai pas d'appeler une grande pauvreté historique et philosophique, où le vide des raisons le dispute à l'audace mielleuse du blasphème. — La meilleure réfutation de l'erreur est l'exposition de la doctrine catholique, et je crois avoir pratiqué cette méthode pour le mystère de l'Incarnation et la divinité du Christ.

Dans les cinq conférences de cette année, je parlerai sur l'Eucharistie. Ce sera, en un sens, ne point changer de sujet; car l'Eucharistie n'est que l'Incarnation continuée au milieu de nous, c'est l'extension du même mystère. Cette Conférence sera consacrée à l'examen des preuves; je serai obligé de discuter des textes et de suivre les déductions de la logique chrétienne. Je vous demande pardon à l'avance, s'il en résultait une certaine aridité; je ferai mon possible pour me

rendre accessible à tous et animer un peu ce qui, de sa nature, est plus froid et moins intéressant que les considérations morales. Cette première instruction est indispensable ; je parlerai d'abord aux chrétiens, et, dimanche prochain, j'espère répondre à toutes les objections de la philosophie incrédule.

L'Écriture sainte, les Conciles, la Tradition chrétienne, tout se réunit pour établir la vérité du dogme eucharistique ; et cette croyance se concilie très-bien avec cette autre pensée des docteurs, que nous recevons aussi le corps et le sang de Jésus-Christ, toutes les fois que nous faisons le bien, et que nous communions à l'éternelle Vérité par l'intelligence, et par le cœur. Telle est la série des idées que nous allons examiner en cette première Conférence.

Je suis bien heureux, mes très-chers Frères, de me retrouver en cette chaire et de vous voir tous assemblés autour de moi ; c'est surtout, pour mon cœur, un doux et consolant spectacle. Pendant l'hiver, le père de famille aime à réunir tous ses enfants autour de sa table, afin de se réjouir

avec eux au festin de l'affection. Il me semble que je me conforme à cet usage : je ne pourrais pas, quel que fût mon désir, vous réunir tous à la table d'un festin matériel; je vous convie à la table de mon cœur, où je vous servirai le résultat de mes travaux et de mes veilles sur la tradition chrétienne; j'aurai moi-même l'honneur de vous servir à ce banquet de famille, et je serai trop heureux si je puis nourrir, selon les désirs de mon affection, des âmes qui me deviennent de plus en plus chères.

I

L'Écriture Sainte, les Conciles, la Tradition chrétienne, voilà les trois grandes sources des vérités divines, surtout de celles que la raison ne peut pas aborder directement. Il est clair que je ne pourrais pas prouver immédiatement l'Eucharistie à celui qui n'admet pas la révélation chrétienne, comme il serait impossible à un professeur

de mathématiques de démontrer les quatre derniers livres de la géométrie à celui qui ignore les quatre premiers ; comme il serait impossible à un physicien de faire comprendre les admirables lois de la lumière à celui qui ne saurait pas le premier mot de l'algèbre. Il est, dans les sciences humaines comme dans les sciences divines, des vérités qui en supposent d'autres antérieures, et le vrai a ses sentiers progressifs, comme les routes qui conduisent d'une ville à l'autre. — Si donc, je rencontrais un homme qui ne crût pas encore aux Evangiles et à la divinité de Jésus-Christ, je commencerais par bien établir ces deux vérités ; puis l'Evangile à la main, je chercherais à faire comprendre la pensée du divin Sauveur.

§ 4

J'entends d'abord le Christ, qui, pressé par le désir de son cœur, annonce, à l'avance, le miracle d'amour qu'il veut opérer.

« Le pain que je donnerai, dit-il, c'est ma chair

pour la vie du monde ¹. Or, les Juifs se disputaient entre eux, en disant: Comment peut-il nous donner sa chair à manger? Jésus leur répondit: En vérité, en vérité, je vous le dis: si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous; car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage: celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.... C'est le pain qui est descendu du Ciel, bien différent de la manne, que vos pères ont mangée, et cependant ils sont morts: celui qui mange de ce pain vivra éternellement. Jésus disait ces choses dans la Synagogue de Capharnaüm; plusieurs donc de ses disciples, l'ayant entendu, s'écrièrent: Ce discours est dur, et qui peut l'écouter? Mais Jésus, connaissant en lui-même que ses disciples murmuraient sur ce sujet, leur dit: Cela vous scandalise. Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter ou il était auparavant? C'est l'esprit qui vivifie; la

1. Joan., VI, v. 52 et sq.

chair ne sert à rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Dès lors, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui. »

Examinons ces premières paroles qui déjà me semblent assez claires. Il est évident que Jésus-Christ promet avec toute la solennité d'un amour tout-puissant, l'institution de la divine Eucharistie.

Je le sais, plusieurs, tout en admettant l'Évangile qu'ils expliquent à leur façon, ne croient pas à la présence réelle; ils cherchent à torturer le sens des mots, et ne veulent admettre que la communion invisible de la foi. Nous, catholiques, nous admettons très-bien cette communion invisible de l'âme, et je vous l'expliquerai à la fin de cette Conférence : nous croyons à cette fusion de l'âme avec Dieu par les parties les plus intimes du cœur, mais nous admettons aussi la communion réelle et sacramentelle parce que l'homme étant composé de corps et d'âme, il lui faut des choses corporelles pour le conduire aux spirituelles; et pour nous cette communion sacramentelle, ainsi que

nous l'expliquerons plus tard, n'est qu'un moyen de nous conduire à la véritable adoration en esprit et en vérité, et à la participation de la vie divine. Mais, et c'est ce qu'il nous importe de constater en ce moment, il est impossible, à moins de détruire l'Évangile, de n'admettre dans l'Eucharistie que des signes et des symboles. De pareilles prétentions ne peuvent se soutenir en face de l'évidente clarté de ces paroles : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde. » — On dirait même, que pour enlever à la mauvaise volonté l'ombre d'un prétexte, le Christ a permis que parmi ses auditeurs il se rencontrât des incrédules, et qu'on lui fit à lui-même des objections qui devaient être répétées dans le cours des siècles ; il a permis tous ces doutes, tous ces manques de foi, pour mieux mettre sa pensée en relief et mieux affirmer la doctrine. — Les Juifs scandalisés des paroles de Jésus-Christ s'écrient : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » — Si les paroles du Sauveur n'avaient qu'un sens allégorique, c'était le cas de s'expliquer clairement ; c'était même, on me permettra

de le dire, une question de loyauté pour le divin Maître. C'était le cas de dire : mais vous vous méprenez sur le sens de mes paroles; je n'ai point la pensée de vous donner ma chair à manger, c'est une figure de rhétorique que j'emploie, cela veut dire simplement : vous penserez à moi. — Oui, si l'Eucharistie n'est point une vérité, Jésus-Christ a dû s'expliquer ainsi : il y allait de son honneur et de sa loyauté, je vais plus loin, il y allait de son respect pour la Divinité; car en ne s'expliquant pas ouvertement, il aurait ainsi laissé s'établir un vaste système d'idolâtrie parmi les mille millions de catholiques qui ont rempli et rempliront l'univers entier. — Or, remarquez-le bien, non-seulement Notre-Seigneur en répondant à l'objection des Juifs, n'indique aucun sens parabolique à ses expressions, mais il en aggrave pour ainsi dire la signification, en appuyant avec énergie sur la vérité de sa pensée, et en prenant le ton du serment solennel : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous: celui qui mange

ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour : car ma chair est vraiment une nourriture , et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui ; comme mon Père est vivant, et comme je vis pour mon Père : de même celui qui me mange vivra pour moi ¹. » — Après des paroles aussi nettes, aussi précises, aussi étonnantes de clarté, dites, si vous en avez le courage , et si votre incrédulité est complètement rationaliste, dites que le Sauveur s'est trompé et qu'il a trompé les hommes, vous serez conséquent avec vos systèmes de négation chrétienne : mais si vous êtes chrétiens, mais si vous croyez à l'Évangile sans croire en même temps à la vérité de l'Eucharistie, alors, permettez-moi de vous dire que je ne vous comprends pas ; et vous demeurez pour moi la plus étonnante preuve de la puissance que possède l'esprit de système pour aveugler les hommes.

Il est vrai que le Sauveur ajoute : « C'est

1. Joan., vi.

l'esprit qui vivifie, la chair ne sert à rien : les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie¹ : » et voici à quelle occasion : les Capharnaïtes avaient accueilli avec murmure les premières paroles de Jésus-Christ, parce qu'ils étaient convaincus que le Sauveur nous ferait manger sa chair sous une forme naturelle et visible, comme on mange les viandes ordinaires. — C'est pour les prémunir contre cette erreur², mais sans nuire à la vérité de ces premières paroles, que Jésus-Christ ajoute, « c'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert à rien : les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ; » comme l'on dit tous les jours, la parole n'est rien, c'est la pensée qui fait tout, et cependant la parole est le véhicule de la pensée ; comme l'on dit, le son n'est rien dans la prière, c'est le cœur qui vivifie la parole, et cependant la prière vocale a son im-

1. Joan., v. 64.

2. « Non de carne ipsius hoc dictum esse vides, sed de carnali audiendi modo. » (Saint Chrys. *In Joan.*, hom., 47, n° 2, t. 8, p. 320.) — V. Billuart, *De Euch. diss.* 1, art. 3, t. 17, p. 95-96, art. 4, p. 125, 126. — V. Cornel. à Lapid. in c. VI, *Joan.*, v. 64, p. 972-973.

portance. — Mais conclure de là, que les paroles de Jésus-Christ sont entièrement métaphoriques, c'est se mettre dans une voie de logique qui conduirait nécessairement à conclure aussi que Jésus-Christ ne s'est pas incarné, que son corps n'était pas un corps véritable et que c'est l'esprit seul qui vivifie. Écoutez saint Augustin : « La chair ne sert à rien, dit ce grand Docteur, mais dans le sens des Capharnaïtes, c'est-à-dire lorsqu'elle est vendue comme nourriture sur les places publiques; mais ces paroles ne sauraient s'appliquer à la chair vivifiée par l'esprit ¹. Le Sauveur a dit : la chair ne sert à rien, comme saint Paul a dit : la science enfle. Faut-il pour cela haïr la science? A Dieu ne plaise! Quelle est donc la science qui enfle? C'est la science sans la charité : ajoutez la charité à la science, et celle-ci sera très-utile.... De même pour cette parole, la chair ne sert à rien, que l'esprit se joigne à la chair, et cette dernière nous sera grandement utile : car si la chair ne servait à rien, le Verbe

1. Saint Aug., *In Joan. Ev. Tract.* 27, n° 5, t. 3, p. 4990-4991. .

ne se serait pas incarné, *nam si caro nihil prodesset, Verbum caro non fieret* ¹. »

Pour bien entendre ces vérités, mes très-chers Frères, indiquons d'une manière rapide l'enseignement de la théologie sur la manière dont la chair de Jésus-Christ est présente dans la sainte Eucharistie : nous y reviendrons plus tard. La chair de Jésus-Christ est à l'état sacramentel et presque spirituel, disent les saints Docteurs, elle y est réellement, mais à la manière des substances : d'où il suit que nous ne mangeons pas la chair du Christ, que nous ne la broyons pas, que nous ne la digérons pas, comme les nourritures ordinaires. « Nous la mangeons sacramentellement et invisiblement, dit le plus célèbre commentateur de la Bible, nous la mangeons cachée sous les espèces du pain et du vin, *Comedimus sacramentaliter et invisibiliter, sub speciebus panis et vini latentem et occultatam* ².

1. V. Saint Cyrille cité par Cornel., à Lapid. *In Joan.* 6, 64, p. 973. — V. saint Thomas, *In Joan.*, 6, passim. — V. saint Thomas, *Catena aurea*, in c. VI, *Joan.*

2. Cornel. à Lapid., in c. VI, *Joan.*, v. 64, p. 973, 4 col.

« Le Seigneur, dit saint Thomas, promettait de se donner comme une nourriture spirituelle, non point que la vraie chair du Christ ne soit pas dans le sacrement, mais parce que nous la mangeons d'une certaine manière divine et spirituelle, *quia quodam spirituali et divino modo manducatur* ¹. »

Notre-Seigneur ne réproouve donc que la pensée grossière d'une manducation charnelle, et c'est même en ce sens que beaucoup de commentateurs expliquent la parole, *caro non prodest quidquam* ². Ce que Jésus-Christ condamne, ce qu'il réproouve, c'est l'interprétation des Capharnaïtes : mais dans cette explication de la vérité eucharistique donnée par le Christ lui-même, il n'y a pas un seul mot qui puisse raisonnablement autoriser la négation du sacrement. La seule conclusion possible et vraie est celle-ci : le Christ ne se donne pas à nous dans l'Eucharistie

1. Saint Thomas, *in Joan.*, c. VI, lect. VIII, t. 3, p. 527.

2. *Manducationem carnis in Eucharistia non fieri modo carnali, eam laniando dentibus... sed modo spirituali, et spiritui accommodato, scilicet occulte, sacramentaliter, invisibiliter.* Cornel. à Lapid., in 4, *Ep. ad Cor.*, c. XI, v. 24, p. 302.

sous la forme d'une nourriture ordinaire ; ses paroles ont un sens plus élevé, elles nous indiquent un mode de présence véritable, mais sacramentelle, cachée, invisible, divine et presque spirituelle : je me sers à dessein des expressions employées par les Pères et les Théologiens : *necesse est illud (sacramentum) visibiliter celebrari*, dit saint Augustin, *oportet tamen invisibiliter intelligi* ¹.

§ 2.

Continuons l'explication du texte évangélique. Nous venons de le voir clairement, le Sauveur s'est engagé par une promesse solennelle à nous donner sa vraie chair pour nourriture et son vrai sang pour breuvage. Mais en Dieu les promesses se changent toujours en actes, et voici le Christ qui va réaliser par un acte solennel d'amour ce qu'il avait annoncé à ses disciples comme la pensée d'un cœur

1. *In Ps.* 98, n° 9, t. 4, p. 4522.

plein de tendresse. — A la dernière Cène, « Jésus, dit l'Évangéliste, prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en leur disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps livré pour vous. Il prit ensuite le calice, rendit grâces et leur donna en disant : Buvez en tous, car c'est mon sang, le sang du Nouveau Testament, qui sera versé pour un grand nombre, en rémission de leurs péchés ¹. »

Ces paroles n'ont qu'un sens possible pour les catholiques, comme du reste pour tout homme qui lit l'Évangile sans prévention et sans parti pris à l'avance. Le contexte, l'énergie des expressions, la clarté de chacune des paroles ne souffrent pas la supposition d'une métaphore ni d'une parabole : autrement, il n'y aurait plus moyen de s'entendre sur la terre, et aux phrases les plus claires et les plus positives on pourrait toujours opposer la possibilité d'une figure, d'une non-réalité. Si j'énonce ces propositions : ceci est une église qui a été bâtie en telle année,

1. Matth., xxvi. — Marc., xiv. — Luc., xxii.

ceci est une maison qui m'appartient, il ne viendra jamais à la pensée d'un homme raisonnable de voir là un symbole, de croire que ce langage est dans ma bouche une figure, une métaphore : et assurément, mes très-chers frères, lorsque vous offrez un aliment à une personne en lui disant : prenez et mangez, ceci est une excellente nourriture, vous seriez fort étonnés si quelqu'un se permettait d'interpréter ou plutôt de dénaturer votre pensée, et de prétendre que vous avez voulu dire simplement : prenez et mangez, ceci est l'ombre, c'est l'image, c'est la métaphore d'une excellente chose. — Et vous voudriez que, lorsque j'entends des paroles si formelles qu'il n'est pas même possible d'en supposer de plus claires, lorsque j'entends dire par le Christ : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, prenez et buvez, ceci est mon sang ; ce même corps qui sera livré pour vous, ce même sang qui sera versé pour le salut du monde, » vous voudriez me faire croire à une figure, à une image, à tout ce qui vous plaira, excepté à la réalité. — Non, je vous répons avec un disciple de Luther, le

célèbre Mélancthon : « Ces paroles sont brillantes de clarté comme la foudre, et l'esprit terrifié n'a rien à leur objecter, *ista verba, hoc est corpus meum, fulmina erunt. Quid his opponet mens perterrefacta* ¹. »

Mais voyez où nous conduirait par voie de conséquences, cette méthode d'interprétation.— Si les paroles de Jésus n'expriment pas une réalité, vous me forcez, d'après votre système de critique, à douter de toutes les expressions humaines et de toutes les vérités évangéliques; car nulle part je n'ai rencontré une affirmation aussi nette, aussi simple, et aussi peu susceptible de controverse. Si cette affirmation n'est qu'un mythe, c'est-à-dire une absence de réalité, alors je dois craindre de rencontrer partout cet affreux spectre qu'on appelle le mythe. Je dois me demander à chaque ligne des Ecritures : Est-ce que cet horrible vampire n'a point passé par là pour sucer le sang, c'est-à-dire la vérité des Évangiles?

1. Mélancthon, *De verit. corp. et sang.* cité par Cornel. à Lapid., in *1. Ep. ad Cor.*, c. xi, v. 24, p. 303.

Et même dans l'ordre naturel, dans mes lectures, dans mes conversations, le même fantôme me poursuivra, et en face des plus évidentes vérités, des plus positives affirmations, je serai donc obligé de me demander, si ce n'est pas là simplement une figure de rhétorique.

Dites avec certains adversaires, que le Christ n'a pu faire ce miracle, que c'est une absurdité; j'espère vous démontrer dans notre prochaine Conférence, que cette objection n'a aucune valeur logique, et que la saine philosophie ne saurait autoriser vos conclusions. — Mais si vous croyez au Christ et à sa Divinité, veuillez m'expliquer comment le Sauveur a pu changer l'eau en vin, multiplier les pains, s'unir la nature humaine, changer en son corps la nourriture qu'il prenait tous les jours, et faire mille prodiges au-dessus de notre raison? — Dites que le Christ n'a pu faire ce miracle, et alors vous niez sa puissance et sa Divinité; mais si la puissance ne lui a pas fait défaut, je conclus rigoureusement à la réalité du prodige; car il est impossible de nier la volonté du Christ exprimée en termes si for-

mels, si clairs, si positifs. Il serait même impossible à la volonté la plus nette, la plus désireuse de manifester sa véritable pensée, il lui serait impossible de trouver des paroles plus lumineuses, plus énergiques que celles-ci : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, prenez et buvez, ceci est mon sang. » — Veuillez me dire comment il serait possible de formuler autrement sa pensée, à celui qui voudrait rendre dans toute son énergie le dogme de l'Eucharistie, tel que l'admet l'Église catholique.

§ 3

Il me souvient qu'en 1840 je traversais le lac de Zurich : c'était peu de temps après l'expulsion du docteur Strauss. Cet homme si, tristement célèbre par sa *Vie de Jésus*, niait la divinité du Christ, et voyait partout des mythes dans les Evangiles ; on l'avait nommé professeur à l'Université de Zurich, mais le peuple, qui croit encore à la divinité du Christ, s'était révolté, et le pro-

fesseur avait dû quitter la ville. Sur le même bateau à vapeur se trouvait un jeune étudiant, qui attaquait vivement le docteur Strauss, et cherchait à justifier son expulsion. La conversation s'engagea entre nous, et je lui répondis simplement : vous devez croire, Monsieur, que je suis très-éloigné d'admettre les idées du docteur Strauss, mais je ne comprends pas bien pourquoi vous l'avez chassé; car enfin, d'après vos principes, chaque fidèle est inspiré de l'Esprit-Saint pour interpréter la Bible. Auriez-vous, par hasard, en cette circonstance, le monopole de l'Esprit-Saint, tandis que le pauvre docteur en serait totalement déshérité? Qui peut vous donner cette assurance? — Vous avez prétendu, vous, il y a trois siècles, que ces paroles : « ceci est mon corps, » étaient un mythe et non pas une réalité; vous avez assuré gravement que c'était l'Esprit-Saint qui vous avait inspiré cette interprétation. — Et voilà le docteur Strauss qui arrive à son tour, et qui affirme aussi que l'Esprit de vérité vient de lui faire une révélation, et cette révélation la voici : ces paroles, « le Verbe s'est fait

chair, mon Père et moi nous ne faisons qu'un, je suis le Fils de Dieu, » ces paroles et autres semblables ne sont qu'une figure, ce n'est point vrai, c'est un mythe, c'est tout ce que vous voudrez. Cela veut dire simplement, que le Christ est un grand homme. — Voilà, Monsieur, le raisonnement de Strauss, et d'après vos principes, je le trouve très-concluant. — Mais, celui qui n'admet pas la divinité du Christ n'est pas chrétien. — C'est vous qui l'affirmez, et le docteur Strauss affirme le contraire; qui sera le juge entre vous deux? J'ajouterai même que lui seul est conséquent avec vos principes, et vous, vous ne l'êtes pas; car enfin, lui, il use de son libre arbitre pour interpréter la Bible à sa guise, et il applique à l'Incarnation le même système d'interprétation que vous avez appliqué à l'Eucharistie; vous avez vu un mythe dans l'Eucharistie; lui, à son tour, voit un mythe dans l'Incarnation.

§ 4

Voyez encore, mes Frères, où conduit la négation du mystère eucharistique : déjà je vous ai laissé entrevoir cette conséquence, mais je tiens à la développer brièvement. Si Jésus-Christ n'est pas réellement et substantiellement dans le sacrement de son amour, il en résulte, qu'en prononçant des paroles aussi claires et aussi positives que celles-ci : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » il a laissé s'introduire un vaste système d'idolâtrie, puisqu'en fait, et par suite des paroles de l'Évangile, il est certain qu'un grand nombre, que des milliards de chrétiens depuis dix-huit siècles adorent le Christ sous les espèces sacramentelles. Alors même que les paroles du Sauveur auraient été un peu ambiguës, ce que nous sommes loin d'admettre, il fallait une explication nette et franche, qui ôtât tout prétexte au malentendu. Cette explication, non-seulement le Christ ne l'a pas donnée, mais toujours il a con-

tinué, en plusieurs circonstances, la clarté du même langage, toujours chez ses Apôtres et chez les plus grands hommes de la primitive Église, il a inspiré et autorisé la même netteté de paroles et la même croyance traditionnelle.—Jésus-Christ serait donc la cause directe, positive de cette immense idolâtrie, et qui plus est, en sa qualité de Dieu, il l'aurait prévue, et il ne l'aurait point empêchée! — Qu'on nous permette de reculer devant de pareils blasphèmes. « Non, disait Erasme, avec son grand bon sens, non, on n'a jamais pu, on ne pourra jamais me persuader que Jésus-Christ, qui est la Vérité et la charité, ait souffert si longtemps dans son Eglise bien-aimée, une erreur aussi abominable que l'adoration d'un objet qui serait un simple fragment de farine, *tamdiu passurum fuisse dilectam sponsam suam hærere in errore tam abominando, ut crustulum farinaceum pro ipso adoraret* ¹. »

1. Erasme, *Epist. ad Ludov. Berum.*, cité par Cornel. à Lapid. in Ep. 1 ad Cor., c. XI, v. 24, p. 303.

§ 5

On objecte, et je tiens à entrer dans tous ces détails pour éclairer la foi des catholiques, on objecte que souvent dans l'Écriture, et en particulier dans les Évangiles, le verbe *être* est employé dans le sens figuratif. Ainsi Notre-Seigneur a dit : « Je suis la vigne, mon Père est le laboureur. » Il a dit : « La parole de Dieu est une semence. » Le cas est le même pour ces expressions, « ceci est mon corps. » — Si l'objection est juste, mes Frères, voyez les conséquences : je pourrai dire aussi : dans le langage humain, il est mille circonstances où le verbe *être* est employé dans le sens métaphorique; ainsi quoi de plus familier que ces locutions : Ce héros est un lion, cet homme est un agneau, cette armée était un mur d'airain. Donc, je ne croirai jamais que le verbe *être* signifie quelque chose de réel, et lorsqu'on me dira, ce que vous voyez est un homme, je comprendrai que c'est simplement l'image d'un homme, mais

non sa réalité. Lorsqu'on me dira, ceci est une maison, cela signifiera pour moi que c'est l'ombre d'une maison. — Avec un pareil système, nous retomberions évidemment dans le royaume des ombres, et il n'y aurait plus de vérité ici-bas ; ce serait le règne du mythe, de la métaphore, et le langage serait une sorte de fantasmagorie perpétuelle. — Parlons sérieusement, et disons que lorsque le verbe *être* est employé dans le sens d'une métaphore, il y a dans les antécédents et dans les conséquents de la phrase, dans les circonstances de temps, de lieux, de choses, de personnes, il y a un ensemble de lumières qui déterminent très-clairement et très-positivement le sens des mots et leur assigne une valeur purement figurative. Mais dans le cas présent, non-seulement il n'y a aucune de ces circonstances, aucune explication qui précède ou qui suit, mais il y a, j'oserai le dire, dans les paroles de Jésus-Christ, une affectation de doctrine positive, il y a une accumulation de paroles tellement claires, qu'on ne comprend même pas comment il serait possible d'y mettre une plus grande clarté. « Je suis le

pain vivant descendu du ciel... Le pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde... Ma chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment un breuvage; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui... prenez et mangez, ceci est mon corps, ce même corps qui est livré pour vous; prenez et buvez, ceci est mon sang, le même sang qui sera livré pour vous ¹. »

§ 6

Il me reste à vous citer un interprète non suspect du texte évangélique, c'est Luther. Je traduis son langage en lui laissant toute l'énergique crudité du moine allemand : « Je voudrais bien, dit-il, que quelqu'un fût assez habile pour me persuader qu'il n'y a dans l'Eucharistie que du pain et du vin : celui-là me rendrait un grand service. J'ai travaillé cette question à la sueur de

1. Joan., VI. — Luc., XXII.

mon front, mais j'avoue que je suis enchaîné, je ne vois aucun moyen de sortir de là : le texte de l'Évangile est trop clair, *textus Evangelii nimis est apertus.* ' » — Ailleurs Luther s'écrie : « Je prie mes adversaires de ne pas me demander l'explication du texte évangélique, ceci est mon corps : ils peuvent consulter à cet égard les enfants de sept ans qui apprennent à épeler dans les écoles.... Qu'ils apportent leurs Bibles, et qu'ils me montrent en quel endroit se trouvent ces paroles, ceci est le signe de mon corps. — Les uns, dit-il encore, tourmentent le pronom *ceci*, les autres s'en prennent au verbe *est*, un troisième torture le mot *corps*. D'autres enfin traitent en bourreaux le texte tout entier, *alii totum textum excarnificant* ². — Que n'aurait pas dit Luther, et quel coup vigoureux sa plume satirique n'eût-elle pas porté aux sectaires germaniques, s'il avait connu les nombreuses et subséquentes tortures que le

1. *Epist. ad Argent*, cité par Billuart, *de Euchar. diss.* 1, art. 3.

2. *In Apol. de Cæn. Domini*, cité par Billuart, *ibid.*, t. 17, p. 100.

texte de l'Évangile a subies, depuis trois cents ans, dans les cabinets anatomiques de la critique allemande? Le cardinal Bellarmin ⁴ comptait à son époque déjà deux cents nuances d'interprétations différentes : il veut bien les réduire à dix principales et contradictoires; c'est déjà fort raisonnable pour quatre paroles très-claires en elles-mêmes, et c'est une nouvelle preuve que rien n'est mobile comme les vagues de l'interprétation humaine, quand une fois elle a quitté le point unique et central de la vérité.

§ 7

Saint Paul a aussi parlé du mystère Eucharistique, et il n'est pas moins explicite que les Évangélistes : « Mes Frères, dit-il, c'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, c'est-à-dire, que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré, prit du pain, et le rompit en ren-

4. Bellarmin, *de Euchar.*, l. 1, c. VIII, p. 195-196, édit. de Venise.

tant grâces à Dieu, et dit à ses disciples : prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice, en disant : ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang : faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous le boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi, quiconque mangera ce pain, ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'alors il mange de ce pain et boive de ce calice. Car quiconque mange ce pain et boit ce calice indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Sauveur¹. »

Or, mes Frères, je le demande à tout homme sérieux, si l'Eucharistie n'était qu'un signe et non une réalité, comment l'Apôtre aurait-il pu dire : « quiconque mangera ce pain, ou boira le calice du

1. I Cor. XI, v. 23-29.

Seigneur indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ... Qui-conque boit et mange indignement, boit et mange sa propre condamnation ». Ces paroles n'ont de sens qu'autant que l'Eucharistie est une vivante réalité : alors seulement, il peut y avoir profanation sacrilège, alors seulement, il peut y avoir un outrage tellement réel et personnel, que la sainte hostie devient véritablement une sentence de condamnation, *reus erit corporis et sanguinis Domini... judicium sibi manducat et bibit....* Car si la sainte hostie n'était qu'un signe de Jésus-Christ, comme autrefois la manne et l'agneau pascal, il en résulterait qu'on pourrait dire aussi avec saint Paul, que ceux qui mangeaient la manne et l'agneau pascal en état de péché mortel, étaient coupables de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ. — Personne n'oserait admettre une pareille conséquence. Il faut donc rejeter le principe, et dire que les paroles de saint Paul n'ont de sens raisonnable qu'avec la croyance de l'Eglise catholique, et qu'elles supposent nécessairement la vérité et la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ.

§ 8

Après l'Écriture sainte, ce qu'il y a de plus vénérable dans l'Église ce sont les Conciles généraux, c'est-à-dire, ces réunions générales d'Évêques présidées par le souverain Pontife ou ses délégués, et dans lesquelles la foi vivante en tous les cœurs est formulée et transcrite dans les archives ecclésiastiques, pour y demeurer comme un témoin de la croyance des différents âges. Nos adversaires eux-mêmes admettent la valeur et l'autorité des quatre premiers Conciles généraux. Or, voici ce que nous lisons dans le premier concile de Nicée :

« Nous ne devons pas nous en rapporter à nos sens en regardant le pain et le vin, mais nous devons, en nous élevant par la foi, comprendre que l'Agneau de Dieu est présent sur cette table, celui-là même qui a enlevé les péchés du monde, et qui maintenant est immolé par les prêtres d'une manière non sanglante; nous devons en recevant son corps et son sang, croire que c'est là le gage

de notre résurrection ¹. » Au Concile d'Ephèse, le troisième Concile général, on approuva une lettre de saint Cyrille à Nestorius, dans laquelle on lit le passage suivant : « Nous célébrons un sacrifice non sanglant, et nous devenons participants de sa chair sacrée et de son sang précieux. Car nous ne la recevons pas comme une chair commune, loin de nous cette pensée ! Nous ne la recevons pas comme la chair d'un homme sanctifié, d'un homme uni au Verbe par les liens de son mérite, mais comme la propre chair, la chair vivifiante du Verbe ². »

Un autre Concile général ³, au VIII^e siècle, déclare que jamais ni le Seigneur, ni les Apôtres, ni les Pères n'ont appelé l'Eucharistie l'image du corps et du sang de Jésus-Christ, mais le corps et le sang lui-même, *nusquam Christus dixit, accipite et comedite imaginem corporis mei... Nusquam Dominus vel Apostoli aut Patres imaginem dixerunt sacrificium incruentum quod per sacerdotem*

1. Cité par Bellarmin, *De sacr. Euch.*, l. II, c. X, p. 235.

2. Saint Cyrille Alex., *Epist.* 47, t. 40, p. 444, édit. Migne.

3. 2^e Concile de Nicée, Labbe, t. 7, p. 447-450.

offertur, sed ipsum corpus et ipsum sanguinem.

J'omets à dessein divers Conciles tenus à Rome, à Latran, à Vienne, à Constance, à Florence, où la même vérité est solennellement promulguée. Le saint Concile de Trente est venu le dernier résumer la doctrine catholique par ces paroles : « Si quelqu'un nie que dans le sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec son âme et sa divinité... Si quelqu'un prétend que dans ce sacrement le Sauveur se trouve seulement comme dans un signe, une figure, ou par sa vertu, qu'il soit anathème ¹. »

§ 9

Après les Conciles, l'Église appuie sa foi sur le témoignage de ses docteurs : ce sont comme des feux allumés de distance en distance sur les dif-

1. Concile de Trente, session 13, 11 octobre.

férentes montagnes des âges, et qui indiquent la voie lumineuse et traditionnelle des vérités chrétiennes. Plusieurs controversistes ont réuni sur cette matière les textes les plus nombreux et les plus concluants. Je ne puis même abrégér leur travail : je me borne à quelques textes clairs, précis, et appartenant surtout aux cinq premiers siècles ¹.

Saint Ignace, successeur de saint Pierre à Antioche, dit en parlant de certains hérétiques de son temps : « ils s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que c'est la chair de Jésus-Christ notre Sauveur, la même chair qui a souffert pour nos péchés, et que le Père a ressuscitée dans sa bonté. » Puis le saint martyr ajoute : « ceux qui ne veulent pas admettre ce bienfait de Dieu, trouvent la mort dans leurs disputes ². »

1. V. Bellarmin, *de Eucharist.*, t. 3, p. 222-265, édit. Venise, 1724. — V. *Traité de la perpétuité de la foi.* — V. Pouget, *Instit. Catholicæ*, 3^e p. *de Eucharist.*

2. Saint Ignace, *Epist. ad Smyrn.*, c. VII, p. 744, édit. Migne.

Saint Justin, qui vivait au commencement du II^e siècle, raconte ce qui se passait dans les assemblées des chrétiens, et après avoir dit que des diacres distribuait le pain et le vin, il ajoute : « Nous appelons cet aliment l'Eucharistie... Nous ne le prenons point comme une nourriture ni comme un breuvage communs : car de même que le Sauveur a pris chair et sang pour notre salut, nous croyons aussi que cette nourriture sur laquelle on a prononcé les prières du Christ, est devenue la chair et le sang du Verbe incarné ¹. »

Saint Irénée vivait également au II^e siècle, c'est un des premiers fondateurs de la foi dans

1. Atque hoc alimentum apud nos vocatur Eucharistia, cujus nemini alii licet esse participi, nisi qui credat vera esse quæ docemus, atque illo ad remissionem peccatorum et regenerationem lavacro ablutus fuerit, et ita vivat ut Christus tradidit. Neque enim ut communem panem, neque ut communem potum ista sumimus; sed quemadmodum per Verbum Dei caro factus Jesus Christus salvator noster et carnem et sanguinem habuit nostræ salutis causa; sic etiam illam, in qua per precem ipsius verba continentem gratiæ actæ sunt, alimoniam, ex qua sanguis et carnes nostræ per mutationem aluntur, incarnati illius Jesu et carnem et sanguinem esse edocti sumus. (S. Justin, *Apolog.* 1^a, n^o 66, p. 427-430, édit. Migne.

les Gaules. Il parle de certains hérétiques qui ne voulaient pas admettre que le Verbe eût pris un vrai corps, et il ajoute : « Comment alors peuvent-ils admettre que le pain offert en action de grâces soit le corps de leur Dieu, et que le calice renferme son sang... » Un peu plus loin, voulant prouver la résurrection contre les mêmes hérétiques, il fait ce raisonnement : « Comment admettre que notre chair ne ressuscitera pas, elle qui est nourrie par le corps et le sang du Sauveur, *quæ corpore Domini et sanguine alitur* ¹. » Évidemment, mes Frères, ce texte n'a aucun sens, et la conclusion est absurde, si saint Irénée croyait à une simple présence de souvenir, et s'il n'admettait pas la présence réelle et véritable.

« Notre chair, dit Tertullien, est nourrie du corps et du sang du Christ, afin que l'âme s'engraisse de la Divinité, *caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur* ². »

1. Saint Irénée, *Cont. Hæres.*, l. IV, c. XVIII, p. 1027-1028, édit. Migne.

2. Tertullien, *De Resurr. Carnis*, c. VIII, t. 2, p. 806, éd. Migne.

« Si le Verbe s'est fait chair, dit saint Hilaire de Poitiers, si nous mangeons vraiment sa chair dans l'Eucharistie, comment oserions-nous penser qu'il ne demeure pas naturellement en nous, lui qui d'une manière inséparable s'est uni notre chair par l'Incarnation, et qui mélange sa chair à la nôtre dans le sacrement de l'Eucharistie... Les paroles de l'Évangile, *ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui*; ces paroles ne peuvent nous laisser aucun doute sur la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ... Le Christ est donc en nous par sa chair, et nous sommes en lui... Si le Sauveur n'avait voulu indiquer qu'une union de volonté, pourquoi aurait-il établi ces degrés et cet ordre dans la consommation de l'unité? Il est dans son Père par la nature divine; nous sommes en lui par le mystère de l'Incarnation, et il est en nous par le sacrement de sa chair et de son sang¹. »

1. Saint Hilaire, *De Trinit.*, l. VIII, c. XIII-XV, p. 246-248, l. 2.

« Avant la consécration, dit saint Ambroise, c'est du pain, après la consécration, c'est la chair du Christ... Avant les paroles c'est du vin, après que les paroles du Christ ont été prononcées, c'est le sang du Sauveur, le même sang qui a racheté le peuple... Le Verbe a tout créé, il a dit et tout a été fait, il a commandé et tout est sorti du néant. Quelle puissance dans la parole du Seigneur Jésus, quand il s'agit de créer ! A plus forte raison cette toute-puissance peut s'exercer dans la conversion des substances ¹. »

Écoutons saint Cyrille d'Alexandrie : « Le Christ a dit : Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui... Remarquez, continue ce saint docteur, Jésus-Christ ne nous a pas promis d'être en nous seulement par une relation d'affection, mais par une participation de nature... Prenez un fragment de cire, unissez-le à un autre fragment, exposez-les au feu et qu'ils se mélangent par la liquéfaction, il en résulte un même corps. De même celui qui reçoit la chair de

1. Saint Ambroise, *De Sacr.*, l. IV, c. IV, n° 44 ; c. V, n° 23 ; c. IV, n° 45, t. 3, p. 439-446, édit, Migne.

notre Sauveur et qui boit son sang précieux, devient, comme Jésus-Christ l'assure, une même chose avec lui, il est mélangé avec lui par cette participation, de telle sorte qu'il est dans le Christ et le Christ est en lui¹. » — « Dieu nous vivifie, dit-il ailleurs, non-seulement par la participation de son esprit, mais en nous donnant à manger la même chair qu'il a revêtue pour nous, *non solâ participatione Spiritûs Sancti, sed comestibilem præbens et eam carnem quam assumpsit*². »

Saint Cyrille de Jérusalem a une clarté qui dépasse de beaucoup, j'oserai le dire, celle de tous les catéchismes de l'Église catholique. « Nous devons recevoir ce sacrement avec la pleine conviction que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ : car on reçoit le corps sous l'espèce du pain, et le sang sous l'espèce du vin, de telle sorte qu'après la communion, nous sommes avec le Christ participants du même corps et du même sang. Et ainsi, nous sommes devenus des porte-Christ,

1. Saint Cyrille d'Alex., *In Joan.*, l. X, c. xv, v. 4, t. 7, p. 342, édit. Migne. — L. IV, c. vi, v. 57, t. 6, p. 583.

2. *Ibid. De Incar.*, t. 8, p. 4242.

puisque son corps et son sang sont distribués dans nos membres, et, comme dit l'Apôtre, nous devenons participants de la nature divine, *concorporeus et consanguis efficiaris... sic enim et Christiferi efficiamur, distributò in membra nostra corpore ejus et sanguine*¹... Soyez donc convaincus, que ce n'est pas du pain ni du vin ordinaires, mais bien le corps et le sang de Jésus-Christ, selon l'affirmation du Sauveur. Quoique les sens, quoique le palais accusent autre chose, croyez sans aucun doute que vous avez participé au corps et au sang de Jésus-Christ². »

Je termine par saint Chrysostome : il égale en énergie pleine de lumière, s'il ne surpasse pas tous les témoignages précédents : « Il faut apprendre le prodige des mystères. Nous sommes un seul corps avec le Christ, dit l'Apôtre, nous sommes de sa chair et de ses os. Pour que ces paroles soient une réalité et non pas seulement un acte de foi et d'amour, nous devons nous unir à la

1. Saint Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, 22, n° 3, p. 1099, édit. Migne.

2. *Ibid.*, n° 6, p. 1102.

chair du Christ, cette chair qu'il nous a donnée en nourriture, afin de nous montrer la grandeur de son amour. Car le Christ a voulu ainsi s'unir à nous, il a voulu faire de nous un seul corps, un corps uni à la tête. Telle est la nature de l'amour. Job le laisse entrevoir, en disant que ses serviteurs l'aimaient tellement, qu'ils voulaient manger de sa chair... C'est ce que le Christ a fait, pour nous unir à lui davantage et pour nous prouver un plus grand amour : il se laisse toucher, il se laisse manger, il entre en nous pour opérer avec nous la plus intime des unions.... Il nous dit : les parents font souvent nourrir leurs enfants par des étrangers : mais moi, je nourris mes enfants avec ma propre chair, je me livre moi-même en nourriture, je veux tous vous ennoblir.... J'ai voulu être votre frère en m'incarnant; et maintenant je vous livre cette même chair et ce même sang qui m'ont fait votre famille¹. » Ailleurs Saint Chrysostome met ces paroles sur les lèvres de Jésus-Christ : « J'ai quitté pour vous la gloire de mon

1. Saint Chrysostome, *In Joan.*, hom. 46, n° 3-4, t. 8, p. 313-315, édit. Gaume.

Père, je me suis exposé à toutes les souffrances, je vous ai poursuivis de mon amour, je me suis uni à vous : je vous ai dit, mangez-moi, buvez-moi.... Il ne vous suffisait pas que je fusse monté au ciel en emportant les prémices de votre nature. Cela n'était pas assez pour vos désirs ! Eh bien ! je suis descendu de nouveau sur la terre, non-seulement je m'unis à vous, mais je me fonds en vous, je deviens votre nourriture, je me fais petit, afin que l'union et le mélange soient complets. Dans les unions ordinaires, chaque être demeure dans ses limites, mais pour moi, je veux vous pénétrer intimement ; je ne veux aucun intermédiaire, je veux que deux ne fassent qu'un, *utraque unum esse cupio*¹. »

§ 10

Je m'arrête, mes très-chers Frères, et je vous prie de remarquer que dans ces traductions, il

1. Saint Chrys., *In Epist. 1 ad Tim.*, c. v, hom. 15, t. XI, p. 689, édit. Gaume.

m'a été impossible de rendre toute la force de la pensée, telle qu'elle existe dans la langue primitive. La langue grecque a une profondeur, une délicatesse et une puissance d'expression, auxquelles n'atteindra jamais la langue française. Saint Chrysostome, en particulier, a dans le texte original une énergie pénétrante et lumineuse, dont nous n'avons pu reproduire qu'un pâle reflet, et cependant, même dans une traduction décolorée, quelle vie, quelle céleste lumière, quelle splendeur de vérité ! Il est impossible de parler plus clairement, plus nettement, et jamais l'Église, au XVI^e comme au XIX^e siècle n'a formulé sa croyance d'une manière plus vigoureuse et plus saintement énergique. Il faut croire à l'Eucharistie, ou renoncer au Christianisme, il faut croire à l'Eucharistie ou devenir simplement rationaliste ; car, dès lors que vous admettez l'Évangile et la révélation, il faut croire à l'évidence des textes. Dès lors que vous admettez la mission divine de Jésus-Christ, il faut admettre aussi qu'il n'a pas voulu tromper les générations humaines par un langage qui aurait dit une chose pour en signifier une autre : il

faut admettre que pendant quinze siècles les plus grands saints, les plus grands docteurs n'ont point déraisonné sur un point aussi capital, et qu'ils n'ont point adopté des croyances monstrueuses ; car enfin, ou bien l'Eucharistie est une vérité, ou bien c'est la plus monstrueuse des idolâtries, le plus horrible des fétichismes. Prétendre que les Apôtres, que les Ignace d'Antioche, les Augustin, les Grégoire, les Chrysostome, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Fénelon se sont aussi grossièrement trompés sur le sens des Evangiles ; prétendre qu'après quinze siècles d'idolâtrie, la vraie signification de la pensée du Christ a été révélée à des hommes nouveaux qui sont venus prêcher leur doctrine à l'encontre de toutes les traditions antérieures ! Réunir sur un seul point autant de non-sens, de contradictions, sans compter une énorme dose de confiance en soi-même ! J'ose affirmer, mes très-chers Frères, que si tout cela était vrai, il faudrait renoncer au Christianisme, et conclure que c'est une immense jonglerie dont l'humanité a été dupe pendant des siècles. — Donc, ou l'Eucharistie, ou la destruction totale du

Christianisme, il n'y a pas de milieu. Ou l'Eucharistie, ou le rationalisme pur.

Pour nous qui avons le bonheur et la gloire d'être chrétiens, tenons-nous-en à la parole de l'Évangile, telle que nous la présente l'énergie naturelle des mots, telle que l'entend et l'explique la tradition constante et unanime de l'Église : je ne vous en ai présenté que quelques fragments épars, ce sont des notes détachées d'un grand concert, et qui sont tellement accentuées qu'elles suffisent à nous faire comprendre toute l'harmonie de l'ensemble. J'aurais pu vous faire entendre encore la voix des Augustin, des Basile, des Jérôme, des Origène, des Grégoire, des Ephrem, des Epiphane, des Léon, des Jean Damascène et de tant d'autres. Mais à quoi bon fatiguer votre attention et transformer cette Conférence en une classe de théologie philologique, où l'on étale des trésors d'érudition. Je crains même d'avoir sous ce rapport un peu abusé de votre patience : vous me le pardonnerez à cause de ma position exceptionnelle en ce diocèse, où plusieurs de nos frères ne partagent point le bonheur de nos croyances.

Oui, la croyance à l'Eucharistie est un fait qui domine tout le Christianisme : il est sa force et sa vie : c'est le soutien de l'Église, la source de sa joie et le principe de sa santé spirituelle. L'Eucharistie est le soleil de la révélation, et toujours les aigles de la montagne ont cru à son existence, ont reçu ses rayons, se sont nourris de sa lumière, tandis que les plantes des humbles vallées, abreuvées de la même foi, jouissaient du même bonheur. De quelque côté qu'on tourne les regards dans ce vaste horizon des âges antérieurs au XVI^e siècle, on voit partout la même harmonie dans la croyance, on entend partout le même écho, partout le même hymne de foi et d'amour. L'Église grecque a toute la fraîcheur et la poésie naturelles à sa langue, quand elle nous parle de ce mystère, et l'Église latine lui répond par la voix grave et solennelle des Augustin et des Jérôme. Pour détruire le dogme de l'Eucharistie, il faudrait déchirer l'Évangile, briser la voix des siècles, et condamner l'âme chrétienne à ne plus rien croire. Ce n'est pas que l'orgueil humain n'ait réclamé de temps en temps, et n'ait protesté

contre ce qu'il appelle des impossibilités. Mais s'il fallait, pour croire à une vérité, attendre l'assentiment de toutes les passions humaines, jamais l'humanité n'aurait rien cru, pas même les choses les plus évidentes; car tout a été nié, tout a été révoqué en doute, et les fondements de la société, et la distinction du bien et du mal, et l'existence des corps; les objections soulevées par les sophistes contre ces vérités incontestables sont aussi spécieuses et aussi subtiles que les difficultés imaginées contre l'Eucharistie. Quand l'esprit humain veut jeter des nuages sur une question, il obscurcirait la lumière même du ciel; quand l'esprit de chicane veut torturer les textes, il leur prête les sens les plus absurdes, et se refuse à voir clair en plein soleil. Pourquoi donc nous étonner que l'esprit de secte ait nié l'évidente clarté des paroles de Jésus-Christ, des Apôtres, et de tous les Docteurs qui ont continué la chaîne de l'enseignement traditionnel? Pourquoi nous étonner que plusieurs aient renoncé à comprendre l'explication la seule vraie et la seule possible, pour se jeter dans des divagations de plus de

deux cents commentaires absurdes et contradictoires? La passion qui interprète « c'est un bourreau, » pour me servir de la pensée de Luther, et le texte qui subit la torture est le patient qu'on met en pièces.

Leibnitz, quoique protestant, a très-bien compris qu'il était impossible de nier l'histoire sur la croyance au dogme eucharistique, et il n'a pas craint de dire « que ce dogme avait toujours été admis par l'antiquité chrétienne, et que, sauf les Réformés, l'unanimité des Églises était telle sur ce point et si parfaitement établie, qu'il fallait avouer la chose ou bien affirmer que jamais on ne pourra rien démontrer en ce genre de vérités ¹. »

Les difficultés soulevées contre le mystère de l'Eucharistie et les négations qui s'en sont suivies ont amené logiquement des difficultés et des négations semblables contre le mystère de l'Incarnation; car, assurément, il n'est pas plus difficile de comprendre l'Eucharistie que l'Incarna-

1. Leibnitz, *Système théolog.*, p. 94-97.

tion⁴; le premier de ces mystères est au contraire la suite naturelle de l'autre. Aussi les négations des réformateurs ont été sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, un pont pour faire passer les âmes au rationalisme pur.

Dans la prochaine instruction, nous examinerons d'une manière générale toutes ces objections, et nous espérons être en mesure d'y donner une

4. « Ces deux mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, qui sont comme deux admirables parallèles entre toutes les lignes et les œuvres qui partent du centre de l'amour incréé qui remplit tout le monde. » (Le cardinal de Bérulle, *Disc. 3, sur la présence réelle*, c. X, p. 724, édit. Migne.

« Ce qu'il y a de plus insensé aux yeux du monde, disait Tertullien, c'est de croire un Dieu fait homme, né d'une Vierge, prenant un corps de chair, et le précipitant pour ainsi dire dans tous ces abaissements de notre nature. » (Tertullien, *De la chair de Jésus-Christ*, c. IV.)

« Sur la terre, le Christ portait la nourriture de vie cachée sous son corps (la chair était comme l'accident, et la Divinité la vraie substance nutritive); de même le Christ est maintenant caché sous les espèces sacramentelles. » (Cusa, *Excit.*, l. IV, p. 445.)

Verbum accedens ad elementum perficit sacramentum, sicut Verbum carni unitum efficit hominem Christum. (Durand, *Rational*, l. IV, c. XLI, p. 409, édit. Venise, 1609.)

« On voit comme Jésus-Christ enfonce, pour ainsi dire, toujours et de plus en plus dans la matière : il introduit le dis-

réponse satisfaisante pour toutes les âmes de bonne volonté : qu'il nous suffise de dire en terminant, que ces objections ont été vues et comprises de tous les grands hommes du Christianisme ; et cependant leur foi est demeurée inébranlable, simple comme celle d'un enfant, forte comme celle du génie. N'ayons pas plus d'esprit que nos pères : croyons comme eux, et s'il nous

cours de la nourriture céleste à l'occasion du pain matériel, qu'il venait de leur donner : et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang : ce qu'il inculque aussi pressamment qu'il a fait son Incarnation ; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang, qu'il les a pris l'un et l'autre : et c'est là notre salut, c'est notre vie ; car par ce moyen il ne prend pas seulement en général une chair humaine ; il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous, il nous applique son Incarnation ; et, comme disait saint Hilaire, il ne porte, il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne : il n'est point notre Sauveur, et ce n'est point pour nous qu'il s'est incarné, si nous-mêmes nous ne prenons la chair qu'il a prise. » (Bossuet, *Médit. sur la cène*, 1, p. 32^e jour, p. 374.)

« Comme par l'Incarnation il s'était donné à la nature humaine en général ; par l'Eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'Incarnation, il se donne à chaque fidèle en particulier. » (*Fénelon*, édit. Dupanloup, *Manuel*, t. I, p. 434.)

« Une foule de personnes croient à l'Incarnation et rejettent

restait quelque doute, je vous dirais : allez trouver une âme pieuse et fidèle qui communie souvent, et quand elle vous aura ouvert son cœur, et que vous aurez vu tout ce que Dieu y opère, et ces continuels mystères d'amour, de pureté, de sainteté, et ces effusions de bonheur qui sont plus réelles que toutes les joies de ce monde ; lorsque vous aurez entrevu la gloire et les délices de cette âme, vous n'aurez plus de doutes, et vous

la transsubstantiation ; pourtant, sur vingt arguments qu'elles pourraient employer contre celle-ci, dix-neuf, peut-être, s'appliqueraient également à celle-là. Mais elles ne s'en aperçoivent point ; elles n'ont saisi ni l'esprit de l'Incarnation, ni les principes surnaturels que ce mystère renferme en si grande abondance, et, tout en se persuadant qu'elles sont prêtes à mourir pour soutenir le dogme de l'Incarnation, elles rejettent la doctrine du Saint-Sacrement pour une raison qui, selon toutes les probabilités, tendrait également à nous faire regarder l'Incarnation comme une chose contraire à la raison, sans précédent dans le passé, indigne de Dieu et opposée à toutes les conventions. » (Le P. Faber, le *Saint-Sacrement*, l. III, sect. 2, t. 1, p. 316-317, trad.)

« Lorsqu'on admet l'Incarnation, en coûte-t-il donc tant de croire à l'Eucharistie ? » (Madame Swetchine, *Médit.*, p. 15.)

« La réalité de la présence de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, émanait presque nécessairement de la rédemption, comme la suprême conséquence et le plus haut développement de l'amour infini. » (*Ibid.*, p. 213.)

vous écrierez : le doigt de Dieu est ici.... Vraiment, c'est ici le temple du Seigneur et je n'en savais rien. La majesté et surtout la bonté de Dieu ont rempli cette maison. *Majestas Domini implevit domum*¹. »

II

Catholiques, nous croyons à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, mais cela ne nous empêche pas de croire à beaucoup d'autres vérités contenues dans l'Écriture et la Tradition, et qui me semblent comme un supplément au dogme eucharistique. Je crois nécessaire de les laisser au moins entrevoir.

§ 1

Ainsi nous croyons qu'outre le sacrement, il y a une grande et continuelle communion des âmes à Dieu ; nous croyons que le corps du Christ, que le sang du Christ, c'est aussi toute parole di-

1. 2. Par., 7, 4.

vine, tout acte de foi : que quiconque fait le bien, quiconque adhère au vrai est uni au corps du Christ, parce que le Christ est la sagesse, la bonté et la vérité. Nous croyons que tout bon désir, toute sainte aspiration est une manducation du Christ ; nous croyons même avec saint Augustin que tout acte intellectuel est en un sens une manducation de la vérité... Voyez à ce point de vue comment s'élargissent les horizons de la communion des âmes à Dieu ¹.

Mais toutes ces hautes vérités ne nous empêchent en aucune façon de reconnaître l'Eucharistie sacramentelle et les obligations qu'elle impose aux chrétiens ; comme la croyance à l'humanité du Sauveur ne nous empêche pas de croire à la beauté immatérielle, à la toute-puissance, à l'éternité, et à la vertu purifiante du Verbe. Dans l'Eucharistie comme dans l'Incarnation, la chair du Christ n'est qu'un véhicule pour aller à l'esprit, *caro non prodest quidquam, spiritus est qui*

1. V. sur ces vérités de très-beaux détails, Patrol., Migne, t. 96. *Epist. Hether. et Beati.*, l. I, c. LXVI-CXI, passim., p. 934-963.

vivificat. Mais écoutons le langage des saints Docteurs, qui va mettre dans tout leur jour ces vérités trop peu connues. « Il y a une manne parfaite, dit saint Ambroise ¹, c'est le pain né de la Vierge et dont parle l'Évangile, mais il y a aussi une manne spirituelle, c'est une pluie de sagesse invisible qui arrose les âmes justes et que savoure le palais intérieur. Celui qui comprend cette infusion de la divine sagesse, vit toujours dans la joie, il ne demande pas d'autre nourriture... Cet aliment entretient l'âme du sage, il l'éclaire, il la remplit de suavités et de splendides lumières, c'est comme un miel divin composé du parfum des vertus et des paroles de la sagesse ². » — « Nous buvons le sang du Christ, dit Origène, non-seulement sous la forme sacramentelle, mais toutes les fois que nous recevons sa parole pleine de vie..... Le sang du Christ, dit-il ailleurs, c'est la parole qui nourrit l'âme, c'est la parole qui réjouit le cœur ³. » — « Nous

1. Saint Ambroise, *Epist.* 64, n° 1-2, t. 3, p. 1219-1220.

2. *Ibid.*

3. Origène, *In num. hom.* 16, n° 8, t. 2, p. 704, édit. Migne.
— *In Matth., Comment. series*, n° 85, t. 3, p. 1735,

mangeons la chair du Christ, dit saint Jérôme, et nous buvons son sang, non-seulement sous la forme sacramentelle, mais dans la lecture des Écritures ; car la parole de Dieu est vraiment une nourriture et un breuvage ¹ » — « Le pain et le vin peuvent aussi se prendre en un sens spirituel, dit saint Augustin ; le pain et le vin, c'est la justice et la vérité, et le Christ c'est la vérité... Quand vous lisez la parole de Dieu, quand vous l'entendez, quand vous la ruminez, vous mangez le pain.... L'Eucharistie est un pain quotidien, mais la parole que je vous distribue est aussi un pain quotidien, ce que vous entendez lire, ce que vous chantez, tout cela est aussi un pain quotidien ². » — « Nous mangeons la chair du Christ, dit saint Basile, et nous buvons son sang, devenus, par le mystère de l'Incarnation, participants du Verbe et de la Sagesse. Car le Christ appelle sa chair et son sang tout ce qui concerne sa vie dans la chair,

1. Saint Jérôme, in *Ecclesiasten ad hæc verba*, *Cognovi quia non est bonum*, t. 3, p. 1039, édit. Migne.

2. Saint Augustin, *In Ps. 103, serm. 3*, n° 14, t. 4, p. 1654-1656. — *In Ps. 36, serm. 3*, n° 5, p. 404, *serm. 57*, n° 7, t. 5, p. 478.

et aussi sa doctrine qui nourrit l'âme, et qui embrasse l'enseignement pratique, naturel et théologique ¹. » — « Il y a deux sangs du Christ, dit Clément d'Alexandrie, l'un charnel qui nous rachète de la mort, l'autre spirituel qui nous parfume. Boire le sang de Jésus, c'est participer à l'incorruptibilité du Seigneur ². » — Dans l'Écriture, dit saint Grégoire le Grand, le pain signifie le Seigneur lui-même, d'autres fois la grâce spirituelle, ailleurs, la doctrine céleste ou la joie du cœur ³. » — « Lorsque l'âme adhère au vrai, elle devient un seul corps avec Jésus, qui est la vérité dès le principe, *cùm se astringit veritati, tunc efficitur unum corpus cum Jesu, qui est veritas ab initio* ⁴. » — « Il y a deux manières d'entendre l'Eucharistie, dit Origène : il y a le sens ordinaire du sacrement ; mais il y a le sens plus profond de la vérité qui est l'aliment de l'âme ⁵. »

1. Saint Basile, *Epist.* 8. — *Al.* 441, n° 4, p. 254, t. 4, éd. Migne.

2. Clem. Alex *Pedag.*, l. II, c. II, t. 4, p. 440, édit. Migne.

3. Saint Grégoire le Grand, *Moral.*, l. XXIII, c. XXV, t. 2, p. 284, édit. Migne.

4. Cardinal Cusa, *Excit.*, l. V, p. 484.

5. Origène, *In Joan.*, t. 32, n° 46, t. 4, p. 810, édit. Migne.

— « Celui qui croit en Dieu, mange Dieu, dit le pape Innocent III, il est incorporé au Christ par la foi. *Qui credit in Deum, comedit ipsum*¹. » — « Les fidèles reçoivent le Christ dans le sacrement, dit saint Anselme ; mais ils le reçoivent aussi d'une manière spéciale lorsqu'ils opèrent le bien et qu'ils deviennent semblables à Dieu². » — « On reçoit la chair du Christ dans l'Eucharistie, dit le B. Lanfranc, mais dans un autre sens, on mange le Christ tout entier, lorsqu'on désire la vie éternelle qui n'est autre chose que le Christ, lorsqu'on médite sa loi, lorsqu'on aime ses frères, lorsqu'on pense au Christ souffrant : les deux manières de manger sont utiles et nécessaires. *Utraque comestio necessaria, utraque fructuosa*³. » — « C'est manger spirituellement le Christ, dit saint Thomas, que de croire en lui et de l'aimer, alors même qu'on ne songe pas au sacrement : *manducatur spiritualiter Christum, qui fidem et charitatem*

1. Innocent III, *De sac. alt. mys.*, l. IV, c. XIV, t. 4, p. 866.

2. Anselmus, *Epist.* 107, p. 256, t. 2, édit. Migne.

3. Lanfranc. *De corpore et sang.* D, c. XV, patrol., t. 450, p. 425.

ad ipsum habet, sine ordine ad hoc sacramentum ¹. »
 — « Il y a plus, d'après la belle et lumineuse doctrine de saint Augustin, tout acte intellectuel est comme une manducation de Dieu même dans l'ordre naturel : « Le Verbe de Dieu, dit ce grand Docteur, c'est le pain de l'âme, *panis animæ quid, nisi Verbum Dei?*... C'est le Verbe de Dieu qui nourrit continuellement toute âme raisonnable, c'est sa nourriture permanente, *Verbum Dei quo rationales omnes mentes sine defectu pascuntur, cibus reficiens et integer permanens*... C'est par lui que les intelligences célestes sont nourries, c'est par lui qu'elles ont la vie, la sagesse, le bonheur. » Et ailleurs, « la vérité est notre breuvage ², *irrigamur potamurque veritate* ³. »

1. Saint Thomas, 4 sent. dist., 9, q. 1, art. 2, t. 12, p. 176.

2. « Dans le ciel, dit Origène, la connaissance de la raison des choses sera aussi notre nourriture, *cibus quibus vescatur habens theoremata et intellectus rerum rationesque causarum.* » — (Origène, *De Princip.*, l. II, c. VII, t. 1, p. 248, édit. Migne.) — « Et le vin nouveau que nous servira le Christ, dit un vénérable archevêque de Cantorbéry, sera le breuvage sans mélange de la joie et de l'immortalité. » (Balduin, *De sacram. alt.* Patrol., t. 204, p. 672-674.

3. Saint Augustin, *in Ps.* 101, *serm.* 4, n° 5, t. 4, p. 103 —

« O Sauveur... vous êtes avec nous, non-seulement sur cet autel sensible, où vous appelez tous vos enfants à manger le pain descendu du ciel; mais vous êtes encore au dedans de nous sur cet autel invisible, dans cette Eglise et ce sanctuaire inaccessible de nos âmes, où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là, vous sont offertes les pures victimes; là, sont égorgés les désirs propres, les retours sur nous-mêmes, et tous les goûts de l'amour-propre. Là, nous mangeons le pain de vie; là, nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle Vérité; là, le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. C'est la pure foi et le pur amour qui, se nourrissant de la pure vérité de Dieu, fait une même chose avec nous... O ciel! pendant qu'il plait à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous

V. encore, *in Ps.* 90, *serm.* 2, n° 6, p. 1395. — *Serm.* 142, n° 7, t. 5, p. 992. — *Serm.* 196, n° 3, t. 5, p. 1310. — *De lib. arbit.*, l. II, c. XIII, XIV; t. 1, p. 978-980. — Origène, *in Ps.* 77, l. 2, p. 1542.

chercher plus loin et je vous trouve sur la terre. Je ne connais, ni ne veux connaître d'autre ciel que mon Dieu, et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur : il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis¹. »

§ 2

Mon Dieu, que je vous remercie de m'avoir révélé de si grandes choses par la bouche de vos serviteurs : mon âme avait besoin de toutes ces

1. Fénelon, *Manuel de piété*, pour le jour de l'Ascension, t. 6, p. 466-467, édit. Dupanloup.

« Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Époux ; et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, comme si vous aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez, durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration. Il ne faut point qu'il y ait obstacle en l'âme, si petit soit-il, pour rendre la communion spirituelle efficace. » (Bossuet, *Exercice de la sainte Messe*, t. 3, p. 506.

explications. Il me fallait sans doute la chair et le sang véritables de votre divin Fils, puisque c'est par cette bienheureuse humanité que vous avez voulu me sauver, et que c'est par elle que je dois entrer en participation de votre nature divine¹; mais il y a d'autres sens encore dans cette parole, Eucharistie; c'est selon l'étymologie du mot, tout ce qu'il y a de bon et de gracieux dans vos faveurs, c'est tout don céleste, c'est, toute inspiration divine, c'est toute bonne pensée, toute œuvre digne de vous, *quæcumque vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ*²: tout cela, c'est une Eucharistie vraie, c'est la participation au Christ qui est le bien, le vrai et le beau. Et quand je crois en vous, ô mon Dieu, je vous mange, ou plutôt vous m'incorporez à vous, *qui credit in Deum, comedit ipsum... incorporatur Christo*³. Et quand je vous aime, je vous reçois comme la

1. V. Suarez, *De Euchar.* disp. 46, sent. 2, t. 24, p. 42, édit. Vivès.

2. *Phil.* 4, 8.

3. Innocent III, cité plus haut.

vie de mon âme, et quand mon cœur se soulève par le désir, c'est une communion à votre beauté invisible. Je puis donc communier ainsi tout le jour. « Qu'est-ce que manger le Christ, dit saint Augustin? Ce n'est pas seulement recevoir son corps dans le sacrement, mais c'est demeurer en lui et le posséder en soi par l'amour : *Quid est Christum manducare? non hoc est solum in sacramento corpus ejus accipere, sed in ipso manere, et habere ipsum in se manentem*¹... » N'est-ce pas du reste la parole de l'Évangile : « nous viendrons en lui, et nous établirons en lui notre demeure... Je frappe continuellement à la porte du cœur, et si quelqu'un m'ouvre, j'entre en lui, et je fais un festin avec lui, et lui avec moi, *cœnabo cum illo, et ipse mecum*². » « La vie du juste, dit Origène, est une Eucharistie perpétuelle, il mange sans interruption le pain de vie, le Verbe de Dieu, la sagesse éternelle... et plus il mange, plus cette nour-

1. Saint Augustin, cité par Alex. de Ales, *De Euch.* q. XI, *mem.*, 4, art. 4, t. 4, p. 205. 3^e col.

2. Apoc. 3, 20.

riture abonde en lui¹... et il doit devenir à son tour une sorte d'Eucharistie pour ses frères, nourriture divine qui se communique dans ses paroles et dans ses œuvres²... Saint Augustin est allé jusqu'à dire : Vous pouvez opérer en vous, ce qui s'est passé dans les entrailles de Marie. Celui qui croit, conçoit le Christ, celui qui l'annonce par sa vie, l'enfante, *qui corde credit ad justitiam, concipit Christum ; qui ore confitetur ad salutem, parit Christum*³... Et ainsi, il peut devenir la mère du Christ, *estis etiam vos matres ejus*⁴.

O banquet divin, ô festin nuptial et continuel

1. Origène, *in Levitic. hom.* 46, n° 5, t. 2, p. 569, édit. Migne.

2. *Ibid. in num. hom.* 44, n° 6, p. 652. — *In Levit. hom.* 7, n° 5, t. 2, p. 487-488.

3. « La parole qui passe, le travail qui s'accomplit, un mouvement des lèvres, un clin-d'œil, un geste de la main, nous permettent de glorifier Dieu en un instant et d'une manière continue, parce qu'il est toujours près de nous. Le temps ne se passe point à de vaines recherches ; et nos peines ne se perdent point en calculs stériles ; tous les petits détails de la vie privée sont autant de sacrements, autant de présences réelles, car Dieu est au fond de chacun d'eux. » (Le Père Faber. *Le Saint-Sacrement*, t. 1, p. 235.)

4. Saint Augustin, *serm* 491, n° 4, t. 5, p. 4298. — *Serm.* 492, n° 2, p. 4299.

avec Dieu ! Vous êtes connu de toutes les âmes qui savent le don de Dieu ! Vous donnez à l'intelligence et au cœur une nourriture immatérielle, dont le goût n'a rien de commun avec les aliments de ce monde, et le breuvage que vous versez a une douceur qui enivre et fortifie : c'est un sage et tranquille délire, c'est à la fois la force de la vie, et le calme d'un paisible sommeil. C'est alors le bien qui entre en nous sous la forme de je ne sais quel fluide divin et invisible, c'est le beau, c'est le vrai, c'est tout ce qui est bon, tout ce qui est aimable, tout ce qui est élevé et généreux : il se fait en nous comme une incorporation à toutes les grandes choses que l'esprit et le cœur peuvent rêver, et l'âme ainsi admise à la communion invisible avec Dieu, s'écrie : O vérité, ô beauté infinie, ô amour éternel, ô vie surabondante, car on peut tout dire de cette jouissance si profonde, *omnia dici possunt de illâ ineffabili perfruitione veritatis*¹, ah ! changez-moi tous les jours davan-

1. Saint Augustin, *Quæst. Evang.*, l. II, c. XXXIX, t. 3, p. 1643.

tage, transformez en vous mon esprit, mon cœur, mon imagination, ma volonté, mon être tout entier; que la vigueur de votre action, et que la permanente sérénité de votre amour opèrent cette merveilleuse métamorphose, jusqu'au jour bienheureux, où je n'aurai plus d'effort à faire pour m'écouler tout entier en vous, *nihil firminus et serenius veritate* ¹.

C'est ainsi, mes Frères, que tous les élus, tous ceux qui doivent être sauvés, ont communiqué au Christ depuis le commencement du monde, *hanc virtutem sacramenti crediderunt et gustaverunt spiritualiter omnes salvandi ab origine mundi*... Ils ont eu l'intelligence de cette nourriture invisible, ils en ont eu une faim spirituelle, ils l'ont goûtée en esprit, et ils ont été délivrés de la mort éternelle, *cibum invisibilem spiritualiter intellexerunt, spiritualiter esurierunt, spiritualiter gustaverunt* ²... Car, dit encore Albert le Grand, on devient participant du corps et du sang du Sau-

1. Saint Augustin, *De Gen. Imperf. lib.*, n° 45, t. 3, p. 180.

2. Albert le Grand, *De sacr. alt.*, c. XVII. — *Inter. opera.*, S. Thomæ, t. 17, p. 51, opus. 58.

veur, lorsqu'on devient membre du Christ; or, on devient membre du Christ, lorsqu'on le mange spirituellement par la foi et par l'amour, car alors on se change véritablement au corps de Jésus-Christ pour vivre éternellement avec lui, *membrum Christi efficitur, quando credendo et amando spiritualiter manducat, quia sic in corpus Christi verè convertitur, ut cum ipso æternaliter vivat*⁴.

O divine Eucharistie ! ô sacrement de l'amour ! je n'enlève rien à la vérité de vos mystères en parlant ainsi. Non, je crois en vous, comme je crois à l'Incarnation. Mais c'est le Christ lui-même, ce sont les amis du Christ, qui m'ont appris, que tout en demeurant vérité, vous n'étiez vous-même qu'une préparation, qu'un escabeau, qu'un moyen de monter plus haut, de monter aux régions de l'invisible. Vous êtes la voie pour arriver, mais le terme du voyage, c'est le Verbe avec ses splendeurs divines. — Faites, ô mon Dieu, que nous recevions toujours avec respect cette manne du désert, qui contient votre vrai corps et votre vrai sang,

4. *Id. ibid.*, c. XIX, à la fin, p. 53.

mais faites que cette nourriture qui participe à la fois du corps et de l'esprit, nous fasse tous les jours grandir, qu'elle nous donne l'intelligence de tout ce qui est beau dans l'ordre divin, qu'elle nous fasse comprendre la vraie manducation du Verbe, et qu'elle nous prépare à ces grandes fêtes de l'éternité, où il n'y aura plus de sacrements, mais où la gloire du Verbe sera notre nourriture, son amour notre breuvage, et où nous nous reposerons dans la vie même de Dieu, *videbimus et amabimus* ¹.

1. Saint Augustin.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Réponse aux objections de la philosophie incrédule.

Radix sapientiae cui revelatu est, et astutias illius quis agnovit?

A qui la racine de la sagesse a-t-elle été révélée, et qui connaît les ruses de son amour?
(Ecccl., 1, 6.)

Lorsque Dieu a parlé, il semble que l'homme devrait se taire : l'ignorant observe cette loi en présence des opérations merveilleuses d'un esprit intelligent, et l'homme avec toute sa science sera toujours un grand ignorant en face de l'Eternel. Quand Dieu a dit clairement qu'il voulait opérer un prodige, la créature devrait s'humilier et croire : car il est tout naturel que Dieu puisse faire des choses incompréhensibles à notre esprit, puisque tous les jours, nous en sommes témoins, les pensées et les actions de l'homme de génie ne

sont point comprises par le vulgaire. C'est vrai, et c'est raisonnable : mais l'homme est l'enfant de celle qui la première a fait des questions curieuses dans le paradis terrestre : il devrait se taire, mais il parlera : il devrait croire sans comprendre, ce qui du reste lui arrive mille fois par jour dans les choses les plus ordinaires ; il devrait croire sans comprendre et sur le témoignage de Celui qui ne peut nous tromper. Mais non, il voudra raisonner, conclure à l'absurde, et promener une déraison indiscrete sur des questions où il ne saurait être juge, parce qu'elles sont au-dessus de lui, et qu'il n'en connaît pas les premiers éléments.

Et encore, si l'homme questionnait avec la respectueuse curiosité de l'enfant qui veut savoir pour aimer davantage, son désir serait excusable : que dis-je ? il serait beau, glorieux, et digne d'éloges ; car le regard de l'homme aime la lumière, et quand ce regard est conduit par le cœur, il est digne de Dieu, et digne de l'homme. C'est ainsi que les docteurs séraphiques n'ont pas craint de soulever de temps en temps le voile qui cache le Saint des saints, pour en faire jaillir quelques

rayons au milieu des ténèbres de ce monde.

Pour satisfaire aux désirs si naturels d'un être intelligent, et sans tomber dans les excès de cette présomption téméraire qui tenterait de citer Dieu devant son tribunal pour lui faire rendre compte de ses œuvres, je voudrais jeter avec vous un coup d'œil général sur les objections que l'on a soulevées contre le mystère de l'Eucharistie, et montrer qu'elles n'ont aucune valeur logique.

Nous résumerons cet entretien en trois réflexions : 1° il est impossible à la science humaine de faire une objection sérieuse contre l'Eucharistie; 2° ce que la théologie nous enseigne, ou du moins nous insinue sur la manière dont Jésus-Christ est présent dans la divine Eucharistie, peut servir, non pas à nous faire comprendre, mais à nous laisser entrevoir le mystère; 3° en nous conformant aux exemples et à la doctrine des Pères, nous chercherons, et nous ferons pressentir dans les symboles de la nature, plusieurs mystères analogues à ceux de l'Eucharistie.

La Conférence d'aujourd'hui, mes très-chers Frères, aura un caractère tout spécial : mais il est

bon, surtout devant un auditoire intelligent, de traiter quelquefois ces sortes de sujets, pour montrer aux hommes du monde que la religion ne craint jamais de répondre aux demandes raisonnables de la science humaine. Dans ces aperçus philosophiques, il doit nécessairement se trouver des points de vue qui ne sont pas toujours accessibles à tous les esprits. Il me semble alors que le devoir de ces derniers est de céder volontiers, pour le bien de leurs frères, quelques-uns de ces instants qui sont ordinairement consacrés à une instruction plus élémentaire. — D'ailleurs, dans la manière dont nous envisagerons notre sujet, il y aura successivement des pensées que pourront saisir même les personnes les plus étrangères aux notions philosophiques. Il est une philosophie vulgaire et sublime, simple et profonde, qui trouve son écho partout, c'est la philosophie naturelle de l'âme humaine. Une instruction chrétienne, surtout quand elle s'adresse à un auditoire nombreux et composé d'intelligences très-diversement échelonnées, est semblable à un festin préparé pour un grand nombre de convives. Tous les aliments

ne conviennent pas à tout le monde : il serait même difficile que chacun s'assimilât toute chose dans ce banquet de l'intelligence. Chacun prend l'idée qui lui convient, et voit sans jalousie distribuer le reste aux esprits dont la nature est différente. D'ailleurs, je vous le dirai en toute vérité et sans flatterie aucune, l'auditoire de la Rochelle m'a enhardi sous ce rapport. Chez le peuple lui-même, l'intelligence a quelque chose de frais et de pénétrant comme l'air de la mer.

I

§ 1

Les philosophes chrétiens ont imaginé des systèmes ingénieux pour expliquer le *comment* du mystère eucharistique : ces systèmes ont l'avantage et l'inconvénient de tous les systèmes : ils

ont l'inconvénient de ne point contenir peut-être la vraie clef du mystère, mais ils ont l'avantage de reposer l'esprit dans cette pensée : l'intelligence humaine, au milieu des ombres de la vie, a su trouver une méthode de conciliation dans les choses divines ; que serait-ce donc, si nous étions éclairés par la lumière même de Dieu ? Je n'entre point dans l'explication de ces systèmes, parce qu'elle convient mieux dans une chaire de théologie que dans la chaire évangélique : je me borne d'abord à mettre la science humaine au défi de faire une objection sérieuse contre la possibilité du mystère eucharistique, puis nous verrons dans la seconde réflexion que les données de la foi sur le mystère ont aux yeux mêmes de la raison, une clarté plus grande qu'on ne suppose.

Tous les philosophes et tous les hommes de sens admettent que pour prononcer l'absurde de deux idées, il faut connaître les objets représentés par ces idées. Ainsi, il me serait impossible, si je ne connaissais pas la nature du cercle et du carré, de dire que cette proposition est absurde, un cercle est carré. Or, mes très-chers Frères, pour oser

proclamer absurde le mystère eucharistique il faudrait connaître : 1° la nature, l'essence de la matière et toutes les modifications dont elle est susceptible, 2° la nature de la matière glorifiée, 3° ce que c'est que la présence sacramentelle de Jésus-Christ, c'est-à-dire la manière dont le divin Sauveur est réellement présent dans l'Eucharistie.

Nous ne connaissons le tout de rien, disait Montaigne, c'est-à-dire que nous ne comprenons rien parfaitement, pas même le grain de sable. Cet atome siliceux a des côtés qui échappent à la science humaine, et nous ne soupçonnons même pas toutes les modifications qu'il pourrait subir en telle circonstance donnée, et sans sortir de l'ordre naturel. Notre œil voit les propriétés extérieures des corps, il touche l'écorce de la création, mais le fond de l'être matériel, la substance et ses activités diverses, la puissance intime qui est la cause des phénomènes visibles, notre œil ignore tout cela, ou du moins, il ne le connaît que d'une manière superficielle, semblable au voyageur qui foule une montagne dont il ne soupçonne pas la

richesse intérieure¹. Cela est si incontestablement vrai, que l'homme découvre tous les jours à la matière des qualités nouvelles qui surprennent et confondent l'imagination. Celui qui aurait annoncé, il y a cent ans, toutes les propriétés de la vapeur, et les révolutions qu'elle a opérées dans le monde, aurait été considéré comme un visionnaire, et si quelqu'un se fût avisé de nous prédire qu'avec un peu de fluide électrique nous pourrions écrire nos pensées à plusieurs mille lieues de distance et presque instantanément, on aurait commencé à trembler pour la solidité de sa tête et l'état nor-

4. « Nous ignorons une partie notable des propriétés de la matière, ou pour parler un langage plus philosophique, il nous reste à découvrir des séries entières de phénomènes dépendant de forces dont nous n'avons actuellement aucune idée : et cette lacune rend impossible un système complet et unitaire. Aussi, au sein même de la jouissance que lui inspire la vue de ses conquêtes, l'esprit inquiet, peu satisfait du présent, éprouve un sentiment douloureux, et il s'élance vers les régions de la science encore inexplorées. » (De Humboldt, *Kosmos*, t. 1, p. 84.)

« Je fais profession d'ignorer l'essence des corps, je ne connais la matière que par ses propriétés sensibles. » (Newton, *Optiques*, l. III, q. 31, cité par Saisset. *Essai de phil. relig.*, 6. médit., p. 447.)

mal de ses idées. Cependant, ces propriétés de la vapeur et du fluide électrique sont aujourd'hui parfaitement incontestées, et nous rions de la pauvre physique de nos ancêtres, comme les anges du ciel rient de la superbe prétention du demi-savant, qui se croit obligé d'imposer des lois à la puissance de Dieu, parce qu'il aura mesuré la superficie d'un grain de sable. — « Qu'est-ce que la matière? dit un philosophe : qu'est-ce que l'esprit? Ces questions sont insolubles : nous ne connaissons pas l'essence des choses.... l'essence des choses est dérobée à nos perceptions et à nos sens, qui ne peuvent saisir que les superficies, qui ne sauraient pénétrer ce qui est *dessous*, et ce que nous appelons par là même *substance*, mot employé pour désigner dans chaque occurrence, la chose que nous ne connaissons pas, mais que nous savons exister, et à laquelle sont attachées les qualités sensibles dont nous sommes affectés et qui seules sont à notre portée¹. »

1. Portalis, *De l'usage et de l'abus*, t. 1, c. IX; p. 237, c. vi; p. 178-179.

§ 2

Si nous ne connaissons pas toutes les propriétés de la matière dans l'état normal, et toutes les modifications auxquelles elle peut se prêter, que dirons-nous de la matière élevée par la puissance divine à une sphère surnaturelle et glorieuse? — Voyez plutôt ce que devient la matière sous le souffle du génie de l'homme, et fixez ensuite, si vous l'osez, les bornes que devra respecter le pouvoir de Dieu. Sous l'action du génie, la nature semble se transformer et acquérir des propriétés qu'elle ne connaissait pas. Ainsi la goutte d'eau qui trouve facilement à se loger dans le moindre creux de la pierre, devient, par l'action du feu, un fluide puissant et terrible, qui tient quatorze mille fois plus de place qu'auparavant, et cependant, c'est toujours le même corps. D'abord, c'était une gouttelette à peine perceptible, suspendue aux feuilles de la forêt, reposant peut-

être dans le calice d'une fleur, ou servant de breuvage limpide à l'oiseau du ciel; et maintenant c'est l'agent le plus formidable de la nature, il renverse les obstacles, il broie comme la poussière la vie des hommes, et le fer lui-même ne résiste pas à sa violence. — Autre phénomène en sens inverse : un gaz invisible et presque impondérable est condensé par les efforts de la science : il devient partie de la pierre solide et inerte qui repose dans nos carrières. Enfin le savant a commandé aux métaux de dégager une puissance occulte, une vertu secrète que développe le simple contact, et voilà que l'homme agit à une distance de plusieurs milliers de lieues, et promène en un instant sa pensée dans toutes les régions de ce vaste univers ! — Voilà les œuvres du génie de l'homme, et je ne parle pas de tous les nouveaux prodiges qui sont réservés aux âges futurs : le génie de l'homme prépare peut-être des merveilles plus étonnantes encore, et qui effrayeraient les générations actuelles, si on les révélait à l'avance. Et maintenant, nous écrierons-nous avec Tertullien, on ose nous tourmenter par des ques-

tions sur l'adresse, la volonté et les droits de Dieu, *de Dei artificio et arbitrio et jure torquemur* ¹. Les droits du génie, on ne les conteste pas ! celui qui oserait seulement les révoquer en doute serait accueilli, avec l'ironie amère du dédain, et l'on trouve raisonnable de contester les droits de Dieu, de faire ce qu'on appelle de la raison et de la science contre Dieu, *de jure Dei torquemur* !

Après la résurrection, le corps humain sera élevé à un tel état de gloire, qu'il jouira presque des qualités spirituelles, *surget corpus spiritale* ². Il sera impassible, c'est-à-dire exempt de toute douleur et de toute corruption ; subtil, c'est-à-dire pouvant pénétrer comme un fluide insaisissable les autres corps, et jouir de la possession complète et facile de ses organes ; agile, c'est-à-dire, ayant la faculté de se transporter sans fatigue, sans obstacle, en un clin-d'œil, à des distances incommensurables ; lumineux, c'est-à-dire

1. Tertul., *De resurr. carn.*, c. LX.

2. 1 Cor. 15, 44. — V. Nat. Alex. *De symbol.* Cours complet de théol., t. 6, p. 354-354. — Dens. *De quat. noviss. ib.*, t. 7, p. 4588-4590.

rayonnant la clarté autour de lui, comme l'astre qui verse des torrents de lumière sans jamais s'épuiser. — En un mot, dit saint Bonaventure, « les corps glorieux auront toutes les propriétés de la lumière qui est éclatante, incorruptible, qui pénètre partout, et traverse instantanément les distances les plus éloignées ¹. » Telle sera la gloire corporelle du moindre des élus : et vous osez révoquer en doute les propriétés merveilleuses du corps de Jésus-Christ glorifié par la toute-puissance du Père ! Vous ne soupçonnez pas vous-même quelles seront un jour la puissance, la beauté et les qualités miraculeuses de votre chair, et vous osez contester la puissance actuelle de la chair de Jésus-Christ, cette chair sacrée à laquelle j'appliquerai spécialement ces paroles de Tertullien : « elle est l'œuvre du génie de Dieu, l'enveloppe de son souffle, la reine de la Création, *ingenii sui curam, affatus sui vaginam, molitionis suæ reginam* ². » — Ah ! je vous en conjure, au nom de

1. Saint Bonav., cité par Cornel. à Lapid. in 4. Cor. c. XV, v. 44, p. 345.

2. Tertull., *De resurr. carn.*, c. IX.

la puissance de votre propre génie, au nom de la gloire future de votre corps, ne m'adressez plus de questions insidieuses sur la puissance de Dieu, sur sa volonté, sur ses droits, *de Dei artificio et arbitrio et jure torquemur*. Vous ne connaissez pas toute la gloire que Dieu fera un jour jaillir de votre corps, et comment osez-vous nier la gloire de cette chair divine qu'il s'est unie par un contact personnel, qu'il a placée à sa droite, qu'il a environnée d'honneur et de puissance, comme la reine de la Création, *molitionis suæ reginam!* — Je vais plus loin, et dussé-je revenir sur mes pas, j'ajoute que je n'ai pas besoin de la gloire future de votre corps : je me contente de sa gloire actuelle, et il me suffit de vous en citer un seul exemple. Prenez un atome qui voltige dans l'air, il est inerte, il n'a point de vie, il est le jouet du vent. Que cet atome vienne par le phénomène de la nutrition à s'unir à l'âme humaine; le voilà par ce simple contact glorifié et en possession de propriétés merveilleuses qui semblent ne plus appartenir à la matière. Il est animé, il se transporte par un mouvement qui semble vo-

lontaire, il aide à la pensée, il siège au centre des affections, il fait partie de l'être humain, il dirige le bâtiment au milieu des tempêtes, il perce les montagnes, il commande les armées avec Charlemagne ou Napoléon, il écrit des pages immortelles avec Bossuet. Et toutes ces merveilles, c'est un atome qui les opère, c'est une molécule de poussière qui, sous le souffle de l'âme, a ce pouvoir incomparable! — En vérité, vous n'aviez pas pensé à votre propre puissance, à la puissance du moindre des atomes de votre propre corps, lorsque vous osiez contester celle de Dieu!

Vous m'objectez les impossibilités de la nature! mais je vous répons avec Leibnitz « que la nature des choses n'est que la pratique de Dieu, et que selon les désirs de sa sagesse la pratique extraordinaire lui est aussi facile que la pratique ordinaire ¹. » — Je répons avec Tertullien : comment! vous osez défendre la nature contre Dieu, mais la nature, c'est la propriété de Dieu, et le dernier des propriétaires n'a-t-il pas le droit

1. Leibnitz, *Syst. théol.*, p. 103, édit. Lacroix 1845.

de changer, comme il le juge convenable; les dispositions de sa maison, *quid naturam adversus Dominum defendis, quasi non liceat mutare*. — Le propre de l'homme supérieur est de faire des choses que le vulgaire ne comprend pas ! Oseriez-vous refuser à Dieu les droits que vous reconnaissez tous les jours à l'homme de génie, et prétendre que tel prodige est absurde, parce que vous ne le comprenez pas ! Ce serait une prétention intolérable, aussi pleine d'orgueil que de déraison.

Il est donc impossible, mes très-chers frères à la raison et à la philosophie de faire une objection sérieuse sur l'Eucharistie ; j'ajoute, que l'enseignement, ou du moins les insinuations de la foi sur la manière dont Jésus-Christ est présent dans la divine Eucharistie, peuvent servir, non pas à nous faire comprendre, mais à nous laisser entrevoir le mystère.

4. Adv. Marc.

II

§ 1

Les catholiques admettent que le corps de Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent dans la divine Eucharistie, mais qu'il y est dans un état que nous ne connaissons pas parfaitement, et selon un mode de présence également difficile à bien concevoir pour l'intelligence humaine. Les théologiens et les philosophes ont cherché à expliquer ce mode de présence, et on doit louer leur zèle, quand il respecte les bornes posées par Dieu, car un système raisonnable qui explique un mystère est une faible lumière qui laisse beaucoup de coins obscurs dans une question, mais enfin c'est toujours une lumière. Toutefois, aucun de ces systèmes n'est peut-être la vérité, du moins la vérité complète : « la foi, selon la

remarque d'un célèbre théologien, est toujours simple, mais les *ajoutés* de l'homme sont la plupart du temps difficiles et compliqués, *fides semper simplex est, hominum additamenta ut plurimum implexa sunt ac difficilia*¹. — Or, mes très-chers frères, puisqu'il n'y a rien de certainement et clairement établi sur le mode de présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sinon qu'il y est réellement et substantiellement, quelle objection sérieuse peut-on faire à cet égard ? la logique la plus élémentaire devrait, au nom du bon sens, commander le silence. — Allez dire à un homme ignorant la science humaine, que dans des circonstances données, il peut tenir deux millions de petits animaux avec les organes et tout l'appareil de la vie, sur une étendue de la largeur d'une pointe d'aiguille : cet homme simple, et n'ayant aucune idée des infiniment petits, ne comprendra pas ce mode de présence : sera-t-il pour cela autorisé à la nier ? Non, mais s'il a confiance en vous, il vous croira, et il aura raison, car ce sont des

1. Le P. Perrone, *De Euchar.* 1^{re} p., c. 1, t. 2, p. 206, édit. Migne.

faits parfaitement établis. Et vous ne voulez pas que je croie à la parole de Dieu, quand elle affirme que son corps est d'une manière sacramentelle dans l'Eucharistie; vous ne voulez pas que je le croie, par la raison que je ne comprends pas! Ah! s'il est une chose que je ne comprenne pas, c'est votre exigence. Laissez-moi la permission de croire à Dieu, au moins comme le savant veut que l'ignorant croie aux découvertes de la science, et les croie sans les comprendre.

Mais allons plus loin : ce que la théologie nous enseigne, ou du moins, ce qu'elle nous insinue sur la manière dont Jésus-Christ est présent dans la divine Eucharistie, va servir, non pas à nous faire comprendre, mais à nous laisser entrevoir le mystère⁴.

4. « Si nous décomposons l'idée de substance, nous trouvons qu'elle est tout à fait indépendante de l'idée de quantité, de laquelle dépend l'extension, car le plus petit grain d'or est aussi réellement et substantiellement de l'or que tout le précieux métal contenu dans l'univers entier. D'ailleurs, la quantité est chose sensible, que l'œil voit et que le toucher constate, mais la substance ne nous est révélée que par la raison. Que Dieu seulement réduise un corps à l'état de pure substance, et celui-ci aussitôt cesse d'être étendu, sans cesser d'être un

La foi m'enseigne, et ici, je ne fais que répéter la doctrine de tous les grands théologiens et spécialement de saint Thomas ¹ et du catéchisme du concile de Trente : la foi m'enseigne que le corps

corps. C'est par l'étendue qu'un corps devient sujet aux lois de l'espace; supprimez l'étendue et en même temps ce corps participera des prérogatives de l'esprit. »

« Voilà donc ce que Dieu a fait pour le corps de Jésus dans le Saint-Sacrement. Ce corps a cessé d'être étendu et par là même il s'est trouvé libre des fers qui l'attachaient à une place quelconque. Ce n'est pas tant une multilocation, qu'un affranchissement complet des lois de localisation. Il pénètre l'Hostie comme un esprit. Il ne vient dans le domaine de l'espace que tout à fait indirectement par les espèces, comme l'âme n'est dans l'espace que par le corps. Qui osera dire que cela implique contradiction ou que cela dépasse le pouvoir de la Toute-Puissance? » (Dalgairns, *La Sainte Communion*, t. I, p. 54-55, trad. française.)

« Le corps lui-même a en lui un élément immatériel. Il peut se débarrasser de la quantité par laquelle il entre dans le monde matériel, et devenir pure substance. Et qu'est-ce qu'une substance, sinon quelque chose de semblable à l'esprit, puisqu'elle est invisible aux sens et ne peut être saisie que par la raison. » (*Id. ib.*, p. 56.)

4. Nous croyons devoir réunir ici plusieurs textes de saint Thomas qui résument l'enseignement de ce grand Docteur sur l'Eucharistie. Ce sera une excellente introduction à ce que nous allons dire :

Christus non est in hoc sacramento, sicut corpus in loco, quod suis dimensionibus loco commensuratur, sed quodam spe-

de Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie, avec ses accidents à l'état naturel, comme la longueur, la hauteur, la pesanteur, qu'il n'a point les propriétés de l'étendue, qu'il n'est point dans ce sa-

ciali sive spirituali modo, qui est proprius huic sacramento. (3^e p. q. 75, art. 4 ad 3um.)

Patet quod dimensiones panis vel vini non convertuntur in dimensiones corporis Christi, sed substantia in substantiam : et sic substantia corporis Christi vel sanguinis est sub sacramento ex vi sacramenti, non autem dimensiones corporis vel sanguinis Christi. Unde patet quod corpus Christi est in hoc sacramento per modum substantiæ et non per modum quantitatis. Propria autem totalitas substantiæ continetur indifferenter in parvâ vel magnâ quantitate, sicut tota natura aëris in magno vel parvo aëre... Undè et tota substantia corporis et sanguinis Christi continetur in hoc sacramento post consecrationem, sicut antè consecrationem continebatur ibi tota substantia panis et vini. (Id. q. 76, art. 1, ad 3um.)

In hoc sacramento substantia corporis Christi est ex vi sacramenti, quantitas autem dimensionum ex vi realis concomitantiae, ideo corpus Christi est in hoc sacramento per modum substantiæ : id est per modum quod substantia est sub dimensionibus . non autem per modum dimensionum, id est, non per modum illum quo quantitas dimensionum alicujus corporis est sub quantitate dimensionum loci. Manifestum est autem quod natura substantiæ tota est sub quâlibet parte dimensionum, sub quibus continetur, sicut sub quâlibet parte aëris est tota natura aëris, et sub quâlibet parte panis est tota natura panis. Et hoc indifferenter, sive sint dimensiones actu divisæ (sicut cum aër dividitur vel panis secatur) vel etiam sint actu indivisæ; divisibiles

crement à la manière des corps, qu'il y réside à l'état de substance, et que c'est en la substance de son corps que s'est changée la substance du pain, *substantia panis in Christi substantiam, non in*

vero potentiâ. Et ideò manifestum est quod totus Christus est sub quâlibet parte specierum panis, etiam hostiâ integrâ manente, et non solùm cùm frangitur... (Art. 3us, corpore.)

Quantitas dimensiva corporis Christi est ibi concomitanter et quasi per accidens : ideò quantitas dimensiva corporis Christi est in hoc sacramento ; non secundum proprium modum (ut scilicet sit tota in toto et singulæ partes in singulis partibus), sed per modum substantiæ, cujus natura est tota in toto, et tota in quâlibet parte. (Art. 4, ad 4um.)

Corpus Christi est in hoc sacramento per modum substantiæ. Substantia autem in quantum hujus modi, non est visibilis oculo corporali, neque subjacet alicui sensui, nec etiam imaginationi, sed soli intellectui, cujus objectum est quod quid est, ut dicitur in 3^o animæ. (3a pars. q. 76, art. 7, corpore.)

Sensus non habet judicare de substantiâ, sed de formis sensibilibus. (4 dist. 10, art. 4, solut. 4a, ad 3um, t. 12, p. 204.)

Corpus Christi verum non est cibus corporalis, sed spiritualis. (4 dist. 11, art. 1, sol. 2a.)

Caro Christi quodam spirituali modo sumitur. (Contrâ Gentiles, l. IV, c. LXVIII.)

Ibi corpus est aliquod ut in loco, ubi commensurantur dimensiones ejus dimensionibus loci, et secundum hoc corpus Christi non est nisi in uno loco tantum, scilicet in cœlo. (4 dist. 10, art. 1 ad 5um, t. 12, p. 193.)

Cum quantitas dimensiva panis remanet post conversionem, per quam panis hunc locum sortiebatur, substantiâ panis in cor-

*magnitudinem aut quantitatem convertitur*¹. La foi m'enseigne, que le corps de Jésus-Christ est réellement dans l'Eucharistie, mais qu'il n'y est pas à la manière des corps, « que son mode de présence ne peut être perceptible ni aux sens, ni à l'imagination, mais seulement à l'intelligence qui est l'œil de l'âme, » je traduis saint Thomas. Quant à son mode de présence, dit Suarez, on peut dire que le Christ est incorporellement, invisiblement, *incorporaliter, invisibiliter*², ce qui n'empêche, en aucune façon, sa présence réelle et substantielle. C'est ce qui fait dire à saint Thomas, à Bellarmin et à beaucoup d'autres, que le corps de Jésus-Christ est spirituellement dans l'Eucharistie, c'est-à-dire, à la manière des esprits³. De là encore, ces expressions de saint Ambroise : « le

pus Christi mutata, fit corpus Christi sub quantitate dimensiona panis et per consequens locum panis quodam modo sortitur, mediantibus tamen dimensionibus panis. (Contre Gentiles, l. IV, c. LXIII.)

1. Saint Thomas, *Cat. Rom. de Transsubst.*

2. Suarez, in 3^a p. *Disp.* 46, sect. 4, t. 21, p. 25. — *Disp.* 47, S. 4, p. 60.

3. Bellarmin, *De Euchar.* l. I, c. II, p. 186.

corps du Christ est un corps spirituel, ce n'est pas une nourriture corporelle, *corpus est Christi, non ergo corporalis esca, sed spiritualis est... Corpus enim Dei corpus est spiritale* ¹; de Pierre de Blois : « quoique le corps du Christ soit en un seul lieu par sa nature corporelle, cependant, il est en plusieurs lieux par sa vertu divine et spirituelle, *in pluribus locis est virtuali potentia, et spirituali modo... divina et spirituali virtute* ².

§ 2

Pour concevoir cette doctrine fondamentale, séparons avec les philosophes, deux choses tout à fait distinctes dans les corps, la substance et les accidents ³. La substance est cette force interne,

1. Saint Ambroise, *De myster.*, c. IX, n° 58, t. 3, p. 408, 409.

2. Petrus Blesensis, *Epist.* 110, p. 421, édit. Migne, *Patrol.*, t. 207.

3. « Je n'entraî dans les mathématiques les plus profondes qu'après avoir conversé avec M. Huyghens à Paris. Mais quand je cherchai les dernières raisons du mécanisme et des lois

qui, selon l'étymologie du mot, se cache sous les apparences extérieures; et qui, indépendamment de la grandeur et de la quantité, fait qu'un corps n'est pas un autre. Prenez un grain de blé, prenez un diamant : mettez de côté la forme, la cou-

mêmes du mouvement, je fus tout surpris de voir qu'il était impossible de les trouver dans les mathématiques et qu'il fallait retourner à la métaphysique. C'est ce qui me ramena aux entéléchies, et du matériel au formel, et me fit comprendre, après plusieurs corrections et avancements de mes notions, que les monades ou les substances simples sont les seules véritables substances... Je trouvai donc que leur nature consiste dans la force... Et qu'ainsi il fallait les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des âmes. » (Leibnitz, cité par M. Saisset, *Essai de phil. relig.*, p. 185.)

« Les atomes de matière sont contraires à la raison... vu qu'ils sont composés de parties... Il n'y a que les atomes de substances, c'est-à-dire les unités réelles et absolument destituées de parties, qui soient les principes des actions et comme les derniers éléments de l'analyse des substances. On les pourrait appeler points métaphysiques; ils ont quelque chose de vital et une sorte de perception... Ainsi les points physiques ne sont indivisibles qu'en apparence; les points mathématiques sont exacts, mais ce ne sont que des modalités; il n'y a que les points métaphysiques ou de substance (constitués par les formes ou âmes) qui soient exacts et réels, et sans eux il n'y aurait rien de réel, puisque sans les véritables unités il n'y aurait point de multitude. » (*Id.*, p. 186.)

« Je vois que les savants soutiennent sur des fondements

leur, le poids de ces corps¹; il y a quelque chose là-dessous que mon œil ne voit pas, il y a une force secrète, une énergie intime, qui constituent ces êtres matériels dans leur nature plutôt que dans une autre... « La substance, dit saint Thomas, est en soi indivisible... l'œil corporel ne peut la voir, elle ne tombe sous aucun sens, elle échappe même à l'imagination, elle ne peut être perçue que par l'intelligence². » — « Il faut que partout dans les corps, dit Leibnitz, il se trouve des substances indivisibles, et incorruptibles, ayant quelque chose de répondant aux âmes³. » Les accidents, au contraire, sont les formes exté-

purement physiques que l'éther, ce merveilleux élément dont les vagues sans repos forment l'ondulation de la lumière, est immatériel; et ceux même qui, par la contradiction impliquée dans l'idée de vibrations immatérielles, sont conduits à l'appeler matériel, ceux-là conviennent qu'il renverse toutes les notions traditionnelles sur la nature de la matière. » (Dalgairns, *La Sainte Communion*, t. I, p. 185.)

1. « La substance est essentiellement différente des accidents, dit Alexandre de Hales. » (Alex. Ales., *De Euchar.* memb. 7, art. 4, p. 188, t. 4.)

2. Saint Thomas, *Cont. Gent.*, l. II, c. L. — 3, p. q. 76, art. 7.

3. Leibnitz, lettre à M. Arnauld, p. 107, édit. Berlin.

rieures du corps, sa grandeur, sa quantité, et en général, tout ce qui frappe les sens, tout ce qui a rapport avec l'étendue ¹.

Or, je dis, mes très-chers frères, que, même

1. « Leibnitz, convaincu qu'une vérité aussi évidente n'a pas besoin d'être prouvée, se contente de l'énoncer en ces termes : « Il faut qu'il y ait des substances simples puisqu'il y a des composés ; car le composé n'est autre chose qu'un amas ou agrégatum des simples. Or, là où il n'y a point de parties, il n'y a ni étendue, ni figure, ni divisibilité possible. »

Balmès exprime le même principe mieux et plus clairement ; voici ses paroles : « Ce qui est étendu est essentiellement composé de parties ; d'où il suit que les corps, en tant qu'ils tombent sous nos sens, ne sont ni uns ni simples. Mais, comme le composé doit se résoudre dans le simple, et que nous ne pouvons procéder jusqu'à l'infini, il suit que l'univers corporel lui-même est un ensemble, une réunion des substances, lesquelles ne se peuvent décomposer, et par conséquent sont unes et simples, qu'on les nomme points inétendus, monades, ou comme on voudra. Sous ce point de vue on peut dire que les substances sont réellement simples ; que les composés sont des agrégations de substances formant une tierce substance, en vertu d'une loi qui les relie et leur donne cette unité que nous avons nommée factice. Ainsi l'analyse transcendentalc elle-même confond ceux qui refusent à la substance pensante la simplicité ; la simplicité, on vient de le voir, préexiste à la composition, de telle sorte que celle-ci ne se peut comprendre, si l'on ne suppose celle-là. La simplicité est une loi nécessaire de tout être : il faudrait dire de l'être composé qu'il est un ensemble d'êtres et non un être. » (Ubaghs., *Dynamisme*, 2^e édit., p. 64-65.)

dans les corps à l'état naturel, la substance est tout à fait différente des accidents ¹. La substance des corps en elle-même, d'après l'enseignement le plus élevé de la philosophie, n'a ni l'étendue, ni les dimensions de la quantité; c'est une force

1. « Itaque rei essentia singularis, quæ facit ut sit hæc, et ut maneat una atque eadem inter multiplices mutationes, consistit in quadam potentia, vel facultate actuali, sive Entelechia, eaque primitiva, quæ exigit quidem certas secundas potentias certosque actus, sed a natura quibusdam exui potest, aliis substitutis, a Deo autem omnibus; porro, si essentia rei consistit in eo quod eandem esse facit, sub diversis licet dimensionibus et qualitatibus, atque adeo essentia non statim divisibilis aut variabilis est cum dimensionibus, nec mutabilis cum qualitatibus, sequitur eam ab ipsis realiter distingui. Regulariter autem, quæcumque realiter distincta sunt, per potentiam Dei absolutam possunt separari, et quidem ita ut vel alterutrum subsistat, altero destructo, vel utrumque, sed separatim. Et quidem natura ipsa dimensiones qualitatesque tollit, salva essentia, sed aliis in locum eorum substitutis; nihil autem prohibet quin Deus substitutionem naturalem immutare, vel etiam plane interciperet et impedire possit, ut essentia maneat dimensionibus et qualitatibus plane exuta. Idem efficere potest ut eadem res diversas dimensiones qualitatesque simul habeat, aut idem accidens reale ad diversas substantias pertineat; denique, re sive essentia sublata, poterit sustentare dimensiones et qualitates. Neque vero in his ulla contradictio intelligi potest; nam par ubique ratio est, reali discrimine semel admissio, et existentia pariter atque unio substantiæ et accidentium realium in Dei arbitrio est. » (Leibnitz, *Syst. théolog.*, p. 102-103.)

active, simple, sans étendue, une énergie interne, qui n'a point de rapport essentiel avec les propriétés sensibles de la matière. C'est sans doute dans ce sens que saint Chrysostome disait : « il y a beaucoup d'essence spirituelle dans les corps, *etiam in corporalibus multum spiritualitatis inesse* ¹. » — Prenez un seul grain de blé, une seule goutte de vin, vous possédez toute la substance du blé et du vin, aussi bien que si vous réunissiez le produit de tous les champs et de toutes les vignes de la terre ². Depuis six mille ans, le froment est la nourriture de l'homme : ce pain de la vie terrestre a multiplié sa quantité matérielle sous toutes les formes, et avec une fécondité prodigieuse, mais en elle-même, la totalité de la subs-

1. Saint Chrysostome, *In Matth.*, hom. 49, n° 5, t. 7, p. 286.

2. Dieu pourrait faire tenir l'univers tout entier en un petit espace.

« Potest (Deus) corporibus dare modum existendi incorporalem et invisibilem, ut ex augustissimo Eucharistiæ mysterio constat. Itaque cœlum, terram, maria cum omnibus insulis, regnis, oppidis, populis, atque adeo totum mundum potest ponere in grano milii absque ulla partium imminutione, perturbatione, aut offensione. Deficit mens ista perpendens, nec tantam sustinere potest divinæ potentiæ majestatem. » (Lessius, *De perfec. div.*, l. V, n° 9, p. 64.)

tance du blé n'a ni augmenté, ni diminué : elle est toujours demeurée la même, la même qu'à l'heure primitive, où Dieu a créé le premier grain de blé. La substance ! remarquez-le bien, c'est-à-dire, ce principe invisible parfaitement séparable de la quantité et de l'étendue, et qui fait que cet être a le nom et la propriété du froment¹. La quantité de cette substance, ses formes extérieures, son enveloppe matérielle, l'organisation pleine ou maigre des épis peuvent varier indéfiniment, mais la substance, cette énergie interne ou cachée qui constitue le froment, reste la même : elle demeure invariable dans un grain de blé, comme dans les immenses provisions des greniers publics : elle est la même dans les montagnes sablonneuses des régions stériles, et sur les riches coteaux de l'Afrique, elle est indépendante du nombre, de la quantité et de la forme des molécules : *nemo dubitat*, dit le catéchisme romain,

1. Quidditas rerum, quæ est entium veritas, in sua puritate inattengibilis est. (Cardinal Cusa, *De Doct. ignor.*, l. I, c. III, p. 3. — Nemo unquam in carne constitutus, substantiam vidit, aut rerum quidditatem. (*Id. De visione Dei*, l. I, c. XXI, p. 203.)

*substantiam æque in parvo atque in magno spatio contineri... propria totalitas substantiæ continetur indifferenter in parva vel magna quantitate.... sub qualibet parte panis est tota natura panis*¹.

J'insiste à dessein sur cette matière : ce principe est d'une importance souveraine : là, se trouve la clé du mystère. Ce que, du reste, nous développons en cette seconde partie n'est que le résumé de toute la doctrine répandue dans les divers ouvrages de saint Thomas, à qui le Christ a dit un jour : Vous avez très-bien écrit, et en particulier sur le sacrement de mon amour : *bene de hoc mei corporis sacramento scripsisti*². Sans doute, la vraie porte lumineuse ne s'ouvrira que dans le ciel, mais sur la terre, il est des choses que l'on peut entrevoir à travers la fente du rocher de notre exil.

Vous me donnez en ce moment, je suppose, une seule goutte d'un vin excellent : après l'avoir

1. V. saint Thomas, 3^e p. q. 76, ad 3um, art. 4, et aussi l'art. 3, et l'art. 5.

2. Le P. Tournon, *Vie de saint Thomas*, l. II, c. xv, p. 183-186.

portée à mes lèvres, je connais toute la substance du vin, aussi bien que si j'avais épuisé la coupe tout entière. La substance des choses matérielles n'a donc point de rapport essentiel et nécessaire avec leur quantité, leur forme, leur grandeur¹ : elle est au fond de leur nature, immobile

4. Substantiam spiritum esse et Deo similiorem, qui spiritus est, patet. (Cusa, *Cubrat*, l. 4, c. XX, p. 897.)

« M. Péliisson, l'un des meilleurs auteurs du dernier siècle, parle d'une manière plus convenable, en disant que les théologiens qui ont employé cette distinction de *substance* et d'*accidents* l'ont empruntée de Platon et d'Aristote, pour mettre hors d'équivoque les termes communs; qu'ils ont compris qu'en ce qu'on appelle *pain*, il y a quelque chose d'invisible et d'impalpable qui ne tombe par lui-même sous aucun de nos sens, et qu'ils appellent *substance*; quelque chose au contraire de visible et de palpable qui revêt et environne cette substance et qui tombe sous les sens, et ils le nomment *accident*. Otez, disent-ils, l'une après l'autre toutes les qualités ou accidents dont cet invisible et palpable du pain est revêtu, vous ne lui ôtez rien de son être, et c'est toujours du pain. Si vous en ôtez au contraire cet être invisible et palpable que les qualités ou accidents vous font connaître, vous lui ôteriez le nom et l'être de pain. En cet objet donc qu'on appelle communément *pain* il y avait je ne sais quoi d'invisible et d'impalpable qui faisait son être et qui soutenait tout le reste, comme une clé cachée dans la voûte sans y paraître; la même main qui avait fait tout l'assemblage a ôté cette clé de pierre pour y mettre une clé d'or ou de pierreries aussi cachée que la première. L'invisible et

comme le point du centre, qui correspond à tous les points mobiles de la circonférence, quelque prolongement que vous leur donniez. Ce sont, pour rappeler la belle parole de Leibnitz, « des essences indivisibles, ingénérables et incorruptibles, ayant quelque chose de répondant aux âmes, » et j'appliquerai en un sens, à chaque corps de la nature, ce que le catéchisme romain a dit du corps de Jésus-Christ à l'état sacramentel : « il demeure tout entier et invariable dans sa substance, au milieu de la variation des éléments extérieurs, *in sua substantia totus permanet* ¹. »

Je vous demande encore la permission de faire une remarque, que vous comprendrez d'autant mieux, qu'elle tient à des usages quotidiens. A mesure que les êtres se dépouillent de leur composé matériel, on dirait que la substance devient plus énergique, en se rapprochant des régions spirituelles : c'est ce que la langue a admirable-

l'impalpable du pain n'y est plus, mais un autre invisible et impalpable infiniment plus précieux y est en sa place. » (Mgr de Pressy, t. I, p. 1175.)

1. Saint Thomas, 3^e p. q. 76, art. 4, ad 1^{um}.

ment consacré avec un bonheur d'expression qui n'est point assez remarqué, quand elle a dit, *l'esprit* des fleurs aromatiques, *l'esprit* des liqueurs, et de tout ce que l'industrie a su ramener à des éléments plus simples, plus intenses dans leur activité, à un état plus vital. En général, tout ce qui est réduit, c'est-à-dire dépouillé des principes les moins spiritueux pour se rapprocher de l'état substantiel, a une activité beaucoup plus grande. Nous nous servons d'une expression semblable dans les questions morales, quand, pour louer un produit intellectuel, nous disons qu'il est concis et plein de substance. Ces notions très-simples, mais pas assez comprises, comme tout ce qui est quotidien, nous prouvent évidemment deux choses : la substance est différente des éléments matériels qui se rapportent à l'étendue, et tellement différente que l'énergie vitale des êtres est souvent d'autant plus grande, qu'ils semblent s'éloigner davantage des régions de la matière. — Du reste, partout la substance est en quelque sorte cachée sous les accidents, et c'est comme une loi générale de la Création : partout

on remarque deux éléments corrélatifs : ce qui frappe le regard, et l'être qui se cache en dessous : partout un phénomène extérieur, et une énergie latente qui disparaît comme dans les profondeurs de l'être. C'est à l'intelligence qu'il appartient de pénétrer à l'intérieur et de saisir la vérité des choses cachées sous leur enveloppe. « C'est ainsi, dit saint Thomas, c'est ainsi que sous les accidents de tout être se cache sa nature substantielle, sous les paroles se cache leur signification véritable, sous les similitudes et les comparaisons, la vérité figurée ¹. »

Je vous demande pardon de tous ces détails, mais il me semble que nous imitons la méthode des Pères, que nous suivons les traces de la sagesse divine répandues dans les moindres mouvements de la Création, et que nous les suivons pour remonter encore plus haut. — J'ai insisté spécialement sur le pain et le vin, parce que le pain et le vin ont ici une valeur divine : ils sont

1. Saint Thomas, 2a, 2æ, q. 8, art. 1.

« Spiritualiser les corps, c'est aller droit à leur essence. »
(Joubert, *Pensées*, tit. XII, n^o, 8 t. II, p. 344, 2^e édit.

la matière même du sacrement de l'amour infini, et rien de ce qui les concerne ne saurait m'être indifférent.

§ 3

Or, je dis que la substance du pain et du vin, tels que je viens de les examiner à leur état naturel, que cette substance, toujours la même, toujours invariable, malgré les changements continuels des accidents et des formes extérieures, m'indique, sous la forme d'une image, ce qui arrive pour la substance du corps de Jésus-Christ, présente réellement dans l'Eucharistie, mais sans la forme ordinaire de ses accidents naturels¹.

1. Nous croyons utile de citer les paroles de saint Thomas.

Respondeo dicendum, quod, sicut jam dictum est (art. 3, huj. quæst.), corpus Christi non est in hoc sacramento secundum proprium modum quantitatis dimensionis, sed magis secundum modum substantiæ. Omne autem corpus locatum est in loco secundum modum quantitatis dimensionis, in quantum scilicet commensuratur loco secundum suam quantitatem dimensionem. Unde relinquitur quod corpus Christi non est in hoc sacramento sicut in loco, sed per modum substantiæ, eo scilicet modo quo

Cette substance du corps du Sauveur demeure invariable, toujours une et tout entière, sans augmenter, ni diminuer, quel que soit le nombre des hosties consacrées. Si vous me demandez l'explication de ce mystère, je vous répondrai, mais seulement, lorsque vous m'aurez expliqué vous-même, comment la substance, dans un seul grain de blé, dans une seule goutte de vin, est absolument la même que dans tous les produits de la terre depuis six mille ans, et comment cette substance n'est pas plus complète, pas plus divisée dans des milliers d'atomes, que dans un

substantia continetur a dimensionibus : succedit enim substantia corporis Christi in hoc sacramento substantiæ panis : unde sicut substantia panis non erat sub suis dimensionibus localiter ; sed per modum substantiæ, ita nec substantia corporis Christi. Non tamen substantia corporis Christi est subjectum illarum dimensionum, sicut erat substantia panis : et ideo substantia panis ratione suarum dimensionum localiter erat ibi, quia comparabatur ad locum illum mediantibus propriis dimensionibus ; substantia autem corporis Christi comparatur ad locum illum mediantibus dimensionibus alienis ; ita quod e converso dimensiones propriæ corporis Christi comparantur ad locum illum mediante substantia ; quod est contra rationem corporis locati.

Unde nullo modo corpus Christi est in hoc sacramento localiter. (Saint. Thomas, 3^e p. q. 76, art. 5.)

seul atome ! — Je suppose que je tiens en ce moment un grand vase rempli de vin : la substance du vin est tout entière dans ce vase. Si je répands la liqueur, et que je forme mille gouttes détachées les unes des autres, la même substance se retrouvera encore tout entière et toujours la même dans chaque goutte séparée. Voilà ce qui se passe tous les jours sous vos yeux ! et vous oseriez contester les mêmes propriétés au corps et au sang d'un Dieu ! Car, remarquez-le bien,

4. Il y a changement, dit Lanfranc, *secundum interiorem essentiam*. (*De corp. et sang.*, c. IX, patrol. t. 450, p. 420.)

Sub cujuscumque parvis dimensionibus panis potest esse totum corpus Christi, sicut tota natura substantiæ alicujus corporis salvatur in qualibet parte illius corporis. (Saint Thomas, *quolibet* 7, art. 8, t. 17, p. 354.)

Deinde vero doceant, Christum Dominum in hoc sacramento, ut in loco, non esse. Etenim locus res ipsas consequitur, ut magnitudine aliqua præditæ sunt : Christum vero dominum ea ratione in sacramento esse non dicimus, ut magnus, aut parvus est, quod ad quantitatem pertinet ; sed ut substantia est. Substantia enim panis in Christi substantiam, non in magnitudinem, aut quantitatem convertitur, nemo vero dubitat substantiam æque in parvo, atque in magno spatio contineri : nam et aeris substantia, totaque ejus natura sic in parva, ut in magna aeris parte, itemque tota aquæ natura non minus in urnula, quam in flumine insit, necesse est. Cum igitur panis substantiæ, corpus

on ne vous dit pas que le corps de Jésus-Christ se trouve dans chaque hostie consacrée avec les dimensions de sa quantité matérielle et avec sa grandeur : on dit simplement, que c'est la substance de son vrai corps, et que le corps tout entier y est, mais à l'état de substance : *corpus Christi*, dit saint Thomas, *est in hoc sacramento per*

Domini nostri succedat; fateri oportet, ad eundem plane modum in sacramento esse, quo erat panis substantia ante consecrationem : ea vero utrum sub magna, an sub parva quantitate esset, nihil ad rem omnino pertinebat. (*Catech. du conc. de Tr.*, p. 204-205.)

Quantitas dimensiva corporis Christi non est in hoc sacramento per modum quantitatis dimensivæ, sed solum per modum substantiæ. (Cajetan, in 3^a p. q. 76, art. 5, p. 394, t. 8.)

Dimensiones sunt ibi (in sacramento), præsentés ratione substantiæ, et consequenter indivisibiliter (Notes de l'édit. rom. de saint Thomas, in lib. 4, cont. Gentil., c. LXIV, p. 500.)

De reductione autem totius quanti ad invisibile spatium, controversia est an sit possibilis ; mihi tamen pars affirmans indubitata est, suppositio mysterio Eucharistiæ, ut dixi in tom. 3, tertix partis, disp. 52, sect. 3. Nego tamen substantiam sic constitutam in spatio indivisibili non fore quantam, nam corpus Christi quantum est etiam in sacramento, licet sit etiam in puncto indivisibili. Et ratio est, quia, ut dixi, quantitas non est actualis extensio in spatio, sed aptitudinalis, et hanc retinere potest corpus, etiamsi actu non sit in spatio extenso, ut ibi late tractavi de corpore Christi. (Suarez, *Metaphys.* disput. 40, sect. 2, t. 26, p. 538, édit. Vivès.)

modum substantiæ... et ideo (ipsa) quantitas dimensiva corporis Christi est in hoc sacramento, non secundum proprium modum, sed per modum substantiæ ¹. Le corps de Jésus-Christ, continue saint Thomas, n'existe avec ses propriétés de dimension que dans un seul lieu, c'est-à-dire dans le ciel... *corpus Christi per suas proprias dimensiones, in uno tantum loco existit, scilicet in cœlo* ². La quantité dimensive, disent les théologiens, y est, mais toujours sous la forme substantielle, et par conséquent indivisible, *in puncto indivisibili, indivisibiliter* ³. — Le catéchisme romain ajoute que le corps de Jésus-Christ est renfermé sous les espèces, de la même manière que la substance du pain y était avant la consécration : or, la substance du pain était tout entière dans une petite, comme dans une grande partie de l'hostie non consacrée. Quelques lignes plus haut les mêmes théologiens avaient dit : le Christ dans ce sacrement n'est ni engendré, ni changé, ni

1. Saint Thomas, 3^e p. q. 76, art. 7, *Cor.*, art. 4, ad 4^{um}.

2. *Id. Cont. Gent.*, l. IV, c. LXIV.

3. Suarez, *Metaph.*, disp. 40, sect. 2 et 4.

augmenté, mais il demeure tout entier dans sa substance ¹, *neque enim Christus aut generatur, aut mutatur, aut augetur, sed in sua substantia totus permanet* ².

Il est nécessaire, mes très-chers frères, de bien entendre cette doctrine de la transsubstantiation, car on peut être conduit, par suite de l'inintelligence de ce mystère, à des conséquences absurdes et parfois contraires au dogme lui-même. C'est ce qui arrive quelquefois, même chez des catholiques.

Ainsi, le corps de Notre-Seigneur ne change pas, par l'acte de la consécration ³, il ne descend

1. V. Billuart, *De Euchar.*, diss. 4, art. 2, t. 17, p. 282.

2. *Cat. conc.*, p. 203-205.

3. *Mutatio enim supernaturalis, quæ vocatur transsubstantiatio, tota est in substantia panis et vini, et secundum nullum modum alterationis vel augmenti vel generationis attingit corpus Domini.* (Albert le Grand, t. 24, *De Euchar.*, dist. 6, tract. 3, p. 429.)

Certum est hic non posse esse quæstionem de mutatione, quæ corpus Christi, prout est in cælo, aliquid amittat eorum, quæ ibi habet; certum deinde est, in hoc sensu non fieri mutationem corporis Christi, quia, ut in hoc sacramento constituatur, nec deserit illum locum, neque aliquid, quod ibi habeat. (Suarez, in 3^a p. q. 75, disput. 50, sect. 5, t. 24, p. 463.)

pas du ciel, il ne se meut pas, il est, et demeure incorruptible, les injures des hommes, comme les accidents qui attaquent les corps ne peuvent l'atteindre. Il y a simplement changement de la substance du pain et du vin à la substance du corps et du sang. Je dis changement, car la substance du pain n'est pas détruite, elle est changée, transformée, ou pour mieux dire, transsubstantiée, et par cette conversion de sa substance, dit saint Thomas, le pain prend une existence plus noble, puisqu'il est converti au corps glorieux du Christ¹. Il reste du pain les accidents, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas substance, et comme le dit Suarez, il reste du pain et du vin tout ce qui a une entité distincte de la substance, *probabilius videtur, manere omnia quæ habent entitatem propriam distinctam ab entitate substantiæ*². Cela est si vrai que les espèces du pain et du vin, qui demeurent après la consécration, ont la puissance

1. Saint Thomas, 4^e dist. 11, q. 1, art. 2, p. 211, dist. 12, q. 1, art. 1, p. 239, t. 12.

2. Suarez, disp. 56, S. 1, p. 276. — V. Saint Thomas, 4^e sent. dist. 10, q. 1, art. 2. t. 12. p. 195.

nutritive ¹ : elles sont donc quelque chose de réel, de distinct, *quia naturalem alendi et nutriendi corporis vim, quæ panis propria est, adhuc retinent* » dit le catéchisme romain ²; la consécration, dit saint Thomas, leur laisse les propriétés qui appartiennent à la matière, *datur prædictæ quantitativæ omne illud quod ad materiam pertinet* ³.

Cette présence et cette action d'un corps par la réalité de sa substance sont comparables ⁴, disent les Docteurs ⁵, à la présence de l'âme qui est partout et tout entière dans chaque partie du

1. « Accidentia habent omnem operationem, quam etiam habebant prius. » (Saint Bonav., *Brevil.*, 6^e p. c. IX, t. 5, p. 83.)

2. *Cat. Rom.*, p. 203, édit. Rom.

3. Saint Thomas, 3^e p. q. 77, art. 5.

4. « Un sceau, dit Albert le Grand, agit pour ainsi dire d'une manière immatérielle, il ne laisse rien de matériel sur la cire, mais seulement sa forme... *Sicut sigillum in cera, absque eo quod de potentiis materialibus suis metallum sigilli aliquod inferat ceræ.* » Albert le Grand, *De Euchar.* dist. 6, tract. 2, c. 4, t. 24, p. 442.

5. V. saint Thomas, 4^e sent. dist. 40, q. 4, art. 2, t. 42, p. 496. — V. Guitmundus, *Avers*, Patrol. t. 449, p. 4436. — Suarez, *De Euchar.* disp. 48, sect. 4, n^o 42, t. 24, p. 70, sect. 4, n^o 6, p. 92, q. 76, art. 6, p. 230.

corps, à celle de l'ange qui peut manifester sa présence en plusieurs lieux à la fois. C'est ce qui fait dire à Bossuet, que le Christ a « ôté à son corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance : car c'est cela qu'il me faut, continue ce grand Evêque, c'est à cette pure substance que le Verbe divin est uni, car son union est substantielle, son union se fait dans la substance ¹. » Ailleurs, Bossuet dit encore : « Que cette chair est indivisible et incorruptible; qu'on la donne d'une manière spirituelle, surnaturelle, invisible incompréhensible, et tout ensemble réelle et substantielle ². »

§ 4

D'où il résulte que le corps de Jésus-Christ est dans l'Eucharistie par une présence bien diffé-

1. Bossuet, *Médit. la cène*, 4^{re} p. 57^e jour.

2. *Ibid.* 39^e jour. — V. *inter opusa.* saint Thomas, *op.* 58, c. III, p. 62, édit. Rom. c. VIII, p. 63.

rente de celle qu'il a dans le ciel¹ : dans le ciel, il existe dans son mode naturel, avec sa grandeur et les qualités visibles qui le distinguaient sur la terre ; ces qualités sont encore perfectionnées par la lumière de la gloire, et l'une des joies accidentelles de l'éternité sera de voir et d'embrasser cette chair glorieuse qui est notre sœur bien-aimée. Dans le sacrement, Jésus-Christ est présent dans la substance de son corps², d'une manière invisible, à la manière dont l'âme est présente à notre corps, dont les anges sont présents en différents lieux.

1. « Le Christ est dans l'Eucharistie, *modo indivisibili substantiali et supernaturali... ad inlar substantiæ*. (Billuart, *De Euchar.* diss. 1, art. 4, § 3, t. 17, p. 147.

2. Saint Cyrille d'Alexandrie enseigne très-clairement que le pain et le vin sont changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. In Luc., c. XXII, t. 5, p. 912, in Matth., c. XXVI, p. 454.

Cette synonymie n'a rien d'étonnant, dit la *Revue catholique de Louvain*, car l'essence des corps n'est ni l'apparence, ni l'étendue, mais une force invisible qui est le principe de l'action et de la réaction, et qui se manifeste par ses effets. (1860, p. 384.)

V. saint Thomas, 4, dist. 10. q. 1, art. 1, p. 193, t. 12. — V. le conc. de Trente cité par Suarez, disp. 47, sect. 2, n° 9, t. 21, p. 49. — Pierre de Blois, *Ep.* 140, p. 424. — Bellarmin, *De Euch.* l. III, c. v, p. 272, c. VII, p. 278.

D'où il résulte encore, que c'est le même corps né de la bienheureuse Vierge Marie, qui a souffert pour nous et que, dans un autre sens, ce n'est pas le même ¹, *ipsum et non ipsum*, dit saint Au-

1. « L'on a montré ci-dessus que l'identité physique des parties de matière n'est pas requise pour l'identité numérique de corps. Ceux qui proposent l'objection, sont eux-mêmes obligés d'en convenir. Ils avouent que le corps de Notre-Seigneur sur la croix, était le même corps numérique que celui qu'il avait dans le sein de Marie, et dans la crèche. Or, l'un et l'autre n'avaient pas les mêmes parties de matière; le corps de Notre-Seigneur était à cet égard semblable au nôtre qui, après trente ans, ne conserve plus aucune des portions de matière qu'il avait dans le sein maternel; c'est néanmoins toujours le même corps, quant à *la propriété de la nature et à la vérité de la substance*. Ces expressions, tirées de la profession de foi que le Concile romain exigea de Béranger excluent une présence purement significative ou figurative marquée par ces paroles : *Per signum et virtutem sacramenti*; elles exigent une présence effective, et proprement dite du même corps, *né de la Vierge et attaché à la croix*, ainsi qu'on peut le voir dans cette même profession. Or, l'identité de ce corps ne consistait pas dans l'identité des mêmes parties individuelles de matière; et si Jésus-Christ n'avait été crucifié que mille ans après sa naissance, il aurait été vrai de dire, selon le langage usité parmi les hommes, qu'il conservait en mourant *la propriété de la nature, la vérité de la substance* ou de l'essence, et l'unité du même corps numérique, quoiqu'il ne conservât aucune des portions physiques de matière qu'avait eues ce corps en naissant. » (Mgr de Pressy, t. I, p. 4405.)

gustin, c'est le même par l'essence, et ce n'est pas le même par la forme visible, *ipsum essentia, non ipsum visibili formâ*¹. De là, ces paroles de Bossuet : « Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est si fort un corps humain par la substance, et il est si dissemblable dans ses qualités, qu'on peut dire que c'en est un, et que ce n'en est pas un à divers égards; qu'en un sens, et en n'y regardant que la substance, c'est le même corps de Jésus-Christ, né de Marie, mais que dans un autre sens, et en n'y regardant que les manières, c'en est un autre qu'il s'est fait lui-même par sa parole². » C'est ainsi qu'il faut encore comprendre une parole de saint Jérôme : « Il y a deux manières d'entendre le sang et la chair du Christ; ou bien l'on indique cette chair spirituelle et divine, dont le Sauveur a dit : ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage; si vous ne mangez ma chair et si

1. Saint Augustin, cité par Hugues de Saint-Victor, *Summa*, sent. Tract. 6, c, ix, t. 2, p. 146, édit. Migne.

2. Bossuet, cité par Mgr de Pressy, *Inst. past. sur l'Eucharistie*, p. 1103, t. 1, édit. Migne.

vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie éternelle : ou bien l'on entend cette chair qui a été crucifiée pour nous, et ce sang qui a été répandu par la lance du soldat ¹. » C'est encore dans le même sens que s'exprime saint Augustin, lorsqu'il met les paroles suivantes dans la bouche de Notre-Seigneur : « Entendez d'une manière spirituelle ce que je viens de vous dire : vous ne mangerez point ce corps que vous voyez, vous ne boirez point ce sang qui doit être répandu sur la croix. C'est un sacrement que je vous ai signalé ; entendez-le d'une manière spirituelle, et il vous vivifiera. Il est nécessaire qu'il soit célébré visiblement, mais il faut le comprendre d'une manière invisible : *Etsi necesse est illud visibiliter celebrari, oportet tamen invisibiliter intelligi* ². » Et ailleurs le même Père a dit : « Le corps de Jésus-Christ vous vivifiera, si ce que vous recevez d'une manière visible dans le sacrement, vous le mangez et vous le

1. Saint Jérôme, *In Ep. ad Ephes.*, l. 1, c. 1, vers. 7, t. 7, p. 454, édit. Migne.

2. Saint Augustin, in Ps. 98, n° 9, t. 4. p. 4521-4522.

buvez en vérité et d'une manière spirituelle'. »

J'entre dans tous ces détails, mes très-chers frères, parce que je crois que c'est la meilleure manière de répondre aux objections de l'incréd-

4. Saint Augustin, *De Verb. apost. serm.* 2, cité par Thomasin, *De Incarn.* l. X, c. XXX, c. XX, p. 765.

On peut consulter sur ces différentes propositions Alger. *De sacram.* l. I, c. V, p. 754, Patrol. t. 480.

Ives de Chartres. (*Panorm.* l. 4, c. CXXXIV, p. 4075, Patrol. t. 464.) — Ratram, *De corp. et sang. Dom.*, c. LXIX-LXXII. Patrol. t. 424, p. 453-459, et la dissertation qui suit le traité de Ratram, p. 485-486. — (Algerus, *Ubi. sup.* l. I, c. XI, p. 774-774). — Bossuet, *Hist. des variat.*, l. 4, c. XXXII.)

Quod vero verum corpus Christi invisibile post resurrectionem sit sacramentum visibilis corporis Christi, in passione scilicet sui ipsius, testatur Augustinus in libro sententiarum Proserpi : « Caro ejus est, quam forma panis opertam in sacramento accipimus, et sanguis ejus quem sub vini specie et sapore potamus : caro videlicet carnis, et sanguis sacramentum sanguinis. Carne et sanguine utroque invisibili intelligibili, spirituali, significatur corpus visibile Domini nostri Jesu Christi, et palpabile : plenum gratia omnium virtutum, et diurna majestate. (Alger. *De sacram.*, l. I, c. XVIII, p. 798, Patrol. t. 480.)

Quodammodo aliud esse dicitur, quod virginali utero sumpta carne crucis injuriam sustinuit, de sepulcro resurgens discipulis apparuit, cujus memoriam in pane presbyteris collato episcopus agere videtur : aliud quid per mysterium agitur, dum episcopi et omnes sacerdotes in mensa altaris, sub sacramento communicatæ carnis panem sanctum secreta oratione quotidie consecrare videntur, quod ad illud respicit, quod consecrantes

lité et d'exposer la vraie foi de l'Eglise : c'est aussi la meilleure preuve que l'Eglise, tout en conservant la foi à la réalité de la présence substantielle, est aussi spiritualiste que possible dans son culte

nuper ordinati presbyteri cum pontificali oblatione percipiunt. Nam illud Dominicum corpus ex mortuis suscitatum, et in cœlis locatum, jam non moritur, istud sacramentorum, quotidie nobis moritur, quotidie nobis resurgit, apparet et comeditur. Sed nec in hoc mens fidelium scandalum dubietatis debet incurrere, quod Christum semel gustata morte jam non ultra moriturum audit, cum carnem assumpti hominis in paterna gloria sedentem, et hic sanctificatum panem verum Christi corpus audit nominari, dum et illud de Virgine assumptum, et istud de materiali et virginali creatura consecratum, unus idemque artifex spiritus invisibili operatione in substantiam veræ carnis transfundit : carnis videlicet non cujuslibet, sed vere Christi de qua ipse ait : nisi manducaveritis carnem meam, non habebitis vitam in vobis. (Joan., VI, 54; saint Fulbert de Chartres, *Epist.* 3, *Patrol.*, t. 144, p. 494-495.)

Quod autem Patres dicunt, divinam et spiritualem carnem in sacrosanctis Mysteriis manducandam dari aliam ab ea quæ crucifixa est, intelligunt aliam exhibitionis modo, non substantia. (Louis de Blois, *Defensio fidei*, append. t. II. p. 670.)

Credimus igitur terrenas substantias, quæ in mensa Dominica, per sacerdotale mysterium, divinitus sanctificantur, *ineffabiliter, incomprehensibiliter*, mirabiliter, operante superna potentia, converti in *essentiam Dominici corporis*, reservatis ipsarum rerum speciebus, et quibusdam aliis qualitatibus, ne percipientes cruda et cruenta, horrerent, et ut credentes fidei præmia ampliora perciperent, ipso tamen Dominico corpore

à l'Eucharistie¹, et que là encore elle marche entre les extrêmes du sens littéral des Capharnaïtes et les extrêmes de ceux qui égarent la vérité du sacrement dans je ne sais quelle métaphore et quel

existente in cœlestibus ad dexteram Patris, inmortalis, inviolato, integro, incontaminato, illæso : ut vere dici possit, et ipsum corpus quod de Virgine sumptum est nos sumere, et tamen non ipsum. Ipsum quidem, quantum ad essentiam veræque naturæ proprietatem atque virtutem ; non ipsum autem, si species panis vini que speciem, cætera que superius comprehensa ; hanc fidem tenuit a priscis temporibus, et nunc tenet Ecclesia, quæ per totum diffusa orbem catholica nominatur. (Lanfranc, *de corp. et sang. Dom. c. XVIII*, Patrol. t. 150, p. 430.)

1. Est quidem corpus Christi ; sed non corporale, sed spirituale : est sanguis Christi ; sed non corporalis, sed spiritualis. Nihil igitur hic corporaliter, sed spiritualiter sentiendum ; corpus Christi est, sed non corporaliter ; et sanguis Christi est, sed non corporaliter.

At vero corpus quod mysterium Dei dicitur, non est corporale, sed spirituale : quod si spirituale, jam non visibile, neque palpabile. (Ratramn. *de corp. et sang. Patrol.*, t. 121, p. 152, c. LX et LXII.)

Ac per hoc unde vivunt angeli, vivit et homo, quia totum spiritale est et divinum in eo quod percipit homo.

Carnaliter manducantes, mortui sunt in æternum ; nos autem dum nihil carnale in eo sapimus, imo spiritale totum spiritualiter intelligentes in Christo manemus.

Bibimus quoque et nos spiritualiter ac comedimus spiritalem Christi carnem, in qua vita æterna esse creditur ; alioquin sapere secundum carnem mors est, et tamen veram Christi carnem

fantôme sans réalité. J'ajouterai encore que ces notions ont l'avantage de restituer leur vrai sens aux paroles des Pères que nous objectent nos adversaires, paroles très-difficiles à comprendre,

spiritaliter percipere vita æterna est. (S. Pascha, Radbert. *De corp. et sang.* Patrol, t. 120, c. v, p. 1280-1285.)

Quintum quod ex præcedenti sequitur, est quod Christus in Eucharistia sit impassibilis : esto enim species panis gladio transfigatur, lædatur, comburatur; Christi tamen corpus sub iis latens transfigi, lædi, comburi, imo tangi nequit; sicut si sub iisdem lateret Angelus, transfigi, lædi et tangi non posset imitare hanc Christi impassibilitatem. *Christus*, ait S. Thom. in opusculo de impassibilitate, *a nullo externo agente pati potest, non ab igne, non ab aqua, non a gladio, etc. Tu ergo, cum non possis esse impassibilis, esto tamen cum quadam impassibilitate patiens*, id est, sic fortiter patere, ut videaris esse impassibilis. (Cornel. a Lap. *In Prov.*, c. XXIII, t. 3, p. 657.)

Christi corpus in Eucharistia accipit spiritualementem modum existendi, ut quasi spiritus spiritualiter sit in puncto hostiæ. (Cornel. a Lap. *In Matth.*, c. XXVI, v. 26, p. 481.)

De Lugo (*De Eucharist.* disput. 5, sent. 7, n° 165, Cours complet de théologie de Migne, t. 23), Veronius (*Regula fidei catholicæ*, § XI, *ib.* v. 1) développent aussi très-bien le sens de cette présence spirituelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. — Nous renvoyons aux passages indiqués.

« V. Cusa (*de Pace fidei*, c. XVII, p. 878).

Saint Léon (*Ep.* 59, c. II, t. I, p. 868) dit, en parlant de l'Eucharistie, *in illa mystica distributione spiritalis alimonix*, et l'Église à la messe du deuxième dimanche de l'Avent, *Repleti cibo spiritalis alimonix*.

« La chair du Christ, dans l'Eucharistie, est un esprit vivi-

si l'on n'admet pas nos explications, qui sont le résumé de la tradition catholique; paroles au contraire très-faciles à saisir, si l'on ne craint pas de pénétrer avec une lumière sûre dans les parties les plus intimes du mystère. Sans doute, ces explications n'enlèvent pas tous les nuages nécessaires ici-bas pour notre foi, mais du moins, les nuages demeurent suffisamment éclairés, et l'âme entre-

fiant... Je ne dis pas ces choses pour détruire la nature du corps, mais pour montrer sa nature vivifiante et divine, *caro Domini spiritus vivificus est... quæ tamen non a me dicuntur, ut corporis naturam submoveam, sed ut illius esse vivificam divinamque virtutem ostendam.* (Saint Jean Damasc. *De fide*, l. IV. c. XIII, t. 1, p. 1151.)

« Si un auteur catholique dit que la chair du Christ est glorieuse et spirituelle, et qu'elle est présente spirituellement dans l'Eucharistie, il n'a pas la pensée, par ces mots *spirituelle* et *spirituellement*, de rien diminuer à la vérité de la chair du Sauveur, et à sa présence réelle sous le sacrement. » (Louis de Blois, *Defensio fidei*, appendix, t. 2, p. 669.)

« Si quispiam auctor Catholicus dicat, quod gloriosa et spiritualis caro Domini Jesu ibi spiritualiter adsit, nihil tamen per has dictiones *spiritualis* et *spiritualiter* diminueat de veritate ipsius carnis Dominicæ et vera ejus præsentia.

« Corpus (Christi) non corrumpitur quia spirituale est, et totum spirituale est quod celebratur in hoc sacramento. » (Saint Pasch. Radbert. *Epist. de corp. et sang.*, Dom. Patrol. t. 120, p. 4356.)

« Corpus Christi verum non est cibus corporalis, sed spiritua-

voit ce qu'elle doit un jour contempler très-clairement dans les splendeurs de la gloire.

§ 5

Il y a plus, mes très-chers Frères, cette transsubstantiation, telle que nous venons de l'exposer, n'est pas tellement une merveille propre au corps

lis... sensus non potest pertingere ad illius substantiæ cognitionem. » (Saint Thomas 4, sent. dist. XI, q. 1 t. 12, p. 209.)

Quoniam vero (Christus) dixit *hoc est corpus meum*, obtemperemus, credamus et spiritualibus oculis ipsum respiciamus, nihil enim sensibile nobis Christus dedit; sed sensibilibus quidem rebus, at omnia intelligibilia. Itidem et in baptisate : per rem nempe sensibilem aquam, donum confertur, intelligibile vero quod perficitur, generatio et renovatio. Si enim incorporeus esses, nuda et incorporea tibi dedisset ipse dona; sed quoniam anima corpori conserta est, in sensibilibus intelligibilia tibi præbet. (*Hom.* 82, in *Matth.*, n° 4, t. 7, p. 889, édit. Gaume.)

Ce passage de saint Chrysostome est décisif pour la question qui nous occupe en ce moment : « tout est spiritualisé dans l'Eucharistie, les accidents seuls appartiennent au monde sensible. Οὐδὲν αἰσθητὸν παρέδωκεν ὑμῖν ὁ χριστός· ἀλλ' αἰσθητοῖς μὲν πράγμασι, πάντα δὲ νοητά.

Cette homélie est citée au Bréviaire Romain. (Dim. de l'Oct. de la Fête-Dieu) ce qui lui donne un caractère tout particulier d'autorité.

de Jésus-Christ, qu'elle ne puisse s'opérer ailleurs quand Dieu le voudra. Elle pourrait avoir lieu, dit saint Thomas, pour toute substance en laquelle par la vertu divine le pain se transsubstantierait, et le pouvoir de Dieu sous ce rapport est illimité¹.

Le Verbe, dit saint Ambroise, a une toute-puissance de transsubstantiation générale, *Verbum increatum est rerum transsubstantiativum*², il pourrait, dit saint Cyrille, changer comme il le voudrait et en ce qu'il voudrait les essences des créatures, *adeo viribus præpotens, ut rerum etiam extantium naturas in quod voluerit citra difficultatem transformat*³. — Allons encore plus loin, et poussons jusqu'à ses dernières limites la hardiesse de l'affirmation : le Christ, disent les Théologiens⁴,

1. Saint Thomas 4. dist. 40, q. 1, art. 4, t. 12, p. 493, 1, dist. 32, q. 3, art. 2, t. 9, p. 430. — Suarez, *De Euchar.* disp. 50, S. 40, n° 1, t. 21, p. 180.

2. Cité par Albert le Grand, *De Euchar.* dist. 6, Tract. 2, c. 11, t. 21, p. 418.

3. Cyrille Alex. *in Amos*, c. LXXXI, t. 4, p. 570.

4. Suarez, *De Incarn.* disp. 32, sect. 4, t. 18, p. 479. — Alex. Hales. *De Euchar. De Off. Missæ*, 3^e p. t. 4, p. 184. — V. aussi De Lugo, *De Euchar.* disp. 7, sect. 10, cours complet, t. 23, p. 297-302.

aurait pu, en étendant le mystère Eucharistique, être présent par la substance de son corps dans l'univers tout entier ; il aurait pu établir que l'univers tout entier serait une matière convenable pour la confection du divin Sacrement : il ne l'a pas voulu, mais il l'aurait pu.

Ah ! mes très-chers Frères, quand on se place sur ces hauteurs, que les objections de l'esprit humain paraissent étroites et mesquines ! Que j'aime à voir le Dieu que j'adore, que j'aime à contempler le Verbe de Dieu, planant sur toute la Création, baignant tous les êtres, comme un fluide générateur et tout-puissant, ayant la faculté, non-seulement de créer, mais de modifier, de changer, de transformer toutes les substances créées, qu'il tient dans sa main comme un physicien tout-puissant qui aurait un droit illimité de vie, de mort, de mutation sur tous les éléments soumis à son action souveraine. Et quand vous me faites de ces petites objections d'une raison écourtée, il me semble voir un enfant qui trace sur la plage je ne sais quel château de cartes en guise de digues, et qui commanderait à la mer d'avoir à

ne point les franchir, quand elle arrive belle, majestueuse, dans toute la plénitude de sa force, élevée comme une montagne flottante, et marchant comme une armée qui ne sait pas reculer. Pauvres humains ! vous élevez aussi des digues contre la puissance de Dieu : et vous êtes là tout fiers sur le sable de la plage, prétendant que l'Océan de la puissance infinie ne pourra pas les renverser, vous lui tracez fièrement ses limites ; et déjà je vois cet Océan qui mugit, et, qui d'un seul bond va franchir vos petites constructions, dont il ne restera pas même ce qu'il reste des épaves promenées par une tempête furieuse. Si vous en êtes étonnés, c'est que vous avez oublié le nom de Celui qui ne tient aucun compte de vos calculs ; vous avez oublié qu'il s'appelle le Seigneur, qu'il est le Dieu Souverain, et par-dessus tout, le Maître auquel rien ne résiste, *cui nomen est Dominus, et Deus, et insuper omnipotens*¹. Le mystère de l'Eucharistie vous effraye et vous scandalise ! que serait-ce donc, si le Verbe avait usé et usait du pou-

1. Cyrille Alex., *Ubi supra*.

voir qu'il possède sans mesure, de changer les natures les unes dans les autres, de changer s'il le voulait, toutes les substances en la nature du corps de son Christ ¹? *Verbo inest virtus transsubstantiandi... idem contingeret in quidquid aliud panis divina virtute transsubstantiaretur* ²?

§ 6

Et ne remarquez-vous pas un mystère semblable dans l'ordre naturel, un mystère que vous foulez tous les jours aux pieds sans le remarquer et qui rappelle l'Eucharistie : tant il est vrai que profondes et intimes sont les harmonies silencieuses de la Création et de la sphère la plus élevée du monde surnaturel ! Heureux celui qui sait les entendre ! La pensée que je vais indiquer se rapporterait peut-être plutôt à la troisième partie de

1. Un protestant s'est écrié dans un magnifique langage :

« Tous les objets terrestres peuvent se convertir au pain et au vin de la vie éternelle. » (Novalis, cité par le *Correspondant*, t. 37, p. 517, 25 janvier 1856.)

2. Saint Thomas 4, dist. 42, q. 1, art. 1, t. 42, p. 239, — 4, dist. 32, art. 2, t. 9, p. 430.

cette Instruction, mais je l'ajoute ici parce qu'elle me semble se lier intimement avec ce qui précède. Que fait le laboureur en jetant la semence dans la terre? Vous n'y avez peut-être jamais pensé! Eh! bien, il prépare un véritable mystère Eucharistique dans l'ordre naturel. Il donne au grain de blé, en vertu de la fécondité du sol, la faculté de se multiplier, de s'assimiler par la sève les éléments de la terre, de changer ces éléments en sa propre substance, d'opérer un vrai prodige de transsubstantiation dans l'ordre naturel¹ : il lui donne le pouvoir de constituer la poussière des champs grain de blé à son tour, et cela dans des proportions de nombre que la pensée peut prolonger à l'infini! Cependant la substance du blé reste toujours la

1. Origène a sur ce sujet des pensées que nous nous reprocherions de ne pas reproduire. Ce grand Docteur les applique à la résurrection; mais elles nous semblent convenir aussi au mystère de l'Eucharistie; chacune des paroles que nous allons traduire décrit presque le phénomène de la transsubstantiation : « La puissance séminale du grain de blé, une fois jeté dans le sein de la terre, saisit la matière qui l'environne, elle la pénètre, elle s'empare de ses accidents (*illius correpta specie*, τοῦ εἶδους; elle communique ses propriétés intimes (*δυνάμειον*) aux quatre éléments; elle dompte comme un vainqueur leurs qualités

même : elle n'a dans son essence ni augmenté ni diminué ; et si, au moment où je vous parle, tous les greniers de l'univers étaient brûlés, et qu'un seul grain de blé eût échappé à l'incendie, la substance du blé serait aussi complète, aussi entière qu'auparavant, et pourrait, confiée à la terre, renouveler les mêmes prodiges d'une multiplication indéfinie. Dites que cela est un mystère, mais dites aussi que cela se réalise tous les jours sous nos yeux ! Devons-nous être étonnés de retrouver un mystère semblable sur les hauteurs du monde surnaturel, *neque Christus aut generatur, aut mutatur, aut augetur, sed in sua substantia totus permanet* ¹. Et, n'oubliez pas que par un singulier et merveilleux rapprochement, le Verbe de

propres, et les change en cette *force* qu'elle apporte avec elle. »

In Psal., t. 2, p. 4097, édit. Migne. — Pour mieux comprendre le rapprochement de chacune de ces expressions, qu'on veuille bien se rappeler, que la substance d'après l'enseignement de la philosophie, n'est qu'une *force*, et que le mot grec *ποιότης* signifie *force* : *non qualitate aliqua quam græci ποιότης vocant... illa vis quam qualitatem esse diximus.* (Cicéron, *De natur. deor.*, l. II, c. XXXVII, p. 485. — *Acad.* 2, l. I, VII, p. 453, édit. Lemaire.

1. Cat. Romain, lieu cité.

Dieu s'appelle une semence, *Semen est verbum Dei*. Est-ce que la semence de l'éternité, est-ce que Celui qui a communiqué leur féconde activité à tous les germes terrestres n'aurait pas la même énergie qu'un atome de blé matériel ¹ ?

Nos Pères dans la foi aimaient à étudier ces symboles et ils y voyaient des preuves continues de nos croyances, preuves que la nature elle-même nous fournit ², et qui ne peuvent pas être soupçonnées d'avoir été inventées par les

4. « Il est évident, dit saint Thomas, que le grain de blé se multiplie par une transsubstantiation des éléments du sol. » (3^e p. q. 44, art. 4, ad 4^{um}.)

Ad quartum dicendum quod multiplicatio panum non est facta per modum creationis, sed per additionem extraneæ materiæ in panes conversæ. Unde Augustinus super Joan. (tractat. XXIV, parum a princ.) dicit : *Unde multiplicat de paucis granis segetes, inde in manibus suis multiplicavit quinque panes*. Manifestum est autem quod per conversionem grana multiplicantur in segetes.

2. « La nature elle-même, dit Albert le Grand, change les substances les unes dans les autres : dans la vigne, l'eau se change en vin, et par le travail de l'abeille, le suc des fleurs se change mystérieusement en miel, *natura unam substantiam mutat in aliam, sicut in vite aqua mutatur in vinum, et operâ apium succus florum per secreta naturæ mutatur in favum*. » (De sacram. altaris, Inter opusc. S. Thomæ, op. 58, p. 48.)

hommes : « Il n'y a rien d'étonnant, dit Albert le Grand, si Dieu conserve sa chair de telle façon que la communion des fidèles ne la diminue point ni ne la consume.... Nous en avons une preuve dans la nature : il y a six mille ans que les hommes mangent le pain de froment, et cependant, non-seulement le blé ne diminue pas, mais il y en a beaucoup plus qu'à l'origine. Si donc, au moyen de l'agriculture, Dieu conserve et multiplie ainsi les semences, pourquoi s'étonner du mystère eucharistique ¹? » — « Dans chaque semence, dit saint Augustin, il y a *une force cachée et harmonique* qui possède la propriété de tout attirer à elle.... à l'extérieur le germe n'a qu'une faible apparence, mais au dedans se trouve une énergie secrète qui transforme la matière soumise à son action et qui prépare le fruit, *in grano numeri seminum latent ; abjectum nescio quid apparet oculis, sed vis convertens in se materiam et*

1. *De sacram. altar.* Inter. opusc. S. Thomæ, opusc. 69, c. IX, p. 63, édit. Romaine.

Cet opuscule est dans les œuvres d'Albert le Grand (t. 42, p. 249. — V. le P. Echard, t. I, p. 175.)

proferens fructum abscondita est ¹. » Et c'est ainsi, dit ailleurs saint Augustin, que s'explique encore le miracle des pains dans le désert : ces pains étaient comme une semence qui ne fut pas confiée à la terre, mais qui, dans les mains du Christ, produisit des merveilles encore plus étonnantes que s'ils avaient emprunté leur féconde multiplication aux entrailles de la terre ². »

Voyons d'une manière plus spéciale dans une troisième réflexion quels sont les symboles de l'ordre naturel qui peuvent nous faire, sinon comprendre, du moins pressentir l'Eucharistie.

III

§ 1

La science humaine est l'état d'enfance : tou-

1. Saint Augustin, *In Ps.* 59, n° 9, t. 4, p. 829.

2. Saint Augustin, *In Joan. Evang.* (Tract. 24, n° 4, t. 3, p. 4959.)

tefois, l'enfant balbutie dans un langage incomplet ce qu'il redira plus tard avec toute la maturité et la lumière de la raison. « Faisons donc nos enfances, dit saint François de Sales, puisque nous sommes enfants ¹ ; » un jour, dans le ciel, nous ferons la vraie théologie du Verbe. Et quoique le mystère de l'Eucharistie soit au-dessus de toutes les merveilles de la nature, essayons au moins d'en entrevoir quelques images dans le miroir de la Création ². La comparaison n'est point

1. Saint François de Sales, lettre 754, p. 540.

2. Dans un traité imprimé parmi les opuscules de saint Thomas, on lit ces paroles : « Verum est autem quod omnes errores infidelium non solum per sacram Scripturam, sed etiam per rationes possunt elidi, et multæ etiam suasiones bene per rationem naturalem inveniuntur, quibus intellectus fidelium jam credentium adjuvatur et confortatur, ad veritatem clarius et obnoxius amplectendam. Ut igitur ad propositum veniamus, intendimus ostendere aliqua mirabilia, et etiam miracula maxima pro sacrosancto Eucharistiæ sacramento, et subjungere aliquas rationes, exempla mirabilia, et quodammodo illis similia in Scriptura, et etiam in natura per ea quæ fidei rationabiliter non incredibilia esse videntur.

Videmus quoque continue quod homo comedit panem, et in corpore suo convertitur in carnem : bibit vinum, et convertitur in sanguinem, et istud est commune hominibus et jumentis, quod eorum cibi et potus in carnem et sanguinem convertuntur. Si ergo Deus dedit talem potestatem ventri et stomacho

la vue directe de la vérité, mais c'est le langage le plus en harmonie avec notre double nature; c'est une véritable voix de Dieu, c'est la poésie d'en haut, c'est la vraie littérature du ciel, puisque, comme l'a dit le Docteur angélique, ce qui existe en Dieu d'une manière spirituelle est écrit en caractères sensibles sur la Création matérielle, *ra-*

animalis, non est mirandum si talem potestatem etiam contulit suo vicario, ut mediante verbo Dei, virtute divina, quæ omnia in omnibus operatur, conversionem et mutationem efficiat supradictam. Et hanc similitudinem ponit Joannes Damascenus (lib. 4, cap. 5), dicens : Sicut panis et vinum transeunt per nutrimentum in carnem et sanguinem animalis, ita panis propositionis, id est, qui ponitur in altari, et vinum cum aqua, transeunt in corpus Christi quod prius non erat.

Non debet ergo incongruum apparere, si verbum divinum a sacerdote prolatum accipiat eandem virtutem, et etiam majorem à Deo, quam accipiat natura, id est, vis insita rebus, per quam in animali cibus et potus in carnem et sanguinem convertuntur.

(Opusc. 59, c. 1, p. 61, 4, k).— Le P. Tournon dit que cet opuscule, quoiqu'il n'appartienne pas à saint Thomas, renferme « tous les principes du Docteur angélique. » (*Vie de saint Thomas*, l. VI, c. VI, p. 743.)

Nam cum panem, et vinum in humanam carnem, et sanguinem vi naturæ quotidie immutari animadvertamus, facilius adduci possumus hac similitudine, ut credamus, panis, et vini substantiam in veram Christi carnem, in verumque ejus sanguinem cœlesti benedictione converti. (*Cat. Conc. Trid.*, p. 190.)

tiones rerum, quæ sunt intelligibiliter in Deo, sunt sensibiliter in creaturis corporalibus ¹. Étudier la vérité dans une comparaison, c'est donc épe-ler plus ou moins parfaitement dans le livre de Dieu, et comme l'a dit Tertullien, on peut avec les lumières naturelles pénétrer dans les choses de Dieu, pour rendre témoignage à la vérité ². » D'ailleurs, nous allons le voir, telle a toujours été la méthode des Pères et des grands théologiens de l'Église ³.

1. Saint Thomas, *In Ep. ad Hebr.* c. IX, lect. 4, t. 7, p. 429.

2. Tertullien, *De resurr. carn.* c. IX. — V. *inter. opus.* S. Thomæ, *opusc.* 59. c. VIII, p. 63, FG, édit. Romaine.

3. Le P. Faber développe très-bien ces idées : Dieu est caché partout dans la nature comme dans l'Eucharistie ; la nature est la manifestation de Dieu ; *les lois naturelles sont comme les accidents sacramentels, elles voilent Dieu.* Citons quelques fragments.

« La présence de Dieu dans le Saint-Sacrement est l'image de sa présence dans la nature, et de celle par laquelle il nous confère la grâce, et elle n'est accessible à aucune objection qui n'attaque aussi les deux autres. Ainsi, en réfutant les objections faites contre la doctrine du Saint-Sacrement, nous continuons à ouvrir sans cesse à la dévotion de nouvelles mines, où l'esprit et le cœur s'enrichissent également. »

« Considérée à la pâle lueur de la raison, aussi bien qu'à l'éclatante lumière de la révélation, la Création tout entière s'étend devant nous comme une vaste région, dont chaque point sert de retraite à Celui qui l'a faite. Pour Dieu, se révéler, c'est

§ 2

Il est un phénomène parfaitement connu en histoire naturelle, c'est la pétrification : par suite

se cacher. Il semble que ce soit une nécessité de ses incompréhensibles perfections, une conséquence inséparable du mystère de l'infini s'abaissant à se révéler à la créature finie. » (*Le Saint-Sacrement*, l. III, t. 2, p. 7, trad.)

« La Création expose à nos yeux la magnificence si variée de ses attributs, et cependant nous ne le voyons point, nous ne pouvons nous assurer de sa présence. » (P. 8.)

« En vérité, il est presque aussi caché sous le voile de la nature extérieure que dans le sanctuaire de son essence inaccessible, presque aussi incompréhensible dans ses opérations extérieures que dans ses perfections intrinsèques. » (*Ibid.*)

« Toutes les manifestations de Dieu, comme le Saint-Sacrement, sont en même temps des voiles derrière lesquels il se dérobe à nos yeux. Partout Dieu se cache ; partout, quand il est à l'œuvre, il s'enveloppe d'un profond mystère ; partout il jette un voile entre lui-même et les regards observateurs de ses créatures ; chercher, c'est partout la loi de la terre ; la vision n'est la loi que du ciel ; partout dans ce monde, croire c'est voir, mais la vision n'est pas la foi. Telles sont les voies de Dieu. » (P. 25-26.)

« À quoi tendent toutes ces remarques, sinon à faire voir qu'en vertu de la double loi de la perfection du Très-Haut et de notre propre imperfection, toutes les fois que Dieu se révèle à nous, en réalité il se cache aussi ? Il n'est point visible, à moins qu'il ne daigne s'éloigner de la lumière et se plonger dans

de cette opération, la substance d'un corps est entièrement changée, et cependant la figure et la

l'ombre. Ainsi la nature est dans sa sphère une manifestation divine analogue au Saint-Sacrement. Les lois naturelles sont comme les accidents sacramentels : elles voilent Dieu. Nulle part dans la nature il n'existe avec ses véritables dimensions ; l'exiguité de la nature est semblable à l'exiguité de l'hostie. Nul n'est forcé de le voir, s'il n'en a le désir ; nul ne peut le voir, si son cœur n'y est préparé. Les difficultés qu'on rencontre dans la nature fournissent des armes contre Dieu, de même que les difficultés qu'offre le Saint-Sacrement sont les raisons sur lesquelles une foule de gens se fondent pour rejeter cette doctrine. Les mêmes chances d'erreur se retrouvent dans l'un et dans l'autre cas, ainsi que la même contradiction apparente avec le témoignage des sens que nous rencontrons si souvent dans les vérités de la science physique, comme lorsque l'on vient nous dire que la terre tourne autour du soleil, tandis que nous voyons le soleil tourner autour de la terre, ou bien quand on nous assure que notre planète opère sa révolution sur tous les points de sa surface avec une vitesse incroyable, de l'ouest à l'est et que cependant une balle jetée du haut d'une tour très-élevée tombe au pied du monument, au lieu d'être laissée à une grande distance en arrière. Il semble contraire à nos sens que le mouvement circulaire de la terre soit imprimé à la pierre aussi bien que le mouvement perpendiculaire de haut en bas qu'elle subit en vertu de la loi de la gravitation. Les déviations et les irrégularités des corps planétaires correspondent aux phénomènes que les hommes regardent comme des imperfections indignes de Dieu dans le Saint-Sacrement. Cependant ils ont traité la nature comme ils avaient traité l'Eucharistie. » (P. 38-39. — V. l'édition de Londres, l. III, p. 320, 321, 328, 344, 352-354.)

couleur restent les mêmes ¹. Ainsi un tronc d'arbre cesse d'être du bois, devient pierre dans ses parties les plus intimes, et la forme et la couleur du bois demeurent si bien conservées que l'œil est souvent trompé, et croit à peine au changement de la première substance, parce que les accidens extérieurs semblent encore accuser sa présence. Il y a plus, le bois est tellement changé en pierre, que cette modification essentielle a atteint les parties ligneuses les plus ténues, les fibres les plus imperceptibles, en leur conservant toutefois la forme intérieure, les détails anatomiques et la couleur du tissu primitif. « C'est une preuve, dit un célèbre théologien, que même dans l'ordre naturel une substance tout entière peut être changée, sans qu'il y ait rien de modifié dans sa forme extérieure ². » — Voyez

1. Certum est quod sunt quædam aquæ in quibus lignum convertitur in lapidem, vel petram, unde optimæ cotes fiunt. (*Inter. opusc.*, S. Thomæ, opusc. 59, c. II, p. 62.)

2. Le P. Perrone, *De Euchar.* 1. p. c. 1, t. 2, p. 207, édit. Migne. — V. Leibnitz, *Systema theol.*, p. 102, « Idem (Deus) efficere potest ut eadem res diversas dimensiones qualitatesque simul habeat.

un phénomène dans un ordre presque inverse, mais se rattachant à la même série de pensées. Dans la photographie, ce n'est pas la substance, ce sont, du moins en partie, les accidents du corps qui se multiplient d'une manière indéfinie, en demeurant en un sens les mêmes ; les accidents, c'est-à-dire la forme du corps, ses linéaments, sa pose, sa physionomie, son attitude, et en certains cas, sa couleur. On voit les choses, les personnes, on voit l'extérieur des objets, aussi véritablement que si on en avait le spectacle vivant : on fait un voyage dans les pays étrangers, on découvre les sites, les monuments, les montagnes, les rochers abruptes : c'est l'objet multiplié et toujours le même qui pose devant vous. Et ce que vous contemplez ainsi se trouve reproduit en toutes les parties du monde, ce que vous admirez dans votre cabinet excite aussi l'étonnement de l'Américain et de l'Asiatique : pendant des millions d'années, on pourrait ainsi tirer des épreuves et les disséminer partout avec une étonnante profusion. Sans doute, ces comparaisons sont des rapprochements plus ou moins impar-

faits ; il existe de profondes différences avec le mystère eucharistique : mais ces rapprochements ont leur utilité, quand ils ne serviraient qu'à nous étonner par la vue des merveilles dont la nature est tous les jours si prodigue, et à préparer nos esprits à des croyances d'un ordre plus élevé.

§ 3

« Tous les jours, dit un saint Docteur, nous voyons l'homme prendre le pain et le vin, et les changer en sa propre substance ¹ ; » pourquoi la parole et la puissance de Dieu n'auraient-elles pas la même vertu que notre organisme ². Vous n'avez peut-être jamais réfléchi à ce phénomène

1. Albert le Grand, *Inter. opera*, Thomæ, opusc. 58, c. XI, p. 48, E.

2. « Videmus quoque. (*Inter. opusc.* S. Thomæ, opusc. 59, c. II, p. 62.) V. le texte plus haut, p. 234.

« Non ergo (*Ibid.*)...

« Cum panem et vinum (Cat. Conc. Trid., p. 490.) V. le texte, p. 235.

— V. saint Jean Damascène. *De fide*, l. IV, c. XIII, t. p. 4446.

— V. Guitmundus, *Patrol.* t. 449, p. 4434.

quotidien, à cette opération incessante de notre vie matérielle? C'est une des images de la nature qui se rapproche le plus du mystère de l'Eucharistie. Tous les jours en prenant votre repas vous vous assimilez le pain et le vin, c'est-à-dire que ces deux substances sont introduites dans vos organes, et là, par une vertu merveilleuse et inexplicable, elles sont changées, elles subissent une étonnante métamorphose, elles deviennent la substance même de l'être humain, elles sont animées par le souffle de l'âme, marquées de son sceau divin; elles semblent se spiritualiser, elles se nomment à juste titre les messagères de nos pensées, les coopératrices de nos actes les plus intimes et les plus immatériels. En face de ce prodige continuel, qui s'opère tous les jours devant vous, je vous demande : osez-vous refuser au Verbe de Dieu, sur les éléments du pain et du vin, le pouvoir qu'il a lui-même accordé aux fibres de votre constitution organique et que vous exercez à chaque instant d'une manière aussi énergique que facile? *Si ergo Deus dedit talem potestatem ventri et stomacho animalis, non*

est mirandum si talem potestatem etiam contulit suo vicario.

Saint Grégoire de Nysse développe sur ce sujet les plus belles réflexions, et je ne puis m'empêcher d'admirer, avec quel mystérieux instinct de vérité, les Pères de l'Eglise savaient trouver dans les phénomènes les plus simples et les plus ordinaires de la nature, le symbole de nos plus sublimes croyances. Il semble qu'ils avaient la pensée constante de scruter les phénomènes du monde naturel, et de les suspendre comme une lampe d'argent pour éclairer en dessous les phénomènes supérieurs du monde céleste, *caligo tenebrosa, et lampas ignis transiens*¹. Je résume ainsi la pensée du saint Docteur² : le pain et le vin sont la base, la racine du corps humain, c'est le corps humain en puissance, comme parlent les philosophes : car ce pain et ce vin que je viens de prendre vont se changer par une vertu naturelle en ma propre substance, et devenir mon corps. Je puis donc les

1. *Gen.* xv, 17.

2. Saint Grég. de Nys. *Orat. catech.* c. xxxvii, t. 2, p. 94-97, édit. Migne.

considérer comme les premiers éléments de mon être matériel, et ces éléments n'ont besoin que d'un travail préparatoire, pour devenir la substance de l'homme. Or, Jésus-Christ, vivant sur la terre, avait une organisation, il est vrai, plus parfaite que la nôtre, mais cependant semblable à la nôtre : par conséquent, il prenait le pain et le vin pour soutenir sa vie ; et ces deux substances, par une opération naturelle, se transformaient tous les jours en la substance corporelle du Fils de Dieu ; et comme ce corps divin était animé par la vertu du Verbe éternel, cette merveilleuse transformation de la nourriture avait pour terme Jésus-Christ lui-même. Je n'ai donc aucune répugnance à admettre, que le pain se change aujourd'hui au corps du Verbe : c'est une opération analogue à celle qui avait lieu autrefois dans l'humanité sainte du Christ : seulement, elle ne se produit pas comme autrefois avec lenteur, et par le travail de l'assimilation corporelle : c'est le résultat instantané de la parole du Tout-Puissant. Et si le Christ opère ce prodige, c'est pour mieux s'unir à nous, c'est pour nous changer en sa propre na-

ture; car il ne pouvait entrer dans notre corps pour ne faire qu'un avec nous, à moins que par la nourriture et le breuvage, il ne fût mélangé à nos propres entrailles, *fieri non potest ut sit intus aliquid ex corpore, nisi per esum et potionem misceatur visceribus* : et il opère cette union afin que l'humanité soit déifiée par ce rapprochement et cette fusion intime avec la Divinité, *ut communionem divinitatis simul etiam deificetur humanitas..... se per carnem inserit omnibus credentibus, commixtus et contemperatus corporibus credentium.*

§ 4

Mais montons encore plus haut, et voyons si dans les régions les plus élevées de l'homme ne se trouverait pas un symbole encore plus parfait de l'Eucharistie. — Roi de la nature, pour te dévoiler les mystères divins, je suis obligé de pénétrer le sanctuaire le plus intime de ton âme, et de te révéler ainsi à toi-même ta propre grandeur. Tout se touche ici-bas, il existe un

rapport entre l'infini et le grain de sable : à combien plus forte raison entre l'homme et Dieu puisque l'homme est de race divine, *nos ergo cum genus simus Dei*.

Dieu est puissance, c'est le Père ; il est intelligence et pensée, c'est le Fils ; il est amour, c'est le Saint-Esprit. De même l'homme existe, il connaît, il aime : l'existence est comme la puissance de son être ; mais cette puissance serait aveugle si elle ne se connaissait pas, et si l'amour, comme un lien mystérieux, ne venait unir la puissance de mon être avec cette autre face qui est l'intelligence, mon âme serait divisée et c'est au contraire dans l'unité de ces trois facultés, que réside la puissance du moi humain. L'homme est donc une trinité vivante, trinité dérivée, pour emprunter le langage des Docteurs, image de la Trinité une et indivisible. — Isolons par la pensée la faculté qui donne à l'homme une ressemblance spéciale avec le Verbe de Dieu : je veux dire l'intelligence. L'homme peut penser : c'est par cette sublime faculté qu'il se rapproche de Dieu, et les Pères enseignent que l'homme, en sa qualité

d'être raisonnable, est semblable au Verbe de Dieu, qu'il est l'ombre du Verbe. Par la pensée, l'homme est plus grand que les cieux matériels : par la pensée, il peut monter sur le trône de Dieu et dire au Verbe : je suis un reflet de vos splendeurs. Cette pensée qui fait la gloire de mon être, je puis la retenir à l'intérieur, en nourrir mon âme et la conserver comme le secret de ma vie. Je puis aussi lui donner un corps, l'incarner dans un son, la produire à l'extérieur et la verser autour de moi comme une effusion de mon être : alors je forme comme une image de l'Incarnation. Écoutez les Pères et admirez comment ces idées qui paraissent neuves à notre époque, sont anciennes et vieilles comme la tradition catholique. « La parole que je vous communique, disait saint Augustin, je l'ai d'abord possédée en moi-même dans le silence : puis elle s'est écoulée en vous, et cependant, elle ne m'a point quitté. De même, le Verbe s'est montré sous une forme sensible, et cependant, il n'a point quitté le sein de son Père.... Ma parole intérieure était en moi, puis elle s'est produite sous forme de

voix; de même le Verbe de Dieu était dans le sein de son Père, et il s'est manifesté dans la chair ¹. »

« La parole intérieure qui se cache dans le sein de l'homme, dit saint Thomas, se manifeste par une expression sensible; de même le Verbe qui était caché dans le sein du Père s'est manifesté dans sa chair ². » — « Il y a, dit saint Bonaventure, les plus grands rapports entre la pensée humaine et le Verbe de Dieu. Le Fils procède naturellement du Père, il est semblable à lui; de même la pensée procède naturellement de l'âme; elle est semblable à l'âme, elle a même reçu le nom de conception de l'âme.... L'homme dispose tout par sa pensée, de même Dieu a tout disposé par son Verbe. Enfin la pensée de l'âme s'unit à la voix pour être manifestée, et cette union s'opère sans que la pensée se change en voix et quitte le siège de l'âme. De même, le Verbe éternel s'est uni à la chair, et cependant, il ne s'est

1. Saint Aug. *Serm.* 119, t. 5, p. 852-853, édit. Gaume. — V. encore *serm.* 187, p. 1286.

2. Saint Thomas in *Ep.* 4, ad Tim., c. III, lect.. 3, t. VII, p. 265.

point changé en chair ; il est demeuré tout entier dans le sein du Père ¹. »

C'est ainsi, mes très-chers frères, que les Docteurs de l'Église ont toujours compris l'enseignement de la religion, ils allaient chercher dans l'intelligence des grandeurs de l'homme, la preuve de la vérité et de la grandeur de la religion. Cette méthode a un double avantage : elle relève l'homme à ses propres yeux, et il semble que les clartés chrétiennes soient plus vives sur ces hauteurs.

Il existe donc de profonds et intimes rapports entre la pensée humaine et le Verbe de Dieu, entre la pensée humaine incarnée dans un son, et le Verbe de Dieu incarné dans une chair mortelle ². Sans doute, on regrette, dans toutes ces

1. Saint Bonav., 4, sent. dist. 27, 2^o p. art. 4, q. 4, t. 4, p. 465, édit. Venise. — V. le discours de saint Théodote au Concile d'Ephèse, Labbe Concil., t. 3, p. 4042-4047, et inter opera. S. Cyrilli Alex. t. 10. édit. Migne.

2. Écoutons encore la voix d'un pieux archevêque du moyen âge, et admirons avec quelle sagacité nos pères savaient comprendre ces merveilleuses analogies :

Cum simul mille celebrentur missæ, et sicut ipsi consentiunt, in omni missa est totum corpus Christi (dividi enim posse

comparaisons, la distance qui sépare le fini de l'infini ; aussi les Pères qui développent cette sublime doctrine, nous avertissent qu'il y a des différences essentielles entre les deux termes de comparaison, comme du reste dans toutes les relations que l'on veut établir entre Dieu et la créature : mais ce sont des emblèmes qui insinuent les mystères divins, *tamen vobis aliqua*

corpus Domini et ipsi negant) aut mille tunc erunt Christi corpora, aut fatebuntur nobiscum, uno eodemque tempore, mille in locis unum idemque Christi corpus totum et indivisum posse haberi. Sed mille Christi corpora nec ipsi dicunt. Restat ergo ut in mille missis eodem tempore, unum idemque corpus Christi et indivisum esse credere debeant. Similiter igitur et in una hostia, et si videatur quasi in plures partes dividi : nullam tamen in eis dividi carnem attendimus, quia quod omnes simul junctæ, id ipsum singulæ separatæ sunt, totum Christi corpus. Nec cuiquam incredibile id debet videri. Quotidiano enim experimento cognoscimus quia intellectus noster, id est verbum cordis nostri, *cum illum quodammodo voce vestimus*, ut qui in corde nostro latens nobis solus cognitus erat, per vocem aliis etiam manifestari possit eodem tempore et totus in corde nostro remanet, et totus æque mille hominibus cum assumpta voce sua quantum in se est, ita apparere potest, ut non solum ipse simul omnium corda collustret, sed aures etiam cunctorum ipsa qua vestitus est voce, eodem tempore tota et indivisa perstringat. Si igitur humano verbo Deus tantum præstitit ut non solum ipsum, sed etiam vox, qua quodammodo vestitur, ad

similitudine, insinuandum ¹. Le Verbe de Dieu, disait l'Ange de l'École, est l'expression première et comme la fontaine de tous les verbes humains, de toutes les paroles qui rendent la pensée, *Verbum est expressio omnium verborum, quasi fons quidam* ²; or, les ruisseaux ressemblent à la source.

§ 5.

Mais avançons dans cette voie d'un lumineux enseignement; et de ces ressemblances avec le

mille homines eadem simul totaque pertingere valeat : nemo hoc ipsum de omnipotentis Dei unico et omnipotente et coæterno Verbo, *et de carne ejus, quam similiter ut nobis ipsum Verbum appareret, vestivit*, et si capere non possit, habere incredibile debet, quod de fragilissimo et transitorio verbo hominis et momentaneis vocibus vixque existentibus et nunquam prævalet capere, et tamen pene semper experimento habet. »

(Guitmundus arch. Aversan. de *corp. sang. dom.* l. 1, Patrol., t. 149, p. 1435.)

1. Saint Aug. *Serm.* 119, n° 7, t. 5, p. 852.

2. Saint Thomas, *In Joan.*, c. 1, l. 1, t. 3, p. 357. — In Ep. ad Hébr. c. IV, l. II, t. 7, p. 390.

mystère de l'Incarnation ¹, allons à des rapprochements analogues avec l'Eucharistie. Je traduis, en les résumant, plusieurs passages de saint Augustin.

« Remarquez les mystères de ma parole, dit ce saint Docteur : je nourris vos âmes lorsque je vous parle et je vous nourris avec ma pensée qui s'est incarnée dans ma voix. Si je vous servais une nourriture purement matérielle, elle n'arriverait pas tout entière à chacun de vous, mais il faudrait la diviser par fragments, et chacun recevrait d'autant moins que plus grand serait le nombre des convives. Il n'en est pas de même de la nourriture morale que vous apporte ma parole. Je dis à vos âmes : recevez, prenez, nourrissez-vous. Vous recevez le pain de l'intelligence et il n'est point divisé : ce que je dis appartient tout entier à tout le monde, et tout entier à chacun..... mes auditeurs ne divisent

1. V. saint Aug., *Sermon 449*, n° 7, t. 5, p. 852-853. — Saint Athan. cont. Arian. *serm.* 2, n° 35, 36, t. I, p. 502-504, édit. Ben. — Saint Thomas, *De Virtut.* q. 4, *De Verbo*, art. 4, t. 16, p. 209.

pas mon discours, en sorte que l'un prenne la première partie, l'autre la seconde, ou que chacun se partage les syllabes. Non, mais un seul entend tout, deux entendent tout, plusieurs entendent tout, sans manquer une lettre, et si le nombre des auditeurs augmente, il ne s'opère aucune division. Ma parole suffit à tous et chacun la reçoit intégralement. Votre oreille se prépare à entendre et l'oreille de votre voisin, qui écoute aussi, ne vous porte aucun préjudice ¹..... Voilà les mystères que me révèle mon intelligence sur les effets de ma voix ; est-ce que j'oserais contester au Verbe de Dieu le droit de me donner les mêmes assurances sur la puissance de sa chair ? *si hoc fit de Verbo sonante, quanto magis de Verbo omnipotente* ¹. Et d'autant plus que, selon le langage du même Docteur, la chair du Christ est

1. Saint Aug. *In Joan*, c. 1, l. 1, t. 3, p. 355-357. — Suite des passages de saint Aug. sur ce sujet, S. 28, t. 5, p. 213, 214, *serm.* 344, p. 1947, *serm.* 237, n° 4, p. 1449, 1450, *serm.* 187, n° 2-3, p. 1285-1287, *serm.* 120, n° 3, p. 855, 856, *serm.* 47, n° 30, p. 384. — *In Joan. Tract.* 37, n° 4, t. 3, p. 2062, *Tract.* 69, p. 2259.

2. *Ibid. serm.* 28, n° 4, p. 213. *Ibid.* n° 5, p. 214.

comme un son où il a déposé l'expression de son amour, *carnem quasi sonum quæsit, eique se inseruit et ad nos processit.*

Comprenez, mes très-chers frères, la suite de ce raisonnement : j'insiste à dessein, non pas que j'y trouve un rapport parfait, mais, comme dit encore saint Augustin, parlant sur le même sujet, ce que Dieu nous montre ainsi dans les choses sensibles sert à nous faire croire aux prodiges de l'ordre surnaturel ¹.

L'homme a sa pensée, qui est l'image du Verbe. Il l'incarne dans un son, de la même manière que le Verbe a pris chair, *carnem quasi sonum quæsit*. Cette pensée ainsi incarnée tient à la fois de la matière et de l'esprit. Produite au dehors, elle arrive tout entière à des milliers d'auditeurs. Chacun la reçoit tout entière, la comprend tout entière, se l'incorpore tout entière, et rien ne se divise dans ce festin de l'intelligence. Le premier qui reçoit ce verbe incarné de l'homme le retient intégralement, et cependant le second

1. *Serm.* 341, n° 2, p. 1947.

ne perd pas une seule miette de cette nourriture immatérielle : le pain de vie lui arrive aussi entier que si le premier ne s'était pas servi. Vous ne voyez pas que c'est là un magnifique banquet Eucharistique dans l'ordre naturel ! Ces âmes qui vous entendent quand vous parlez, elles se nourrissent de la substance de votre âme ! la nourriture que vous leur donnez est à la fois corporelle et spirituelle : elle est spirituelle, puisque c'est comme une effluve de votre âme ; elle est corporelle, puisqu'elle est incarnée dans un son, et cependant, elle n'est point semblable à ces aliments qui nous sont servis sous des espèces et des formes tout à fait matérielles. C'est vraiment l'image de l'Eucharistie, qui est à la fois un aliment corporel et spirituel : corporel, puisqu'elle contient la substance du vrai corps ; spirituel, puisqu'elle nous est servie d'une manière immatérielle. — Avez-vous jamais réfléchi à tous ces prodiges qui se renouvellent à chaque fois que vous parlez, et pourriez-vous m'expliquer cette puissance incalculable du verbe humain, qui fait de l'homme l'organisateur continu du banquet

des âmes ? *ecce quomodo non potest satis explicari, quantam vim habeat hominis verbum* ¹. Et maintenant, lorsque je dis que le Verbe de Dieu, qui est la pensée éternelle du Père, s'est rendu visible dans une chair humaine, comme je rends ma pensée transparente dans un son, *carnem quasi sonum quæsit* ; lorsque je dis que le Verbe Incarné, pour continuer ses excès d'amour, a trouvé moyen de nourrir avec sa chair des milliers d'hommes, sans que le centième reçoive moins que le premier ; lorsque j'enseigne, au nom de l'Eglise, que tous les jours cette parole incarnée du Père circule encore dans le monde, qu'elle est reçue tout entière et sans division aucune dans les âmes chrétiennes, vous prétendez sérieusement que cette doctrine est une évidente absurdité... Je vous réponds encore avec saint Augustin : « Comment pouvez-vous mépriser ainsi la puissance du Verbe de Dieu, vous qui ne comprenez pas même la puissance du verbe humain, *Verbum Dei contemnis, qui verbum hominis*

1. Saint Aug. *serm.* 237, n° 4, t. 5, p. 1449.

*non comprehendis*¹ ! Est-ce que la Pensée de l'Éternel n'aurait pas les mêmes droits et les mêmes privilèges que la vôtre, lorsqu'elle plane, comme lumière et comme nourriture, sur des milliers d'intelligences revêtues de corps mortels ?

Ce n'est pas seulement la parole prononcée, c'est la parole imprimée, la pensée incarnée sur du papier et sous des caractères visibles, qui me rappellent encore le mystère de l'Eucharistie. Comprenez-vous ceci ? Homère a composé un poème, qui est comme le verbe, la parole de son génie : pendant des siècles la plume l'a transcrit des milliers de fois ; puis la presse est venue, elle s'est emparée de cette parole incarnée de l'homme, elle l'a reproduite des millions de fois sous tous les formats, avec tous *les accidents possibles d'encre et de papier* : et cependant, c'est toujours *la même substance* de la pensée humaine qui se cache sous la variété infinie des formes extérieures. Et Dieu ne pourrait pas faire avec son Verbe tout-puissant, ce qu'un manoeuvre

1. Saint Aug. *In Joan, Tract.* 37, n° 4, t. 3, p. 2063.

fait tous les jours pour le souffle si fragile du génie! Un prote sur son casier aurait une puissance que vous refuseriez à l'Eternel sur son trône! En vérité, vous me permettrez de croire que vous n'y aviez pas pensé.

§ 6

Je veux encore vous communiquer une réflexion qui s'est présentée à mon esprit, en visitant les découvertes merveilleuses de la science humaine. Vous connaissez tous le télégraphe électrique : eh! bien, si quelque génie prophétique nous avait annoncé, il y a cinquante ans, ce que nous voyons aujourd'hui, s'il nous avait dit : on pourra bientôt envoyer vos lettres, non point par la poste : c'est l'électricité qui sera le facteur, facteur très-intelligent, qui reproduira textuellement et en caractères lisibles, à deux, trois mille lieues, ce que vous avez écrit dans le cabinet de l'inspecteur des télégraphes : ce facteur aura une valeur d'autant plus inappréciable

qu'il ira aussi vite que la pensée; si quelqu'un avait osé tenir ce langage, évidemment ses amis auraient eu des craintes sérieuses pour sa tête, et déjà peut-être ils auraient songé à lui retenir une place dans ces asiles où l'on soigne les pauvres déshérités de la raison. Et cependant, tout cela est vrai, parfaitement vrai, tout à fait incontestable; mais il y a là, permettez-moi encore de vous le dire, un grand mystère eucharistique dans l'ordre naturel. — Je suppose un homme établi au milieu de nombreux et puissants fils conducteurs, qui partiraient en même temps et se dirigeraient comme un immense réseau jusqu'aux extrémités du monde. Cette supposition peut se faire très-raisonnablement, et peut-être que le jour n'est pas loin où elle se réalisera complètement. Cet homme ainsi placé au centre de courants électriques pourrait instantanément, et à la même seconde, parler à tout l'univers! Sa parole, c'est-à-dire sa pensée incarnée dans un signe, il pourrait la promener en même temps dans les lieux les plus reculés du monde; s'il avait des amis disséminés à tous les points car-

dinaux, il pourrait leur adresser à tous, à la même minute, la même parole affectueuse, et tous la recevraient intégralement, sans que l'accueil fait au nord nuisit à celui du midi ou de l'orient. — Et cependant, vous osez contester le même pouvoir au Tout-Puissant ! Vous osez lui contester le pouvoir de faire trouver son Verbe Incarné, instantanément et sur tous les points du globe les plus éloignés ! Oh ! prenez garde à vos dénégations ! car elles pourraient atteindre les découvertes les plus certaines de la science, et avec vos principes vous me donneriez le droit de les nier. — Prenez garde à vos dénégations ! il y a cinquante ans, on aurait tourné en dérision le prophète qui aurait annoncé les télégraphes électriques : on en aurait ri, comme vous riez peut-être du mystère de l'Eucharistie. Prenez garde à l'avenir ! il pourrait bien donner raison à l'Eucharistie, comme il a donné raison à la puissance de l'électricité. — Prenez garde à l'avenir de Dieu ! car lorsqu'il se révélera pour vous, il ne sera peut-être plus temps de croire à ce que vous aurez blasphémé ; *Verbum Dei*

contemnis, qui verbum hominis non comprehendis!

Je sais, mes très-chers frères, et je le répète encore en terminant, je sais tout ce qu'il y a de défectueux en de semblables comparaisons, mais ce sont des insinuations de ressemblance. Dieu nous laisse entrevoir, dans le miroir des choses visibles, une image imparfaite des mystères divins : quand l'homme force la nature à lui révéler ses prodiges et ses trésors, il ne voit pas toujours la conséquence de ses actes ; mais le Seigneur est là qui surveille la science et lui commande de devenir un écho du ciel : car la science est sa propriété et le reflet de sa gloire.

Mon désir, mes très-chers frères, est de vous parler avec un certain développement sur le plus grand et le plus doux mystère du Christianisme. Il m'a semblé que mon devoir était de ne point reculer devant les difficultés que présente la partie théologique et philosophique du mystère, devant les objections de la science humaine. Quel a été mon but ? Est-ce de nourrir une vaine curiosité ? Est-ce de scruter les secrets de l'Éternel ?

A Dieu ne plaise ! Je n'ai point oublié la parole de l'Écriture : le scrutateur imprudent de la majesté de Dieu sera opprimé par la gloire ¹. « Mais, dit saint Bernard, quand on scrute la gloire de Dieu avec un œil pur et simple il n'y a rien à craindre ². Est-ce que l'enfant n'a pas le droit de contempler avec amour et respect le visage de son père ; et le visage de Dieu, c'est la vérité des choses. » — « Ame fidèle, disait saint Hilaire, plongez-vous dans les secrets des mystères divins : cherchez, promenez-vous dans ces labyrinthes et ne vous laissez jamais. Pour moi, j'aime à agir ainsi : je sais que je ne parviendrai point au fond de l'abîme, mais au moins je ferai quelque progrès. Celui qui scrute pieusement les mystères de l'infini n'arrivera pas toujours à comprendre, comme il le voudrait, mais du moins il avancera toujours dans ce sentier lumineux, *qui pie infinita prosequitur, et si non contingat aliquando tamen proficiet prodeundo* ³ ? » — Telles sont, mes

1. Prov. xxv, 27.

2. Saint Bernard, *In Cant. serm.* 62, n° 4.

3. Hilar. Pictar. *De Trinit.* l. II, n° 40, t. 2, p. 58, 59, éd. Migne.

très-chers frères, les règles que nous nous sommes étudié à suivre autant que l'a permis notre faiblesse : et puisque Dieu a écrit les pensées de l'éternité sur les choses visibles comme sur des feuilles publiques, dit saint Léon, il ne doit pas nous être défendu de lire ce magnifique alphabet du Créateur ; il doit nous être permis de nous pencher sur le miroir des eaux, pour contempler, sous le transparent des images, ce que nous ne pouvons encore apercevoir dans une lumière directe et sans voiles. « Aujourd'hui, dit saint Paul, nous voyons comme dans une glace énigmatique, mais un jour ce sera face à face. » Aujourd'hui, la foi est l'œil de notre âme qui nous fait croire sur la parole divine à la réalité des mystères, qui nous fait croire sans nous interdire la vue à travers les éclaircies de la forêt ou les nuages de l'exil ; mais un jour, prosternés aux pieds de cette humanité sainte, et la couvrant de nos divins embrassements, nous n'aurons plus rien à apprendre sur la puissance qui lui a été donnée, et nous redirons éternellement le cantique du premier amour : O chair bien-aimée, vous êtes notre sœur, vous

êtes l'os de nos os et la chair de notre chair,
*soror nostra es, os ex ossibus meis, et caro de carne
 meâ* ¹.

1. Gen. XXIV, 60 ; Gen. II, 23.

Par suite d'une erreur de copiste, les textes de saint Thomas (p. 490-493) n'ont point été reproduits intégralement. Nous ajoutons ceux qui suivent.

Corpus Christi per suas proprias dimensiones in uno tantum loco existit, sed mediantibus dimensionibus panis in ipsum transeuntis in tot locis est, in quot hujusmodi conversio fuerit celebrata, non quidem divisum per partes, sed integrum in unoquoque : nam quilibet panis consecratus in integrum corpus Christi convertitur. (Saint Thomas, *Cont. Gentiles*, l. IV, c. LXIV.)

Remota quantitate, substantia indivisibilis est, ut dicitur 2 *physic. ib.*, c. LXV. — Substantia, remotis accidentibus non remanet nisi intellectu comprehensibilis, eo quod sensibiles potentiae non pertingunt usque ad substantiae comprehensionem. (In lib. Boet, *De Trinit.*, q. 5, art. 3, t. 8, p. 329.)

In sacramento Eucharistiae, quod est spirituale alimentum, Christus est secundum suam substantiam. (In *Epist. 1, ad Cor.* c. II, lect. 5.)

Corpus Christi est in hoc sacramento ex conversione substantiae panis in ipsum. Non autem fit conversio ratione dimensionum (nam dimensiones panis remanent), sed solum ratione substantiae. Unde et corpus Christi est ibi ratione suae substantiae, non autem ratione suarum dimensionum ; licet dimensiones ejus sint ibi ex consequenti, in quantum non separantur a substantia ipsius. Quantum autem ad naturam substantiae pertinet, tota est sub qualibet parte dimensionum. Unde sicut ante con-

secrationem tota veritas substantiæ et natura panis erat sub qualibet parte dimensionum, ita post consecrationem totum corpus Christi est sub qualibet parte panis divisi. (In Epist. 1, ad Cor. c. 11, lect. 5.)

Quidquid pertinet ad Christum prout in se est, potest attribui ei et in propria specie et in sacramento existenti.. Quæcumque vero conveniunt ei per comparisonem ad corpora extrinseca possunt ei attribui in propria specie existenti, non autem prout est in hoc sacramento (3 pars. q. 84, art. 4).



TROISIÈME CONFÉRENCE

Symbole du pain.

Melchisedech proferens panem et vinum.

Melchisédech offrit du pain et du vin.

(Gen., XIV, 18.)

« Dans la Religion, dit Tertullien, il est une chose qui confond l'esprit humain; c'est d'une part la simplicité dans l'acte et de l'autre la magnificence des effets, *simplicitas in actu et magnificentia in effectu*¹. » Ces paroles se présentent naturellement à la pensée, au souvenir du plus grand mystère du Christianisme; là, vraiment et plus encore que dans tous les prodiges divins, il y a simplicité dans l'acte et magnificence dans les effets. D'un côté, du pain, du vin; de l'autre, la présence d'un Dieu, la nourriture des âmes et

1. *De Baptismo*, c. II.

leur communion, leur participation à la nature divine. D'un côté, de simples éléments de la création matérielle; de l'autre, une parole qui leur communique une vertu surnaturelle, et recommence tous les jours un miracle qu'aucune langue humaine ne peut raconter. Autrefois, Dieu dit une parole, et le néant s'étonna de devenir fécond : le Tout-Puissant regarda les abîmes, et ce simple regard sema les germes de la vie plus nombreux que les sables de la mer. Plus tard le même Dieu, toujours simple dans ses actes, prit du pain et du vin, et cette vile matière, animée par le souffle d'en haut, devint la plus étonnante merveille de la Rédemption et la source la plus abondante des grâces du ciel. Le Tout-Puissant aime à agir ainsi;... il montre par là l'énergie de sa souveraineté illimitée, qui opère les plus infatigables prodiges avec les plus faibles instruments. Sa parole, qui est la force de son éternelle activité, soutient et vivifie le néant de la créature, *portans omnia verbo virtutis suæ* ⁴.

4. Hébr. 1, 3.

Cependant cette Sagesse de Dieu qui aime la simplicité, suit ordinairement un ordre admirable dans le développement de ses desseins : elle se règle d'après les grands principes de l'harmonie qui président aux mouvements des mondes ; car ces principes de pénétration mutuelle, de parallélisme symbolique, ne sont autre chose que la Sagesse éternelle appliquée au gouvernement de l'univers, *effudit illam super omnia opera ejus* ¹. Dans l'ordre de la grâce et dans les sacrements en particulier, le Verbe semble s'être toujours souvenu de cette loi qui domine toute la Création et que je pourrais formuler ainsi : les choses sensibles sont un miroir où viennent se réfléchir les vérités intellectuelles et divines, et l'âme attentive à l'action de Dieu peut étudier facilement ces vérités réfléchies, ces harmonies merveilleuses, dont le monde entier est une image et dont l'écho est renvoyé de toutes parts : *rationes rerum quæ sunt intelligibiliter in Deo, sunt sensibiliter in creaturis corporalibus* ². — Ainsi, dans les sacrements

1. Eccli. I.

2. Saint Thomas, *In Ep. ad Hebr.*, c. IX.

tout est simple dans l'appareil extérieur, et cependant la matière est choisie de manière à faire pressentir l'effet de la grâce : ce choix n'est point un acte arbitraire, c'est l'application de la grande loi générale qui fait de tous les êtres visibles et invisibles une seule chaîne, dont le dernier anneau est rivé au trône de l'éternité. Quand Dieu veut instituer le sacrement qui purifie, il prend dans la nature l'élément qui fait disparaître la souillure des objets matériels : s'il veut se donner à nous tout entier dans le sacrement de son amour, il ira prendre dans les objets sensibles ce qui est le signe de l'union la plus complète, la nourriture, le principe du renouvellement vital et de l'assimilation corporelle : et par ces signes extérieurs ainsi combinés, dit le Docteur Angélique, Dieu nous conduit à l'intelligence des mystères divins ¹. Et ailleurs le même Docteur enseigne, « qu'il devait y avoir un rapport entre les signes sensibles et l'effet produit par les sacrements, *signum sacramenti sensibile congruum de-*

1. 3^e p. q. 60, art. 4.

bet esse ad repræsentandum spiritualem sacramenti effectum ¹. »

Jésus-Christ a dit en parlant de l'Eucharistie : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage ;... je suis le pain de vie, ... le pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde ². » — Ces paroles à la fois simples et profondément mystérieuses nous indiquent la nature, les effets et la divine vertu du plus auguste des sacrements. La nourriture et le breuvage ! le pain et le vin ! c'est la vie de l'homme. Aussi le Sauveur s'est-il servi de ces éléments symboliques ³ pour instituer le sacrement de la vie surnaturelle. Dans cette Con-

1. *Cont. Gent.* l. IV, c. LIX. — V. Albert le Grand t. 21, *De Euch.* dict. 3 ; *Tract.* 2, c. 1, p. 53, dict. 6 ; *Tract.* 2, c. 1, p. 408.

2. *Joan.* 6.

3. « Ideo necesse fuit, dit S. Bonaventure, corpus et sanguinem Christi tradi velatum sanctissimis symbolis, et similitudinibus congruis et expressis. Et quoniam nihil magis idoneum est ad refectionem, quam cibus panis et potus vini..., ideo sub his speciebus magis quam sub aliis debuit hoc sacramentum exhiberi... » Et plus bas saint Bonaventure dit en parlant des accidents : « signis ipsius corporis contentivis, et *expressivis*. » (*Brevil.* 6, p. c. IX, p. 83, t. 5.)

férence je développerai ces paroles de Jésus-Christ : « Mon corps est vraiment une nourriture; je suis le pain de vie, le pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde. » Nous renvoyons à dimanche prochain l'explication de ces autres paroles : « Mon sang est vraiment un breuvage. »

I

§ 1

Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain ¹. — L'âme de l'homme a donc besoin d'un aliment conforme à sa nature et à ses appétits immatériels. La nourriture de l'âme! à cette parole peut-être l'homme de la terre sourira de pitié : lui qui ne comprend rien, sinon ce qui se

1. Matth. iv, 4.

voit, ce qui se touche, ce qui se pèse avec la main, lui qui a matérialisé ses pensées, ses sentiments, son existence, comment aurait-il l'intelligence des besoins de l'âme? Il a emprisonné la sienne dans la matière, et il ne sent pour son être moral d'autres besoins que ceux qui lui ont été créés par les exigences de son corps. — Cependant, que Dieu en soit béni pour sa gloire et pour celle de notre pauvre humanité! il est des âmes vraiment dignes de ce nom, qui ont besoin de nourriture, et pour lesquelles ce besoin se fait sentir avec plus de force et de fréquence que les appétits du corps : il est des âmes qui ont faim et soif de ce qui est vrai, beau, noble, élevé, et chez lesquelles cette faim et cette soif sont à la fois une preuve de grandeur et un glorieux tourment. Et comme le corps épuisé de fatigues a besoin de renouveler la vie qui circule en lui, ces âmes royales, semblent perdre une partie de leurs forces dans les luttes de la vie, et il se crée en elles une aspiration incessante vers un principe supérieur qui doit les animer, les fortifier et réparer leurs défaillances. Hélas! mes très-chers

frères, on plaint beaucoup les malheureux dont le corps a faim, mais il est une souffrance mille fois plus affreuse, que l'on ignore ou que l'on ne plaint pas, c'est la faim des âmes : c'est la torture d'un être moral qui, renfermé comme le prisonnier d'autrefois dans la tour de la faim, souffre cruellement, et ne trouvant pas un morceau de pain, est obligé de se dévorer lui-même, de dévorer ses pensées, ses sentiments, son intelligence et son cœur. Combien de riches et de fortunés du siècle que tout le monde croit heureux, qui voudraient parfois se persuader à eux-mêmes qu'ils sont heureux, et dont toutes les facultés sont crucifiées dans les tortures d'un affreux supplice : il leur manque le pain de l'intelligence et du cœur, le froment de la vie immortelle.

§ 2

Quelle est, mes très-chers frères, la vraie nourriture de l'âme? Nos pieds touchent au sol : aussi, c'est la terre qui est chargée de fournir

l'aliment de notre être matériel, et le grain de blé confié aux sillons des campagnes doit préparer la nourriture du corps humain. Mais notre âme, cette nature vaste comme l'immensité, dont la pensée habite les régions divines, dont le cœur est grand comme les cieux, cette âme que Dieu a faite à son image, où il a déposé le germe d'aspirations éternelles et de besoins infinis, qui pourra la nourrir? Où sont les campagnes assez fertiles, pour lui préparer le froment de la vie divine? La nourriture de l'âme, c'est la vérité, c'est la beauté, c'est le bien par excellence, c'est Dieu lui-même : Dieu, dans sa forme pure et infinie, pendant les siècles de l'éternité! Dieu, sous des voiles et des symboles, durant les jours de l'exil! — Oui, l'âme de l'homme a besoin de la table divine; et, devenue exigeante par suite de son origine et de sa grandeur, elle n'aspire à rien moins qu'à se nourrir de la substance même de Dieu, qu'à se remplir et s'engraisser de la pure essence de Dieu, *de Deo saginari*¹, comme disait

1. Tertullien, *De resurr.*, c. VIII.

Tertullien. C'est cette communion avec l'Être infini qui fait toute la gloire et toute la force de notre âme : c'est elle qui donne au chrétien la plénitude de la vie morale, la surabondance d'une énergie divine, qui laisse au cœur le repos et le calme d'une douce satiété. O festins de l'intelligence! ô banquets immatériels! l'homme sensuel vous regarde comme un rêve et un fantôme de l'imagination, mais celui qui vous a fréquentés sait qu'il n'y a rien de plus savoureux et de plus fortifiant. Pourquoi tant d'âmes n'ont-elles plus de vie maintenant? Pourquoi semblent-elles se débattre sous la pesanteur du vide; pourquoi ces plaintes qui nous arrivent de toutes parts, sans compter celles qui sont étouffées dans les sanglots solitaires? Ne dirait-on pas qu'il existe sur la terre une immense famine, *in universo orbe fames prævaluit*¹? Et ce ne sont plus seulement les enfants qui demandent du pain, comme au temps du Prophète², mais tous, vieillards, enfants, riches et pauvres, savants et ignorants. Qui

1. Gen. XLI, 54.

2. Thren. IV, 4.

donc a ainsi créé cette famine universelle au milieu de l'abondance et des progrès de la civilisation matérielle? Ah! mes très-chers frères, c'est que l'humanité, comme le prodigue, a abandonné la table de la famille pour chercher la nourriture de l'erreur et de la vanité. Or, telle est la conséquence inévitable de l'erreur sur l'âme humaine : à peine cette nourriture de mensonge a-t-elle pénétré les veines intimes de l'intelligence et du cœur, que l'âme souffre cruellement. Cette souffrance se traduit par un malaise général, par une inquiétude que rien ne peut calmer, ou bien par des douleurs aiguës qui deviennent intolérables. C'est un poison lent qui n'épargne la vie que pour faire souffrir davantage et plus longtemps. La vérité, au contraire, possède toutes les qualités de la nourriture saine et substantielle ; elle calme, elle fortifie, elle engraisse, elle donne la vigueur et le repos, *sicut adipe et pinguedine repletur anima mea,...* *Requies mensæ tuæ erit plena pinguedine*¹. — Comment! dit saint Augustin, les hommes se

¹. Ps. LXII, 6. — Job. XXXVI, 46.

disent heureux quand ils s'asseyent à une table splendide, et ils ne veulent pas comprendre le bonheur qu'on éprouve à se nourrir et à s'abreuver de vérité ! Les hommes se croient heureux, quand ils respirent les suaves odeurs des plantes et des parfums, quand leurs oreilles se repaissent des sons de l'harmonie, que leurs yeux se dilatent à la clarté sereine de la lumière ; et ils sourient d'incrédulité quand on leur apprend que la vérité a des parfums incomparables, une harmonie intérieure qui apaise toute agitation, et une lumière plus douce que celle de tous les astres du firmament ¹.

§ 3

Avant de continuer la série de ces propositions qui toutes vont aboutir à l'Eucharistie, j'ai besoin de reprendre encore les choses de plus haut. Tout être créé a besoin de nourriture, parce qu'il

1. Imité de saint Augustin, *de lib. arbit.* l. II, n° 38, t. I, p. 978.

a besoin de complément ; il ne trouve pas en lui une source de vie suffisante, il est obligé de chercher autour de lui pour soutenir sa nature défaillante, et entretenir une vie qu'il sent devoir lui échapper : il y a donc partout une sorte d'Eucharistie naturelle. A mesure que les êtres sont plus parfaits, ils cherchent une nourriture plus délicate, plus exquise, plus en rapport avec leur nature. C'est cette série progressive de pensées que formulent parfaitement saint Grégoire et saint Cyrille, quand ils disent : « Le foin est la nourriture de l'animal, mais le Verbe est la nourriture de l'âme raisonnable.... le pain est la nourriture proportionnée à la nature de notre corps, de même le Verbe est l'aliment qui convient pour l'âme, *quemadmodum panis corpori conveniens est, ita et Verbum animæ consentaneum* ¹. Oui, mes très-chers frères, la petite fleur qui reçoit la rosée des champs et qui extrait les sucs de la terre, l'animal qui cherche sa nourriture dans la prairie, et l'homme qui s'assied à un banquet,

¹. Greg. Nyss., *In Cantic.* hom. 5, p. 883, t. 4, édit. Migne.
— Cyr. Hieros. *Catech.* 4, n° 5, p. 4099.

obéissent, sans s'en douter, à une loi générale de tous les êtres, sorte de loi eucharistique, qui fait que tout être appelle la vie, veut rafraîchir et fortifier sa vie⁴. On dirait que la vie est en nous un être fugitif qui menace à chaque instant de nous abandonner ou de défaillir, et que la nourriture est une espèce d'aimant qui la retient, ou un principe réparateur qui la renouvelle. — Mais voyez, dans cette gradation merveilleuse des êtres, comme la nourriture se perfectionne à mesure qu'on remonte la série ! Et quand on arrive à la région des êtres intelligents, quel nouveau prodige s'offre à nos regards ! Plus ces êtres privilégiés s'élèvent dans la voie de la vertu, en s'assimilant la nourriture spirituelle, c'est-à-dire la justice, la vérité, la sainteté, plus les formes de ces attributs divins deviennent excellentes et modifient d'une manière supérieure la nature qui les reçoit : c'est ce qui fait dire à Origène : « Plus nous avançons, plus nous mangeons de meilleures et plus abondantes choses, jusqu'à ce que

4. V. Origène, *In Joan*, t. 43, n° 33-34, t. 4, p. 455-459.

nous arrivions à avoir la même nourriture que le Fils de Dieu, *quanto magis proficimus, tanto meliora ac plura comedimus....*¹ » et ailleurs : « Au milieu de cette grande variété d'aliments, il est un pain substantiel que nous devons réclamer, c'est le Verbe qui était dans le principe, afin que par lui nous nous transformions en dieux.... car qu'y a-t-il de plus nourrissant pour l'âme que le Verbe? Qu'y a-t-il de plus précieux pour l'esprit que la Sagesse divine? Qu'y a-t-il de plus convenable pour l'être raisonnable que la Vérité infinie²? » — Mais, mes très-chers frères, il y a une différence essentielle dans les effets produits par les différentes espèces de nourriture : lorsque l'aliment que nous prenons nous est inférieur, il se change en nous³ : si, au contraire, il est d'une nature plus excellente, il nous change en lui. Ainsi, quand je mange le pain, je le transsubstan-

1. Origène, *Comment.*, in Joan, t. 13, n° 34, p. 459, t. 4.

2. Origène, *De Orat.* c. XXVII, p. 515, t. 1, édit. Migne, p. 514.

3. V. Alex. Ales., *De Euchar.* q. 10, art. 3, p. 206, 4, colonn. t. 4. — V. aussi saint Thomas, passim.

tie en mon être, parce que par ma nature intellectuelle je suis supérieur au froment des campagnes. Mais si je reçois un Dieu pour nourriture, la manducation a un effet inverse, c'est-à-dire qu'elle divinise ma propre nature et l'élève à un état supérieur. — De toutes ces vérités qui forment la base de l'enseignement philosophique des Pères, il résulte, mes très-chers frères, que l'univers tout entier est, même dans l'ordre naturel, un immense banquet eucharistique, où chaque être reçoit sa part de vie, sous une forme plus ou moins élémentaire, avec des conditions de plus ou moins grande perfection ; mais tout vient de Dieu, tout découle de son infinie libéralité, la nourriture des anges, celle des hommes dans l'ordre de la nature et de la grâce, et il n'est pas jusqu'à la vie ruminée par l'animal, qui ne soit une effusion de la munificence divine, *qui producit in montibus fœnum, et herbam servituti hominum, qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum*¹. Oui, pour reprendre

1. Ps. CXLVI, 8, 9.

la parole du Prophète, le petit du corbeau qui crie au fond de son nid, demande à Dieu sa part de vie, parce que Dieu est la vie universelle, et que toutes les petites vies individuelles, particulières, qui flottent dans l'immensité, sont un écoulement, une imitation de cette vie souveraine, comme parle un grand théologien, *hæ vitæ omnes unam vitam summam imitantur*¹, et c'est ainsi, continue Hugues de Saint-Victor, que le souverain bien se répand partout, constitue toute espèce de vie, et ramène toute vie particulière à la vie souveraine et universelle : *Sic itaque summum bonum in omnia se diffundens, omnem vitam constituit, et ad summam vitam omnem vitam formando reducit.*

§ 4

Mais, après cette digression sur la vie générale des êtres et sur ses rapports avec le grand mys-

1. Hugues de Saint-Victor, *In Hier. cælestem.*, l. IX, t. 4, p. 4448-4449, édit. Migne.

tère qui nous occupe, je reviens plus directement à notre sujet.

Si le pain est l'aliment du corps humain, si le foin est la nourriture de l'animal, la vérité, c'est-à-dire le Verbe, est la vraie nourriture de l'âme. Les Anges, dans le ciel, reçoivent cet aliment pur et dégagé de toute forme sensible : esprits immatériels, ils nagent dans l'Océan de la vie éternelle et toujours jeune. « Les Anges, dit Origène, se nourrissent de la Sagesse de Dieu, et dans la contemplation de la vérité, ils prennent des forces pour accomplir leur mission ¹. » — « O Verbe, s'écrie saint Augustin, vous qui êtes la nourriture et le pain des Anges : c'est par vous que les puissances célestes sont pleines de vie substantielle ; c'est par vous qu'elles sont rassasiées sans jamais éprouver aucun dégoût ; c'est par vous qu'elles vivent, qu'elles sont sages et bienheureuses ². » Telle était aussi, en tenant compte de la différence des natures, la position de l'homme dans le Paradis terrestre : « Le pain de l'homme,

1. Origène, *De Orat. c.* xxvii, t. 1, p. 544, édit. Migne.

2. Saint Aug., *Serm.* 196, n° 3, p. 1309-1310, t. 5.

dit saint Grégoire le Grand, était alors le plaisir de la vie divine, la communion de tous les instants avec le Verbe de Dieu, la joie du repos intérieur, la splendeur de la lumière inaccessible, l'amour divin, la jubilation de l'esprit, la suavité de la contemplation, le désir des entretiens familiers, la sécurité de l'âme, la présence du Créateur¹. » — O grandeur ! ô dignité première de l'humanité ! Que vous étiez admirables et pleines de charmes délicieux ! En vous retirant, vous avez laissé, comme en souvenir de vous, un fer divin dans la plaie de l'humanité, et maintenant, si nous souffrons, c'est de ce mal incurable que rien ne peut cicatriser ici-bas. Toujours il se remue en nous quelque chose d'inquiet et de mécontent ; c'est sans doute la peine d'une prévarication, mais c'est aussi un signe de noblesse et d'élévation primitives : c'est le souvenir ineffaçable d'une

1. Panis autem fuit visionis divinæ delectatio, Verbi Dei satietas, internæ quietis gaudium, lucis inaccessibilis splendor, sapientiæ refectio, angelorum societas, amor Dei, jubulum spiritus, contemplationis suavitas, colloctionis desiderium, securitas mentis, præsentia Creatoris. (S. Greg. Magn. in V, Psal. Pœnit., n° 7, t. 5, p. 607, édit. Migne.)

grandeur passée, et qui doit revenir. C'est un écho de la gloire du Verbe qui retentit toujours dans la conscience humaine ; c'est le souvenir et le regret de « cette communion de tous les instants avec la Sagesse éternelle, de la splendeur de cette lumière inaccessible, de ces jubilations de l'esprit, de ces entretiens familiers et remplis de suavité. » Et qui de nous, mes très-chers frères, sur cette terre d'exil, ne s'est pas souvenu, en sondant ce je ne sais quoi de noble et de divin, qui flotte toujours même au milieu de la mer des vanités et des passions humaines, qui de nous ne s'est pas souvenu qu'il devait en être ainsi à l'origine des choses ? La nature humaine, même dans son état de déchéance, éprouve, au moins par intervalles, de ces pulsations divines qui accusent un passé glorieux.

Mais, mes très-chers frères, un abîme a été ouvert entre Dieu et l'humanité, et depuis la chute, l'homme a été, pour ainsi dire, enveloppé dans la matière et perdu dans les ténèbres du monde inférieur. De là, cette vie des sens qui domine en lui : de là, cette force humiliante qui le sollicite

à descendre; de là, ces appétits plus grossiers et plus dérégés que ceux de l'animal privé de raison. Or Dieu, dans sa miséricorde infinie, avait résolu de relever le monde ainsi tombé dans la dégradation, et de le rattacher par une chaîne d'amour au trône de son éternité. Dieu était le père du prodigue, et il fallait que l'enfant se souvint de la table de la famille : le banquet est le signe de l'union, le mémorial de l'amour du père et de la tendresse des enfants. Mais l'homme étant perdu dans les sens, et, d'autre part, naturellement composé de corps et d'âme, il était difficile de le ramener subitement à la région des purs esprits, de lui servir la vérité sous la forme de sa pure essence, comme on la sert aux anges dans le ciel. D'ailleurs, un retour à Dieu par la pénitence, par les voies de l'humiliation, et une initiation progressive, était devenu nécessaire pour la complète guérison. Alors le Fils de Dieu, qui est la Vérité infinie, la Raison supérieure et éternelle, s'incarne dans le sein d'une Vierge, se fait homme comme nous, afin que son humanité devienne cette échelle mystérieuse qui nous élève

jusqu'au trône invisible de la Divinité. « Qu'on ne dise point, s'écrie Bossuet, l'esprit suffit. Le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit, c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous : c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit et à sa divinité. Nous sommes faits participants, dit saint Pierre, de la nature divine, parce que Jésus-Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que, par cette chair, nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions des dieux en prenant des sentiments divins¹. »

§ 5

Ce n'était pas assez : le passage du Fils de Dieu sur la terre ne devait être que temporaire, et son humanité sainte se repose maintenant loin de nous et dans le sein de la gloire : mais l'amour a

1. Bossuet, *Médilat.*, *La Cène*, 1^r p.. 24^e jour, p. 349.

des ressources et des délicatesses d'invention que lui seul sait deviner. Une parole avait été prononcée : « Je ne vous laisserai point orphelins, » et voilà que, par un miracle de la Toute-Puissance divine, ce corps du Sauveur, qui présentait autrefois la vérité sous une forme sensible, est au milieu de nous, est devenu la manne du désert, la nourriture à la fois visible et invisible des esprits revêtus d'une chair mortelle ¹. Le Verbe de Dieu, qui se cache dans la nature pour nous instruire, qui s'incarne dans les mots pour nous révéler les plus hauts mystères du Christianisme; le Verbe de Dieu, pressé par l'esprit d'amour, a trouvé que ce n'était pas encore assez de tous ces prodiges : il s'est donné à nous sous forme de nourriture : il s'écoule en nous plus intimement que la mère quand elle donne son lait à l'enfant; il devient, pour ainsi dire, notre chair

1. Sic ergo est panis verus, non quidem veritate panis naturaliter sed veritate vegetationis, quia vegetat ad divinum esse et æternum... panis materialis mutatus in carnem et sanguinem, a nobis accipit vitam. Panis autem spiritualis nos ad se mutans, dat nobis vitam suam. (Albert le Grand, *In Joan*, c. VI, t. 41, p. 448.)

et notre substance, et tandis que la forme sensible, qu'on appelle espèces ou apparences, est reçue dans la partie matérielle de notre être, il s'opère dans ces régions élevées, que l'Apôtre appelle la division de l'âme et de l'esprit, il s'opère une communion réelle, c'est-à-dire une fusion de l'Être divin qui se donne, et de l'être humain qui reçoit la vie divine. Alors se renouvelle en partie ce qui avait lieu autrefois dans le Paradis terrestre, quand « le pain de l'homme était le plaisir de la vision divine, la communion avec le Verbe de Dieu, la joie du repos intérieur, la splendeur de la lumière inaccessible, l'amour de Dieu, la jubilation de l'esprit, la suavité de la contemplation, le désir des entretiens familiers¹. »

Un saint Docteur envisage ce sublime mystère sous un autre point de vue, qui nous montre toute la grandeur de l'homme, et l'infinie condescendance de Dieu, qui sait abaisser sa grâce, que dis-je? s'abaisser lui-même jusqu'à consulter presque les détails et les exigences de notre cons-

1. Saint Grégoire le Grand, lieu cité.

titution. « Les créatures raisonnables peuvent être considérées sous un triple rapport, comme immatérielles, comme composées d'éléments contraires et divisés entre eux, et ces éléments peuvent eux-mêmes être considérés comme formant dans la même personne une société de fraternelle amitié. Au premier degré se trouvent les Anges ; et la seule nourriture qui leur convienne est le Verbe immatériel, l'éternelle Sagesse du Père, selon cette parole de l'Ange : j'ai une nourriture invisible et un breuvage que ne peut apercevoir l'œil de la chair ¹. Dans l'homme, nous pouvons

1. Suarez prouve très-bien cette vérité, que les Anges ne désirent pas communier sacramentellement. Ce que nous avons sous forme de foin et de paille, comme dit saint Bernard, ils le possèdent sous une forme infinie et immatérielle. (V. Suarez, in 3, p. q. 80, art. 2, p. 451-452, t. 21.)

— Il serait bien à désirer que certains livres spirituels fussent composés sous les inspirations d'une saine Théologie : ils ne renfermeraient pas autant d'erreurs sur l'Eucharistie. N'a-t-on pas souvent imprimé que les Anges sont jaloux de notre participation au sacrement de l'autel ? Saint Augustin établit très-bien la différence qui existe sous ce rapport entre nous et les Anges : la différence est naturellement tout entière à l'avantage de ces derniers.

Laudant eum condigne omnes Angeli ejus, quorum cibus æternus est, incorruptibili eos sagina vivificans ; quia Verbum

considérer les deux éléments qui le constituent, c'est-à-dire le corps et l'âme, ou comme séparés, ou comme unis dans une seule et même personnalité. Dans le premier cas, l'homme a besoin d'une double nourriture, l'Ange a chez lui besoin de la nourriture invisible qui soutenait l'Ange

Dei est, cujus vita vivunt, cujus æternitate semper vivunt. Illi cum condigne laudant, Deum apud Deum, et dant gloriam in excelsis Deo. *Nos autem plebs ejus et oves manuum ejus* (Ps. XCIV, 7), pro modulo infirmitatis nostræ pacem per bonam voluntatem reconciliati mereamur. (S. Aug., serm. 194, n° 2, p. 1304, t. 5.)

Ut enim panem Angelorum manducaret homo, creator Angelorum factus est homo. Illi laudant vivendo, nos credendo : illi fruendo, nos petendo : illi capiendo, nos quærendo : illi intrando, nos pulsando. (*Ibid.*)

Donec eum fontem vitæ potemus et satiemur ; interim dum ambulantes per fidem peregrinamur ab eo, dum esurimus et sitimus justitiam, et formæ Dei pulchritudinem ineffabili ardore desideramus, formæ servi Natalem devoto obsequio celebremus. (*Ibid.*, n° 4.)

Ipsa est veritas, ipsa est sapientia, ipsa est virtus Dei : sed quomodo ea perfruuntur Angeli, tu non potes. Illi enim quomodo perfruuntur ? Sicuti est, *in principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum per quod facta sunt omnia*. Tu autem quomodo contingis ? Quia *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Ut enim panem Angelorum manducaret homo, creator Angelorum factus est homo. (S. Aug. in Ps. 134, n° 5, t. 4, p. 2131.)

Raphaël, et l'animal a besoin de la graisse de la terre. Mais si l'on envisage dans l'homme cette admirable fusion par laquelle le Créateur a uni dans une même personne deux éléments contraires, et les a combinés dans une merveilleuse société d'amour, nous avons besoin, pour la vie simultanée de nos deux natures, d'une seule et même nourriture qui soit à la fois corporelle et spirituelle ; et cette seule et même nourriture est la divine Eucharistie, où le Verbe de Dieu nourrit l'âme comme la voyageuse du désert, et dépose en notre corps des germes de vie et de glorieuse résurrection¹. »

Sans doute, mes très-chers frères, cette nourriture divine, qui maintenant nous est offerte sous les voiles du sacrement, n'est qu'une forme transitoire en rapport avec notre existence mortelle. « Un jour, dit saint Augustin, ces sacrements temporels n'existeront plus : ce sont les ligaments du malade, ce sont les remèdes du temps : dans

1. *De Vener. Sacr. alt. Inter. Opusc.*, S. Thomæ, opusc. 58, c. vi, t. 17, p. 46, édit. Romana. Ce traité est d'Albert le Grand, v. t. 12, de ses œuvres, p. 249 et sq.

l'état de parfaite santé on les éloignera : mais ils sont actuellement nécessaires, et sans eux, on ne parviendrait pas à la complète guérison ¹. » — Cet aliment des Anges, que nous recevons sous forme de manne, fera donc place un jour à l'éternelle vérité, ² qui sans ombre et sans voiles nous

1. Saint Aug., in Ps. 146, n° 8, t. 4, p. 2338-2339.

2. Un pieux et savant bénédictin du moyen âge a très-bien résumé la tradition sur ce point, que nous croyons également peu connu de certains auteurs qui écrivent sur l'Eucharistie.

Cum enim scriptum sit : Panem angelorum manducavit homo (Ps. LXXVII. 25); quia eodem Christo reficitur homo in via credendo, quod satiantur angeli in patria, eum sicut est videndo, cum eodem fruuntur ut vivant sine sacramento, quo et nos ne moriamur cum sacramento : quando erimus sicut angeli Dei, numquid eum quem angeli sine sacramento vident revelata facie sicut est videre poterimus, nisi ablata umbra sacramenti? Quomodo enim facies sua vel nostra erit revelata, nisi omnis veli umbra rejecta, et nos appareamus filii Dei, quod sumus, et ipse nobis appareat quod est, sicut est Deus? Frustra oraremus, ut quod nunc specie geritur, rerum veritate capiamus, si ibi etiam hujus sacramenti haberemus umbram, ubi facie ad faciem sicut est videre speramus Christi gloriam. Quæ enim renumerationis esset nobis in alia vita, si umbra sacramenti contegente, veritas gloriæ Christi nunquam nobis fieret manifesta? Unde Ambrosius in libro de officiis (lib. 1, cap. 48, t. II, col. 63) : « Illa igitur sunt nobis expetenda, in quibus perfectio, in quibus veritas est. Hic umbra, hic imago, illic veritas. Umbra in lege, imago in Evangelio, veritas in cœlestibus. Ante agnus offerebatur et vi-

pénétrera de lumière, de vie et d'amour pendant l'éternité : alors, se vérifiera cette parole de saint Augustin, « que le vrai pain de l'âme c'est le

tulus; nunc Christus offertur, quasi recipiens passionem, et offert se ipse quasi sacerdos, ut peccata dimittat. Hic in imagine, ibi in veritate, ubi apud Patrem quasi advocatus pro nobis intervenit. (Alger., *De sacram.* l. 4, c. VIII, Patrol. t. 180, p. 762.)

In hac vita lumine sanctarum Scripturarum et sacramentorum celestium refectione opus habemus, in futuro autem talibus non egebimus subsidiis, ubi juxta Psalmistæ vocem, quicumque apparuerint cum justitia, satiabuntur manifesta gloria Christi. Quomodo enim egebimus refectione ubi sempiterna erit satietas? Vel quomodo egebimus sacramento, quod utique oculus corporaliter videt, cum Deus diligentibus se, teste Apostolo (4 Cor. II, 49), quod oculus non vidit, et auris non audivit et in cor hominis non ascendit, præparaverit? (*Ibid.* p. 763.)

Quia ergo hoc sacramento non est in æternum mors Christi annuntianda, sed tantum donec veniat, quia postea nullis mysteriis egebimus, constat illud transitorium esse signum et temporale, quod tantum egemus nunc, dum videmus per speculum et in ænigmate. Unde item Augustinus in sermone super orationem Dominicam : (67, n° 7, t. V, col, 333)... Quando illuc venerimus, ipsam Verbum manducaturi sumus et bibituri, quomodo Angeli modo. Vident enim ipsam Veritatem, et ipso fonte saliantur, unde nos irroramur. Cum igitur Eucharistia sit panis quotidianus, hæc vitæ necessarius, quem non sumus accepturi, cum ad ipsum Christum venerimus, quando manducaturi sumus ipsum Verbum quomodo angeli modo, constat eam non esse æternam specie tenus, quam tamen ipsa sui veritate æternam credimus. (*Ibid.* p. 764.)

Albert le Grand exprime très-bien la même vérité : Defecit

Verbe, c'est la Vérité, la Sagesse et la Vertu de Dieu¹. »

Cette doctrine, aussi grande que certaine et lumineuse, donne naissance chez les Docteurs de l'Église à deux courants d'idées qui étonnent au premier coup d'œil, mais qui, méditées dans le silence de l'amour et comprises à leur point de vue, laissent parfaitement intact le dogme admirable de l'Eucharistie, et cependant, ouvrent devant l'esprit et le cœur les horizons de l'infini.

manna postquam comederunt de frugibus terræ, nec usi sunt ultra cibo illo filii Israel : sed comederunt de frugibus præsentis anni terræ Chanaan. Ita etiam in hoc transitu mundi utimur cibo Eucharistiæ sub specie panis et vini velati : sed cum ad patriam veniemus, ipsam rerum veritatem gustabimus in vera specie Dei, qui est fructus terræ Chanaan, hoc est, transmutatæ, quia ibi gratia transmutatur in gloriam. Et hoc est quod Dominus dicit, Joan. XVI. Hæc in proverbii locutus sum vobis : sed venit hora cum jam non in proverbii, sed palam de Patre meo annuntiabo vobis. Similitudinibus enim sacramentalibus utemur tantum usque ad manifestationem et perceptionem apertæ veritatis. Hoc est quod dicit Apostolus 1 Cor. 1, 3. Cum venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. *Hoc enim perfectum, quod Deum sicut est, participamus. Similitudinibus autem panis et vini sensibilibus modo manducimur propter nostram imperfectionem.* (De Euchar. dist 3, Tractat. 4, c. 1, t. 24, p. 27.)

1. Saint Aug. in Ps. CXXXIV, t. 4, p. 2434.

§ 6

Cette vie est pour l'humanité le temps de l'enfance, et la nourriture des êtres doit être en rapport avec leur état et leur condition ¹. Aussi, pour les saints, l'Eucharistie comparée à la communion du Verbe dans l'éternité n'est que le lait des enfants ². Ce lait est nécessaire, mais c'est du

1. Saint Aug. *Serm.*, 94, p. 1305-1306. — *In Joan. Ev.*, Tract. 43, t. 3, p. 1828.

2. Sicut angeli in patria pleno haustu bibunt de spiritu perenni, et vivo fonte luminis, ac satiantur ab ubertate domus ejus : sic sapientia ante prævidit, ut rationales animas hominum, quas tam care redemit, et per gratiam magnificavit, ac effecit similes Angelis Dei, cibaret illo pane, quo Angeli nutriuntur, sine quo nec illi, nec isti vivere possunt, et hoc per aliquem modum convenientem *nobis parvulis* : quia impossibile est nobis comedere cum isto mortali corpore illum panem vitæ in *soliditate propriæ formæ*, scilicet divinitatis. (S. Bonav. *de præparat. ad miss.* c. VII, t. 6, p. 55.)

Cognoscentes quod ubi pervenerimus ad visionem Christi, talibus non opus habebimus instrumentis, quibus admoneamur quid pro nobis immensa benignitas sustinuerit ; quoniam ipsum facie ad faciem contemplantes, non per exteriorum temporalium rerum admonitionem commovebimur, sed per ipsius contempla-

lait. L'Eucharistie est une préparation, une initiation, *per Verbum carnem factum, ad Verbum quod in principio erat Deus apud Deum : ab eo quod manducavit homo ad illud quod quotidie manducant angeli*. C'est ainsi que par un allaitement de plusieurs mois, on accoutume l'enfant à une

tionem veritatis aspiciemus quemadmodum nostræ salutis auctori gratias agere debeamus. (Ratram, *De corp. et sang. c. C.*, Patrol., t. 121, p. 170.)

Ecce cibus sempiternus : sed manducant Angeli, manducant supernæ Virtutes, manducant cœlestes spiritus, et manducantes saginantur, et integrum manet quod eos satiat et lætificat. Quis autem homo posset ad illum cibum ? Unde cor tam idoneum illi cibo ? Oportebat ergo ut mensa illa lactesceret, et ad parvulos perveniret. Unde autem fit cibus lac ? Unde cibus in lac convertitur, nisi per carnem trajiciatur ? Nam mater hoc facit. Quod manducat mater, hoc manducat infans : sed quia minus idoneus est infans, qui pane vescatur, ipsum panem mater incarnat, et per humilitatem mammillæ et lactis succum, de ipso pane pascit infantem. Quomodo ergo de ipso pane pavit nos sapientia Dei ? *Quia Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Videte ergo humilitatem : quia panem Angelorum manducavit homo, ut scriptum est *Panem cœli dedit eis, panem Angelorum manducavit homo* : id est, Verbum illud quo pascuntur Angeli sempiternum, quod est æqualé Patri, manducavit homo : quia *cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse æqualis Deo*. Saginantur illo Angeli : *sed semetipsum exinanivit*, ut manducaret panem Angelorum homo *formam servi accipiens*. (S. Aug. in Ps. xxxiii, n° 6, t. 4, p. 301-302.)

nourriture solide, et la nourriture solide, c'est le Verbe dans sa forme éternelle : la vraie table de l'humanité, c'est le ciel ; l'aliment que réclame l'âme immortelle, c'est la nature divine elle-même en sa pure essence. Ecoutez la Tradition : « Le Verbe, dit saint Irénée, est venu vers nous, non point dans sa gloire comme il l'aurait pu, mais dans la forme que nous pouvions porter : il aurait pu se présenter avec toutes ses splendeurs, mais elles nous auraient écrasés, sous le poids de la majesté divine. C'est pourquoi, il s'est donné à nous sous la forme de lait... afin que, allaités sur ce sein maternel, nous nous accoutumions, par cette nourriture de l'enfant, à manger et à boire le Verbe de Dieu, qui est le pain de l'immortalité, *lac nobis semetipsum præstavit...*, *ut quasi à mamillâ carnis ejus enutriti, et per talem lactationem assueti, manducare et bibere Verbum Dei, panem immortalitatis possimus....* Et si le Verbe est descendu à cette prévoyance de tendresse, ce n'est pas à cause de lui qui aurait pu nous donner de suite la nourriture parfaite, mais c'est à cause de l'enfance de l'humanité qui eût

été incapable de la porter¹. » — « La chair du Verbe incarné, dit saint Augustin, c'est la nourriture de l'animal, *cibaria jumentorum*². » — « Le ciel, dit saint Bernard, est un séjour plein de sûreté, le Verbe y est la douce nourriture de l'âme, *dulce pabulum Verbum*... Je possède bien ici-bas le Verbe, mais c'est dans la chair... je le possède en réalité, mais dans le sacrement. L'Ange est engraisé de la fleur du froment, il mange le grain dans sa pureté, et moi, il faut que je me contente durant cette vie de l'écorce du sacrement, je n'ai que le son au lieu du pur froment; il faut que j'accepte la paille, que je me résigne aux voiles de la foi.... sans doute, c'est l'esprit qui vivifie ces choses : mais quelles que soient leur abondance et leur onction, il est absolument impossible de trouver la même douceur dans l'écorce du sacrement et dans la plus pure fleur du froment, dans la foi et dans la vision, dans le miroir et dans le visage lui-même, dans la forme de l'esclave qu'a prise le Christ

1. Saint Irénée, l. IV, c. XXVIII, p. 4106-4109, édit. Migne.

2. Saint Aug., *Serm.* 292, n° 8, t. 5, p. 4727.

et dans sa véritable splendeur¹..... Vous voyez donc, continue saint Bernard, qu'il n'y a pas moins de différence entre la nourriture de cette vie et celle dont nous jouirons dans le ciel, qu'il y en a entre la terre et le ciel : les biens que possèdent les Bienheureux sont aussi supérieurs à ceux de l'exil, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. » Aussi, d'après la doctrine des Pères, les chrétiens doivent se servir de l'Eucharistie pour aller au Verbe ; ils doivent, comme parle saint Augustin, de cette nourriture proportionnée à l'état de l'homme, s'élever jusqu'à Celui que mangent les Anges, *ad illud quod quotidie manducant angeli* ; ils doivent monter de la chair Eucharistique au Verbe sagesse, au Verbe justice, au Verbe vérité, au Verbe sainteté, *non tam Verbum caro jam sapit, quam Verbum sapientia, Verbum justitia, Verbum veritas, Verbum sanctitas, pietas, virtus*².

1. Saint Bernard, *In Cant. serm.* 33, n° 1-2, p. 952, t. 4.

2. Saint Bernard, *In Cant. c.* XX, n° 8, p. 874, édit. Migne.

— Verbum bibitur, alimentum veritatis. (Clem. Alex., *Pédag.* l. I, c. VI.)

De cette manière d'envisager la sainte communion, il en résulte je ne sais quoi de noble, de grand, qui élève l'âme, la fortifie, la divinise, et la rend participante de la gloire divine : alors, selon la parole d'un Père, c'est l'esprit du Verbe qui respire en nous, et la religion ne consiste plus seulement, comme il arrive parfois, en de petites minuties pratiquées par de très-petits esprits, tandis que, sous cette écorce superficielle se cachent souvent des choses qui sont loin d'être divines. Et qu'on ne m'accuse pas en parlant ainsi de mépriser les formes : je les respecte infiniment quand elles sont pratiquées grandement et selon l'esprit de l'Église, et je me suis expliqué ailleurs si positivement à cet égard, que toute explication ultérieure est devenue inutile.

Mais voyez comment les paroles suivantes élargissent les idées, et rendent à la religion ses grands aspects : je les emprunte aux plus belles âmes du Christianisme. « Un jour, dit saint Augustin, nous n'aurons plus le sacrement de l'autel, nous n'entendrons plus lire l'Écriture Sainte... C'est le Verbe que nous verrons, le Verbe que nous

entendrons, le Verbe que nous mangerons, le Verbe que nous boirons ¹..... Notre vie sera celle des Anges; en ce moment nous avons la rosée, mais ils nagent dans la pleine fontaine... Nous verrons le Verbe, lui qui nourrit les Anges, qui les éclaire, qui les remplit de sagesse..... Nous ne nous perdrons plus dans les anfractuosités des phrases, *verba locutionis anfractuosæ*; nous ne boirons que le Verbe, et, remplis de sa sub-

1. Saint Paulin exprime les mêmes vérités.

Qui ~~te~~, Christe, bibent, dulci torrente refecti,
 Non sitient ultra, sed tamen et sitient.
 Nam quos divini satiarit copia Verbi,
 Hos dulcedo magis pota sitire facit.
 Te Domine ergo Deus panem, fontemque salutis
 Semper et esuriant et sitiunt animæ.
 Non jejuna fames, sed nec sitis arida vitam
 Consumet si te mens edat, atque bibat.
 Jugidus semper biberis, turbamque; sitimque
 Potantum exhausto largior exsuperas.
 Totus enim dulcedo Deus, dilectio, Christe, es,
 Inde replere magis, quam satiare potes.
 Et desiderii semper sitiendus avaris
 Influis, exciperis, nec saturatur amor,
 Atque ita perficitur pietas, sine fine ut ameris,
 Christe, tuis vitam qui sine fine dabis.

(Saint Paulin, p. 685, Patrol., t. 61, Poemata, v. 429-445.)

stance, nous chanterons l'hymne du ciel¹. » —
« O mon Dieu, disait un illustre cardinal, ma vie, dans sa partie intellectuelle et morale, a besoin d'être refaite par vous qui êtes la vie souveraine; mais qui peut refaire la vie de l'être raisonnable, sinon une nourriture immatérielle, c'est-à-dire votre Sagesse incorruptible, votre Verbe créateur? C'est votre Verbe, Raison infinie, qui m'a donné la raison : c'est donc lui seul qui peut la préserver de la corruption. Lorsque j'entends votre Sagesse me parler en moi-même, ô mon Dieu, et que je me retourne vers elle, pour entendre et voir votre Verbe, alors je reçois comme aliment votre Sagesse vivifiante. Car, entendre votre Sagesse qui parle à l'intérieur, qu'est-ce autre chose, sinon recevoir en soi la fontaine de vie, avec le goût d'une douceur inexprimable?... Et c'est vous, ô mon Dieu, qui par votre Sagesse parlez à tous les êtres, afin qu'ils vivent. C'est un seul Verbe qui parle à tous, et qui convie

1. Saint Aug., *Serm.* 57, n° 7. — *Serm.* 59, n° 6 passim, t. 5, p. 478, 492.

tous les êtres à la société de la Sagesse éternelle¹. »

C'est ainsi que les saints Docteurs, tout en maintenant la vérité orthodoxe sur l'Eucharistie, en comprenaient le sens élevé; ils y voyaient un moyen d'arriver à la communion au Verbe éternel, en ce monde par la communion réelle et sacramentelle, mais surtout dans l'éternité où toute action, toute parole se réduiront à manger, à boire le Verbe, et à chanter l'hymne du ciel, pendant les siècles de l'éternité : *ipsum Verbum visuri, ipsum audituri, manducaturi, ipsum bibituri, ... bibentes unicum Verbum*².

§ 7

L'Eucharistie n'est donc que le lait de l'enfance qui nous prépare à la nourriture vraie et substantielle du Verbe, car nous ne sommes pas encore prêts pour le banquet du Père, *nondum ido-*

1. Le cardinal Cusa, *Excit.* l. VI, p. 533.

2. Saint Augustin, cité plus haut.

nei sumus convivio Patris ¹. — Cette proposition incontestable va nous donner l'intelligence d'une autre vérité qui peut étonner au premier coup d'œil, mais qui n'est encore que la traduction littérale des plus grands Docteurs, c'est que l'Eucharistie est à la fois une figure et une vérité ².

1. Saint Aug., *Serm.* 494, t. 5, p. 4306.

2. In orationibus quæ post mysterium corporis sanguisque Christi dicuntur, et a populo respondetur, *Amen*; sic sacerdotibus voce dicitur : *Pignus æternæ vitæ capientes, humiliter imploramus ut quod in imagine contingimus sacramenti, manifesta participatione sumamus.*

Et *pignus enim et imago, alterius rei sunt, id est non ad se, sed ad aliud aspiciunt. Pignus enim rei est pro qua donatur; imago illius cujus similitudinem ostendit. Significant enim ista rem cujus sunt, non manifeste ostendunt. « Quod cum ita est, apparet quod hoc corpus et sanguis pignus et imago rei sunt futuræ; ut quod nunc per similitudinem ostenditur, in futuro per manifestationem reveletur. Quod si nunc significant, in futuro autem patefacient, aliud est quod nunc geritur, aliud quod in futuro manifestabitur.*

Qua de re et corpus Christi et sanguis est quod Ecclesia celebrat, sed tanquam pignus, tanquam imago. Veritas vero erit, cum jam nec pignus nec imago, sed ipsius rei veritas apparebit. (*Ratram*, c. LXXXV-LXXXVII, *Patrol.*, t. 124, p. 462-464.)

Porro autem si ipsam Eucharistiam contentioseasserunt ab Ecclesia vocari signum et figuram (vocatur enim sacramentum, id est, sacrum signum), quid sibi, quæso, in hoc conferant, quid nobis oberunt? Nos quippe illam non veremur dicere figuram

Elle est une vérité, parce qu'elle contient réellement et substantiellement le corps et le sang de notre divin Sauveur ; mais elle est une figure,

et sacramentum. Hic fortasse respondebit umbraticus, quod et dicere solitus est : Si figura est, quomodo veritas ? Si sacramentum, quomodo veritas ? O male cordati hominis insulsissima ratio. (Guitmund. l. II, Patrol. t. 449, p. 4457.)

In quo notandum est, quia in Veteri Testamento, dedit Deus tantum figuræ umbram, *in novo veritatem cum figura*, in futuro dabit veritatem non cum figura, sed manifestam..... Vetus enim testamentum veritatem promisit, non dedit; novum dedit, sed non ostendit. Quid restat, nisi ut eadem veritas in alia vita manifestetur ? Unde et venerabilis Beda presbyter ait in expositione hujus evangelici capituli : *Non est arbor bona quæ facit fructus malos.* (Luc VI, 43.) (Alger., *De sacram.*, l. I, Patrol., t. 480, p. 763.)

Quæ quidem Eucharistia non figura veri corporis Christi, sed ipsum verum corpus Christi est. Recte tamen religiosa ejus perceptio dicitur figura futurorum : quia in futura vita non sub accidentiarum specierum velamento participes erimus Divinitatis, sicut modo ; sed facie ad faciem Deum contemplantés, Divinitate perfecte satiabimur. Tempore vitæ præsentis in sump-tione ipsius adorandæ Eucharistiæ, pignus futuræ gloriæ nobis datur. (Louis de Blois, *Inst. vit.* c. IX, t. II, p. 504, 502.)

Similiter dum idem verum corpus Christi specie panis obvelatum sumimus ac manducamus, hoc ipsum dicitur etiam imago et figura futuræ veritatis, quæ olim exhibebitur in cælo, cum jam Christum Jesum Deum et hominem sine aliquo velamento contemplantur, eique beate ac perfecte uniemur. Quapropter Ecclesia perceptis mysteriis orat, ut quod nunc per spe-

parce que la réalité entière, complète, parce que la nourriture que mon cœur réclame, la manducation de Dieu, telle que mon âme la comprend,

ciem gerimus, post hanc vitam in veritate capiamus. (*Ibid. Defens. fidei*, append. § 1, t. II, p. 671-672.)

Id enim quod nunc in sacramentali specie percipiendo Christum agimus, *signum est qualiter eundem aliquando secundum dulcedinem suæ deitatis in cœlesti beatitudine percipiemus*, sicut beatus dicit *Gregor*. Sicut enim templum et omnis ornatus ejus sunt *signa parabolica amictus illius* quo lumine et decore divino in cœlis erunt beati induti : *ita et perceptio Eucharistiæ signum est perfectissimum* perceptionis illius qua in beatitudine dulcedinem Jesu Christi et Patris et Spiritus-Sancti percipiemus. (Albert le Grand, *De Euchar.*, dist. 6, tract. 1, c. II, t. 21, p. 94.)

Le savant Père Thomassin dit en commentant saint Ambroise :

Denique mysteria Christi et sacramenta, olim umbrosiora, nunc imaginum instar speciosiora, in cœlo vera et sine sacramentis, id est, sine velis ipsa veritas. Horum documentum in Christi incarnatione elucet. Nec enim in Verbi majestate radians venit, sed carnis obscuritate obnubilatus. Ergo sapientia, justitia, sanctitas, veritas quod Verbum est, non nisi obumbrata ad nos venit in Evangelica etiam charitate, in Evangelica lege, in Evangelica mysteriorum illustratione, ut quanquam venerit, multo magis ventura expectetur et expectatur. (*De Adventu Christi*, c. IX, n° 15, t. 3, p. 763.)

Ergo nondum advenit, nondum advenire potuit Christus veritas, Christus charitas, Christus libertas, sed Christus umbra,

la jouissance du Verbe dans la plénitude de l'amour, tout cela n'est qu'en germe sur la terre, en préparation dans la table eucharistique : la vé-

Christus imago veritatis et libertatis, umbra et imago sui. (Ibid. c. XVII.)

Utque totum ante Ambrosium exhauriamus, quam ad aliorum descendamus fontes, longe elegantissimum ejus testimonium derivemus ex commentariis ejus in Psalmos. Ibi enim demonstrat ipsam Christi carnem, totumque in carne adventum, cui umbræ omnes Mosaicæ Propheticæque famulabantur, non aliud quam umbram fuisse, ad hoc indultam, ut ad veritatem concupiscendam, et ad veriolem ejus in plenitudine æternitatis, non jam in plenitudine temporis, adventum ambiendum accelerandumque nos inflammaret. (*Ibid. c. XVIII, p. 764.*)

Enfin écoutons Bossuet :

« Bien plus, il faut reconnaître que tout ce qui est le plus vérité, pour ainsi parler, dans la religion chrétienne, est tout ensemble mystère et signe sacré. L'Incarnation de Jésus-Christ nous figure l'union parfaite que nous devons avoir avec la Divinité dans la grâce et dans la gloire. Sa naissance et sa mort sont la figure de notre naissance et de notre mort spirituelles. Si dans le mystère de l'Eucharistie il daigne s'approcher de nos corps en sa propre chair et en son propre sang, par là, il nous invite à l'union des esprits, et nous la figure. Enfin, jusqu'à ce que nous soyons venus à la pleine et manifeste vérité qui nous rendra éternellement heureux, toute vérité nous sera la figure d'une vérité plus intime : nous ne goûterons Jésus-Christ tout pur en sa propre forme, et dégagé de toute figure, que lorsque nous le verrons dans la plénitude de sa gloire à la droite de son Père... (*Hist. des variat.*, l. IV, t. 5, p. 576.)

rité sans voile de tous ces mystères, l'accomplissement de tous les désirs sont réservés aux jours de l'Éternité, où la nourriture sera le Verbe lui-même dans toute la pureté de ses rayons lumineux, où le breuvage sera ce vin nouveau dont le Christ a dit qu'il en boirait avec nous dans le ciel, car ce vin sera la substance même de Dieu qui entrera continuellement en nous pour nous transfigurer; où la doctrine sera le Verbe lui-même contemplé face à face, où la musique sera encore le Verbe qui renferme en lui toutes les harmonies, toutes les beautés des mélodies du ciel. Mais afin de rassurer pleinement les oreilles peu acoutumées au langage de la vraie théologie, écoutons les Docteurs : « Le sacrement de l'Eucharistie, dit saint Thomas, nous figure par avance la possession de Dieu qui nous sera donnée dans le ciel, *est præfigurativum fruitionis Dei quæ erit in patria*¹. Le sacrement de l'autel, dit le pape Innocent III, est à la fois une vérité et une figure, *altaris sacramentum est et veritas et figura*².

1. Saint Thomas, 3^e p. q. 73, art. 4.

2. *De sacr. alt. myst.*, c. XXXV, t. 4, p. 878-879, édit. Migne.

« Elle est une figure, dit Hugues de Saint-Victor, parce qu'elle nous fait entrevoir l'union d'amour que nous devons avoir avec le Christ, et cette union complète par laquelle nous serons un jour fondus en lui dans une pleine ressemblance et dans la même forme de la gloire ¹. »

« Le sacrement de l'Eucharistie, dit Albert le Grand, a été établi pour signifier la jouissance du Christ dans la gloire. Le sacrement de l'Eucharistie, dit le cardinal Cusa, est la figure de l'aliment de l'éternité qui doit un jour nourrir nos âmes.... et dans ce sens, on peut dire que la vérité complète ne se réalisera que dans le ciel : ici-bas nous recevons réellement le Christ, mais sous des signes sensibles et figuratifs ². » — D'ailleurs, mes très-chers frères, n'est-ce point cette vérité si belle et si consolante que nous récitons à la sainte messe le jour de la fête du très-saint

1. Hugues de Saint-Victor, *In Hier. cœl.*, l. II, t. I, p. 952-956, édit. Migne. — V. encore *De sacram.*, l. II, pars 8, c. VI, t. II, p. 466. — V. Durand, l. IV, p. 415, 3^e colonne.

2. Cardinal Cusa, *De pace fidei*, p. 877, c. XVII. *Excit.*, l. IV, p. 448.

Sacrement¹ : « Seigneur, dit l'Église, faites que nous soyons un jour pénétrés tout entiers par l'éternelle jouissance de votre Divinité, jouissance qui est figurée par la réception temporelle de votre corps et de votre sang précieux; et ailleurs² : O mon Dieu, faites que vos sacrements opèrent en nous ce qu'ils contiennent, afin qu'un jour nous saisissions dans la réalité des choses ce que nous opérons maintenant sous des formes symboliques : *ut quæ nunc specie gerimus, rerum veritate capiamus*³.

Je ne puis m'empêcher, mes très-chers frères, de vous faire remarquer tout ce qu'il y a de précision dans la doctrine de l'Église et en même

1. « Fac nos quæsumus, Domine, divinitatis tuæ sempiterna fruitione repleri, quam pretiosi corporis, et sanguinis tui temporalis perceptio præfiguratur. »

2. Post-communion de la Fête-Dieu, et du samedi des Quatre-Temps de septembre.

3. Le pieux et docte Bénédictin du moyen âge, que nous avons cité plusieurs fois, commente ainsi cette prière de la liturgie : *Postulat quippe sacerdos ut corpus Christi quod sub specie panis et vini nunc geritur, manifesta visione, sicuti revera est, quandoque capiatur.* (V. Alger., t. I, c. v, Patrol., t. 180, p. 753.)

temps de large et d'infini ; elle se tient également éloignée de tous les extrêmes. Les Capharnaïtes entendaient la chair du Christ mangée dans sa forme naturelle, le Christ et l'Église les ont combattus. La Réforme est arrivée : elle a inventé je ne sais quelle présence métaphorique sans rapport avec aucune réalité. L'Église a défendu la vérité du dogme, la vérité de la présence sacramentelle, présence comparable, disent les Docteurs, à celle des esprits. Elle a été plus loin, elle a reconnu, toujours en admettant la réalité de la présence, que l'Eucharistie est aussi en un sens une figure, parce que tout ce qui s'opère ici-bas, même dans les sacrements, est une ombre, un emblème, une figure de toutes nos magnifiques et éternelles destinées.

Il y aura donc un jour, mes très-chers frères, si je puis m'exprimer ainsi, une Eucharistie plus parfaite que celle de la terre, la grande Eucharistie du Verbe où la nature divine elle-même nous sera servie dans la joie d'un festin nuptial. Mais en attendant, acceptons avec bonheur les conditions de notre existence, telles que Dieu les

a fixées dans son infinie miséricorde et en suivant les lois d'une sagesse progressive. Prenons le lait des enfants : plus tard, quand le ciel nous aura donné la maturité de l'âge, nous recevrons la pure essence de la vérité infinie. — Voyez la mère, dit saint Augustin dans une délicieuse comparaison qui dit tout avec la clarté du vrai et la tendresse de l'amour, voyez la mère : elle ne donne pas de suite à l'enfant une nourriture solide, mais elle prend elle-même cette nourriture, l'insinue dans ses membres, elle s'incarne le pain, *ipsum panem mater incarnat* ¹. Elle le change en un aliment plus tendre et plus délicat, et quand cette œuvre de dilection maternelle est accomplie, le lait de la mère coule avec son amour dans la bouche de l'enfant. De même Dieu, par égard pour notre faiblesse, n'a point voulu nous donner son Verbe, tel qu'il est dans la gloire et dans les splendeurs des saints, le Verbe, nourri-

1. Saint Aug., *in Ps.* XXXIII. — J'ai traduit l'ensemble. — V. saint Aug., *in Ps.* XXX, *Enn.* 2, n° 9, p. 215, t. 4. — *In Ps.* CXIX, n° 2, p. 1950. — *In Ps.* CXXX, n° 9-14, p. 2091-2097. — *In Ps.* CXXXIV, n° 5, p. 2134. — *Serm.* 117, n° 5, t. V, p. 846.

ture des Séraphins ; la puissance des rayons de ce soleil ardent, et l'énergique activité de cette sagesse qui remue les mondes , auraient étouffé en nous la vie au lieu de l'entretenir. Alors le Père de famille a incliné sa Sagesse jusqu'à la forme de lait ¹, il est venu avec une chair mortelle qui est la nourriture des voyageurs. — Chrétiens, pressez ce sein maternel, *suge quod pro te factus est* ², qui vous a préparé le lait de la vie ³, et de-

1. Bossuet dit que Dieu donne le pain aux enfants « en le lactifiant. » (*Lettres de piété*, p. 497, t. 44, p. 493.)

2. *In Ps.* CXIX. n° 2.

3. Clément d'Alexandrie a de délicieuses pensées sur ce sujet : nous en citons quelques-unes : « Le Verbe est tour à tour doux et fluide comme le lait, tour à tour compacte et resserré comme les autres aliments... Le lait est la partie la plus douce et la plus subtile du sang... Le sang agité par les esprits vitaux blanchit comme les vagues de la mer lorsqu'elles se brisent sur le rivage... il n'y a pas d'aliment qui soit plus nourrissant, plus doux et plus blanc que le lait. Le lait est donc semblable en tout à la nourriture spirituelle qui est douce comme la grâce, nourrissante comme la vie, blanche comme les jours du Christ. Déjà, nous avons montré que le sang du Verbe possède toutes les propriétés du lait... O saint enfantement ! O langes divins ! Le Verbe est tout pour l'enfant ; il est son père, il est sa mère, il est son maître, il est sa nourrice... Le Verbe est notre aliment, c'est sa chair sanctifiée, c'est le lait du Père, la nourriture des enfants. Le Verbe est notre ami et notre nourricier, il

venus grands, vous aurez pour nourriture le Verbe qui habite dans le sein du Père et qui n'aura plus d'autres voiles que la lumière de l'éternité.

C'est ainsi, mes très-chers frères, que nous devons entendre le symbole du pain dans le sacrement de l'Eucharistie : le pain⁴ signifie la nourriture, la nourriture de l'âme, c'est la vérité,

a versé son sang pour nous : par lui nous croyons en Dieu, par lui nous courons nous désaltérer à la mamelle du Père, qui n'est autre que le Verbe lui-même... Le Verbe se boit, et cependant c'est un aliment de vérité; la même substance peut être à la fois nourriture et breuvage : le lait condensé est un aliment, le lait liquide est une boisson... Les Grecs se servent d'un mot pour exprimer l'action d'un enfant qui cherche la mamelle de sa mère. Nous ressemblons à ces enfants lorsque nous cherchons le lait du Verbe, dont la tendresse pour nous est inépuisable... On représente le Verbe sous plusieurs allégories : on l'appelle chair, nourriture, pain, sang : parce que le Seigneur se donne ainsi à nous qui avons la foi, afin de nous faire jouir de lui. » (Clém. d'Al. *Pédag.*, l. I, c. VI, t. I, p. 295-306, éd. Migne.)

4. Saint Antoine de Padoue distingue quatre espèces de pains ou nourritures de l'homme : le pain matériel, qui est l'aliment du corps, le pain de la doctrine pour nourrir l'âme, le pain eucharistique qui tient du corps et de l'esprit, le pain de la gloire qui sera le Verbe lui-même dans la lumière de sa gloire et de son amour. (In Joan., *Exposit. myst.*, c. VI, p. 573, 574, édit. de Lyon, 1653.)

c'est le Verbe : le Verbe ne peut pas encore nous être donné sous sa forme pure et dans son essence naturelle : alors Dieu nous le donne sous forme de lait dans l'Eucharistie, en attendant le vrai et éternel banquet des âmes dans le sein de Dieu. Tel est le commentaire de la Tradition catholique sur ces paroles : « Je suis le pain vivant, le pain descendu du ciel..... Mon corps est vraiment une nourriture¹ : et de ces autres : Seigneur, vous avez donné à votre peuple la nourriture des Anges, vous lui avez envoyé du ciel un pain tout préparé qui renferme en lui tout ce qu'il y a de délicieux et d'agréable au goût². »

II

Nous disions, en commençant cette Instruction, que dans les sacrements il y avait rapport entre

1. *Joan.*, c. VI.

2. *Sap.* XVI, 20.

le signe sensible et la grâce du sacrement, et que les choses apparentes signifiaient, par voie de comparaison, la nature spéciale du bienfait céleste. Dans le Baptême, l'eau est l'emblème naturel de la purification : dans la Confirmation, l'huile fait pressentir la douceur et la force de l'Esprit de Dieu. Il nous reste à développer cette pensée pour l'Eucharistie : c'est le pain qui en est la matière. Etudions ce symbole.

§ 1

Le pain est la base du corps humain, comme dit saint Grégoire de Nysse; c'est l'aliment à la fois le plus commun et le plus précieux que nous ait préparé la main généreuse et féconde de la nature : c'est le type et le synonyme de la nourriture en général. Or, quel est l'effet de la nourriture corporelle? C'est de renouveler la vie et de donner des forces. Notre corps fait une continuelle déperdition de vigueur, la vie matérielle se consume et s'use encore plus vite que le vêtement

qui nous recouvre. La nourriture saine et substantielle répare continuellement cette défaillance naturelle, et quand l'homme s'est assis à une table abondamment servie, il sent la vie circuler en lui comme la sève du printemps. Il en est de même pour notre âme : ses forces morales, sa vie spirituelle s'épuisent continuellement au milieu des combats de la vie : il n'est pas d'être humain qui n'ait senti ce froid glacial de la léthargie morale, alors qu'elle voudrait pénétrer jusque dans les régions vivantes de l'âme, et y arrêter les pulsations de la vie. L'âme s'use tous les jours encore plus que le corps : elle s'use en luttant contre le malheur, contre les tentations, contre les amères déceptions du monde, contre les secousses de la haine et de la calomnie ; et quand elle n'a plus à lutter à l'extérieur, il lui reste les ennemis du dedans, les angoisses invisibles, les tortures d'un esprit immortel qui voudrait des ailes pour voler vers l'objet de ses désirs, et ces ennuis, qui, semblables à des armées d'insectes ailés, voltigent toujours çà et là dans la vie. Pauvre âme ! qu'elle est à plaindre !

Mais Dieu dans sa miséricorde lui a donné comme à l'athlète une nourriture solide et substantielle : elle s'assied au banquet divin ; puis le repas céleste terminé, elle se relève, et comme le pèlerin toujours joyeux, elle continue sa route en chantant avec le Prophète : « Le Seigneur me conduit, rien ne saurait me manquer : il m'a placé dans un lieu fertile.... Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais point, parce que le Seigneur est avec moi : il a servi devant moi une table royale pour me fortifier dans mes défaillances... Oh ! que le calice qui m'enivre est délicieux ! La miséricorde du Seigneur m'accompagnera ainsi tous les jours de ma vie, *calix meus inebrians quam præclarus est !* »

§ 2

Le prophète Elie persécuté par l'impie Jézabel, se retire dans le désert, et après avoir fait une

4. Ps. XXII.

journée de chemin, il s'assied à l'ombre d'un arbrisseau, et dit à Dieu : Il me suffit, Seigneur, retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères ¹. — Puis il jette à terre son corps fatigué, et s'endort d'un profond sommeil. Un Ange du Seigneur descend du ciel, touche le Prophète et lui dit : levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. Elie se lève, mange le pain apporté par l'Ange : fortifié par cette nourriture, il marche pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne du Seigneur.

Le Prophète Elie, c'est l'âme chrétienne qui chemine dans le désert de la vie. Souvent fatiguée du poids de l'existence, la pauvre exilée se jette avec une tentation de découragement à l'ombre du premier rocher qu'elle rencontre ; elle dit à Dieu : Seigneur, j'ai assez vécu, retirez-moi de ce monde, la source de la vie et de la force s'est tarie en moi. — Ame de peu de foi, levez les yeux, et voyez un Ange qui est à côté de vous ; il tient

1. 3. Reg. 49.

en ses mains une nourriture préparée dans le ciel, goûtez cette manne fortifiante, puis vous vous lèverez pleine de force, car il vous reste encore beaucoup de chemin à faire, *grandis enim tibi restat via*. Prenez ce pain, car c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ c'est la vie, et notre vie c'est le pain, *Christus panis noster est, quia vita Christus, et vita panis*, dit Tertullien ¹. — Combien d'âmes ont défailli dans la vie, se sont laissées aller au désespoir, et à toutes ses conséquences les plus horribles, parce qu'elles n'ont point connu ce principe de force surnaturelle que le chrétien puise tous les jours dans la divine Eucharistie! Combien d'âmes faibles se traînent dans les ombres vides d'un langueur morale, parce qu'ayant connu le don de Dieu elles s'en sont éloignées, elles ont oublié de manger leur pain, comme dit le Prophète, et leur âme est énermée comme le corps de l'homme qui depuis longtemps aurait oublié de prendre sa nourriture, *aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum* ².

1. Tertullien, *De orat.*, c. VI.

2. Ps. CI, 5.

« L'âme tombe, dit saint Cyprien, quand l'Eucharistie n'est pas là pour la relever, *mens deficit, quam recepta Eucharistia non erigit*¹. » Les chrétiens d'Afrique, du temps de saint Augustin, ne désignaient jamais ce divin sacrement qu'en disant « *la vie* » *punici Christiani sacramentum corporis Christi nihil aliud quam vitam vocant*².

Le pain des Anges est descendu sur la terre, dit saint Cyrille, pour nourrir les âmes tourmentées par la faim, *coelestis panis ad terram descendit ut aleret famelicos*³. Le monde semble parfois s'étonner de la vigueur avec laquelle étaient trempées certaines âmes chrétiennes et de l'énergie virile qu'elles ont déployées dans des circonstances difficiles; il semble croire que ces âmes ne sentaient pas, ne comprenaient pas, qu'elles avaient laissé s'atrophier leurs qualités morales, qu'elles avaient revêtu la nature du granit avec sa dureté et sa froide insensibilité. Le monde est encore ici comme l'aveugle qui parle des cou-

1. Saint Cyprien, *Epist.* 30.

2. Saint Aug., *De Mérit. et remiss.*, c. XXIV.

3. Saint Cyr., *Hieros.*, *Cat.* 12, § 1.

leurs : il ne veut pas croire aux mystères de Dieu qui dépassent ses courtes vues et ses trompeurs instincts. Ces âmes que vous voyez ainsi fortes et inébranlables, elles ont été, elles sont peut-être encore comme vous, comme Élie, des pèlerins marchant dans le sable aride du désert. Souvent, peut-être, elles ont eu, elles ont encore la tentation de s'arrêter à la borne du chemin, et de dire à Dieu : C'est assez, Seigneur, c'est assez : assez de cette longue et pénible existence, assez de luttés et de sacrifices. Mais regardez, et voyez à côté de ces âmes, un ange qui apporte chaque matin le pain du ciel. L'âme épuisée reçoit la nourriture de l'exil, puis elle se relève et ne se plaint plus : c'est l'Hercule chrétien qui s'avance en défiant les dangers, les obstacles et les fatigues de la route. — Chrétiens, qui avez la foi et qui êtes si faibles à porter le fardeau de la vie, ne murmurez pas contre la Providence, n'accusez que votre tiédeur et votre éloignement. Vous refusez le pain de l'Ange ; tous les jours la manne tombe du ciel, et l'on dirait que vous ne vous en doutez même pas ; ou bien, vous recevez comme une

nourriture ordinaire cet aliment céleste ; vous le recevez sans préparation suffisante, et la route de la vie vous devient de plus en plus longue et difficile. Ah ! reconnaissez votre erreur, prenez avec amour ce pain qui s'appelle la vie, réparez les forces de votre âme épuisée, et bientôt vous vous relèverez pleins de vigueur et de santé. Vous en avez besoin, car il vous reste peut-être beaucoup de chemin à faire, *grandis enim tibi restat via.*

§ 3

Comment expliquer, mes très-chers frères, ces mystères de transformation ? Rien de plus difficile à comprendre au point de vue naturel, rien de plus facile aux yeux de la foi. Nous avons dit qu'il y avait une différence profonde dans les effets de la nutrition selon la nature des êtres ; développons les conséquences de ce principe. Quand l'être que l'on reçoit comme nourriture est d'un ordre inférieur, il est absorbé en notre substance ; si, au contraire, il est d'un ordre su-

périeur, c'est lui qui semble nous transsubstantier en sa nature, et cette merveille s'opère dans le mystère de l'Eucharistie. Quand nous communions avec ferveur, nous ne changeons pas l'aliment divin en nous-mêmes, comme il arrive pour la nourriture ordinaire, mais c'est la nourriture céleste qui nous change en elle-même; c'est elle qui nous communique sa vie, semblable à la greffe, qui donne sa vigueur et sa perfection de nature au tronc primitif. « Ordinairement, dit le pape Innocent III, ce qu'on mange se change en la substance de l'être qui reçoit; mais ici, l'aliment prend le rôle actif, c'est lui qui incorpore, et celui qui mange est incorporé, *hîc autem quod manducatur incorporat, et qui manducat incorporatur*¹. » — « C'est pourquoi, dit Hugues de Saint-Victor, le Christ a voulu être mangé par nous, afin de nous incorporer à lui, *idecirco voluit Christus à nobis manducari, ut nos sibi incorporaret*². »

1. *De sacr. alt. myst.*, l. IV, c. XIV, p. 866, t. 4, édit. Migne.

2. Hugues de Saint-Victor, *De sacr.* l. II, pars. 8, c. V, t. 2,

La Tradition est d'une richesse incomparable sur cette belle vérité, et je n'ai que le temps d'y recueillir quelques fleurs pour vous les offrir.

« Il faut que Dieu nous dévore, dit saint Ambroise, et que la nourriture de nos âmes lui soit délicate : heureux celui que la Sagesse dévore ainsi, heureux celui que la vertu divine absorbe en elle-même, *beatus quem sapientia devoraverit, quem virtus hauserit*¹. » — « Soyons la nourriture de Dieu, dit saint Paulin, que le Christ nous mange, et qu'en nous mangeant il nous donne la vie, *efficiamur esca Dei... edat nos Christus... Christus etenim vita est*². » — « Il faut que nous soyons digérés dans le Christ, dit un célèbre cardinal, et la chaleur de la charité nous fera devenir ses membres... *cibus iste dulciter masticandus et glutendus, ut digeratur homo in Christum... anima est*

p. 465, c. XIII, p. 474. — V. saint Thomas, 4 dist. 8, q. 1, art. 3, p. 151, t. 12, dist. 12, q. 2, art. 1, p. 251. — Albert le Grand, *De sacr. alt.* Inter opusc., S. Thomæ, trad. franc., c. XIV, t. 5, p. 514-516; c. XX, p. 28-30; c. XXVI, p. 65.

1. Saint Ambroise, in *Ps.* 148, serm. 18, n° 14, p. 1457, t. 2, édit. Migne.

2. Saint Paulin, *Ep.* 23, n° 46, p. 268, édit. Migne.

*aptus cibus, ut Deus Pater convertat calore caritatis in membra Christi*¹. »

Albert le Grand donne de ces prodiges deux admirables raisons : « Quand deux choses s'unissent de manière à ce que l'une transforme l'autre, le plus fort et le plus excellent change en lui le plus faible. Aussi, la nourriture eucharistique étant d'une énergie divine et plus puissante, elle change en elle-même ceux qui la reçoivent, selon la parole qui fut dite à saint Augustin : Vous ne me changerez pas en vous-même comme vous le faites pour la nourriture de votre corps, c'est vous qui serez changé en moi. Mais il y a une autre raison de ce mystère : si l'aliment divin se changeait en nous, il nous serait inutile, car nous ne sommes rien que par Dieu, et c'est pourquoi, afin de nous conférer la grâce, il doit nous changer en lui². »

1. Cusa, *Excitat.*, l. III, p. 409 ; l. VI, p. 514.

« Cette viande ne se digère pas, dit Bossuet, mais c'est elle qui, pour ainsi parler, nous digère et nous change en elle. » (*La Cène*, 1^{re} p., 48 jour, p. 409.

2. Albert le Grand, 4, sent. dist. 9. art. 2, t. 16, p. 121.

Mais aucun Docteur n'a exprimé cette vérité avec autant d'énergie et de profondeur que saint Bernard : « Le Christ me mange, il m'engloutit, il me digère, il me fonde en lui par une divine transformation.... Ne vous étonnez pas de cela : il nous mange et nous le mangeons, afin que nous soyons plus étroitement attachés à lui : autrement, notre union ne serait qu'imparfaite. Car si je le mange, sans qu'il me mange aussi, il sera en moi, mais je ne serai pas encore en lui. Que s'il me mange et que je ne le mange pas, je serai en lui, mais il ne sera pas en moi, et ainsi nous ne serons unis ensemble qu'imparfaitement. Mais notre union sera parfaite s'il me mange et que je le mange aussi, parce qu'alors je serai en lui et lui en moi ¹.... Lors donc, dit-il plus loin, que

1. *Mandor cum arguor, glutior cum instituor, decoquor cum immutor, digeror cum transformor, unior cum conformor. Nolite mirari hoc : manducat nos, et manducatur a nobis, quo arctius illi astringamur. Non sane alias perfecte unimur illi. Nam si manduco et non manducor, videbitur in me esse ille, sed nondum in illo ego. Quod si manducor quidem, nec manduco ; me in se habere ille, sed non etiam in me esse videbitur ; nec erit perfecta unitio in uno quovis horum. Sed enim manducet me, ut habeat me in se ; et a me vicissim manducetur ut sit in me :*

Dieu et l'homme sont attachés ensemble de part et d'autre, ce qui arrive lorsqu'ils sont comme incorporés par un intime et mutuel amour, alors je n'hésite pas à dire que Dieu est dans l'homme et que l'homme est en Dieu ¹. »

J'éprouve ici, mes très-chers frères, un impérieux besoin de m'arrêter pour dire avec vous, combien nous sommes heureux et fiers d'être chrétiens, d'appartenir à cette religion divine, dont le premier et le dernier mot est l'amour, et l'amour le plus étonnant, le plus intime de tous, comme il est aussi l'amour supérieur et souverain ; à cette religion divine, dont le premier et le dernier mot est de perfectionner notre nature et de faire de nous des dieux, par une sorte de transsubstantiation au Christ.

quatenus integra firmaque sit connexio, cum ego in eō et nihilominus in me ipse erit. (S. Bernard, *in Cantic. serm.* 71, n° 5, t. 4, p. 1123, édit. Migne.)

1. *Ibid.*, n° 10, p. 1126.

§ 4

Plaçons-nous encore à un autre point de vue avant de terminer ; l'Eucharistie est un mystère dont les horizons lumineux s'étendent jusqu'à l'infini. Ce point de vue, que je voudrais simplement indiquer, n'est autre chose que le développement de cette parole : Dieu le nourrira avec le pain de vie et d'intelligence, *cibabit illum pane vitæ et intellectûs* ¹, et de ces autres : Je suis la Vérité, *ego sum veritas*.

On demandait un jour à l'illustre Hayden, un des plus célèbres compositeurs de l'Allemagne, où il puisait ses inspirations. Il répondit : j'ai dans ma maison une petite chapelle ; là, je viens prier quand je suis fatigué ; là, je retrouve la vigueur de l'intelligence et la fraîcheur de la composition ².

N'avez-vous pas remarqué ici-bas, mes très-

1. Eccli. xv, 3.

2. V. Schubert, *Die Geschichte der seele*, § 31, p. 492.

chers frères, des physionomies qui ont un cachet de Christianisme imprimé en saillie lumineuse? c'est une limpidité, une sérénité, une flamme divine, un je ne sais quoi qui n'est pas de la chair, mais qui est beau. Il est aussi des ouvrages qui ont une physionomie à part. Lisez certains passages de Bossuet, de Fénelon, de saint François de Sales, de saint Thomas, de saint Augustin, cela ne ressemble à rien de ce qui s'écrit sur la terre. Une vie calme, élevée, sereine, une vie divine coule à pleins bords sous la transparence des mots. Il semble alors que l'âme brise pour quelques instants les chaînes de la prison corporelle, qu'elle ne respire plus dans la pesante atmosphère du siècle. Elle croit entendre les sons de l'éternité, lire les caractères de cette langue que Dieu devait parler à l'homme dans le Paradis terrestre : elle voit, elle touche, elle odore; mais ce qu'elle voit, ce qu'elle touche, ce qu'elle odore, n'a pas de nom dans les langues mortelles. Qui donc a donné à ces hommes des ailes pour voler, là où les ailes du génie n'ont pas pénétré? La réponse est facile pour qui sait les mystères de l'Eucha-

ristie : dans ce sacrement auguste le génie se retrempe, se purifie, s'élève, s'harmonise : il se transfigure sur le Thabor de la pensée. L'Ange de l'Ecole recevait tous les jours le Verbe illuminateur sous les voiles de l'amour : puis il se retirait dans sa cellule, et sa main traçait naturellement les caractères d'une langue divine. Cet homme étonnant, dont la pensée était haute et solide comme les vieilles pyramides d'Égypte, ne comprenait, dans son intelligence et dans son cœur, qu'une seule opération : il étudiait en priant et priait en étudiant, semblable au Séraphin qui, par un acte simultané et continu, vit à la fois de lumière et d'amour. L'Eucharistie était le centre de cette opération qui formait l'unique souffle de sa vie. Le Christ était pour lui le Verbe de Dieu sous une forme mortelle : le Verbe était la source de toute science divine et humaine, et cet ange de lumière ouvrait ses larges ailes, il traversait les sphères lumineuses de l'essence divine : et, quand il redescendait dans les ténébreuses régions de ce monde, c'était pour y verser de ces torrents de lumière pure qui sont

si rares dans l'humanité. Il ne connaissait, disait-il, qu'un seul Docteur, c'était le Christ, mais le Christ, source de toute science et de toute vérité : et le séjour du Christ sur la terre, la demeure du Verbe incarné, était pour lui le tabernacle eucharistique. Là, il allait prier, se nourrir, s'abreuver, et cependant, quelques instants avant sa mort, il eut une heure d'extase ; il revint à lui et s'écria : Je viens de voir des choses si belles et si ravissantes que tout ce que j'ai vu, senti, et composé ici-bas, est bien peu de chose en comparaison ¹.

Heureuse l'âme, qui, même de très-loin, peut marcher dans cette voie ! Si Dieu lui a donné de l'intelligence, l'Eucharistie y ajoutera de nouvelles et plus fortes ailes, et sa vie sera une aurore toujours progressive, une aurore pleine de clartés, l'aurore de cette lumière infinie qui doit un jour nous inonder par torrents, sans voiles et sans limites, *illuminans à montibus æternis* : alors, vraiment elle aura été nourrie par le pain de vie

1. Le P. Touron, *Vie de saint Thomas*, l. III, c. x, p. 278-279.

et d'intelligence, *cibabit illum pane vitæ et intellectûs.*

Le Seigneur avait envoyé à son peuple la manne du désert ; cette nourriture divine renfermait tout ce qu'il y a de plus délicieux au goût, et soutenait la vie du peuple, jusqu'à son arrivée dans la terre de Chanaan : la manne n'était qu'un emblème et une image prophétique de la grâce réservée à la loi d'amour¹. Elle tombait du ciel

1. Unde glossa : manducaverunt (Judæi fideles) escam utique corporalem et spiritualem : sed spiritualem eamdem quam nos ; corporalem vero alteram, id est manna quod signat Christum. (Alex. de Ales., *De Euch.*, q., 11 membr., 2, art. 2, § 1, t. 4, p. 211, 3^e col.)

Antiqui, dit saint Thomas, patres non manducaverunt spiritualiter hoc sacramentum, quia nondum erat institutum, nec consecratio præcesserat ; manducaverunt tamen spiritualiter Christum : et secundum hoc dicitur I cor. x. Quod omnes eamdem escam manducaverunt spiritualem. (4 sent. dis. 9, q. 1, art. 2, sol. 4, ad 2um, t. 12, p. 177.)

Ratramn, moine de Corbie, pousse aussi loin que possible les ressemblances entre la manne et l'Eucharistie. (V. les notes explicatives de l'édition Migne.)

Similiter manna populo de cœlo datum, et aqua profluens de petra, corporales exstiterant et corporaliter populum vel pascebant vel potabant : attamen Apostolus vel illud manna, vel illam aquam, spiritualem escam spiritualemque potum appellat. Cur hoc? Quoniam inerat corporeis illis substantiis spiritualis

chaque matin. Ainsi, chaque matin le ciel s'ouvre; à une parole qui emprunte sa puissance au Verbe, une manne céleste descend, et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes justes, se précipitent pour recevoir la semence de vie et d'immortalité. La manne renfermait en elle-même tout ce qu'il y a de plus délicieux, et elle avait aussi le secret de

Verbi potestas, quæ mentes potius quam corpora credentium pasceret atque potaret (*vide* n° 15). Et cum cibus vel potus ille futuri corporis Christi sanguinisque mysterium, quod celebrat Ecclesia, præmonstraret, eandem tamen escam spiritualem manducasse, eundem potum spiritualem bibisse patres nostros sanctus Paulus asseverat.

Quæris fortasse quam eandem? Nimirum ipsam quam hodie populus credentium in Ecclesia manducat et bibit (*Vide num.* 25). Non enim licet diversam intelligi, quoniam unus idemque Christus est, qui et populum in deserto, in nube et in mari baptizatum, sua carne pavit, suo sanguine tunc potavit, et in Ecclesia nunc credentium populum sui corporis pane, sui sanguinis unda pascit atque potat.

Quod volens Apostolus intimare, cum dixisset patres nostros eandem escam spiritualem manducasse eundemque potum spiritualem bibisse, consequenter adjecit: *Bibebant autem de spiritali consequenti eos petra. Petra autem erat Christus.* (1 cor. X, 4.) Ut intelligeremus, in deserto Christum in spiritali petra constitisse, et sui sanguinis undam populo præbuisse, qui postea corpus de Virgine sumptum, et pro salute credentium in cruce suspensum, nostris sæculis exhibuit, et ex eo sanguinis

se proportionner au goût de chacun ¹. Ainsi, la nourriture des Anges contient tout ce qu'il y a de plus doux, de plus suave; elle est la source des émotions les plus intimes, les plus profondes : elle procure à l'âme de ces moments de bonheur que les langues humaines sont impuissantes à exprimer, et, cependant, elle donne à chacun ce qui convient à son goût, à son caractère, à son désir, à sa vocation. Aux uns, elle laisse une saveur de pureté et d'innocence, aux autres, un

undam effudit quo non solum redimeremur, verum etiam poteremur.

Mirum certe, quoniam incomprehensibile et inæstimabile! Nondum hominem assumpserat, nondum pro salute mundi mortem degustaverat, nondum sanguine suo nos redemerat, et jam nostri patres in deserto per escam spiritualem potumque invisibilem ejus corpus manducabant et ejus sanguinem bibebant : velut testis exstat Apostolus clamans eandem escam spiritualem manducasse, eundem potum spiritualem bibisse patres nostros. Non isthic ratio quâ fieri potuerit, disquirenda; sed fides quod factum sit, adhibenda. Ipse namque qui nunc in Ecclesia omnipotenti virtute panem et vinum in sui corporis carnem et proprii cruoris undam spiritualiter convertit, ipse tunc quoque manna de cœlo datum corpus suum, et aquam de petra profusam proprium sanguinem, invisibiliter operatus est. (*De corp. et sanguine*, c. XXII-XXV, *Patrol.*, t. 124, p. 137, 139.)

¹. Sap. XVI, 24.

parfum de douceur, de charité; à ceux-ci, elle se communique comme un charbon ardent qui les embrase d'amour; ailleurs, elle s'insinue comme une rosée qui calme et rafraîchit¹. On dirait une corde qui renfermerait tous les sons : celui qui la touche la fait résonner au gré de ses désirs, et de son sens musical. — La manne tombait dans le désert, où le peuple n'avait pas d'autre nourriture. Ainsi, l'Eucharistie nous a été donnée comme la nourriture de l'exil, et elle nous est plus nécessaire que la manne, car le désert où marchait le peuple d'Israël, cette vaste solitude avec ses horreurs, son ciel d'airain, et ses alarmes de tous les jours, n'était qu'une faible image du désert de la vie, où souvent tout manque à

1. Séd est spiritalis manna, hoc est pluvia spiritalis sapientiæ quæ ingeniosis et quærentibus de cœlo infunditur, et irrorat mentes piorum et obdulcat fauces eorum. Qui igitur intellexerit infusionem divinæ sapientiæ, delectatur, nec alium cibum, requirit nec in solo pane vivit, sed in omni Verbo Dei... hæc alimonia alit animam sapientis et illuminat atque obdulcat, resplendens veritatis corusco, et mulcens tanquam favo quodam, ita diversarum virtutum suavitate et sermone sapientiæ. (Ambros., *Epist.* 64, n° 2, t. 3, p. 1219-1220, édit. Migne.)

l'âme, où le vide se fait autour d'elle, où elle s'agite au souffle continuel des craintes du dehors et des angoisses du dedans. Aussi, Dieu, qui fait tout pour le bien de ses élus, a sagement ordonné les événements de cette vie. La vue des campagnes désolées fait soupirer après la terre promise; mais, comme le cœur de l'homme, sans appui et sans nourriture, serait exposé à des défaillances continuelles, Dieu a commandé aux terres arides de produire une fleur qui s'est multipliée partout, et qui donne des fruits à la saveur délicieuse, *lætabitur deserta et in via, exultabit solitudo..... germinans germinabit*¹. — Enfin la manne avait disparu dans la terre promise, et le peuple avait pour nourriture les fruits de cette terre de bénédiction. « De même, dit Albert le Grand, dans le voyage de ce monde, nous prenons la nourriture divine, voilée sous les espèces du pain et du vin; mais dans la patrie, la vérité elle-même, contemplée dans la lumière de Dieu, nous sera donnée comme l'aliment de l'éter-

1. Isaïe XXXV, 1, 2.

nité¹. » Dieu, lui-même, avec son essence divine, sera notre lumière, notre nourriture, notre breuvage : il nous pénétrera de sa substance infinie, et alors, sans perdre notre personnalité nous serons, comme dit l'Apôtre, semblables à lui². Alors, la vie coulera en nous comme un grand fleuve, *impletus es quasi flumen*³, et, toujours jeunes et vigoureux dans notre immortalité, nous n'aurons plus d'autre occupation que d'être heureux en aimant, et de chanter notre bonheur et notre amour dans la langue des Séraphins : *cantate Domino canticum novum, laus ejus in ecclesia sanctorum*⁴.

1. Albert le Grand, *De Eucharist.*, Dist. 3, Tract. 4, c. 1, t. 21. p. 27.

2. 1. Joan. III, 2.

3. Eccli. XLVII, 16.

4. Psal. CXLIX. 4.



QUATRIÈME CONFÉRENCE

Symbole du vin.

Bibite vinum quod misui vobis... incbriamini, carissimi.

Prenez le vin que je vous ai préparé...
mes amis, enivrez-vous.

(Prov., IX, 5. — Cant., V, 1.)

« Les remèdes de salut, dit le Docteur angélique, sont offerts aux hommes sous une forme sensible : il faut donc que ces instruments de la vie spirituelle soient classés d'après une analogie avec la vie corporelle. Or, il ne suffit pas de recevoir l'existence par la voie de la génération ; il est nécessaire que cette vie matérielle, communiquée avec le sang de nos ancêtres, soit soutenue et fortifiée par une alimentation saine et vigoureuse. — De même, dans l'ordre surnaturel, il ne

suffit pas que le baptême nous transmette la vie de la grâce : cette vie a besoin d'être entretenue et développée par un aliment céleste en rapport avec notre nature immortelle. ¹ »

Dans la dernière Instruction, mes très-chers frères, j'ai essayé de vous montrer cette économie providentielle. Le Baptême nous engendre à la foi, mais l'Eucharistie est la nourriture destinée à soutenir cette vie divine, dont le Baptême a déposé en nous les germes. La vraie nourriture de l'être intelligent est la vérité éternelle, et s'il y a par le monde tant d'esprits affamés qui périssent d'inanition, c'est que le monde est trop souvent plongé dans la vanité et le mensonge. Mais la vérité divine ne peut pas sur la terre, être servie, dans sa propre essence, à l'homme déchu et enseveli dans la matière, et il y a plus de vérité qu'il ne paraîtrait au premier coup d'œil, dans ces fables de l'antiquité, qui nous représentent, comme terminées presque toujours par des combustions et des flammes vengeresses,

1. *Cont. Gentil.*, l. IV, c. LVIII, t. 48, p. 460. — V. encore *Summa*, 3^e p. q. 73, art. 4.

les imprudentes sollicitations d'une lumière trop vive. Aussi, le Fils de Dieu qui est la Vérité substantielle, la Raison supérieure du Père, s'est incarné dans le sein d'une Vierge, afin que sa chair nous présentât la vie sous une forme sensible, et servit à l'homme charnel de pont mystérieux pour monter plus haut et s'unir à la Divinité. Mais cette œuvre était encore incomplète : car le Sauveur n'était que pour un temps sur la terre, son humanité sainte devait bientôt se reposer dans le sein de la gloire, et la mission du Rédempteur allait, en quelque sorte, demeurer inachevée. Heureusement pour nous, l'amour, qui dirige Dieu dans toutes ses œuvres, lui a révélé des secrets de tendresse que lui seul pouvait découvrir. Par un prodige inouï, le Dieu qui remplit l'immensité de sa substance infinie, est toujours avec nous, même dans son humanité : il nous nourrit de sa chair comme la mère qui donne son lait à l'enfant, et en attendant le jour de la gloire, où la vérité elle-même sera notre manteau, notre lumière, notre aliment, les âmes justes vont recueillir la manne qui tombe du ciel, et avec elle,

la force pour soutenir leur existence morale, et ne point défailir dans le chemin du désert. Quand les faiblesses de la nature se font sentir, ces âmes d'élite se souviennent qu'elles ont un pain céleste à leur disposition, elles le brisent avec amour, et la force circule dans les veines intérieures, comme la santé que promène dans nos membres une nourriture saine et substantielle.

Tel est l'ordre de vérités que nous avons développées, en vous expliquant le symbole du pain dans l'Eucharistie : « Je suis, a dit le divin Sauveur, le pain descendu du ciel, et ma chair est vraiment une nourriture. » — Ce n'est pas assez : le Sauveur a dit : « Mon sang est vraiment un breuvage. » Il nous reste à expliquer le symbole du vin sous lequel le Sauveur a caché sa présence réelle et sacramentelle.

I

« Jésus-Christ, dit Bossuet, s'est servi de pain et de vin pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'Eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport ; et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devons tous les jours, non-seulement soutenir, mais encore échauffer notre cœur : non-seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits, dès cette vie, l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité¹. »

« L'homme raisonnable, dit le Docteur angélique, devant, en raison de sa double nature, recevoir son éducation intellectuelle par le canal des

1. *Médit. sur l'Évang. La Cène*, 1^{re} p., 52^e jour. p. 419-420.

sens, il est convenable que Dieu le sanctifie, de manière que cette sanctification lui soit indiquée par le symbole des choses sensibles ¹. »

« L'Eucharistie, dit le Concile de Florence, produit dans l'ordre spirituel tous les effets qu'opèrent la nourriture et le breuvage matériels, c'est-à-dire qu'elle soutient, donne la croissance, répare les forces, et remplit l'âme d'une sainte jubilation, *omnem effectum quem materialis cibus et potus, quoad vitam agunt corporalem, sustentando, augendo, reparando et delectando, sacramentum hoc quoad vitam operatur spiritualem* ². »

« Pour bien faire comprendre aux fidèles les grâces de l'Eucharistie, dit le catéchisme du Concile de Trente, il faut leur expliquer ce que veulent dire les symboles de pain et de vin qui sont employés pour ce sacrement : car tous les effets que le pain et le vin produisent dans le corps, le sacrement de l'Eucharistie les opère pour le salut et la joie de l'âme, mais d'une manière encore meilleure et plus parfaite, *eos omnes,*

1. Saint Thomas, 4, sent. dist. 4, q. 4. art. 4, t. 12, p. 6.

2. Labbe, Conc., t. 13, p. 537.

*animæ salutis ac jucunditati, ac meliori quidem et perfectiori ratione*¹. »

Vous voyez, mes frères, que la religion, dans les mystères de son culte, qui paraissent les plus simples et les plus vulgaires, touche à ce qu'il y a de plus élevé dans la philosophie, et fait entrevoir de sublimes vérités, là, où l'œil dédaigneux du monde serait tenté de jeter un regard de mépris. Tout se touche ici-bas, le grain de sable et la plus haute vérité, et, comme l'a dit un célèbre orateur, « à chaque vision du monde incréé, correspond une vision du monde créé, à chaque voix de l'un, une voix de l'autre². » — Il faut se placer à ce point de vue pour comprendre la religion, qui est simple parce qu'elle est sublime, et qui est à la fois simple et sublime, parce qu'elle est vraie. C'est avec les lettres de l'alphabet que balbutie l'enfant dans les écoles, c'est avec ces éléments simples et vulgaires, que l'homme de génie trace de magnifiques et ravis-

1. Catéch. Rom., *De Euchar.*, 2^e p. c. XLIX. V. encore, c. XIX et XXXIV. V. saint Thomas, 3^e p. q. 79. art. 1.

2. Le Père Lacord., 49^e conf., t. III, p. 144.

santes pensées : c'est avec le pain et le vin que l'homme accomplit l'acte matériel de l'alimentation ; c'est aussi avec les éléments les plus communs de la nature, le pain et le vin, que le Christ a opéré le grand prodige de sa vie.

Mais avant d'aller plus loin, j'ai besoin de m'arrêter avec vous à cette idée du banquet. Avez-vous remarqué que rien ne se fait de grand, de joyeux, de fraternel, de patriotique ici-bas, sans un festin ? Le festin est presque la couronne de toute chose, et bien des difficultés qui avaient résisté à tous les essais d'arrangements, sont venues s'aplanir, et ont disparu comme par enchantement, au milieu de l'allégresse et de l'épanouissement de joyeux convives. Les hommes ont abusé et abusent tous les jours de cette coutume, mais l'abus ne m'empêchera pas d'examiner le côté idéal qui plane au-dessus des misères humaines. Oui, le banquet est le dernier assaisonnement de toute chose : il semble que les affaires ne sont pas terminées, que la joie n'est pas complète, que les fêtes n'ont point de bouquet, quand on ne s'est pas assis pour boire et

manger ensemble. — Il y a là, mes frères, une très-grande, une divine pensée, c'est l'idée de la communication de la vie à laquelle on participe ensemble, c'est une communion naturelle, c'est la jouissance du même breuvage réparateur, c'est un acte de société fraternelle, et quand on se lève de table, il semble que l'amitié est plus vraie, que les liens du cœur se sont resserrés : aussi le Prophète regarde comme la plus noire perfidie, comme une scélératesse qui mérite un châtimement spécial, celle d'un homme qui vous trahit, après avoir mangé à votre table, *si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... tu vero homo unanimes, qui simul mecum dulces capiebas cibos*¹. — On pourra plaisanter sur ces vérités, mais elles n'en restent pas moins une belle et grande philosophie dans l'histoire de l'humanité.

Ecoutez Bossuet : « Ce qui se présente d'abord, pour entendre ce mystère (de l'Eucharistie), c'est que manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient

1. Ps. XL, 10. — Ps. LIV, 13, 15.

l'amitié par cette douce communication : on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis : il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société.... Et la sagesse pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attirant, qu'un repas qu'elle nous prépare... Ces festins et cette joie ont été la cause que la béatitude céleste nous est représentée comme un banquet... Il (le Sauveur) voulait donc que la Cène fût un véritable festin, pour lier la société entre ses disciples, et leur figurer la joie de ce festin éternel, où ils seront rassasiés et enivrés de l'abondance de sa maison, et abreuvés du torrent de sa volupté. C'est pourquoi, il célébra ce divin banquet sur le soir, à la fin du jour, en souvenir de ce souper éternel, qu'il nous fera à la fin des siècles, lorsque toutes choses seront consommées¹. »

Merci, ô mon Dieu, de m'enseigner de si grandes choses par ce qu'il y a de plus commun

✠ *Médit., La Cène, 1, part, 52^e jour., p. 417-418.*

dans ma vie. Ah ! quand est-ce donc que je m'assierai au grand banquet du Père de famille ? Quand est-ce, ô mon Dieu, que j'occuperai une place au festin du ciel, où c'est vous-même, mon Seigneur et mon maître, qui serez ma nourriture, où nous boirons ensemble ce vin nouveau, dont vous parliez à vos Apôtres, ce vin qui me fera tressaillir dans les frémissements d'une joie éternelle : ce vin nouveau, ô Verbe divin, sera la vue de votre beauté infinie, et de vos immortelles splendeurs, *cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei*¹. — En attendant ces jours de gloire et de bonheur, je dois me contenter de la manne du désert : je veux m'y résigner, car ce calice est déjà assez enivrant ; mais, Seigneur, vous ne défendez pas à l'exilé qui reçoit quelques miettes, de soupirer après le moment tant désiré où il pourra rassasier l'immense et perpétuel besoin de son cœur.

1. Math. xxvi, 29.

II

Après cette digression sur les harmonies du festin naturel et du festin Eucharistique, revenons au sujet spécial de cet entretien. — Les âmes étroites et les esprits matériels n'entendront peut-être pas et regarderont comme des choses puériles ce que nous allons dire, mais nous tenons à expliquer la vraie doctrine de l'Eglise catholique. Elle paraîtra toujours belle et profonde aux cœurs simples et aux natures élevées.

Un repas est incomplet sans breuvage, et le breuvage le meilleur, le plus convenable, le plus fortifiant, est le fruit de la vigne ⁴. — « Jésus-

4. *Edulium autem spirituale non habet fieri nisi sub elemento visibili, sicut et cætera sacramenta : quia sacramentum Ecclesiæ nihil in gratia causat, quod ex similitudine non significat. Signare autem non habet nisi ex elemento visibili et corporali. Cum igitur alimentum ad naturæ perfectionem non possit per-*

Christ, dit le pape Innocent III, et après lui le Docteur angélique, a choisi le vin pour instituer la divine Eucharistie, parce que cette liqueur est très-propre à exprimer l'effet de cet auguste sacrement. Le vin réchauffe, réjouit, enivre. Or, tels sont les effets produits sur nous par ce sacrement : il augmente la ferveur de l'âme, il nous remplit de joie spirituelle, et procure parfois à l'âme l'ivresse de l'amour ¹. » J'ajouterai, avec le Prophète, que l'Eucharistie est « un vin qui fait germer les vierges, *vinum germinans virgines* ². »

Il y a, mes très-chers frères, de profonds mys-

fecte significari, nisi in elemento cibi et potus, oportet quod elementum cibi et potus sit in sacramento : nutrimentum enim spirituale non perficitur sine potus significatione, sicut et nutrimentum corporale non perficitur sine potu : et sicut post nutrimentum corporale sumitur potus ad perfectionem nutrimenti corporalis, ita post nutrimentum spirituale sumitur potus ad perfectionem nutrimenti spiritualis, qui à nutrimento divisam habet operationem in satisfactione sitis et latione nutrimenti, et hujusmodi aliis, qualia diximus in ante habitis. (Albert Magn., *De Euch.*, dist. 3, tract. 2, cap. v, t. 21, p. 62-63.)

1. Innocent III, l. IV, *De myst.*, c. IV, cité par saint Thomas, 4, dist. XI, q. 2, art. 3, t. 12, p. 225, 226. — Saint Thomas, 3^e p. q. 74, art. 5.

2. Zach. IX, 17.

tères de relation entre l'âme, le sang et le vin : le vin est le sang de la terre, comme l'appelaient les anciens : « O roi, disait un médecin célèbre à Alexandre le Grand, souvenez-vous que lorsque vous buvez du vin, vous buvez le sang de la terre : *vinum bibiturus, rex, memento te bibere sanguinem terræ*¹. » Les Égyptiens appelaient le vin : le sang du géant². — D'autre part, il existe aussi de très-grands rapports entre l'âme et le sang : le sang semble porter la vie ; la force, l'énergie, la puissance de santé dans la nature humaine dépendent en grande partie de la qualité du sang, il semble que ce soit lui qui roule les flots de la vitalité humaine, et que la nature de ce liquide indique le degré de la vie : « *Sanguis, dit saint Augustin, propter vitalem quamdam corpulentiam animam significat*³. » « Le siège de l'âme est dans le sang, dit Albert le Grand, et c'est ainsi que le

1. Cité par Pline, *Hist. Nat.*, l. XIV, c. VII, t. I, p. 528, collect. Nisard.

2. Görres, *Myst.*, l. V, c. XII, t. 3, p. 202-204, trad. française.

3. Saint Aug. *quæst, In Lévit.*, c. LVII, t. 3, p. 804.

sang du Christ est devenu le prix de notre rédemption, *sedes animæ est in sanguine, in pretium redemptionis*¹. »

Entrons maintenant dans l'explication de ce symbole.

§ 1

« L'Eucharistie, dit l'Ange de l'Ecole, anime l'âme par une chaleur divine, *calefacit*². » — Qu'est-ce que la ferveur ? C'est une disposition de l'âme qui rend faciles à la volonté, même les choses les plus difficiles de la loi de Dieu : c'est une force

1. Albert le Grand, *De Euch.*, dist. 4, c. v, t. 24, p. 42. — V. encore Albert le Grand. Inter. op., saint Thomas. Opusc. 58, c. XXIX, XXX, p. 59, 60.

« Omnis anima, teste Scriptura, in sanguine est, ut ubi habet in corpore sedem, et per quem ipsa, ut aiunt, vivificat corpus, inde a Christo et ipsa habeat vitam æternam in se manentem. »
 * (Pasch. Radbert *de corp. et sang. dom.* c. XI, Patrol. t. 420, p. 4309.) — Dando sanguinem Christus largitus est optimum spiritum, cujus sedes est in sanguine suo. (Albert Magn. *De Euch.*, dist. 3, tract. 2, c. II, p. 57.)

2. Saint Thomas, 4, dist. XI, q. 2, art. 3, t. 42, p. 226.

qui nous soulève, et avec nous, les fardeaux de la vie; c'est une vapeur divine qui ne nous fait pas seulement marcher, mais courir dans la voie des commandements de Dieu, selon l'expression du Prophète : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum*¹. L'âme fervente, c'est le feu qui se dégage de toutes les matières sous lesquelles il paraissait enseveli, et qui s'élève avec rapidité; c'est la flamme qui court au souffle du vent, c'est l'oiseau qui n'est jamais heureux et ne chante jamais aussi gaîment que lorsqu'il respire l'air du ciel. « La ferveur, selon la doctrine de saint François de Sales, est une agilité et vivacité spirituelle qui nous porte à obéir à Dieu avec promptitude, facilité, amour et suavité². » — « L'amour, dit l'auteur de l'Imitation, vole, se réjouit, il est libre, on dirait qu'il ne sent pas le travail³. » — Cependant, mes très-chers frères, il est certain que plusieurs préceptes sont difficiles à accomplir, que la vertu,

1. Ps. CXVIII,

2. *Vie dévote*, 1^{re} p., c. I, II, III, passim.

3. L. III, c. v.

suppose de la violence ; il est certain que l'homme porte en lui-même une loi qui répugne à la loi de Dieu, que la montagne évangélique est une montagne escarpée, garnie de précipices, et semée de voies raboteuses. Tout cela est vrai et incontestable, et cependant « les voies de la Sagesse sont belles, dit l'Écriture, et tous ses sentiers sont pacifiques, *viæ ejus viæ pulchræ et omnes semitæ illius pacificæ*¹..... et le Christ lui-même a dit : prenez mon joug, car il est doux et léger, et en le portant, vous trouverez le repos de l'âme². » — Comment concilier ces mystérieuses et apparentes contradictions ? — J'ai besoin d'une comparaison pour faire entendre cette vérité. Jetons un coup d'œil sur le globe terrestre. Voyez ces distances qui séparent les villes les unes des autres, ces montagnes, ces vallées, ces fleuves qui semblent un obstacle presque insurmontable à leurs relations. L'homme, abandonné à ses propres forces, aurait besoin de longues semaines, de pénibles journées et de

1. Prov., III, 17.

2. Matth., XI, 9.

continuelles fatigues pour franchir ces distances, le bâton de pèlerin à la main, et pour arriver couvert de sueurs, au but de son voyage. Et, voilà qu'avec une simple goutte d'eau qui s'est changée en vapeur, et avec quelques mains d'hommes, on est arrivé à rapprocher les nations les plus éloignées, à percer les montagnes, à couper le granit comme la terre fragile, à aplanir les vallées, et maintenant, à un signal qui retentit comme le cri du désert, l'homme entre dans une maison mobile, préparée avec tout le confortable de la vie ; il se transporte en un clin d'œil, il franchit les distances comme l'oiseau des montagnes, et il arrive au but de sa destination, avec tant de facilité et de promptitude, qu'il s'est à peine douté du voyage. Voilà ce qu'a fait le génie de l'homme ! — Promenons maintenant notre regard sur l'univers des âmes : j'aperçois, il est vrai, des vallées plus profondes que celles du globe terrestre, des montagnes plus élevées que les montagnes des Alpes ; je vous entends me montrer avec effroi la distance, presque incommensurable, qui sépare la nature

corrompue de la perfection évangélique ; je vous entends vous écrier : comment serait-il possible qu'un homme pût facilement traverser ces vallées, voler par-dessus ces montagnes, et se transporter comme l'oiseau ? C'est déjà un prodige, que l'homme puisse cheminer tristement, et avec de continuelles difficultés, à travers ces rochers abruptes ; c'est déjà presque un miracle, qu'il grimpe au milieu de ces précipices. Mais qu'il aille joyeusement et facilement comme si le chemin était couvert de roses, voilà un mystère auquel l'intelligence se refuse à croire, voilà un miracle plus étonnant que le renversement des lois de la nature physique. Oui, je l'avoue, je demande un miracle de l'ordre moral, un miracle qui surpasse l'intelligence humaine. Et cependant, ce prodige, si étonnant, a été cru et pratiqué par des millions de saints ; il est encore cru et pratiqué tous les jours par des légions d'âmes justes, que Dieu conserve à l'ombre de ses tabernacles. Mais voici le secret du miracle : il est dans les celliers de l'Église catholique, un vin généreux, qui réchauffe, qui dilate, qui s'insinue

comme une vapeur divine, et quand l'âme s'est pénétrée de cette liqueur de l'éternité, rien dans la nature, ni le wagon à qui le génie de l'homme a donné des ailes, ni l'oiseau qui fend les airs, ne peuvent donner une idée de la promptitude, de l'énergie et de la facilité de ses mouvements. « Le Seigneur, dit le Prophète, marche sur les ailes des vents¹. » Disons plutôt que le Seigneur donne des ailes à l'âme juste, et qu'ils se promènent ensemble de vertus en vertus, avec un vol si aisé et si rapide que l'œil en suit à peine la direction.

« Le pèlerin, dit saint François de Sales, qui prend un peu de vin pour réjouir son cœur et rafraîchir sa bouche... ne rompt pas son voyage, mais il prend de la force pour le plus vite et aisément parachever². » Chrétiens si tièdes et si languissants, qui vous traînez le long du chemin et qui heurtez à chaque pierre, vous ne prenez pas la sage précaution du pèlerin; aussi la route du désert vous fatigue et vous épuise,

1. Ps. XVII, 44.

2. *Vie dévote*, 2^e p. c. XIII.

vous jetez les yeux en arrière, vous regrettez la nourriture d'Égypte, vous n'avez plus de force dans les membres, il vous reste tout au plus quelques gouttes de sang énérvé. Je ne m'en étonne pas : la route est longue et difficile, le soleil est brûlant, vous faites une déperdition continue de force, et cependant, vous ne prenez pas le vin généreux que l'Église, chaque matin, fait ruisseler sur ses autels, ou bien, si vous prenez quelquefois cette liqueur divine, votre sang est tellement altéré par un mélange de substances étrangères, que l'action de la vie est paralysée dans sa source. Vous êtes faibles, et vous ne buvez pas ce breuvage d'immortalité, qui, non-seulement donne la force, mais crée dans les cœurs une sainte et noble audace : *ille enim sanguis valdè nos facit audaces*¹.

§ 2

Le vin eucharistique produit un second effet,

1. Albert le Grand, *De Euchar.*, dist. 3, Tract. 2, t. 21. p. 57.

il remplit l'âme d'une sainte joie. Il est écrit que le vin réjouit le cœur de l'homme, et ailleurs : donnez du vin à ceux qui ont le cœur triste¹. Cette vérité de l'ordre naturel subsiste malgré les abus de la perversité humaine : et c'est une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ a pris le fruit de la vigne pour établir le sacrement de son amour : « Car le vin, dit saint Thomas, convient merveilleusement pour exprimer l'effet de l'Eucharistie, qui est la joie spirituelle, *vinum magis competit ad effectum hujus sacramenti, qui est spiritualis lætitiæ*². » Ailleurs, l'Ange de l'École enseigne, que dans l'Eucharistie on goûte à sa source la suavité spirituelle, *spiritualis dulcedo in suo fonte degustatur*³.

La joie et la paix de l'âme, c'est le bonheur sur la terre, autant que ce fruit du ciel peut être cueilli dans les vallées de ce monde; et c'est tellement le bonheur, que l'homme peut être malheureux au milieu de toutes les causes extérieures

1. Psal. CIII, 45. — Prov. XXXI, 6.

2. Saint Thomas, 3^e p. q. 74, art. 5.

3. *Off. s. s. Sacrament.*

de voluptés, et qu'il peut jouir dans le dénue-
ment et la privation. On lit dans la vie de saint
Antoine, de saint Dominique, de saint François
d'Assise, que les étrangers pouvaient les recon-
naître à une marque infailible : leur figure était
constamment épanouie et heureuse comme on
aime à rêver celle des Anges ; leur physionomie
rayonnait la joie et l'allégresse intérieure, comme
un nuage transparent qui laisserait passer les
rayons adoucis de l'astre du jour. Ils sont les
vrais types de ces figures de Saints que je ne
craindrai pas d'appeler des physionomies eucha-
ristiques, *apparuerunt vultus eorum meliores præ
omnibus pueris qui vescebantur cibo regio*¹. —
Voilà encore un mystère qui étonne le monde :
ballotté comme la feuille entre les vents des pas-
sions humaines, il ne comprendra jamais que
l'âme puisse être tranquille et jouir par anticipa-
tion de la sérénité du ciel : il appelle illusion, in-
sensibilité, ce qui est le résultat de la plus haute
perfection. — Or, mes très-chers frères, quelle

1. Daniel. I, 45.

est la cause principale de cette joie de l'âme, de cette sérénité céleste, cachet des physionomies vraiment chrétiennes? A cette question, je répons par une autre : quelle est la cause du calme et du bonheur de l'enfant, quand il est entre les bras de sa mère? La réponse est faite avec la question. — Comment cette âme qui vient de recevoir son Dieu, ce Dieu meilleur qu'un père, plus tendre qu'une mère, plus familier que le plus intime des amis, comment cette âme ne serait-elle pas heureuse, remplie d'une sainte allégresse qui jaillit continuellement de son cœur comme d'une source intarrissable? Comment sa physionomie, devenue transparente sous la pression de l'âme divinisée, ne refléterait-elle pas au moins quelques rayons de ce bonheur pur dont jouissent les Anges dans le ciel? — Pourquoi cette âme serait-elle triste, je parle de cette tristesse profonde qui atteint la vie⁴? Elle a Dieu avec elle, et quand on a Dieu dans son

4. Grandem amaritudinem facit dulcem, tristem imaginem reddit jucundam. (Albert le Grand, *De sacram. alt.*, c. XIX, inter opusc. S. Thomæ, p. 53.)

cœur, et que ce Dieu est devenu, pour ainsi dire une même chose avec nous, que peut-il nous manquer? Les biens de ce monde, ses honneurs, ses plaisirs, c'est bien peu de chose, lorsqu'on possède Dieu. L'âme sait qu'elle en aura toujours assez pour faire la volonté du Seigneur et accomplir sa destinée, et qu'importe la privation du reste, à celle qui est en communion avec la vérité, la beauté, la gloire infinies? Sans doute, l'âme juste peut avoir ses peines, elle a ses heures d'épreuves, mais elles sont tellement adoucies par le contact perpétuel de Dieu, qu'elles semblent disparaître à mesure qu'elles se forment.

Le pèlerin souffre de la soif, après quelques heures de marche sous un ciel ardent; mais à peine s'est-il approché d'une claire fontaine, à peine s'est-il baigné tout entier dans l'eau vive, il ne lui reste plus qu'une profonde impression de bien-être. Ce monde, mes frères, on ne saurait trop le répéter, et encore la métaphore employée est bien au-dessous de la réalité; ce monde est un désert où l'on souffre de la faim et de la soif, de la chaleur et des fatigues de la marche : mais

dans des retraites inconnues au monde, la Providence nous a ménagé, au milieu de sables brûlants, des oasis fraîches et ombragées, des bosquets fleuris, où se trouvent une fontaine et une vigne célestes. Là, le pauvre voyageur s'arrête, il se rafraîchit et se fortifie; une main libérale lui verse la coupe parfumée d'une liqueur généreuse, il la boit, puis il continue sa route, heureux et tranquille, comme si le désert s'était changé pour lui en une plaine fertile et ombragée, *vinum omnem mentem convertit in securitatem et jucunditatem, et non meminit omnem tristitiam*¹. Le monde, qui ne connaît pas ces secrets de la Providence, cherche la solution de ces énigmes : tout lui paraît singulier, contradictoire, il ne sait comment expliquer la fraîcheur perpétuelle de l'âme juste au milieu des ardeurs de la route, et sa joie toujours nouvelle sous un ciel d'airain.

Une des âmes les plus eucharistiques qui aient jamais existé, sainte Catherine de Sienne, disait :

1. Albert le Grand, *De Euch.*, dist. 3, Tract. 2, c. IV, t. 24, p. 60.

« Par la vertu de ce sacrement, mon cœur est tellement enflammé que le feu matériel me semble être froid en comparaison : je suis tellement remplie de joie que je ne puis plus me contenir, et je m'étonne de ne pas voir tout mon être se dissoudre, *imo mirer quomodo gaudio non disrumpar et emoriar*¹. » Sans doute, ce sont là comme des excès de la tendresse et de la miséricorde divine, excès auxquels tout le monde ne peut pas prétendre ; mais je fais un appel à toutes les âmes qui connaissent le don de Dieu : n'est-il pas vrai qu'un seul jour, où l'on s'assied comme un enfant de la famille au banquet des Anges, nous apporte plus de joie intime et de véritable bonheur que toutes ces ombres vaines auxquelles le monde souvent donne le nom de plaisirs ? Je ne parle pas de cette joie de l'imagination, qui souvent a sa cause dans une excitation factice, mais de cette joie pleine, calme, qui pénètre l'être tout entier, et l'assied dans la beauté de la paix, et dans un repos plein d'abondance, comme parle le Pro-

1. Cité par Cornél, à Lapid. in *Zachar.*, c. IX, v. 17, p. 739.

phète, *sedebit populus meus in pulchritudine pacis... et in requie opulenta*¹. Combien de douleurs se sont calmées après avoir été mises simplement en contact avec une goutte tombée de la source divine ! Combien de plantes flétries se sont redressées, et ont repris la fraîcheur de la jeunesse à la première effusion de cette céleste rosée ! Origène dit quelque part, que l'âme juste est semblable à certaines îles de l'Océan : elles sont presque constamment battues par les vagues, mais à l'intérieur, une source abondante, limpide et calme, y entretient un printemps perpétuel, au milieu de bosquets mystérieux, et protégés contre la fureur de l'orage. La joie, dit le même Père, c'est le printemps de l'âme. Ajoutons que les vagues de l'Océan, c'est l'agitation du monde, et la source cachée dans le bosquet tranquille, c'est la divine Eucharistie, *vinum in jucunditatem creatum est*². — Aussi le Christ s'est servi de vin pour instituer ce divin Sacrement, parce que le vin est le symbole naturel de la joie.

1. Isaïe, XXXII, 18.

2. Eccli, XXXI, 35.

et quand l'homme eut pour la première fois
 « porté à ses lèvres la coupe bienfaisante, il s'a-
 perçut, dit le Père Lacordaire, qu'il y avait entre
 le bréuvage et son âme une mystérieuse affinité,
 et que la mélancolie, ce voile triste qui nous
 couvre au dedans depuis le péché, tombait peu à
 peu sous l'influence réparatrice de la grande
 liqueur¹. C'était comme une révélation de cette
 nourriture invisible dont vivent les Saints dans
 le ciel, et qui réjouit dans la jeunesse de Dieu
 l'immortalité de la leur². »

1. Tertio quæritur, quæ sit spiritualis suavitas gratiæ quæ de tali usu, sive de profusione prædicta sanguinis hujus exoritur, et potest dici quod facit animam quasi paradisum Dei de suavitate hujus gratiæ. Primæ Petr. 4. In aspersione sanguinis Jesu Christi, gratia nobis et pax multiplicetur, gratia virtutum, fertilitas, pax, dulcedo cordis, atque serenitas. Hujus suavitas gratiæ per irrigationem sanguinis Christi comparatur paradiso Dei. De suavitate hujus gratiæ. Eccl. 40. Gratia sicut paradisus in benedictionibus, id est, sicut hortus Dei in variis deliciarum fructibus. Hier. 34. Erit anima eorum quasi hortus irriguus. Irrigata enim anima dulcedine sanguinis Christi profert triplicem suavitatem gratiæ, scilicet, dulces flores virtutum, frondes verborum, fructus operum. (Albert Magn., *De sacram. Altar.* c. xxxi, inter opusc. S. Thomæ, p. 60.)

2. *Conférences de Toulouse, 2^e confér., p. 42.*

§ 3

Le vin a une troisième propriété : quand il est pris à une certaine dose, il enivre. — Saint Augustin ayant à traiter ce sujet disait : « Je crains que l'homme charnel ne donne un sens grossier à mes paroles, mais cela ne m'empêchera pas d'expliquer les mystères de Dieu¹. » — Il est, mes très-chers frères, une ivresse spirituelle où tous les sens sont comme absorbés par l'amour, où l'âme semble sommeiller, mais de ce sommeil qui est le dernier mot de la dilection; où toutes les puissances intérieures paraissent n'avoir plus de vie, parce qu'elles reposent doucement. Alors, dit un saint Docteur, l'âme est hors d'elle-même, parce qu'elle semble tout entière passer en Dieu : car tel est l'effet de l'amour; et si les passions humaines font éprouver de semblables choses, que dirons-nous de l'a-

1. Saint Aug., S. 23, n° 12, p. 182, t. 5.

mour le plus énergique, le plus doux, le plus victorieux? Il ne permet pas à l'âme de rester en elle-même, mais elle est comme obligée de sortir et elle adhère à Dieu par le lien le plus fort et le plus inébranlable¹, *et adhæret ei firmissimo glutino, ita quod retrahi ad seipsum non potest*². — Tout acte de l'amour divin peut produire ces effets, mais c'est surtout le vin eucharistique qui les prépare : il a produit chez quelques saints un tel état de sublime langueur, que la vie semblait parfois être suspendue, et que l'âme se laissait aller à des élancements d'amour qui ont l'apparence de la folie, parce que l'amour, quand il arrive à un cer-

1. Albert le Grand, *De Euch.*, dist 3, Tract. 4, c. IX, t. 21, p. 54.

2. « Dieu se cache à l'âme qui le possède, pour se faire désirer toujours de plus en plus : mais il la touche secrètement de quelqu'un de ses rayons ; et incontinent elle s'ouvre, elle se dilate, elle s'épanche, elle se transporte, elle ne peut plus vivre ni demeurer en elle-même ; elle dit sans cesse : *Tirez-moi après vous ; venez, Seigneur Jésus, venez ;* car elle sent bien qu'elle n'a point d'ailes pour voler si haut. Mais Dieu vient, Dieu l'attire à lui, Dieu la pousse dans son fond ; et plus intérieur à l'âme que l'âme même, il l'inspire, il la gouverne, il l'anime bien plus efficacement et intimement, qu'elle n'anime le corps qu'elle habite. » (Bossuet, *Lett. de piété et de direct.*, t. 41, p. 321.)

tain degré, est hors de lui-même, et devient comme une folie transitoire. L'âme fidèle nous dit dans les Saintes Lettres : « Le roi m'a fait entrer dans ses celliers. » Et plus loin, elle s'écrie : « Environnez-moi de fleurs aromatiques, fortifiez-moi avec des fruits odoriférants, car je languis d'amour¹. » Le vin a des vapeurs subtiles qui pénètrent les veines les plus secrètes et qui amènent un profond sommeil : tel fut le vin délicieux que le disciple bien-aimé avait bu dans la dernière cène, *in tali effectu fuit vinum quod in caena accepit Joannes*². Aussi, voyez-le, ce fils de la charité : éperdu d'amour, il n'a plus la force de se soutenir, il tombe sur la poitrine de Jésus pour y reposer. Heureuse ivresse, mille fois préférable aux veilles et aux plaisirs de ce monde ! Le disciple ne dit rien, mais le regard penché, il s'incline, et les battements de son cœur sont le plus beau cantique d'amour, alors même qu'il n'en a plus la conscience. « Le cœur de Dieu, dit un Docteur, est un sein maternel où l'on oublie

1. Cant. 1, 3. Cant. 11, 5.

2. Albert le Grand, *ibid.*, dist. 3, Tract. 2, c. 1, p. 56.

tous les chagrins de la vie¹. » — Mes très-chers frères, si jamais, après une communion fervente, vous sentez cette ivresse de l'âme, ne luttez point contre l'attrait divin : si vous sentez votre cœur s'incliner sur celui de Jésus, laissez-le suivre cette pente si facile et si douce. Ne faites plus de bruit ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, sommeillez suavement ; ne cherchez point de paroles, elles nuiraient à l'union ; reposez en toute confiance, sans rien formuler ni dans vos pensées, ni dans vos désirs ; et quand l'ivresse sera passée, vous saurez ce que c'est que l'amour de Dieu².

Mes amis, dit l'Esprit-Saint, prenez le vin que je vous ai préparé, et enivrez-vous, *inebriamini carissimi*³. Mais ne craignez point les suites de cette ivresse que produit le calice du Seigneur ; car, dit saint Cyprien, « elle n'agit point comme l'ivresse du vin matériel, elle rend l'âme sobre,

1. Clém. Alex., *Pédag.*, l. I, c. VI, p. 302, BC, édit. Migne.

2. Talis esca et potus nunquam digne sine ebrietate Spiritus sancti degustatur. (Pasch. Radbert. *De corp. et sang. Dom.*, c. X, p. 1307.)

3. *Prov.* IX, 5, *cant.* V, 4.

elle lui révèle la vraie sagesse, et lui fait connaître les mystères de Dieu¹... C'est, dit saint Augustin, une folie pleine de sens, une ivresse pleine de sobriété, *sanam insaniam et sobriam ebrietatem*². »

Ici, mes très-chers frères, laissez-moi vous parler en toute franchise. Dans le monde, on croit assez généralement qu'un homme qui communie souvent, je dis un homme, car on veut bien encore accorder ce privilège à quelques femmes ; on croit donc qu'un homme qui communie souvent doit être un cerveau un peu dérangé, au moins un caractère singulier et bizarre. Je ne veux point nier les abus qui ont pu donner lieu à ces convictions : la Religion est la première obligée de tolérer les folies humaines, et elles sont assez nombreuses. Mais la communion fréquente peut parfaitement s'allier avec une profonde sagesse de conduite, avec un tact supérieur et une

1. Saint Cyprien, *Epist.* 63, c. XI, p. 382, édit. Migne.

2. Saint Aug., *in Ps.* xxxiii, n° 42, t. IV, p. 346. — *Præclara ebrietas, quæ sobrietatem mentis operatur.* Saint Ambr., *De sacram.*, l. V, c. III, p. 450, t. 3, édit. Migne.

grande distinction dans l'intelligence¹. Non-seulement elle peut s'allier avec ces excellentes qualités, mais par elle-même, elle tend à ce but, elle cherche à le réaliser, autant que les têtes humaines peuvent le supporter; mais malheureusement la tâche pratique n'est pas facile, et il y aurait vraiment souveraine injustice à rendre la religion responsable des faiblesses et des étrangetés dont elle est la première à gémir. « Nous avons, dit saint Chrysostome, un délicieux calice pour nous enivrer; mais ce calice produit la sagesse, et non la faiblesse de cerveau... *Calix ebrietatis qui sapientiam* (σωφροσύνην) *gignit, non paralytim*. C'est un nouveau genre d'ivresse, qui nous donne de la force, de la vigueur, de l'énergie, *novum ebrietatis genus, robur immittit, et validum reddit et potentem*. Elle ne trouble point les idées,

1. « Le vin nouveau et spirituel bouillonne par la vertu de l'Esprit-Saint : il signifie une intelligence de la vérité qui ne vieillit jamais. » (Saint Basile, *in Psal.* 32, n° 5, p. 338, t. 4.)

« Le vin pris avec modération donne la santé, augmente la prudence, *sanitatem daret, augeter prudentiam*. » (Saint Ambr., *in Hexaem.*, l. III, c. VII, n° 72, p. 186, t. 4.)

mais elle est un trésor de sages pensées¹. » — « Le Verbe, dit saint Ambroise, a versé son sang dans la coupe divine, afin de vivifier les régions de notre âme qui sont privées de sagesse, et de les rendre raisonnables, *ut vivificet atque animet irrationabiles portiones, et faciat rationabiles...* Et son but est de répandre en nous comme la substance, et les parties vitales de la sagesse, *transfundens velut substantiam quamdam et vitalia ipsa sapientiæ*². » — Tel devrait être, mes très-chers frères, le résultat de chaque communion, et je ne vois pas ce que la raison humaine aurait à y perdre. Un homme qui communierait souvent devrait, en tenant compte de la différence des natures, être meilleur, plus aimable, plus gracieux, plus intelligent, plus appliqué à ses devoirs que ceux qui ne communient pas.

Cependant il est vrai de dire que cette ivresse spirituelle produit sous quelques rapports des résultats analogues à l'ivresse des sens : cette dernière absorbe l'âme et semble ensevelir ses facul-

1. Saint Chrys., *De resurr.*, n° 2, t. 2, p. 524, édit. Gaume.

2. Saint Ambroise, *Epist.* 65, n° 5-6, t. 3, p. 1223-1224.

tés : de même dans certains états de l'ivresse spirituelle, l'âme est tellement heureuse et inondée de joie, qu'elle demeure comme perdue, elle est transfigurée, elle n'a plus les mêmes relations avec la terre, elle devient divine, *perit quodammodo mens humana et fit divina* ¹. Mais cette transformation surnaturelle n'est que la transition successive à une vie meilleure : c'est le passage de l'insecte qui dépouille tous les jours sa larve, pour revêtir ses ailes brillantes et s'élever vers les cieux.

« Le vin eucharistique, dit Albert le Grand ², a encore d'autres propriétés qui appartiennent au vin naturel ; il endort, il nous fait oublier les choses pénibles, il chasse la tristesse, *somnum suavem inducit... claros et leves faciens spiritus... et non meminit omnem tristitiam*. — Que de choses on serait heureux d'oublier tous les jours ! que de misères ! que de froissements ! que de brise-

1. Saint Aug., in Ps. XXXV, n° 14, t. 4, p. 362. — V. saint Aug., in Ps. CIII, serm. 3, n° 13, p. 1653-1654.

2. Alb. le G., *De Euchar.*, dist. 3, tract. 2, c. 1, II, t. 21, p. 56, 57, c. IV, p. 60.

ments de cœur! Combien de fois on voudrait dormir sur certains souvenirs, sur certaines ingratitude, sur de profondes blessures faites à l'âme! Combien de fois on voudrait dormir là-dessus, pour ne plus rien retrouver à son réveil! Ames chrétiennes, vous avez à côté de vous le calice du Seigneur, le calice de l'oubli divin; enivrez-vous, et vous laisserez toute angoisse au fond de la coupe, vous vous relèverez l'esprit clair et dispos, le cœur léger : ce sera le songe évanoui d'un rêve pénible, *claros et leves faciens spiritus....* » — « J'ai mon banquet divin, s'écriait saint Grégoire de Nazianze, c'est ma ressource contre ceux qui me persécutent, c'est là que je me nourris, que je goûte un délicieux repos; c'est là que j'endors toutes mes peines, *inquâ reficior et deliciar... et quidquid insurgit consopio*¹.

1. Saint Grégoire de Naz. Orat. 5, n° 35, t. 1, p. 710, édit. Migne.

Les propriétés du vin, et par conséquent de l'Eucharistie, sont parfaitement résumées dans les passages suivants :

Vinum eos quos inebriaverit reddit faciles, audaces, fortes,

§ 4

Enfin, l'Eucharistie est un vin qui met dans l'âme les germes de la pureté, et, comme dit le

obliviosos et quodammodo insensibiles. (Saint Bonav. *De sept. donis, de dono scient.*, c. IV, t. 5, p. 187.) Qui vero bibunt ex divinis revelationibus, summa cum facilitate et jucunditate hauriunt, quod intima veritatis suavitate concupiscunt. (*Id. Ib. De dono sap.*, c. VI, p. 321.)

« Cette divine liqueur est un présent que la Divinité a fait aux hommes comme un remède pour adoucir l'austérité de la vieillesse, lui rendre la vivacité des premiers ans, dissiper ses chagrins, amollir la dureté de ses mœurs, comme le feu amollit le fer, et lui donner je ne sais quoi de plus souple et de plus flexible... Selon les préjugés vulgaires, le vin a été donné aux hommes par un effet de la vengeance divine, pour troubler leur raison ; mais le discours présent nous montre, au contraire, que les hommes l'ont reçu comme un spécifique, dont la vertu est d'inspirer à l'âme la pudeur, et d'entretenir la santé et les forces du corps. » (Platon, *Les lois*, l. II, p. 292, 296, 297, édit. Didot.)

Recte relaxatur vino sapientium ratio, ad fruendum tranquillitate, et hilaritate. Fit enim vir sapiens vino maceratus seipso suavior : proinde ne hoc quidem modo errabimus, si ei potationem concedemus. Huc accedit et illud, quod sapientia non est res dura et tetrica, devincta cogitationibus tristibus, sed perpetua tranquillitate hilaris, plena gaudio lætitiaque. Unde sæpe

Prophète, il fait germer les vierges, *vinum germinans virgines* ¹.

La pureté est encore une vertu à laquelle certain monde ne croit pas : il n'y croit pas, par la même raison que l'aveugle ne croit pas aux couleurs. Cette manière de raisonner ne saurait supporter la discussion, parce qu'il est inutile de prouver la lumière à celui qui ne l'a jamais vue, et qui ne croit pas à ceux dont une certitude expérimentale affirme l'existence du fluide lumineux. Il est dans l'Église catholique des milliers d'âmes qui croient à la pureté, parce qu'elles la sentent circuler en elles, et parce qu'elles en respirent tous les jours l'odeur, près des cœurs chastes qui sont les compagnons de leur pèlerinage. Il est vrai, et sous ce rapport le monde a raison, la pureté est une vertu surhumaine : car, pour certaines natures surtout, la chair est un boulet

prorumpit in non insulos lusus, ac dicteria, conjuncta tamen cum gravitate seria. (Philo de *Plant. Noe.* § 40, t. 2, p. 178, édit. de Leipsick.) Vinum solet mollire quod est asperum et triste, et auferre quod est nubilosum. (Saint Chrys., *in Ep. ad Eph. hom.* 19, t. 11, p. 155.)

1. Zach. ix, 17.

qu'elles doivent trainer dans la prison du corps, et il ne faut rien moins qu'une force divine pour les aider à le soulever. Il est vrai encore, la pureté est souvent impossible dans le monde, parce que dans la vie du siècle, non-seulement il n'y a pas de contre-poids divin à la chair, mais on augmente tous les jours le poids du boulet par toutes les imprudences et souvent par toutes les orgies du vice. La question ainsi comprise, oui, la pureté est impossible, comme il est impossible à la poudrière de ne pas sauter quand vous y mettez le feu. Mais le chrétien n'entend pas ainsi les conditions de la vertu : non-seulement il allège le fardeau de la chair par sa vie pure et sainte, mais il possède un principe de force qui le soulève de terre, et tandis que le poids de sa nature tendrait à le faire descendre, la puissante réaction d'un fluide divin le maintient dans les régions élevées.

Le Concile de Trente appelle l'Eucharistie un antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et qui nous préserve des péchés mortels, *antidotum quo liberamur à culpis quotidianis, et à pec-*

catis mortalibus præservamur ¹. — De graves théologiens ² soutiennent d'abord que l'Eucharistie produit des effets directs et immédiats sur le corps. Ce sacrement, dit l'un d'eux, diminue le foyer et l'ardeur de la concupiscence, soit en chassant le démon, soit en calmant la fougue du tempérament. Il est cette rosée mystérieuse dont parle l'Esprit-Saint, lorsqu'il dit : Est-ce que la rosée du ciel ne rafraîchira pas les ardeurs brûlantes, *nonne ardorem refrigerabit ros* ³? Dans les chaleurs de l'été la plante se dessèche, les plus belles fleurs se flétrissent : on dirait qu'elles n'ont plus ni séve, ni vie, ni parfum. Mais, la nuit, descend du ciel une douce rosée qui les rafraîchit, leur rend la jeunesse et la beauté verdoyante. Il est aussi des saisons brûlantes pour les âmes, et lorsque les ardeurs de la passion se sont allumées dans un cœur, il y a dépérissement de l'être physique et moral, suspension de la vie noble et di-

1. Sess. 13, c. II.

2. De Lugo, *De Euch.* disp. 42, sect. 4. — V. le cours complet de théolog., t. 23, p. 504-502. — V. Suarez, *De Euch.*, disp. 64, sent. 1, t. 24, p. 432-434, édit. Vivès.

3. Eccli. XVIII, 46.

vine qui seule convient à notre nature. Qui calmera ces mouvements impétueux d'une vie désordonnée, dit saint Bernard¹? Qui arrêtera la violence de ce feu intérieur? C'est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est cette liqueur divine recueillie sur le Calvaire et répandue comme un fleuve sur toute la terre. Ceux qui la boivent n'ont plus soif, ils n'ont plus soif des plaisirs grossiers de la terre, ils ne ressentent plus que les saintes jubilations des âmes chastes, ils se sont enivrés avec ce vin qui fait germer les vierges, *vinum germinans virgines*. Le sang se purifie au contact de cette liqueur précieuse, les mouvements de la chair se calment, et l'on dirait que parfois l'harmonie entre l'âme et le corps se rétablit, telle qu'elle existait dans l'Eden, lorsque l'âme commandait aux organes, et s'en servait comme d'instruments dociles et toujours soumis à sa volonté.

Cette action directe et immédiate de l'Eucharistie sur le corps est appuyée sur les plus graves

1. *De Cæna Domini*.

autorités et sur le témoignage d'un grand nombre de Pères : elle est d'ailleurs tout à fait conforme au but que s'est proposé le Fils de Dieu en prenant un corps : ce but a été d'agir sur la partie matérielle de notre être, aussi bien que sur notre nature immortelle et invisible ; *ad tutamentum mentis et corporis, et ad medelam percipiendam* ¹, comme le disent tous les jours les prêtres avant la Communion. Toutefois, ajoutons avec les Saints, que l'Eucharistie n'éteint jamais entièrement le foyer de la concupiscence : elle peut en suspendre les effets pendant un temps plus ou moins considérable ², mais à moins d'un don spécial de la Providence, la source du mal reste toujours en nous, et nous ne devons point nous étonner si les secousses du volcan se font encore sentir, même après les communions les plus ferventes. Saint Paul n'a pas été à l'abri de ces sourdes agitations : qui donc oserait prétendre ici-

1. Oraison avant la Communion.

2. Effectus Eucharistiæ est quod mirabiliter minuit fervorem concupiscentiæ. (Alex. de Ales., *summ.* 4^e p. q. 10, *De sacr. Euch.*, § 7, p. 135, t. IV.)

bas à l'entière délivrance de cette lourde chaîne?

Mais alors même qu'on n'admettrait pas cette action directe et immédiate de l'Eucharistie sur le corps, il est certain que cette action se fait sentir de la manière la plus énergique sur l'âme, et par une conséquence nécessaire sur le corps lui-même. L'âme pure, ou du moins disposée par les larmes de la pénitence, est inondée de grâces et de consolations, lorsqu'elle reçoit le sacrement auguste de l'autel : elle est illuminée, elle sent ses forces s'accroître comme celles du géant, et selon l'expression de saint Chrysostome, « elle devient terrible comme le lion. » Le courage, l'ardeur du combat, le désir de la victoire et la sécurité que donne l'amour, tous les sentiments que peut exciter la présence d'un Dieu, circulent dans les veines avec la liqueur divine. « Alors, dit saint Cyrille, la triste loi des membres est suspendue, les secousses de l'âme sont calmées, la piété est pleine de vigueur, et les parties malades sont guéries ¹. »

1. Saint Cyrille Alex., in *Joan.* l. IV, c. II, t. 6, p. 586.

Quelquefois aussi l'âme est abreuvée de ce torrent de délices qui ne laissent plus de sentiments pour les plaisirs de ce monde. Celui qui a bu au calice du Seigneur ne peut plus mettre les lèvres à la coupe de l'iniquité; et toute la saveur des plaisirs mauvais devient pour lui comme un breuvage aigri, qui lui soulève le cœur. — Mais il est impossible que cette lumière, cette force, cette consolation, n'aient point de réaction sur le corps : de là résultent l'harmonie de nos facultés, l'épanouissement de la physionomie, le calme du sang, la modestie des yeux, ce bel ordre de l'extérieur qui est en même temps une preuve de la beauté de l'âme et une sauvegarde pour la sécurité de l'intérieur. Saint Thomas résume cette question par une de ces grandes pensées qui valent tout un discours : « Par la vertu de ce sacrement, dit-il, nous sommes pour ainsi dire transformés dans le Christ, *virtute hujus sacramenti fit quædam transformatio hominis ad Christum* ¹. »

1. Saint Thomas, 4, dist. 12, q. 2, art. 2, S. 1, t. 12, p. 251-252.

On lit dans la vie d'un saint, de saint Bernard si je ne me trompe, qu'ayant à diriger un jeune homme livré aux plus honteux excès, il essaya, mais inutilement, tous les moyens que la charité et le zèle peuvent suggérer. Ce malheureux jeune homme semblait être, selon la pensée du Prophète, comme une bête de somme attachée avec des liens de fer au char de l'iniquité, *quasi vinculum plaustris peccatum* ¹. — Vous viendrez me trouver demain, lui dit un jour le hardi directeur, je vous donnerai l'absolution et vous communiez : le jeune homme promit en tremblant. Après la première absolution, le saint ajouta : demain vous viendrez me trouver et vous communiez. Pendant huit ou quinze jours le même ordre fut donné et fidèlement exécuté; le jeune homme devint pur comme un ange. — Sans doute ce sont là des moyens extrêmes qu'on ne peut pas essayer sur tout le monde. Mais n'est-ce pas un extrême opposé, n'est-ce pas un déplorable excès de n'approcher de la table sainte que de loin en

1. Isaïe, v, 48.

loin, et plutôt pour obéir à la coutume que par un sentiment de piété? Il est tel jeune homme livré aux habitudes les plus ignominieuses, et qui serait un ange avec une communion de tous les quinze jours ou de tous les mois. Mais, me direz-vous, ce n'est pas l'usage! Et qu'importe l'usage! il ne peut pas prescrire contre le bien des âmes et l'urgence de leur guérison. Je dois donc vous le dire au nom du Seigneur, à vous surtout dont l'organisation est de feu, le remède à un mal humainement incurable est au banquet des Anges. Votre âme saturée de Dieu, pour me servir de l'expression de Tertullien, sentira s'amortir successivement le goût des plaisirs sensuels. Je vous indique le remède : c'est à vous de l'employer, à vous de le réclamer, à vous de vous en rendre dignes ; car le confesseur ne peut se prononcer que d'après les dispositions et le désir du pénitent.

Daniel ¹ et ses compagnons avaient été jetés dans une fournaise ardente par les ordres d'un

1. Daniel. 3,

roi impie et cruel : mais ces glorieux enfants de la Providence se promenaient au milieu des flammes, chantaient des cantiques et bénissaient le Seigneur. Un Ange était descendu du ciel ; écartant les flammes, il avait formé au milieu de la fournaise un vent frais et une douce rosée ; le feu ne les touchait point ; et reculant avec respect, il ne leur faisait aucun mal : les heureux enfants continuaient à chanter des cantiques et à bénir le Seigneur.... Cette fournaise ardente est l'image de la vie : des flammes semblent quelquefois sortir de tous les objets extérieurs pour nous dévorer. Chrétiens, ayez confiance et continuez votre route : recueillez seulement la manne du ciel qui tombe près de vous ; comme Daniel, chantez des cantiques au Seigneur, et dites avec le Prophète : La rosée du ciel n'aura-t-elle pas la force de calmer ces ardeurs, *nonne ardorem refrigerabit ros?* Si quelquefois vous sentez la flamme près de vous, prenez une goutte de cette rosée divine ; elle établira aussitôt, en se répandant dans les airs, un courant frais et rapide, et la flamme disparaîtra avant de vous avoir touchés. Si votre âme

défaillie, prenez de ce vin généreux, car il fortifie, il laisse au cœur les plus chaleureux mouvements et les meilleures espérances, *lætificât cor, et facit bonæ spei hominem*¹. Recueillez avec amour cette manne du désert, elle calmera votre âme et votre corps, elle rassasiera les besoins de votre vie intellectuelle et morale, elle arrêtera la violence des passions, et remplacera le feu de la volupté par une autre flamme plus pure, plus douce, et qui brûle sans consumer jusqu'à la vie éternelle.

III

A la fin de ces deux instructions sur les symboles du pain et du vin, j'éprouve, mes très-chers frères, le besoin de me recueillir un instant avec vous, et de jeter un coup d'œil sur la vie qui circule dans l'Église catholique.

1. Albert le Grand, in 4, sent. dist. 12, art. 7, t. 16, p. 169.

§ 1

J'aperçois une grande association de plusieurs millions d'hommes qui, depuis dix-huit cents ans, tient une large place dans l'histoire. Son action sur le monde a été incalculable, c'est elle qui a fait l'Europe, c'est elle qui y entretient encore une sève de vie extraordinaire. Je vois ses pontifes et ses prêtres, qui vivent dans l'abnégation et le sacrifice, qui renoncent aux joies si légitimes de la famille, qui se dévouent avec un zèle admirable à une multitude d'œuvres que je n'ai pas le temps d'énumérer. L'Église envoie ses missionnaires aux quatre vents du ciel : on dirait qu'elle compte pour rien le sang de ses lévites. Sur un mot de sa part, ils partent, ils s'exilent, ils renoncent aux deux choses les plus douces de ce monde, la patrie et la famille. Ils adoptent pour frères des hommes qu'ils ne connaissent pas, et vers lesquels rien ne pourrait naturellement les attirer ; tout,

au contraire : habitudes, climat, barbarie, menaces d'affreux supplices, tout devrait les éloigner. L'Église entretient des milliers de sœurs de charité qui, partout, se consacrent à des travaux pénibles, humiliants, à une vie de labeurs et de privations, aux soins des malades, à l'instruction des enfants pauvres, aux salles d'asile. Ailleurs, ce sont des femmes étonnantes, et telles que le Christianisme sait en former : des mères de famille qui, dans l'intérieur du ménage, donnent l'exemple des plus sublimes vertus, qui brûlent lentement dans le feu du sacrifice, alors même que les enfants et les maris ne s'en doutent pas. Plus loin, ce sont des jeunes gens admirables de vertu et de pureté, qui vivent comme des anges à cet âge, où les passions s'agitent dans le cœur et menacent de faire explosion; des hommes dans la force et la maturité de l'âge, pleins de sagesse et de noble dévouement, ou bien de vénérables vieillards, dont la vie a été belle et honorable, et qui ont traversé le monde sans y contracter de souillure ignominieuse. Que vous dirai-je, mes frères? Malgré bien des défauts, malgré de nom-

breux travers inhérents à la nature humaine, malgré des crimes partiels, je ne puis m'empêcher de contempler la grande armée de l'Église catholique et de dire avec le Prophète : Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob ; que vós tentes sont admirables, ô Israël¹ ! Ils sont comme des vallées couvertes de bois, comme des jardins le long des fleuves, comme des cèdres du Liban près des eaux, *ut valles nemorosæ, ut horti juxta fluvios irrigui..., quasi cedri prope aquas*².

§ 2

Savez-vous, mes très-chers frères, ce qui entretient cette vie admirable, ce qui explique la vie des solitaires, vie pleine de joie et de bonheur ; la vie des pontifes et des prêtres, celle des sœurs de charité, celle du missionnaire qui adopte pour patrie les contrées les plus sauvages de l'univers, ou bien encore la vie du chrétien si

1. Num. XXIV.

2. Num. XXIV, 6.

pleine de courage et d'héroïsme dans le monde? Il n'y a qu'un mot pour expliquer ces merveilles, et ce mot est une grande chose : c'est l'Eucharistie. L'Eucharistie, c'est vraiment le pain et le vin de l'Église, c'est le principe de la force, du renouvellement de l'existence, c'est la cause de la joie, de la chaleur, de la fécondité virgine¹. Sans l'Eucharistie, ce serait la famine dans l'Église, ce serait presque le désert dans la vie chrétienne. — Ce qui trompe le regard du monde, ce qui cause chez lui un étonnement profond quand il entend proclamer ces vérités, c'est que l'Eucharistie est une force invisible. Mais, dites-moi, jetez les regards sur ce vaste univers : est-ce que tout ne marche pas en ce monde par une force invisible? Est-ce que l'énergie vitale qui, au printemps, fait sortir la végétation et couvre la terre d'un magnifique tapis de verdure, n'est pas une force invisible? Est-ce que la sève elle-même ne se cache pas dans l'in-

1. « Un peu de pain, un peu de vin... voilà les vraies richesses de l'Église. » (Bossuet, *Médit. sur l'Évang. La Cène*, 1^{re} p. 58 jour., p. 433.)

térieur de l'arbre? Est-ce que l'électricité, qui remue aujourd'hui le monde et qui projette la pensée à la fois aux quatre points cardinaux, comme le Seigneur à l'origine disséminait les êtres au souffle de sa parole toute-puissante, est-ce que l'électricité n'est pas une force invisible? Est-ce que l'attraction qui préside à l'ordre admirable et au mouvement si merveilleusement précis des sphères célestes, est-ce que l'attraction n'est pas une puissance invisible?

Eh bien! mes très-chers frères, l'Eucharistie est tout cela dans l'Église catholique : c'est l'énergie intime d'une végétation divine, c'est la séve qui entretient la vie dans le jardin des âmes; c'est l'électricité qui circule partout, c'est la puissante attraction qui met tout en mouvement. C'est le sacrement de l'invisible; c'est elle qui est le centre des bonnes œuvres, et personne ne voit ce Dieu caché; c'est elle qui remue le monde religieux, et l'on se demande : d'où vient cette puissance occulte? Il n'est pas jusqu'à la décence, la beauté, la splendeur de nos basiliques, qui ne soient dues à l'Eucharistie. Otez le sacrement

d'amour, et tout devient froid dans le temple, mon cœur et les murailles. A quoi bon cet autel? Pourquoi toutes ces cérémonies? Pourquoi ces oblations? Je dirai même, pourquoi cette tendre vénération du peuple? Sans doute, Dieu est partout, avec sa nature divine : il est, par conséquent, dans un temple sans Eucharistie, mais il n'y est plus de cette présence d'amour, de cette présence de frère et d'ami, sans laquelle mille détails de notre culte n'ont plus de raison d'être. Ce n'est plus le Verbe incarné qui me regarde en me disant ces douces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, je vous soulagerai. » C'est le grand Dieu de l'éternité; ce n'est plus celui qui s'est fait petit enfant pour moi, qui s'est constitué ma nourriture et mon breuvage. Ce n'est plus le pain et le vin nécessaires à ma vie! — Mais si mon Dieu est là présent avec la tunique de son amour, si le Verbe fait homme demeure avec nous sous le même toit, je comprends les magnificences et les splendeurs du culte : il faut quelque chose qui indique sa présence; il faut un autel, il faut un tabernacle, il faut des enfants de

choeur, car le Christ aime les enfants; il faut des chants, de nombreuses assemblées; il faut une cour à ce prince si tendrement aimé. Il faut des hommages, non pas pour lui, il n'en a que faire, mais pour nous, pauvres humains, qui avons besoin d'être conduits par les sens jusqu'au Dieu invisible. — « L'Eucharistie, dit saint Chrysostome, est la fontaine du paradis terrestre : c'est elle qui donne naissance aux fleuves de grâces et de bénédictions qui fécondent l'Église. Sur les bords de ces fleuves se développe une magnifique végétation : c'est là que croissent ces arbres gigantesques, dont la cime touche les cieux, et qui produisent en la saison convenable des fruits incorruptibles¹. » — « L'Eucharistie, dit Albert le Grand, c'est la chaîne d'or qui ramène l'humanité à son centre, et qui lui permet de s'identifier presque avec la nature divine, par cette espèce de transsubstantiation qu'opère en nous la nourriture céleste². » — « Car, dit un savant cardinal,

1. Saint Chrysostome, in *Joan. hom.* 46, n° 4, p. 311, t. 8.

2. Albert le Grand, *De Euch.*, dist. 3, Tract. 1, c. IX, t. 21, p. 49 et p. 48.

tel est le but, la raison dernière de ce sacrement; c'est de nous transsubstantier au Christ, et de même que le pain se change en la substance du corps de Jésus-Christ, et qu'il ne reste de l'aliment matériel que les accidents, de même la nature humaine devrait tous les jours par la vertu du sacrement se changer au Christ¹, de manière qu'il ne restât plus de l'humanité que les apparences extérieures et que la réalité fût le Christ avec sa vie divine, *ita ut sola apparentia sit hominis, cum existentia deitatis*². »

Que ces vérités, quelque prodigieuses qu'elles soient, ne vous étonnent pas, mes frères; rappelez-vous que, selon une belle expression de saint Augustin, non-seulement nous appartenons au Christ, mais que nous devons être le Christ

1. On a dit du P. de Coudren : « Il était comme une hostie de nos autels : au dehors on voit les accidents et les apparences du pain, mais au dedans, c'est Jésus-Christ. De même en était-il de ce grand serviteur de Notre-Seigneur. » (*L'Oratoire de France*, par le R. P. Perraud, p. 207.)

2. Cardinal Cusa, *Excit.* l. III, p. 409. — V. encore *Excit.*, l. VI, p. 522; l. VII, p. 584.

lui-même¹; et c'est l'Eucharistie seule qui me donne l'explication complète de ces mystères. C'est elle qui me travaille tous les jours, c'est elle qui opère la déification de mon corps et de mon âme; car ainsi que le proclame l'Église, je dois devenir participant de la divinité du Christ, comme lui-même est devenu participant de mon humanité, *ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps*².

O mon Dieu! comme vous savez élever, ennobler, diviniser toute chose! et comme le courant divin de votre toute-puissante bonté est partout pour relever les êtres, et glorifier même les atomes matériels! Quelle splendeur vous jetez ainsi sur toute la nature! — Désormais, quand je me promènerai dans les campagnes, je ne dirai plus seulement : les âmes aussi sont les campagnes de Dieu, et déjà elles sont blanches pour la moisson. Je ne m'écrierai plus seulement : les âmes sont la vigne du Père céleste, et il y a établi un pres-

1. Saint Aug., *in Joan.*, Tract. 24, n° 8, 9, t. 3, p. 1927.

2. Prière avant l'oblation du calice.

soir pour en extraire un vin délicieux, *et torcular extruxit in ea* ¹, mais je dirai, en empruntant la pensée d'un saint Docteur : ô quelle admirable bonté de mon Dieu, d'avoir préparé dans tous les champs de blé un mystère eucharistique de l'ordre naturel, de commander à la terre afin qu'elle produise ce qui doit servir à cacher la substance du corps de mon Dieu, d'avoir répandu les semences de la vie et de l'allégresse dans ce fruit de la vigne qui réjouit et fortifie le cœur de l'homme, *ô quam bene fecit Deus, quando vinum fecit nasci de vite, quod animam lætificat, et sanguinem tam salubrem parat in nutrimento* ². — Gloire donc à vous, ô mon Dieu ! mais achevez votre œuvre, faites que je sois aussi votre froment et votre vigne, *frumentum Christi sum.... vinea facta est dilecto meo.... vinea nostra floruit* ³. Changez-moi en vous, transsubstantiez-moi en vous par un miracle analogue à celui de

1. Isaïe, v, 2.

2. Albert le Grand, *De Euch.*, dist. 3, Tract. 2, c. 1, t. 24, p. 56.

3. Saint Ign. d'Ant., *ad Rom.* — Isaïe, v. — Cant. II.

l'Eucharistie ¹, qu'il ne reste de l'homme que les apparences, que les accidents sensibles; mais que la vraie vie, la vie interne soit celle du Christ, *ita ut sola apparentia sit hominis, cum existentia deitatis* ². Alors la parole de saint Paul sera complètement réalisée, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi, *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* ³.

1. Ideo jam membra Christi ejus carne vescimur, ut nihil aliud quam corpus ejus unde vivimus, et sanguis inveniamur. (Pasch. Radbert, *de corp. et sang. Dom.*, c. IX, Patrol., t. 120, p. 1296-1297.

2. Cardinal Cusa, *ubi supra*.

3. Gal. II, 20.



CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour divin.

Majorem hęc dilectionem nemo habet.

L'amour ne va pas plus loin.

(Joan., xv, 13.)

Lorsque, dans un combat glorieux, le chef d'une armée est enseveli dans sa victoire et tombe victime de son dévouement, l'armée tout entière se réunit autour de lui, chaque soldat lui fait un rempart de sa poitrine et le protège contre l'attaque des ennemis qui voudraient l'enlever comme un trophée glorieux. Puis l'armée continue sa marche triomphale, emportant avec elle les dépouilles de celui qui la conduisait à la victoire. Ainsi l'Église catholique marche à travers les siècles : son chef est mort il y a dix-

huit cents ans, mais sa mort a été pour lui et sa famille un principe de vie immortelle. Il a laissé à son Église, non point un cadavre inanimé, mais un corps vivant et glorieux, voilé sous les apparences de la mort, mais plein de cette vie surnaturelle que sait découvrir l'œil de la foi. Les hérétiques ont cherché à lui contester cette possession divine, mais l'Église a défendu la vérité de son droit et la légitimité de son bien. Le glaive des Évangiles et de la raison divine à la main, elle a livré dès l'origine de glorieux combats, elle a soutenu des luttes, et toujours elle a entretenu autour du corps de son Maître un bataillon d'élite, qui est demeuré comme un mur d'airain inexpugnable aux attaques du dehors. — Les philosophes incrédules sont venus à leur tour : ils ont opposé les prétendues impossibilités, imaginées par une orgueilleuse raison. L'Église, sans s'émouvoir, a répondu victorieusement à tout ce qu'il y avait de raisonnable dans ces oppositions : mais, convaincue qu'il existera toujours en ce monde des hommes insoumis et turbulents comme les Arabes du

désert, elle a continué sa marche en silence, heureuse et fière du riche trésor qui lui a été légué par son époux.

L'Eucharistie est de la part de Dieu un chef-d'œuvre de puissance : nous l'avons vu en prouvant la vérité de la présence réelle. Il ne fallait rien moins que la puissance d'un Dieu pour établir ce miracle de tous les jours ; et cependant ce miracle est un jeu pour la puissance de l'Éternel, à qui il suffit de penser efficacement pour vouloir, et de vouloir pour faire. Autrefois, le Tout-Puisant dit une parole : Croissez et multipliez-vous. Cette parole, une fois prononcée, est devenue la source des générations humaines. « De même, dit saint Chrysostome, ces paroles : Ceci est mon corps, faites ceci en mémoire de moi, ont créé dans l'Église une puissance de miracle perpétuel qui doit se continuer jusqu'à la consommation des siècles¹. » Mais, comme en Dieu la puissance est le premier ministre de la bonté, de la prévoyance paternelle et du plus tendre amour,

1. Saint Chrysostome, Hom. 1. *In Prodit. Juda et in Pascha*, n° 1, t. 2, p. 453.

l'Eucharistie a été donnée à l'homme comme un gage de l'infinie miséricorde : elle est sa nourriture et son breuvage sur cette terre d'exil, nourriture et breuvage qui nous préparent à recevoir un jour sous sa forme pure l'aliment de l'immortalité. C'est ce que nous avons développé dans les deux dernières Conférences. Il nous reste à montrer que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour divin.

I

J'ai besoin, pour la plus complète intelligence de ma pensée, de remonter à la source même de l'éternité.

§ 1

L'amour et la bonté sont le premier mobile de Dieu dans ses œuvres. Le Seigneur, dans la soli-

tude de son éternité, se promène de fêtes en fêtes : le bonheur est pour lui un présent toujours ancien et toujours nouveau. Il est seul, parce qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un Seigneur ; et, cependant, il se donne à lui-même tous les charmes d'une délicieuse compagnie, parce que sa puissance, son intelligence et son amour s'épanouissent sous la forme d'une triple fleur qu'on appelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Dieu n'a besoin de personne pour être heureux, il se suffit à lui-même, et sa vie est un océan où tout se trouve, la fécondité, l'amour et les souveraines jubilations. Mais comme la bonté et la passion de faire le bien, de communiquer les richesses de l'amour, sont le caractère propre de la Divinité, une heure est venue en ce grand jour de l'éternité, et le Tout-Puissant a semblé se trouver trop à l'étroit dans l'immensité de son être : il a éprouvé le besoin de faire du bien à d'autres qu'à lui-même. A cette heure d'amour, la Création a été jetée sur les abîmes comme une toile où Dieu voulait exprimer les magnificences de sa nature, comme un immense réservoir

pour contenir le trop plein de sa miséricorde.

« L'amour, dit un pieux cardinal, nous met en extase, c'est-à-dire crée en nous le besoin de sortir de nous-mêmes, de vivre hors de nous-mêmes. C'est ce sentiment ineffable qu'a éprouvé Dieu au jour de la Création. L'amour lui a fait une douce violence : alors il est sorti de son éternité, et il s'est versé en d'autres êtres ¹. » —

« Dieu, dit saint Irénée, n'a point créé l'homme comme s'il eût besoin de lui, mais il avait besoin d'un être sur lequel il pût verser ses bienfaits ². »

L'amour est donc la raison première et dernière des œuvres de Dieu : la bonté sort par flots divins de son essence éternelle, comme la lumière et la chaleur jaillissent du soleil. On a dit de certains hommes, que leur premier mouvement était toujours bon : cette parole est vraie de Dieu surtout, lui dont le premier mouvement,

1. Cardinal Contar., cité par Thomassin, Tract. *De Deo* l. III, c. XXIII, n° 44, t. 4, p. 480. — V. saint Thomas, 2a 2æ, q. 475, art. 2.

2. Saint Irén. *Adv. hæc*, l. IV, c. XIV, n° 4.

la première pensée, le premier désir sont toujours la bonté. Il ne devient sévère que par exception, malgré lui, en faisant violence à son cœur, et encore cette sévérité, qui atteint les individus, est une bonté calculée pour le plus grand bien des œuvres de Dieu dans leur ensemble; comme la sévérité du général, dans les cas particuliers, a pour but et résultat le salut et le bonheur de toute l'armée. On a coutume de dire que Dieu fait tout pour sa gloire; c'est vrai, mais dans le sens que je viens d'indiquer : car, comme le remarque admirablement l'Ange de l'École, « la gloire de Dieu n'est autre chose que la manifestation de sa bonté, comme la gloire d'une mère est la révélation de sa tendresse : *Omnia quæ Deus facit, facit ad ostensionem bonitatis suæ... Deus ex bonis nostris non quærit utilitatem, sed gloriam, id est manifestationem suæ bonitatis... Finis omnium à Deo factorum, divina bonitas est. Ratio igitur rerum factarum est ut divina bonitas diffundatur in rebus*¹. — Dieu, dit-il encore, ne cherche pas sa

1. Saint Thomas, in *Ep. 4 ad Tim.*, c. I, t. 7, p. 252. — 1a, 2æ, q. 114, art. 4, ad. 2um. — *Cont. Gent.* 1. III, c, LIX.

gloire pour lui-même, mais pour nous, *Deus gloriam suam non quærit propter se, sed propter nos*¹. » Quelle magnifique et douce parole ! Dieu ne cherche pas sa gloire pour lui, il n'en a pas besoin, il possède de toute éternité une gloire infinie, incommunicable, que jamais aucune créature ne pourra ni augmenter, ni diminuer : s'il cherche à étendre sa gloire, à la multiplier au milieu de ses œuvres, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous ; il est le meilleur des pères, il semble ne travailler que pour sa famille, *Deus gloriam suam non quærit propter se, sed propter nos*. — Le même Docteur examine ailleurs la question de savoir si la volonté de Dieu a une cause, et il répond d'abord que non, parce que la volonté de Dieu est à elle-même sa propre cause. Puis, comme s'il revenait sur cette première décision, il ajoute : « Cependant, nous pourrions assigner une cause à la volonté de Dieu, c'est sa bonté qui le fait vouloir, qui met son vouloir en mouvement, *quædam ratio divinæ voluntatis est ejus*

1. 2a, — 2æ, q. 132, art. 1, ad. 4um.

bonitas, quæ est objectum voluntatis divinæ et movet eam; unde ratio omnium eorum quæ Deus vult, est divina bonitas ¹. » Ainsi, mes très-chers frères, cette volonté souveraine de Dieu, à laquelle rien ne résiste, qui brise tous les obstacles, qui marche sur les ailes des vents, et qui, par le premier frémissement d'un désir commencé, chasserait devant elle l'Océan, les montagnes et les soleils, comme un léger grain de poussière que le vent emporte, cette volonté a son maître et son souverain, si je puis parler ainsi : ce maître et ce dominateur suprême, c'est la bonté, c'est l'amour : « Car l'amour, dit saint Grégoire de Nazianze, est un tyran plein de douceur, *dulcis tyrannus amor* ². »

Le désir du bien, la passion du bien, la volonté de se communiquer sous toutes les formes, telle a donc été la première pensée de Dieu dans la Création, le mobile qui l'a déterminé à créer, comme la vapeur est le mobile qui met en mouvement le wagon du chemin de fer. Je vous de-

1. *In Ep. ad Ephes.*, c. 1, lect. 4, t. 7 p. 77.

2. Saint Grégoire de Naz. *Orat.* 26, c. II.

mande pardon de remonter si haut pour expliquer le mystère de l'Eucharistie, mais tout se touche dans les œuvres de Dieu, et pour contempler l'étendue du fleuve, il faut souvent remonter à la source.

§ 2

Dieu avait donc créé l'homme comme un vase pour y déposer le parfum de ses attributs, comme un être devenu en quelque sorte nécessaire à l'écoulement de son amour. Aussi, voyez comme il se plaît à orner ce chef-d'œuvre de ses mains, comme il pétrit lui-même le limon qui doit former le corps humain, comme il verse dans cette âme un rayon de la gloire divine! Noblesse de l'intelligence, sainteté et largeur des affections, dignité sereine dans le sanctuaire intérieur : rien ne manque à cette œuvre divine ; puis, comme couronne royale, la grâce d'en haut, la communication facile et incessante avec le ciel, la familiarité de l'enfant avec son père. Je

comprends que Dieu se soit reposé après ce travail : son cœur devait être heureux et son amour satisfait. Il avait fait jaillir du néant une créature aussi belle que pure, parfaite comme un ange, aimante comme le séraphin. Oui, l'amour divin pouvait jouir avec complaisance : le but principal de la Création était rempli, la bonté de Dieu était glorieusement manifestée : car créer, pour Dieu, c'est vouloir manifester sa bonté.

L'homme ainsi créé dans une atmosphère de gloire et de bonheur, est tombé par suite d'une volonté perverse et de la faiblesse inhérente à toute créature : il a glissé pour ainsi dire de lui-même entre les mains de la bonté divine, et Dieu a permis sa chute par des raisons de sagesse, je dirai même de bonté. Il l'a permise pour montrer que l'homme était libre, mais que le Créateur savait du mal tirer un plus grand bien. Aussi qu'est-il arrivé? Dieu avait créé, et comme l'amour tend à l'union, il s'était uni à la créature raisonnable par les dons les plus excellents de la nature et de la grâce, et jusqu'à imprimer sur l'homme les traits de son image et ressemblance.

Or, le divin Rédempteur, par un excès d'amour et de miséricorde, qui monte à mesure que progressent l'ingratitude et la malice humaines, le Dieu toujours souverainement bon a inventé un nouveau mode de communication plus parfait, plus divin que le premier : il s'est uni à la nature humaine de la manière la plus complète et la plus intime dont le Créateur puisse s'unir à la créature, c'est-à-dire qu'il a rapproché de lui la nature humaine, jusqu'à ne faire plus qu'une seule personne avec elle. Ainsi, sans déroger à sa dignité de Créateur, sans rien perdre de ses attributs divins, il s'est donné au plus haut degré de communication. — En contemplant ces merveilles, l'Église a tellement senti en elle le tressaillement de l'amour et de la confiance, qu'elle s'est écriée : Oh ! l'heureuse faute, qui nous a mérité d'avoir un pareil Rédempteur, *ô felix culpa!*...

L'Incarnation, si je puis m'exprimer ainsi, a été la reprise de possession du monde par le Seigneur : mais quand Dieu retouche son œuvre, c'est toujours pour la perfectionner. L'humanité

sainte. du Christ a été élevée à un tel degré d'honneur, qu'à elle seule elle vaut mieux que tous les mondes créés. Ce n'est point assez : le Verbe de Dieu ne s'est pas uni seulement à l'humanité du Christ : c'est la nature humaine tout entière qu'il a relevée ; cette nature humaine qui circule dans les veines de chacun de nous, il se l'est unie, il se l'est incarnée, non point dans un sens aussi rigoureux que dans le Christ ; et cependant il l'a rendue tellement partie de lui-même que l'Apôtre ne craint pas de nous appeler les membres du corps de Jésus-Christ, formés de sa chair et de ses os, *membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus* ¹. « Par suite de ce mystère, dit saint Chrysostome, nous possédons en nous-mêmes le Fils de Dieu, nous sommes rendus semblables à lui, transformés en la même parenté ou la même nature d'être ². »

1. *Eph.*, v, 30.

2. Saint Chrysostome, in. c. III. *Galat.*, t. 40, p. 834, éd. Gaume.

II

Mais il y a une plus grande marque d'amour, et même les prodiges que nous venons de raconter n'ont toute leur réalité que par le mystère de l'Eucharistie, qui transporte, pour ainsi dire, en chacun de nous et greffe en nous le mystère de l'Incarnation. C'est dans l'Eucharistie que Dieu nous a prouvé comment il savait aimer, jusqu'où il savait aimer ¹. « Le Christ en s'incarnant, dit saint Hilaire, s'était uni la nature du genre humain tout entier,... par l'Eucharistie il nous incorpore à sa chair. Car il est lui-même l'Église et il renferme tout entière en lui-même cette Eglise bien-aimée par le sacrement de son

1. Assumpserat hominem in Deum, quando Verbum caro factum est, ut per eum essemus in illo ; sed necdum ille admiscuerat se per carnem et sanguinem suum nobis, ut singuli membra in illo unum essemus corpus. (Pasch. Radbert, *Patrol.*, t. 420, p. 4364.)

*corps, constituens nos in corpore carnis suæ. Ipse est enim Ecclesia, per sacramentum corporis sui, in se universam eam continens*¹. »

« Le propre de l'affection intime, dit saint Thomas, est de vivre ensemble et d'arriver à un tel degré d'union que deux vies n'en font plus qu'une. Ce sont ces deux besoins du cœur que notre divin Maître a voulu réaliser dans la divine Eucharistie. »

§ 1

Et d'abord les vrais amis aiment à vivre ensemble. Jésus-Christ avait dit à ses Apôtres : « Je ne vous laisserai point orphelins, » et pour accomplir à la lettre cette promesse de son cœur, il s'est fait le compagnon de notre pèlerinage, il marche à côté de nous dans le désert, et il n'est pas un lieu si retiré, où il ne dresse avec nous sa tente de pèlerin. A chaque heure du jour, l'âme

1. In Ps. 51 et 125, cité par Thomassin, *de Incarn.*, l. X, c. XXII, n° 6, p. 724.

juste sait où trouver son véritable ami, et quand le cœur est resserré par le froid glacial de cette terre, quand la vue du monde donne le vertige de l'ennui, le juste connaît son lieu de refuge, son nid pour abriter sa vie et ses espérances. On dit qu'une heure de conversation, de vie commune avec un ami, remet l'âme et la rafraîchit comme la goutte d'eau que l'on verserait au pied de la fleur. Si le cœur est fatigué, s'il étouffe dans l'atmosphère de ce monde, si le vent de l'angoisse s'élève à l'horizon, on aime à se reposer sur le cœur d'un ami, à laisser tomber sur lui le fardeau et les secrets de la vie. Après les bienfaits du ciel, il n'y a rien d'aussi doux et d'aussi salubre que cette grâce de l'amitié pure et vraie. « Il n'y a rien ici-bas de délicieux comme la véritable affection, dit saint Bonaventure ¹. » — « Il vaudrait mieux être privé du soleil, s'écriait saint Chrysostome, que d'être privé de la douceur de l'amitié ². »

1. Saint Bonav. 4, *Sent.* dist. 10, q. 2, art. 1, t. 4, p. 494.

2. Saint Chrysostome. *In Ep.* 4, ad. Thess., c. 11, *Hom.* 2, p. 506, 509, t. 11.

Dans la divine Eucharistie, Jésus-Christ est cet ami véritable dont il est dit « que c'est un remède de vie et d'immortalité. » A toutes les heures du jour, il fait entendre cette douce et consolante parole : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. » Un philosophe affirmait qu'il ne connaissait pas de peine qu'il ne pût adoucir par une heure de lecture. Avec combien plus de vérité sommes-nous autorisés à dire qu'il n'existe pas de douleurs humaines, qui ne puissent se calmer après une demi-heure de visite au saint Sacrement ? Je ne sais ce qui se passe dans ce colloque mystérieux, je ne sais quelle main d'ange essuie les pleurs, quelle force sur-humaine se communique à l'âme, mais la sécurité succède à l'orage, un vent doux et calme à l'impétuosité des vagues, et toutes les âmes qui ont été soumises à ce bain frais du ciel en sont sorties plus fortes, plus pures, plus vigoureuses. Sans doute, ce n'est pas encore la vue du ciel, ce ne sont pas encore les jouissances réservées aux jours de l'éternité : car cette vie est une vie d'épreuves, nécessaires pour préparer nos magni-

fiques destinées; c'est la fournaise qui purifie l'âme, tout en la nourrissant d'amour. Cette vie est la saison des nuages plus ou moins obscurs, et cette obscurité tempérée de lumière est la condition de l'exil, c'est la période de l'initiation, le temps de la germination des mérites. Il est vrai que ce nuage devient tous les jours plus transparent, et que l'âme, surtout par l'Eucharistie, arrive à cette intimité divine plus forte, plus profonde, plus délicieuse que toutes celles de la terre; et cette intimité est pour elle la source, le type et le centre de mouvement pour toutes les autres affections.

L'âme humaine a aussi bien souvent besoin de conseil, et, comme l'a dit l'Écriture : « Le cœur est adouci par les bons conseils de l'amitié, comme par un parfum composé des odeurs les plus variées ! » Combien de fois les cœurs les plus fermes sont ébranlés dans leurs voies et chancellent dans le chemin de la vie ! L'âme regarde dans toutes les directions, et elle ne découvre

4. Prov. XXVII, 9.

que les ténèbres les plus épaisses ; il ne lui reste que la parole du Prophète : « Seigneur, faites-moi connaître la voie où vous voulez que je marche, *notam fac mihi viam, in quâ ambulem* ¹. »

Pauvre âme, si agitée par les incertitudes du doute et par ces oscillations si pleines d'anxiété où le cœur a de la peine à retrouver son équilibre, venez passer quelques instants au pied des autels ; là, un apaisement divin se fera d'abord dans toutes vos puissances intérieures : puis, sur cet horizon tranquille s'élèvera la clarté du ciel, et cette clarté tracera pour vous le sentier lumineux de la Providence. Souvent un quart d'heure de conversation avec le Dieu qui se cache sous les voiles eucharistiques, en apprend plus sur les choses du temps et de l'éternité, sur nos vraies destinées, sur la direction à donner à certaines affaires délicates, que les plus longues réflexions et les plus habiles combinaisons de la sagesse humaine. Une lumière calme et tranquille tombe sur nous, s'insinue doucement dans

1. Ps. CXLII, 8.

l'intelligence, fortifie en les éclairant les régions du cœur, et l'âme s'écrie : Seigneur, soyez de plus en plus la clarté de ma vie et le rayon lumineux dans le sentier obscur de l'existence, *lucerna pedibus meis, verbum tuum.*

L'amitié est aussi nécessaire dans la prospérité. — Le cœur humain a des mouvements, des tendances et des besoins vraiment inexplicables. Le bonheur lui-même est un poids à porter ; on a besoin de le partager avec un autre, autrement il deviendrait trop lourd. On dirait que le bonheur est de l'eau qui va glisser entre les mains. On sent la nécessité de le verser en lieu sûr comme une liqueur précieuse. Ce lieu, le plus sûr de tous pour nous aider à porter facilement le bonheur, pour le rendre plus solide, et lui communiquer un parfum de vie et d'immortalité, c'est le cœur de Dieu : là, toutes les joies deviennent plus pures, plus fortes, perdent ce caractère de mobilité et de vague incertitude, qui trop souvent les empoisonne. La présence de Dieu donne à nos plaisirs, même terrestres, un principe de plus grande fixité, d'harmonie,

de sécurité, qui les rafraîchit et leur communique une nouvelle et divine vigueur. Ce qui nous afflige aux jours de notre plus grand bonheur, c'est la perspective de sa fin prochaine : mais quand le bonheur est enté sur la racine de l'éternité, la feuille terrestre peut changer de place, l'arbre reste toujours, et sur son tronc toujours jeune renaîtront les plus douces jouissances, les plaisirs les plus divinement savoureux.

Enfin, il est une multitude de circonstances de la vie, où, sans savoir pourquoi, sans raison actuelle et positive, le cœur a besoin d'un ami : il en a besoin, quand ce ne serait que pour se verser, pour dire de ces mille choses qui semblent des riens, excepté à un cœur aimant. — Que grâces en soient rendues à la divine miséricorde ! Il n'est pas un seul de ces avantages de l'amitié véritable, qui ne se trouve à un degré éminent dans le commerce eucharistique. Dans la prospérité, dans l'adversité, dans les ténèbres, dans le malheur et dans la joie, Jésus-Christ est pour nous cet ami que rien ne remplace et qui, au besoin, peut remplacer tout le reste. C'est au

• pied des autels que les Saints ont puisé cette force, cette lumière, cette consolation, dont l'homme a tant besoin dans le chemin de la vie. C'est au pied des autels, que battus par tous les orages de la vie ils s'écriaient : quand l'homme a Dieu pour lui, qu'il demeure en repos, alors même que tous les autres hommes seraient contre lui : *si Deus pro nobis, quis contrà nos?*

La première pensée de Jésus-Christ, en établissant l'Eucharistie, a donc été de vivre avec nous, d'être le compagnon de notre pèlerinage, d'essuyer nos larmes, de nous consoler, de marcher avec nous comme un frère, comme le meilleur des amis. « Car c'est le propre de l'amitié, dit saint Thomas, d'aimer à vivre avec ses amis et de les consoler dans leurs peines ¹. » — Jamais le monde ne saura combien de larmes se sont séchées, combien de tristesses ont disparu, combien de désespoirs se sont calmés au pied des autels, vers ce sanctuaire où Jésus-Christ réside sous les voiles de l'amour. La vague s'é-

1. Saint Thomas. 3^e p., q. 75, art. 4. — 4a 2^æ q. 38, art. 3.

lance de la haute mer, portée sur les ailes des vents furieux; mais, arrivée sur les bords de l'océan, elle modère tout à coup sa route, et, par le plus doux et le plus insensible des mouvements, elle va mourir tranquillement sur la plage. Ainsi l'âme humaine, cette vague mobile et toujours agitée, se précipite souvent comme un tourbillon : chassée par les vents de ce monde, on dirait qu'elle va se briser sur les écueils; mais si elle peut toucher aux rives du sanctuaire divin, l'orage se calme doucement, et la pauvre exilée retrouve le courage et la sérénité, en apercevant à travers les ombres de la foi Celui qui nous montre les rivages prochains de la patrie. Dieu! c'est tout pour l'âme; c'est son lest divin, c'est son horizon, c'est sa lumière, c'est sa plage, c'est son lieu de repos, c'est sa couronne, c'est le plus doux et le plus intime des amis! Malheur à l'âme dont Dieu n'est point l'ami, le confident! que cette âme doit être malheureuse! combien de fois elle doit étouffer dans le vide des ombres qui l'entourent ¹.

1. « De mille manières l'homme proclame hautement qu'il

§ 2

Mais cela ne suffit pas à l'amour, et surtout à l'amour d'un Dieu. « L'amour tend à l'union, dit saint Augustin, il veut être un avec la personne de son choix, et tous ses efforts tendent à réaliser son vœu : *quid amor omnis? nonne unum vult fieri, cum eo quod amat, et si ei contingat,*

est intolérable de vivre sans Dieu. Et ce n'est point une abstraction qui le peut contenter: C'est l'union avec Dieu lui-même qu'il recherche. Chacune des erreurs que nous avons exposées n'est qu'un élan désespéré vers la substance de Dieu, à travers le vaste abîme creusé entre l'humanité déchue et son Créateur. Ne les méprisons pas, elles sont dignes de la plus profonde pitié, et à leur manière rendent témoignage à la vérité. » (Dalgairns, *la sainte communion*, t. I, c. I, § 3, p. 424.)

« C'est Dieu lui-même qui a créé dans le cœur de l'homme ce vide dévorant que lui seul peut remplir. Le violent désir d'une intime union avec Dieu tire de Dieu même toute sa force, tout le feu brûlant de sa soif fiévreuse. L'impossibilité d'être heureux sans lui vient de l'acte par lequel il s'est constitué lui-même la fin de l'homme. Il a donné aux affections humaines cette tendresse si aimante, cette force effrayante, et c'est encore lui qui a fait nos âmes de telle sorte que toutes ces formes du saint amour, qui sont sa propre création, ne sauraient satisfaire

unum cum eo fit ' ? » Jésus-Christ avait dit : « Mon Père, je veux que mes enfants soient un en nous... qu'ils soient un comme nous... je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'il soient tous consommés dans l'unité, et je veux que cet amour dont vous m'avez aimé soit aussi dans leurs cœurs, et que moi-même je sois en eux ². » — Ailleurs, le Sauveur avait dit : « Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé. » Qui de nous, mes très-chers frères, pourrait comprendre l'étendue, l'intimité, la force et la douceur des relations qui unissent Jésus-Christ à son Père? Il y a entre eux fusion perpétuelle dans la même na-

nos cœurs. Lui seul devait être pour nous plus qu'un père, une mère, un frère, une sœur, une épouse, un époux; bien plus, nous savons qu'il est lui-même ému pour nous d'un ineffable amour. Le sens de ces mots appliqués au Dieu suprême, nous l'ignorons; mais ce que nous savons, c'est qu'au cœur infini de Dieu il est quelque chose d'analogue à un désir passionné d'union avec ses pauvres créatures, puisque notre amour pour lui n'est que l'ombre de son amour pour nous. » (Id., ib. p. 423.)

1. Saint Aug. *De Ordine*. l. II. n° 48, t. 1, p. 582. — V. saint Thomas. 3 sent., dist. 27, art. 1, t. 11, p. 374-376. — 4a 2æ q. 28, t. 21, p. 420-423. — Albert le Grand. *Eth.* l. I, Tract. 7, c. XVI, t. 4, p. 76; l. VIII, Tract. 1, c. I, p. 291.

2. Joan., XVII, 21-26.

ture, et sous l'influence d'un amour dont la tendresse et la profondeur n'ont point de noms sur la terre. C'est l'amour pur et fort, à sa source infinie, c'est l'amour dans son extase éternellement pure et féconde... Et cependant, le Christ ne craint pas de prendre cet amour incomparable pour terme de comparaison, quand il veut exprimer sa tendresse pour nous, et l'union qu'il veut établir avec sa famille bien-aimée! L'Eucharistie seule me donne l'intelligence complète de ces paroles du Sauveur.

Il y a dans l'amour différents degrés d'union, depuis la simple bienveillance jusqu'à la fusion totale : et quoique la perversité humaine ait flétri les choses les plus saintes, il est dans ces questions un idéal divin compris des cœurs purs, et qui surnage dans la Création comme l'huile parfumée sur une eau corrompue. C'est cet idéal qui a inspiré les hymnes d'amour qu'aimaient à chanter les Saints; c'est lui qui les a transformés en poètes, et leur a donné le génie lyrique pour redire sous un ciel pur des strophes que certaines oreilles ne sont pas capables d'entendre. « C'est

une grande chose que l'amour, dit l'auteur de *l'Imitation*, c'est le plus grand des biens... il n'y a rien de plus doux, il n'y a rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus large, de plus délicieux, de plus substantiel, de meilleur sur la terre et dans les cieux ; car l'amour vient de Dieu, et il ne peut se reposer qu'en Dieu ¹. » Le Sauveur a poussé l'amour jusqu'à ses dernières limites ; il nous a aimés jusqu'à la passion, et jusqu'à une sainte folie ; *propter nimiam charitatem, quâ dilexit nos*. Il fallait par conséquent une passion divine et une espèce de folie dans le testament de son amour. Quel est le dernier degré d'union dans l'amour ? C'est quand un être s'en incorpore un autre, et pénètre tellement la substance d'un autre, qu'il y a au moins un moment où la vie est la même, où les deux êtres n'en font qu'un et se perdent dans l'extase de l'unité ². Or, c'est ce moyen d'u-

1. *Imit.*, l. III, c. v, n° 3.

2. « L'amour n'est que le reflet d'une force unique, l'attraction du parfait fondée sur un échange momentané de la personnalité, une permutation des êtres. » (Schiller, *Lettres philos.*, t. VII, p. 327, trad. — p. 755, texte allemand.)

nion, plus complet et plus intime que tous ceux que les hommes connaissaient; c'est cette ineffable invention d'amour, que le Sauveur a choisie pour témoigner son excès d'amour à notre pauvre humanité. Il a voulu descendre en nous, pénétrer notre substance avec la sienne, vivre avec nous de la même vie, mélanger son corps avec notre corps, son sang avec notre sang, et établir avec nous de tels liens d'unité, qu'on n'en conçoit pas de plus grande. « Car, dit saint Grégoire de Nysse, on ne peut pas faire partie d'un autre corps à moins d'être reçu et mélangé dans les entrailles comme nourriture et breuvage ¹. » Et c'est là le dernier terme de l'amour qui tend à la transformation des êtres. »

Écoutons maintenant le langage énergique des Saints. Vous connaissez déjà ce magnifique passage de saint Cyrille, mais vous aimerez à l'entendre redire : « Prenez deux morceaux de cire, faites les fondre au feu; ils s'écoulent l'un dans l'autre, et il en résulte un tout homogène. Vous

1. Saint Grég. de Nys., *Orat. Cat.*, c. XXXVII, t. 2, p. 94.

aurez une image de ce qui se passe entre Jésus-Christ et le chrétien qui communie¹. » — « Unissons-nous à cette chair divine, dit saint Jean Chrysostome; c'est ce que nous faisons en recevant cette nourriture céleste que le Christ a instituée pour nous montrer la grandeur de son amour. Car le Sauveur se mélange à nous, il unit son corps avec le nôtre, afin que nous devenions un, et que nous soyons comme un corps uni à la tête. Tel est en effet le désir de l'amour : c'est ce que ressentait les serviteurs de Job quand ils s'écriaient dans l'ardeur de leur amour : qui nous donnera de sa chair pour en manger, *quis det nobis de carnibus ejus ut saturemur*²...? Lorsque nous participons à l'Eucharistie, dit-il ailleurs, nous ne prenons pas seulement cette nourriture divine, mais nous nous consommons avec elle dans l'unité; car, de même que cette chair est unie au Verbe, de même nous sommes unis au Christ

1. Saint Cyrille, *in Joan.*, l. X, c. II, t.7, p. 342, éd. Migne, l. IV, c. II, t. 6, p. 583-586.

2. Saint Chrysost. *In Joan.*, Hom. 46, n° 3, t. 8, p. 313-314.

par ce pain consacré¹... » — « Ceux qui reçoivent le corps de l'Epoux céleste, dit un autre Docteur, sont admis aux chastes et ineffables délices de l'amour divin, *nuptialem ipsius communionem assequuntur*². » — « Le but de l'Eucharistie, dit saint Léon, est de nous changer en la chair de celui que nous recevons, *ut in carnem ipsius qui caro nostra factus est transeamus*³. » — Ce qu'il y a, mes très-chers frères, de très-remarquable dans les passages des Pères grecs, c'est l'énergie de leurs expressions qui ne peuvent se rendre dans la langue française. Les mêmes termes dont ils se servent pour exprimer l'union de l'humanité sainte du Christ avec le Verbe, ils les emploient pour nous faire comprendre l'union qui s'opère entre nous et le Christ dans l'Eucharistie. L'incrédule peut sourire, mais voilà la vérité chrétienne : les Saints souriaient

1. *In Ep. 1. Ad Cor.* Hom. 24, n° 2, t. 40, p. 249-250, éd. Gaume.

2. Théodorect, *in Cant.* l. II, c. III, t. 2, p. 427, éd. Migne.

3. Saint Léon. *Epist.* 59, n° 2, t. 4, p. 868. — V. encore serm. 63, c. VII, p. 357, éd. Migne.

4. Αναμίρασθαι, ανάμιξις, συνάπτεισθαι, συνήρεια, ένωσις, άναφύρσειν, γαίμηκή κοινωνία.

aussi, mais de bonheur, en entendant et surtout en savourant ces intimes réalités. Aussi, étudiez leur vie, entendez les pulsations de leur cœur, tout chez eux est une énigme dont la clef est dans l'Eucharistie : tous les jours ils se divinisent, c'est l'Eucharistie qui les travaille ; tous les jours ils deviennent Christs eux-mêmes, c'est une conséquence nécessaire de l'aliment qu'ils reçoivent avec amour. « Voyez, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, avec quel amour j'ai préparé aux hommes le sacrement de l'Eucharistie, afin qu'ils soient changés en moi ; et de même que le pain et le vin, que l'on prend au repas, se changent en la substance corporelle de l'homme, de même ceux qui participent à ce sacrement sont convertis en ma substance¹. »

Bossuet ne craint pas d'aborder cette question dans sa face la plus difficile à traiter : car il est des choses que les Anges se répètent avec la joie du transport et la limpidité de l'amour séraphique, et que les oreilles de l'homme corrompu ne

1. Cité par Corneille de la Pierre, *in Zach.*, c. IX, v. 47, p. 739.

peuvent supporter facilement. Ne craignons pas de répéter ces grandes vérités : il est bon de faire au moins quelquefois comprendre aux hommes, que tout est pur dans les œuvres de Dieu, qu'il y a un idéal de sainteté, même et surtout dans les choses que l'homme a le plus profanées. Écoutons la parole belle et austère du grand Evêque de Meaux, et rappelons-nous que les âmes pures pénètrent partout sans se flétrir.

« Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, et qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : prenez, mangez, ceci est mon corps; dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.... Unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit... Il faut nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la Divinité

de ce Verbe, et que nous devenions des dieux, en prenant des sentiments divins ¹. »

§ 3

Voilà, mes très-chers frères, le plus beau résumé du Christianisme ². Si quelqu'un avait la

1. *Médit. sur l'Évang.* La Cène, 1^{re} p., 24^e jour.

Bossuet dit ailleurs : « Dévorez-le, engloutissez-le, incorporez-vous à lui, et lui à vous. » (*Lettres de piété*, lett. 403, t. 41, p. 365.)

2. « Il devait le faire, il l'a fait ; et si l'homme superficiel et irréfléchi a cru voir là, au premier aspect, du ridicule et de l'étrange, s'il a pu se scandaliser de voir Dieu même se faire *petit*, pour se donner à *manger* aux hommes, c'est qu'il n'a pas su se connaître lui-même, étudier sa propre nature et comprendre ce que c'est que l'amour....

« Étudions-nous nous-mêmes, scrutons nos instincts les plus profonds, tâchons de saisir ce que c'est que l'amour, *en prenant la nature sur le fait*, et nous allons voir bientôt combien est simple et naturel ce qui nous paraît si étrange, si bizarre, quand nous nous laissons emporter par le vent de l'irréflexion. On a dit avec infiniment de vérité que le ridicule et le sublime se touchent ; voyons si ces dogmes auxquels notre pauvre raison, aussi infirme qu'elle est orgueilleuse, ose quelquefois assigner le premier caractère, ne nous forceront pas au contraire d'y reconnaître le second.... Étudions les faits

« N'est-il pas vrai que la qualification de *petit* est celle que

tentation d'en rire, il me prouverait qu'il n'a jamais compris que la matière et le sang dans la plus belle passion de l'homme : il me prouverait

l'objet aimant se plaît partout à donner à l'objet aimé ? Regardez l'enfant caresser celle qui lui donna le jour : *Petite mère* ! c'est là l'expression que son cœur lui apprend à répéter....

« Et pourtant, qui dit *grand*, dit quelque chose de beau, de noble ; tandis que l'expression de *petit* emporte ordinairement l'idée de faible, de mesquin, quelquefois même de vil et d'abject ; la grandeur, c'est ce qui constitue la supériorité, et l'infériorité, c'est la petitesse. Pensez à ceci et demandez-vous pourquoi l'amour, qui se plaît d'ordinaire à orner l'objet aimé des qualités les plus magnifiques, s'en vient ainsi, par une étonnante contradiction, prodiguer à son objet la qualification de *petit*!...

« N'est-il pas vrai encore que c'est toujours par un effort tendant à s'identifier l'un à l'autre, à se rapprocher jusqu'à se confondre ensemble, que l'amour se révèle, se manifeste ?...

« Pourquoi l'amour veut-il toujours, *par ses actes comme par ses paroles*, naturellement et sans y penser, *rapetisser* l'objet qu'il aime ? Pourquoi ?... Encore une observation à recueillir, encore un fait à remarquer ; c'est ce dernier fait qui contient la réponse.

« Écoutez un cri de la nature qui s'échappe sous le chaume des campagnes comme dans les palais des grands, parce qu'il n'est pas le résultat de telle ou telle éducation, mais la conséquence d'un instinct inné, d'une loi fondamentale de notre être ; un cri qui sera bien froid ici sous ma plume, mais qui décèle une vérité féconde. Assistez par l'esprit à ces scènes d'intérieur où la nature, selon une expression reçue et que j'ai employée déjà plus haut, se laisse *prendre sur le fait* ; étudiez cette mère alors

que jamais l'infini n'a été dans ses rêves, que jamais le divin n'a fait battre son cœur, que jamais il n'a compris cette parole de l'*Imitation* :

qu'elle caresse le jeune enfant qu'elle aime tant, cet époux prodiguant à son épouse des marques d'affection et de tendresse, et vous les entendrez dire en souriant à l'objet de leur attachement cette parole bien étrange, cette parole qui paraîtrait féroce dans telle autre circonstance : *je te mangerais....* Eh quoi ! manger l'objet qu'on aime !

« Oui, nous avons tous au fond du cœur un besoin naturel, inné, de MANGER, si c'était possible, de nous *incorporer* l'être que nous aimons.... C'est que l'amour est un sentiment qui tend à l'*identification* complète des êtres qu'il anime.

« Le voile est donc déchiré. Si l'être aimant révèle par ses désirs, par les paroles qui lui échappent, par des actes spontanés, le besoin de rapetisser, de resserrer l'objet aimé, c'est qu'il voudrait le rendre assez *petit* pour pouvoir le placer et le garder dans sa poitrine ; c'est qu'il voudrait le *manger* pour ne faire plus qu'un avec lui.

« Ainsi donc, cet homme qui, quand il s'agit de Dieu, se scandalise du mot même de *communion*, voilà que sa vie à lui se constitue d'une série incessante de communions toujours renouvelées, comme nous l'avons vu plus haut ! lui qui se scandalise d'entendre dire que l'Être de qui tout amour émane s'est fait *petit* pour être aimé davantage, voilà que, par la force même de sa nature, il veut rendre *petit* tout ce qu'il aime ! lui qui se scandalise quand on parle de *manger* celui qui est l'amour même, voilà qu'il voudrait manger tous les objets de son amour ! » (Marcadé, *Etudes de science religieuse*, 2^e partie, 9^e étude, p. 364-368.)

« C'est une grande chose que l'amour, c'est le plus grand des biens, il n'y a rien de plus doux, il n'y a rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus large, de plus délicieux, de plus substantiel, de meilleur sur la terre et dans les cieux ¹. »

Pour nous, chrétiens, qui croyons à l'amour, mais à l'amour vrai et pur ; à l'amour, dont celui que vous profanez peut-être tous les jours n'est que la transitoire et matérielle image ; nous, chrétiens, dont le cœur a d'autant plus besoin d'amour, qu'il est plus élevé au-dessus de ce monde, nous comprenons ainsi la vie avec Dieu ; nous en jouissons d'une manière incomplète, il est vrai, sur la terre, mais dans ses imperfections relatives, cette vie a plus de charmes pour nous que toutes les aspirations inférieures. Nous avons la noble et divine ambition de nous transformer tous les jours en l'Être divin, de nous changer en lui par l'amour, de nous transsubstantier, en quelque façon, et, par l'Eucharistie, de « jouir de la divinité du Verbe et de devenir des dieux »

1. L. III, c. v, n° 3.

C'était le rêve des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Bernard, des Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres illustres génies ; c'est le rêve d'une armée de saintes âmes qui viennent chaque matin recevoir cette manne divine, comme la semence de l'immortalité, et le germe de la nature divine, *initium substantiæ ejus* ¹. — Dites que c'est du délire, à la bonne heure, mais c'est le délire de l'amour le plus vrai, le plus fort, le plus violent, le plus doux, et j'ajouterai, le plus intelligent de tous les grands besoins de l'homme ; c'est le délire de la plus haute et de la plus lumineuse raison. Nous avons tous faim et soif de Dieu, car tous, nous avons faim et soif de la vérité et de la beauté infinies : et, si nous savions que quelque part existe, sous une forme sensible, cet Océan de la vérité et de la beauté vers lequel notre esprit et notre cœur soupirent tous les jours, nous irions nous précipiter vers ses bords, nous plonger tout entiers, et disparaître sous ses eaux. Voilà les tendances les plus vraies du cœur hu-

1. Hébr., III, 14.

main : pour nous catholiques, l'Eucharistie est la réponse à tous ces désirs, à toutes ces interrogations inquiètes de l'esprit et du cœur : la réponse n'est pas complète, je le sais, elle ne le deviendra que dans l'éternité : mais sur la terre, c'est un commencement, c'est une initiation, c'est un prélude dont la musique est parfois si ravissante qu'il est bon de ne point continuer le vrai cantique ici-bas, parce que, dit sainte Thérèse, la douceur deviendrait si pénétrante que le léger fil qui nous unit à la terre serait aussitôt brisé.

§ 4

Résumons, mes très-chers frères, la suite de ces pensées : « Par l'Eucharistie, dit un célèbre théologien, nous sommes, pour ainsi dire, greffés sur la chair de Jésus-Christ ; nous sommes agglutinés à sa substance et nous devenons comme des ajoutés et des dépendances de son corps, *agglutinamur illi, ut ejus veluti additamenta et*

*accessionis instar deinceps simus*¹. » — Il n'y a donc point de témérité de notre part à conclure que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour divin ; que l'amour ne va pas plus loin et que ce mystère a comme épuisé les degrés de l'union du Créateur avec la créature. — Parcourons, en effet, tous les degrés de la bonté divine, et nous verrons que l'Eucharistie est le dernier et le plus élevé². Dieu nous a donné en jouissance les créatures matérielles, et, par ses bienfaits de tous les jours, il se montre notre libérateur. Ce n'était pas assez ; il nous a mis en communication avec les créatures les plus nobles et les plus saintes, les intelligences célestes ; car les Anges du ciel, dit l'Apôtre, « sont envoyés pour servir, par des rapports de protection et d'amitié, ceux qui doivent participer à l'héritage des cieux. » Ce n'était pas encore assez : alors il s'est donné lui-même, mais dans ce don de soi-même, il y a des degrés, et le

1. Le Père Thomassin, *De Incarn. Verbi*, l. VIII, c. VIII, n° 9, p. 547, t. 2.

2. V.] Albert le Grand, *Inter opusc. S. Thomæ*, opusc. 58, c. VI, p. 44-45, éd, Rom,

Sauveur les a tous parcourus jusqu'au dernier. Il a pris une chair comme la nôtre, il s'est fait le compagnon de notre pèlerinage, il s'est rendu esclave pour nous, il s'est immolé comme prix de notre rançon. Sans doute, c'est déjà une grande chose et un noble sacrifice de se donner ainsi à nous, comme compagnon de notre pèlerinage, comme esclave de nos besoins, comme prix de notre rédemption; mais dans toutes ces formes de la donation de soi-même, il reste encore la séparation de l'objet aimé, et l'amour veut une union complète; c'est pourquoi le Christ s'est donné comme nourriture; tous les jours nous pouvons le recevoir en nous, nous transformer en lui, et lui devenir semblables par cette conformité que réclame l'amour, *cùm datur in cibum, datur, non ad separationem aliquam, sed ad omnimodam unionem... Hæc est enim vis amoris, transformari cor amantis in amatum... Ea vis est amoris, ut talem te esse necesse sit, quale id est quod amas*¹.

1. Albert le Grand, *Ibid.*, c. xx, p. 54.

§ 5

Après de si étonnants prodiges, que le langage peut à peine laisser entrevoir, nous devons croire à l'amour et nous écrire avec l'Apôtre : « C'est ainsi que Dieu a aimé les hommes, *sic Deus dilexit!* » Il a aimé de la manière la plus désintéressée, car il s'est donné à nous, non point comme le font souvent les amis de ce monde, qui se donnent afin de recevoir et de compléter ce qui leur manque. Dieu nous a aimés ne consultant que son cœur et le besoin qu'il avait de nous faire du bien. Cela ne suffisait pas : il nous a aimés en Dieu, c'est-à-dire sans mettre de limites à son amour, sinon celles qui séparent nécessairement le Créateur de sa créature. Il nous a aimés jusqu'aux ignominies du Calvaire, jusqu'à se cacher sous une vile enveloppe de matière, afin de pouvoir glisser en nous comme la nourriture et le breuvage, nous pénétrer dans les fibres les plus délicates, dans

les veines les plus subtiles, et porter avec lui l'amour dans les parties les plus secrètes du sang, et dans la moelle même du corps et de l'âme. C'est ainsi que Dieu sait aimer, *sic Deus dilexit nos!* Vous croyez à l'amour humain, mais vous ne savez donc pas que l'amour humain, je parle de celui qui est pur et légitime; vous ne savez donc pas que l'amour humain, dans ses plus ardentés aspirations, n'est qu'une goutte, ce n'est qu'un atome de l'immensité, si vous le comparez à l'amour de Dieu! Aussi les vrais chrétiens sont essentiellement crédules à l'amour divin : ils admettent que tout est possible de la part d'un Dieu si passionnément bon et miséricordieux. A chaque difficulté, ils ont une réponse, et toujours la même : Dieu a tant aimé : *sic Deus dilexit!* Que diriez-vous à un enfant qui, à toutes les objections sur de prétendues impossibilités, répondrait : Ma mère m'a tant aimé? Si vous la connaissiez, vous diriez que tout est possible à son cœur! — La question eucharistique ainsi placée à cette hauteur, et plongeant ses racines dans les profondeurs de l'amour éternel, je ne crains pas de le

dire, les difficultés humaines sont des pailles que la fournaise ardente consume avant même qu'elles aient été soulevées. Il est des choses que l'amour seul peut faire, et quand le cœur qui les reçoit a compris l'amour qui les donne, il sourit à la pensée d'une objection comme un voyageur, arrivé sur le sommet d'une haute montagne et placé en face du soleil, ne comprend plus les habitants des vallées, qui se plaignent de l'obscurité des nuages. Aussi j'ai l'intime conviction que cette seule et simple pensée : Dieu nous a tant aimés, *sic Deus dilexit nos!* est plus puissante à nous donner l'intelligence du mystère, à dissiper les nuages et l'obscurité des objections humaines, que les plus hautes et les plus subtiles considérations de la philosophie. « Si quelqu'un aime, dit l'auteur de *l'Imitation*, il sait ce que je veux dire » : car l'amour est le plus grand maître : il enseigne les plus profonds mystères et sait tout ce qu'il est capable de faire entreprendre. Mais si quelqu'un n'aimait pas Dieu, et, par conséquent, ne comprenait pas l'amour de Dieu, car il faut s'aimer pour se connaître et se

comprendre réciproquement ; si quelqu'un n'aimait pas, je ne serais pas étonné que mon discours eût été pour lui comme une discussion sur les couleurs en présence d'un aveugle : mais de ce qu'un aveugle nie les couleurs, il ne s'ensuit point que la lumière ne baigne pas avec amour tous les yeux qui aiment les splendeurs de l'astre du jour.

III

Mais, mes très-chers frères, en Dieu l'amour conduit à la gloire, car il conduit à la ressemblance et à l'assimilation divines, comme le vol de l'aigle, en le rapprochant du soleil, l'inonde de splendeurs lumineuses. Aussi, je ne croirais pas avoir développé la doctrine d'une manière complète, si je ne vous montrais comment le mystère de l'amour eucharistique nous découvre un immense mystère de gloire sur la nature humaine tout entière. C'est une thèse semblable

que nous avons expliquée en parlant de l'Incarnation ; mais c'est surtout l'Eucharistie qui va nous faire comprendre cette admirable croyance.

§ I

Le propre de l'amour est de trouver les objets semblables ou de les rendre semblables. L'Eucharistie nous unit tellement à Dieu que nous devenons du même corps et du même sang, *concorporei et consanguis*, dit saint Cyrille ; que nous sommes transformés en des dieux, et que nous portons le Christ en tout notre être, dans le corps et dans l'âme, comme parle saint Léon : *ut in id quod sumimus transeamus... ipsum (Christum) per omnia et spiritu et carne gestemus*¹. Or, l'amour opère ici selon ses lois naturelles, c'est-à-dire que l'Eucharistie continue, dans chaque

1. Saint Léon, *serm.* 63, c. VII, p. 357. *Majestatem tuam suppliciter deprecamur, ut sicut nos corporis et sanguinis sacrosancti pascis alimento, ita divinæ naturæ facias esse consortes. (Libr. Sacram. Eccl. Rom. n° 19. Inter op. Leonis Magn., t. 5, p. 74, éd. Migne.)*

chrétien, une sorte d'incarnation permanente du Fils de Dieu, en ce sens que tous les jours, par un miracle d'amour, le Fils de Dieu s'adjoint la nature de chacun de nous ; fait sienne chaque nature humaine, comme autrefois il s'est adjoint la sainte humanité du Christ. L'union n'est point aussi complète, elle n'est point personnelle comme dans le Christ ¹, mais elle n'en a pas moins une vivante réalité, qu'ont à l'envi célébrée les divers siècles de la Tradition chrétienne. « De même, dit saint Chrysostome, que le corps de Jésus-Christ est uni au Verbe, de même nous sommes par l'Eucharistie unis à l'humanité sainte du Christ ². »

Remarquez l'étendue et la profondeur de cette parole : par l'énergie du sacrement de l'autel, et par son action permanente sur nos âmes, il se forme entre nous et le Christ une union si in-

1. Unio sacramenti hypostaticam æmulatur unionem, quia caro nostra immediate unitur carni dominicæ, sicut Christi corpus immediate unitur personæ Verbi. (*Tertull. prædic. de Euch. Conc. V. t. 2*, p. 643, auct. D. Vivien, Provinc. Recollect.)

2. Saint Chrys. *hom. 24, in Ep. 1 ad Cor.*, t. 10, p. 249-250, éd. Gaume.

time, que, pour l'exprimer il n'y a pas de terme de comparaison autre que les rapports personnels entre le Fils de Dieu et sa chair. Sans doute, cette union n'est point hypostatique comme dans l'Incarnation, mais d'ailleurs elle va aussi loin que puisse le concevoir l'amour. « Par la participation de ce sacrement, dit saint Léon, il s'opère en nous un passage de l'humain au divin, *ut ad id quod sumimus transeamus*. » Oui, par l'Eucharistie nous passons à Dieu, nous devenons des dieux, comme la nourriture qui se change en nous finit par devenir nous-mêmes. L'Incarnation n'est plus un fait unique, si je puis m'exprimer ainsi, c'est un large manteau divin que l'amour projette sur l'humanité tout entière, afin de l'absorber, pour ainsi dire, dans une vie où la Divinité devient la réalité de l'existence, où l'âme s'écrie : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ; » car le propre de l'amour est de rendre les êtres égaux, autant que le permet la nature des choses.

La Tradition est si riche de pensées sur ce sujet, que je ne puis résister au désir de vous en citer

quelques-unes : il s'agit ici de nos plus beaux titres de noblesse, et on ne saurait trop les exposer aux chrétiens, afin de leur rappeler que la noblesse qui vient du ciel oblige encore plus que l'autre.

« C'est, dit Albert le Grand, l'union d'un excès d'amour ; car par ce sacrement le Christ s'est tellement agglutiné à nous, qu'il demeure en nous et nous en lui, d'une manière si intime qu'il est mélangé à nos entrailles, et que nous lui sommes incorporés¹... De même que la nourriture que nous recevons dans nos membres nous est assimilée, de même nous sommes assimilés au Christ dans ce sacrement, nous sommes de la même chair, nous lui sommes incorporés, et, parmi les théologiens, personne ne doute que cette incorporation ne se fasse par le mystère de l'Eucharistie, et tous les jours elle devient de plus en plus complète, *continuè ad magis et magis incorporandum se Domino*²... Le chrétien qui communie remonte à Dieu, il s'incorpore à lui, il devient participant de sa Divinité et de son humanité, de la

1. Albert le Grand, *De Eucharist.*, dist. 4, c. 11, t. 21, p. 6.

2. *Ibid.*, c. 111, p. 9.

même manière que le Verbe est descendu en terre, est devenu participant de notre humanité. Cette ascension vers le Verbe, cette incorporation au Christ, s'opèrent directement par la réception de ce sacrement ¹... Le Christ incorpore celui qui communie, à la chair qu'il a prise de la Vierge, et il en fait en quelque sorte une même chose... nous devenons son corps, car notre chair unie et incorporée à sa chair devient une avec lui... Le Verbe en s'incarnant a habité notre chair, et lorsque nous le recevons comme nourriture, il habite aussi en nous ²... » — « Le Christ, dit saint Chrysostome, s'unit intimement à nous, et il nous fait réellement son corps, *seipsum commiscet nobiscum*,.... *reipsa nos corpus suum constituit*.... et ainsi le Christ opère en chacun de nous le mystère de son Incarnation, *ad omnes venit : si autem ad omnes, etiam ad singulos* ³.... » — « Non-seulement nous sommes au Christ, dit

1. *Ibid*, dist. 4, Tract. 4, c. III, p. 78, t. 21.

2. Albert le Grand, *Inter opusc. S. Thomæ*, opus. 58, c. XIV, p. 50, éd. Rom. — *Ibid.*, c. XXV, p. 57.

3. Saint Chrysost, *in Math. hom.* 82, n° 5, p. 889-890, t. 7, éd. Gaume. V. le texte entier.

saint Augustin, mais nous sommes le Christ, parce que le Christ tout entier, c'est la tête et le corps..... Le chrétien désire cette grâce, qui par l'onction sainte doit le rendre le corps du Christ, et qui ne sera perfectionnée que dans l'éternité. Sur la terre, cette onction, cette grâce s'opèrent par le sacrement, et l'Eucharistie nous fait entrevoir ce que nous devons devenir un jour. Et ce je ne sais quoi d'ineffable qui doit venir, *nescio quid futurum ineffabile*, nous devons le désirer avec un tendre gémissement, mais aussi avec la sainte joie* que doit nous donner cette première aube de nos futures destinées¹. »

Enfin concluons², avec l'autorité de Suarez et de

1. Saint Aug., in *Ps.* 26, *Enarr.* 2, n° 2, t. 4, p. 170, éd. Gaume.

2. Ne craignons pas de multiplier les textes sur ce sujet si important.

Sicut substantia panis et vini quæ non est viva, opere naturæ depuratur, et assumitur per substantiam humanam in sui unionem vivam, quoniam substantia nutrimenti transit in unionem substantiæ aliti : sic substantia viva hominis depuratur opere verbi Dei, et demum assumitur in ejus unione, ut vivat vita altiori quam prius, scilicet divina et æterna. (Cusa, *Cribrat. Alch.*, l. III, c. XVI, p. 927.)

Ita vere et perfecte communicavit nobis seipsum, ut visibiliter

Corneille de la Pierre, qui vont parler avec la précision et la netteté des théologiens scholastiques : « De même qu'il était convenable que toute la

etiam corporis et sanguinis sui mirifico sacramento, Ecclesiam sibi uniens et concorporans tanta gratia insigniret, ut ipse caput ejus, et ipsa esset corpus suum, *non nomine tenus tantum, sed in veritate sui corporis, vere sibi concorporatum* : ut in illo nullius gratiæ nobis esset divortium, cum quo nos solidaret tam unicæ unitatis sacramentum : certumque esset, hoc pacto nos cum ipso per ipsum, in vita æterna, *similem dignitatis obtinere gloriam*, si cum ipso per ipsum, in hac vita similem innocentiae servare voluerimus gratiam. (Alger. *de sacram.* l. I, c. III, Patrol. t. 480, p. 747.)

Quia igitur per unitatem spiritualem ita concorporales et consacramentales sumus Christo, ut similitudine prædicta *dicamur panis Dominicus*, dicamur etiam corporis Christi cibus, et sanguinis ejus potus. (*Id. ibid.* p. 750-751.)

Qui elementa bruta panis et vini in suam convertit substantiam, multo magis fideles suos sub tantæ spei imagine et virtute in corporis sui transfigurabit gloriam, non pro merito, sed pro gratia dans gratiam. (*Id. Prolog.*, p. 744.)

Est autem spiritualis quædam et optima generatio divina, qua homo in corpus et membrum Christi generatur. Si enim cibus olerum bonum suum cognoscere posset, quando ad corpus et ad membrum hominis per generationem quamdam mutatur, multas gratias ageret ; et omnem modum quo mutatur et conteritur, cum gaudio sustineret, ubi sciret, quod a suo esse ignobili et vili in tam nobilem vitam et tam nobile corpus mutaretur. Quantas ergo gratiarum actiones debemus Christo, qui suo corpore vivifico nos in se transmutat, ut corpus ejus efficiamur

Divinité fut communiquée à l'humanité du Christ, de même il était convenable que cette humanité et tout le bienfait de l'Incarnation fussent communi-

sanctum et mundum et divinum. (Albert le Grand, *De Euch.*, dist. 3, *Tract.* 4, c. VIII, t. 21, p. 47.)

Unum corpus, et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ. Unum enim corpus est juncturis et unionibus membrorum ad unum cor, quod calorem vitæ immittit omnibus, et unus spiritus est, qui vitam et dilectionem adinvicem omnibus inspirat et pulsat in omnibus membris : et in hac spe vocationis vocamur ad Christum, ut sic connaturaliter et concorporaliter sibi sicuti capiti nostro et cordi simus uniti, quod nobis influit et sensum cognitionis et motum virtutis et regimen suæ providentissimæ gubernationis. (*Ibid.*, p. 48.)

Dicendum, quod licet per omnes virtutes et omnia bona homo disponitur ad hoc quod Christo incorporetur, tamen per unam gratiam hujus sacramenti secundum substantialem ipsius operationem fit ipsa incorporatio : quia sicut per omnem qualitatem digestivam et subtiliativam et depurativam nutrimentum disponitur, ut facilius corporali naturali incorporetur, quo fuerit ipsi corpori similis, et tamen virtus ultima incorporationis est in membris corporis sibi et membris inducens et uniens et ita incorporans nutrimentum, ita per omnia bona assimilatur fidelis anima et homo totus, ut facilius Christo incorporetur ; et tamen in corpore Dominico in cibum sumpto remanet specialis virtus et gratia qua homo in Christi corpus inducitur et unitur et incorporatur. (*Ibid.*, dist. 3, 6, *Tract.* p. 128.)

Commendavit Christus in hoc sacramento corpus et sanguinem suum, quod et fecit nosipsos, nam et nosipsi sumus facti corpus ejus. Caro enim nostra carni ejus unita et incorporata unum

qués d'une manière admirable aux autres hommes. Comme la nature humaine du Christ existe dans le Verbe d'une ineffable manière, et le Verbe en

cum illo efficitur. (Inter opusc. Sancti Thom. de sacr. alt., c. XIV, p. 50.)

Sicut esca in carnem comedentis vertitur ; ita quisque fidelis per comestionem hujus cibi in corpus Christi convertitur. (Honor. August. *Elucid.*, l. I, Patrol. t. 472, p. 4429).

Non enim immensæ illi divinæque bonitati sat fuit, quod passibilem carnem indueret de nostro accipiens, nisi nobis daret de suo, per ipsum nempe sed impassibile et invisibile corpus, quod de nostro acceperat, ut qui humanam personam non assumpsit, sed naturam, sui ipsius Verbi personæ univit, nostris se hoc sacramento stupenda quidem charitatis dignatione quodammodo personis uniret, et nostra esset Domini assumptio. (*Orat. hab.* in Concil. trid. ab arch. Salap. Labbe Concil., t. 44, p. 4069.)

Accedente vero favore Spiritus sancti, in una dilectione charitatis, in una fide et in spe cocti estis, panis Dominicus facti estis : sicut et iste panis, qui super altare sacratus est, qui corpus Christi est ; et ex multis granis unus panis, et unus cibus noster est, et in membris nostris trajicitur : sic et nos cum in una spe, fide et charitate fuerimus, cibus Domini sumus, et in membris ejus transformamur. (Heter. et S. Beat. ad Elip., l. I, c. LXXII, Patrol. t. 96, p. 938.)

Filius est caput Ecclesiæ suæ, quæ illi capiti conjungitur, et fit totus Christus, id est, caput et *corpus una persona.* (*Ib.*)

Et corpus nostrum, quod est corpus Christi, cum Christo capite jungimur qui integer et perfectus, *et cum illo una persona sumus.* (*Ib.*, c. CX, p. 962.)

Illi carni adjungitur Ecclesia, et fit Christus *totus una persona*

elle, ainsi le chrétien qui communie demeure d'une manière toute particulière dans le Christ, et le Christ en lui '. »

« Le Christ, comme le chef de l'humanité, communique en ce sacrement à chacun de ses membres son esprit, sa vie; il nous réunit tous dans

caput et corpus. Et cum in sacris voluminibus aut homo, aut caro, aut corpus Christi nominatur, non solum Christus, sed tota Ecclesia intelligitur. (Ib., l. II. c. LXXVII, p. 4048.)

« En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier ; vous vous l'appropriez, elle est à vous ; vous la rendez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre. » (Bossuet, *Médit., La Cène*, 4 p. 23^e jour, p. 354.)

« Par ce moyen il ne prend pas seulement en général une chair humaine ; il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous, il nous applique son Incarnation, et, comme disait saint Hilaire, il ne porte, il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne ; il n'est point notre Sauveur, et ce n'est point pour nous qu'il s'est incarné, si nous-mêmes nous ne prenons la chair qu'il a prise. » (*Id. ibid.*, 32^e jour, p. 374.)

« Comme par l'Incarnation il s'était donné à la nature humaine en général ; par l'Eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'Incarnation, il se donne à chaque fidèle en particulier. (Fénelon, *Manuel*, ed. Dup, t. I, p. 431.)

1. Suarez, *de Euchar.*, disput. 46, art. 4, sect. 7, n^o 6, t. 24, p. 36, éd. Vivès.

un même corps¹, et comme dans une même personne parfaite; nous lui sommes greffés et incorporés comme les aliments que nous prenons s'assimilent à nous, et font une même personne avec nous..... *in unam veluti hypostasim perfectam et completam, sicut partes alimenti..., una fiunt hypostasis nobiscum*¹. »

Voyez donc, mes très-chers frères, et admirez jusqu'où va la gloire de l'homme dans le sacrement de l'Eucharistie², gloire, qui est la conséquence de l'amour d'un Dieu, car l'amour veut inonder de splendeurs l'objet aimé; et il me semble que nous touchons en ce moment à la réalité, et à l'accomplissement complet de la grande prophétie du Christ : « Mon Père, je veux que mes frères soient là où je serai, afin qu'ils voient ma gloire..... Cette gloire dont vous m'avez envi-

1. Cornel. à Lapid. *in Prov. c. XXIII, v. 2*, p. 658, éd. de Lyon.

2. L'Eucharistie fait partie d'un immense système, et sert de conclusion à une foule de prémisses divines. Elle est la clef de l'arche de la Création, et forme le sommet de cette pyramide admirable qui monte et va se perdre dans la personne du Verbe éternel, et qui rattache ainsi toutes choses à Dieu. (Le P. Faber, *le Saint-Sacrement*, l. III, t. 2, p. 110, trad.)

ronné, je la leur cède en héritage, afin qu'ils soient un comme nous sommes un..... Mon Père, je veux que ce fleuve d'amour que vous avez mis en moi coule aussi en eux..... et qu'ainsi tous nous soyons consommés dans l'unité.... *ut sint unum sicut et nos unum sumus... ut sint consummati in unum*¹. » L'Eucharistie seule me donne la signification complète de ces admirables paroles : par la vertu de ce divin Sacrement, il s'infiltrer tous les jours dans le chrétien quelque chose de la nature divine, *divinæ consortes naturæ* : une sève nous arrive de la racine même de l'éternité et promène dans nos membres une vie inconnue, *ex radice vivificâ, hoc est Deo ac Patre*². Le Christ nous travaille pour nous diviniser, c'est la semence jetée dans le champ de l'humanité, qui transforme en elle tout ce qu'elle touche. « Le Sauveur se mélange en nous, dit saint Grégoire, il met ainsi chacun de nous en communion avec sa Divinité, afin de déifier l'humanité, *se admiscuit, ut communionem divinitatis simul etiam deificetur huma-*

1. Joan., XVII;

2. Cyril. Alex. *In Joan.*, l. IV, c. III; 4; 6, p. 586

nitas'. » Chrétiens, croyez-vous maintenant qu'il y ait un sens véritable et réel dans ces paroles de l'Écriture, « vous êtes des dieux, vous avez en vous le germe de la substance divine, vous êtes participants de la nature divine²? » — Oui vraiment, nous sommes des dieux ! nous devons vraiment devenir des dieux ! autant que ce nom est possible à réaliser. Nous sommes des dieux surtout par l'Eucharistie, c'est-à-dire que par la vertu de ce sacrement, nous montons dans les régions du ciel, aussi haut que le permet la condition de notre nature : la puissante énergie du corps et du sang de Jésus-Christ nous élève jusqu'à ces sphères infinies, où l'aile de la créature s'arrête nécessairement, où son œil se troublerait en pénétrant plus loin, où il demeurerait frappé de cécité, parce que c'est la sphère uniquement réservée à Dieu. Ah ! je ne m'étonne plus qu'il soit ordonné au chrétien de se respecter lui-même et de respecter ses frères ; je ne m'étonne plus que Dieu lui-même nous traite avec respect, *cum reveren-*

1. S. Grég. de Nysse, *Orat. Cat.*, c. xxxvii, t. 2, p. 98, éd. Migne.

2. Psal. LXI, Hébr., III, 14, 2 Petr. I, 4.

tiâ disponis nos. Nous sommes les ajoutés du corps de son Fils, nous continuons en nous le mystère de l'Incarnation, et je puis dire, en empruntant une parole de saint Paul : Dieu, au centre du monde, exerce la domination universelle ; à sa droite, est l'humanité sainte du Christ soumise au Père, mais cette humanité sainte a un prolongement dans les générations humaines ; elle a ses racines dans les membres de chacun de nous par la vertu de l'Eucharistie. Et ainsi Dieu, dès cette vie, est tout en tous chez les vrais chrétiens. Il est dans le Christ au ciel et sur la terre, et par le Christ cette vertu de Dieu suit un fil conducteur jusqu'aux derniers confins de la nature humaine, *Deus omnia in omnibus*¹. Et ce grand mystère ne sera consommé que dans l'autre vie ; c'est alors surtout que, selon la magnifique pensée de saint Augustin, nous serons non-seulement au Christ, mais le Christ, le corps du Christ, et que se réalisera ce je ne sais quel avenir ineffable que prophétisait ce grand Docteur, et que l'Eucharis-

1. I Cor., xv, 26-28.

tie lui faisait entrevoir, *nescio quid futurum inefabile*¹.

Dieu, selon la pensée de Bossuet, ne nous a pas créés seulement par sa parole, mais en respirant, pour nous apprendre que notre âme procède de l'intérieur de Dieu, ainsi que la respiration... Mais comme le souffle ou la respiration ne sort que pour rentrer, « de même notre âme n'est sortie de Dieu que pour y rentrer, il ne l'a respirée, que pour l'aspirer de nouveau² » Quelle magnifique philosophie ! Le jour de la Création, Dieu nous a respirés, pour nous montrer que c'est comme s'il nous avait tirés de la région de son cœur, *inspiravit spiraculum vitæ*³... et maintenant, par l'amour, il tend à nous aspirer en lui... Or, l'Eucharistie, je ne craindrai pas de l'appeler l'effort principal de cette aspiration souveraine de Dieu.

Cependant, il s'est rencontré des hommes qui

1. Saint Aug. *in Ps*, 26, *Enarr.* 2, n° 2, t. 4, p. 170.

2. *Sur l'excellence de l'âme*, à la fin des lettres de piété, t. XI, p. 622.

3, *Gen.*, II, 7,

ont reproché au Christianisme d'avilir l'humanité. Dites plutôt, si vous avez le courage de vous plaindre, dites que la religion a placé la nature humaine sur des hauteurs où la lumière est trop vive et la gloire trop resplendissante. Mais non, il n'y a pas trop de gloire pour nous, car nous sommes de race divine, *genus Dei*¹, et nous remontons, en suivant la gradation de l'amour, les degrés de notre céleste origine.

§ 2

Ce n'est pas seulement sur l'âme que le mystère de l'amour eucharistique rejailit en torrent de gloire, c'est aussi sur le corps, cet organe vivant, cet instrument de vertu pour l'âme. Je ne parle pas de cette gloire divine que Dieu a répandue sur la physionomie de ses Saints et qui a sa source première dans l'Eucharistie. — Le visage de Daniel et de ses compagnons, dit l'E-

1. Act. XVII.

criture, parut meilleur et plus frais que tout ceux des enfants de la cour, *apparuerunt vultus eorum meliores et corpulentiores præ omnibus pueris, qui vescebantur cibo regio*¹. Le visage des Saints est aussi meilleur que celui des enfants des hommes; il est animé par cette fraîcheur de la vie divine qui ne se trouve pas sur la terre. N'en soyons pas surpris : les Saints, comme Daniel, ont une nourriture à part, et cette nourriture a sur le corps un effet qui tient à la fois de la matière et de l'esprit, *ad tutamentum mentis et corporis*². Leur âme est engraisée de Dieu, comme parle Tertullien, *de Deo saginatur*³; et cette vie si pleine, si fortement épanouie de l'âme, rejaille sur les organes. — Non, je ne veux point parler en ce moment de cette gloire qui a son rayonnement sur la terre : je n'en dis rien, parce que c'est dans l'éternité surtout que l'Eucharistie réserve un manteau radieux de lumière à notre enveloppe matérielle. Dieu sur la terre répand

1. Daniel, I, 45.

2. Prière du Canon.

3. *De Resur. carn.*, c. XXVIII.

avec réserve sa gloire sur le corps humain, parce que c'est un esclave dont il faut se défier, et qui, ennobli tout d'un coup, pourrait faillir aux devoirs de son rang. Le corps est un esclave qui n'aura sa liberté et sa gloire complètes que dans le ciel, et Dieu en agit ainsi par une pensée de profonde sagesse : car l'esclave émancipé trop tôt se révolte et commet des excès qui le font descendre au-dessous de l'animal privé de raison. Mais, dans l'éternité, Dieu lèvera les digues à l'effusion de son amour, et le corps deviendra transparent sous la pression de la gloire.

La divine Eucharistie sera une des causes principales de cette gloire du corps humain. Tous les jours elle dépose en nous les germes de la résurrection, les semences de l'immortalité : ce limon pénétré par un parfum divin jusque dans ses parties les plus intimes, s'embaume lentement et s'imbibe de gloire latente. Après quelques années de cette infiltration lente et cachée, il se sera fait en lui comme un travail préparatoire : ce sera la transformation de l'insecte qui brise sa larve et prend son essor sur des ailes lumi-

neuses¹. Aussi le Concile de Nicée appelle ce sacrement le symbole de la résurrection² ; saint Ignace d'Antioche, un remède d'immortalité ; saint Cyrille une nourriture qui nous engraisse pour l'immortalité et la vie éternelle, *cibum nutritem ad immortalitatem et vitam æternam*. Saint-Chrysostome va jusqu'à dire que, par respect pour la divine Eucharistie qui nourrit les fidèles, les Anges du ciel font une garde d'honneur autour du corps des élus qui reposent dans le sein de la terre, et qu'ils les conservent ainsi pour la vie éternelle. « Comment, dit saint Irénée, notre chair serait-elle livrée pour toujours à la corruption, elle qui est nourrie par le corps et le sang de Jésus-Christ !³ »

Je m'étonnerais même qu'il n'en fût pas ainsi :

1. V. Suarez in 3 p. q. 79. Disp. 64 t. 21. p. 432-444, éd. Vivès.

2. V. de Lugo, *de Euchar.* disp. 42. sect. 5. Cours complet de Théol. t. 23, p. 502-506. — V. Thomassin *de Incar.*, liv. 40, c. 34. p. 765-774. — Saint Grég. Nyss. *Orat. Cat.* c. 37, t. 2, p. 98. — Saint Cyr. Alex. *in Joan.* l. III, c. VI, t. 6, p. 502, 519, 546, 582.

3. Toutes ces autorités sont citées par Suarez, *ibid.*

je m'étonnerais que notre corps, ainsi nourri et abreuvé par le corps et le sang d'un Dieu, ne fût pas un jour constitué dans la gloire; et si quelqu'un se scandalisait de mon langage, je lui répondrais avec Tertullien : « Cette chair que Dieu forma de ses mains à son image, qu'il anima d'un souffle divin à la ressemblance de son énergie vitale, qu'il établit dans cet univers pour l'habiter, en jouir, et commander à toutes les œuvres du Tout-Puissant : cette chair qu'il a revêtue de ses sacrements comme d'un habit d'honneur.... cette chair ne ressusciterait pas glorieuse, après avoir été tant de fois et à tant de titres la propriété de Dieu! Non, non, *absit, absit*¹ : loin de nous la pensée de croire que Dieu abandonne à une destruction sans retour l'œuvre de ses mains, l'objet de son industrie, l'enveloppe de son souffle, la reine de la Création, l'héritière de sa libéralité, la prêtresse de sa religion, le soldat de sa foi, la sœur du Christ. Nous savons que Dieu est bon, continue Tertullien, le Christ nous

1. Tertullien, *De resurr. carnis*, c. IX.

a appris qu'il était très-bon. Or, ce Dieu bon qui nous a commandé d'aimer notre prochain, fera lui-même ce qu'il ordonne, il aimera cette chair qui est son prochain à tant de titres : il l'aimera malgré ses infirmités, malgré son déshonneur, malgré ses iniquités, malgré sa condamnation..... Ne me reprochez donc plus les faiblesses de ma chair, car ces faiblesses et ce déshonneur sont des choses qui attendent Dieu, qui espèrent en Dieu, qui sont honorées par lui... Et j'ose dire que si tant de misères n'étaient survenues à la chair, la bonté, la grâce, la miséricorde, la toute-puissante libéralité de Dieu eussent été inutiles. »

Chacune de ces magnifiques paroles est un faisceau de lumière qui me découvre la gloire de mon corps, me révèle la gloire même dans l'ignominie, et me montre cette ignominie comme nécessaire en un sens à l'écoulement de la bonté, de la grâce, de la miséricorde, de la libéralité de Dieu, *si hæc carni non accidissent, benignitas, gratia, misericordia, omnis vis Dei benefica vacuisset*. Pesez chacune de ces paroles : elles vous

montreront les abîmes de la misère, mais aussi les abîmes mille fois plus vastes, mille fois plus profonds de la miséricorde de Dieu : et même sans ces faiblesses de l'homme, sans ces infirmités de la chair, les plus riches attributs de Dieu auraient été privés de leur action, *vacuisset*. O corps de l'homme ! ô tunique glorieuse des fils d'Adam, laisse-moi te contempler avec un légitime orgueil... O membres sacrés, vous êtes la propriété de Dieu, vous êtes le prochain de Dieu, selon la belle expression de Tertullien, vous êtes le prochain de Dieu, et de tant de manières et à tant de titres, que ce Père bien-aimé ne sait comment vous glorifier, *tot modis Deo proximam!* Vous portez en vous le parfum de la Divinité, et la semence de la vie immortelle : vous avez été engraisés pour l'éternité, aussi je ne m'étonne pas que Dieu vous attende, pour vous saturer de gloire. Il vous doit cet honneur, car il doit aimer ce qui lui appartient, et vous lui touchez de si près, *tot modis sibi proximam!* Il le doit au corps de son Fils, car le Verbe incarné s'est mélangé avec vous, pour vous mettre en commu-

nion avec sa Divinité, et préparer votre déification dans la gloire.

C'est ainsi, mes très-chers frères, que l'Eucharistie, par là même qu'elle est un abîme d'amour, nous a conduits à un abîme de gloire, car le premier abîme entraîne l'autre : quand on aime en Dieu, on veut honorer en Dieu, *abyssus abyssum invocat*.

Tels sont les admirables effets de l'Eucharistie, ils ne vont à rien moins qu'à établir entre Dieu et sa créature une union telle, que l'amour divin, et l'amour le plus fort et le plus violent, a pu l'imaginer. Les théologiens¹ ont même remarqué que, pour exprimer cette union eucharistique, les Pères se servent des mêmes expressions, que pour rendre l'union ineffable qui existe entre Dieu et l'Humanité sainte du Christ.

1. V. Le P. Thomassin. *de Incarn.* l. X, c. XXI, n° 2, t. 2, p. 747.

§ 3

Je ne trouve rien de plus beau dans la religion que cet enchaînement d'idées qui conclut à la déification de notre pauvre nature, et je vous demande la permission de les reprendre et de les résumer en terminant. — Dieu crée le monde, parce qu'il éprouve le besoin de faire du bien : le monde lui échappe par le désordre du péché, mais le Tout-Puissant reconquiert son œuvre, il en prend de nouveau possession par le grand mystère de l'Incarnation, où il s'unit notre nature dans l'humanité du Christ. Mais comme l'amour est insatiable, il a continué son œuvre jusqu'au bout, il a continué en chacun de nous, par le mystère de l'Eucharistie, une espèce d'incarnation permanente qui fait de l'Église un seul corps, et de chaque fidèle un autre Jésus-Christ ; ce qui faisait dire à saint Augustin : non seule-

ment nous sommes au Christ, mais nous sommes le Christ¹. — Dieu, tout puissant qu'il est, s'écriait le même Docteur, n'a pas pu nous donner davantage; tout sage qu'il est, il n'a pas su donner davantage; tout riche qu'il est, il n'a pas eu de quoi donner davantage, *audeo dicere quod Deus cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit; cum sit ditissimus plus dare non habuit*². — J'ajouterais : tout passionné qu'il est pour notre bien, Dieu n'a pas pu nous aimer davantage, et faire entrer l'amour à plus forte dose dans ce breuvage qu'il a préparé à notre humanité. Dieu a été pour nous, père, mère, ami, époux; et sa tendresse a inventé un nouveau mode d'union, que ne connaissait point l'amour humain : il entre en nous, il fait partie de nous-mêmes, il s'identifie avec notre nature, à tel point que l'âme fidèle après la communion peut réellement dire avec saint Paul : ce n'est plus moi qui vis,

1. Saint Aug. *In Ps. 26. Enarr.* 2, n° 2, t. 4, p. 170, éd. Gaume.

2. Saint Aug. *Tract.* 8, *In Joan.*

c'est le Christ qui vit en moi... Il y a, dans ces profondeurs de l'amour divin, tant d'amour et de gloire, qui rejaillissent sur la nature humaine, qu'on est tenté de s'écrier : c'est assez, Seigneur, c'est assez, vous faites même beaucoup trop pour vos amis, *nimis honorificati sunt amici tui, Deus...* Mais, n'oublions pas cette parole du Docteur angélique, qui nous explique les mystères les plus incompréhensibles : « Dieu, par un excès d'amour a un besoin continuel de sortir de lui-même pour faire du bien ¹. » L'Eucharistie doit nous donner la claire intelligence de cette vérité : dans ce mystère ineffable, Dieu s'est vraiment laissé entraîner à une passion continue d'amour : il a besoin de se donner, il veut, dit saint Chrysostome, faire mieux que les mères, et s'unir à nous avec toute la vérité de sa substance ² ?

Vous avez peut-être entendu parler, mes très-chers frères, de ce monstrueux système, qu'on

1. Saint Thomas. 2a 2æ q. 175, art. 2.

2. Saint Chrysostome. *Homil.* 82. *In Matth.* n° 5, p. 890, t. 7, éd. Gaume.

appelle le panthéisme , d'après lequel toutes les créatures seraient des parties substantielles de Dieu , et comme les évolutions de l'Être divin à travers le temps et l'espace : système impie, absurde et immoral, qui n'irait à rien moins qu'à flétrir la nature divine , et à diviniser les crimes et le désordre ; mais, on l'a dit, l'erreur provient d'un fonds de vérité , est une contre-façon de la vérité ; et souvent plus l'erreur est profonde, plus la vérité à laquelle elle se rattache est grande et sublime. Il y a dans l'homme une telle soif de Dieu, qu'il aspire à monter sur le trône de l'éternité, et nous avons raison ; car l'enfant royal aime à jouer sur le trône de son père. L'ordre ou le désordre dans ce désir, voilà ce qui constitue la vérité et la vertu, l'erreur et le péché. Eh bien ! Dieu a voulu, autant qu'il était permis à sa puissance, satisfaire cette ambition de sa créature, en ce qu'elle a de vrai et de noble. Il a élevé l'homme, jusqu'à le transformer en lui-même par le mystère de l'Eucharistie ; non point que cette transformation soit complète et substantielle, car elle laisse à l'homme, au moins ici-bas, le côté

faible de la créature, mais elle le travaille cependant jusqu'à le rendre participant de la nature divine : elle n'ôte point à l'homme sa personnalité, et pourtant elle le consomme dans l'unité du Fils de Dieu. Ainsi l'ambition de la créature est satisfaite, autant que le permettait l'essence des choses, et les droits et les attributs du Créateur conservent toute leur inviolabilité. Ainsi se trouve constitué un magnifique système de « panthéisme chrétien ¹ » où la créature est divinisée et rapprochée de Dieu, aussi près qu'il est possible de le concevoir.

Saint Bernard disait : Pour connaître Dieu il faut l'aimer. — Je dirai dans un autre sens : pour comprendre les œuvres de Dieu il faut savoir que Dieu est amour, *Deus charitas est* ². — Il est possible que l'homme du monde considère tout ce que nous venons de dire comme une folie : ce ne serait pas la première fois que les vérités évangéliques seraient méprisées comme des

1. M^e Swetchine. *Lettre à M. de Melun*, t. 2, p. 461.

2. Saint Bernard. *In Cant. Serm.* 8, n^o 9.

rêves, *visa sunt sicut deliramenta*. Mais nous répondrons au monde, que le Dieu des chrétiens n'est point le Dieu de certains philosophes : ce n'est point un Dieu abstrait, siégeant sur le trône de son éternité, et ne s'occupant des choses de ce monde, que comme un maître qui visiterait à de rares intervalles ses vastes domaines, Le Dieu des chrétiens réunit, dans la solitude de son éternité, tous les sentiments de tendresse que peut énumérer la langue humaine ; et tout ce que contiennent d'amour les noms de père, de mère, d'ami et d'époux, ne peut que nous donner une faible image des abîmes d'amour qui battent à chaque instant les portes de l'éternité et qui menacent tous les jours de briser les digues de la justice, pour submerger la terre. Or, quand on aime à cet excès, il n'est rien qu'on ne fasse, on fait tout, même ce qui paraîtrait des bassesses en d'autres circonstances. On se fait petit, on descend tous les degrés de l'humiliation, pourvu qu'on atteigne l'objet aimé : celui qui ne comprendrait pas la noblesse et la beauté d'une pareille conduite prouverait qu'il n'a jamais aimé,

et surtout qu'il n'a jamais eu la moindre intelligence de l'amour divin. « La passion, dit Bossuet, fait faire des choses étranges aux personnes les plus faibles, et que fera-t-elle à Dieu? Et après cela nous nous étonnons si Dieu agit avec passion ¹. » Donc, reprocher à Dieu le mystère de l'Eucharistie, c'est reprocher à un père sa bonté, à une mère sa tendresse ² : que celui-là fasse de semblables reproches qui s'en sentira le courage. Pour nous, nous croyons à l'amour, *nos credimus charitati* : et quand on croit à l'amour divin, on s'attend à le trouver partout, à l'entendre résonner partout, semblable à ces

1. Bossuet, 2^e sermon pour la fête de tous les Saints, 4 p., p. 557, t. 3.

2. « Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire ; aux âmes les plus vulgaires l'amour des richesses ; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines ; et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme qui n'est que faiblesse, tente l'impossible ; Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? Disons donc pour toute raison, dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, t. 5. p. 345.)

montagnes cavernueuses qui tremblent et résonnent partout sous les pas des voyageurs. Pour nous, nous admirons dans l'Eucharistie la plus belle gloire de Dieu, gloire qui rejaillit sur l'homme en flots d'amour : et quand on cherchera à ébranler notre intelligence ou notre cœur par les objections de l'orgueil humain, nous chanterons pour toute réponse l'hymne du Prophète : « Qui pourrait connaître les ruses d'amour employées par la Sagesse? Qui pourrait expliquer les secrets de sa miséricorde, *radix sapientiæ cui revelata est? Et astutias illius quis agnovit* ¹?... *Quis adjiciet enarrare misericordiam ejus* ² ?

L'Église, en contemplant les merveilles de l'Incarnation, s'écrie dans son office du Samedi-Saint : O l'heureuse faute d'Adam, qui a mérité d'avoir un pareil Rédempteur! — Ce sera aussi notre dernière parole sur le grand mystère d'amour, et nous dirons avec la joie du malade

1. Eccli. 4, 6.

2. Eccli. 48, 4.

rendu à une vie meilleure : O l'heureuse faute, puisqu'elle nous a valu tant d'amour, ô l'heureuse faute, puisqu'elle a amassé sur nos têtes un tel poids de gloire ! O l'heureuse faute, puisque nous sommes ainsi transformés en des dieux, et qu'il ne manque à notre bonheur et à notre gloire que le bonheur et la gloire de l'Éternité, *ô Felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem !*

Mes très-chers frères, nous voici à la fin de cette station, et il me semble que je puis goûter un peu la satisfaction d'un père qui a fait quelque bien à ses enfants ; c'était, du moins, mon désir le plus ardent. Je dois vous rendre cette justice, que vous avez montré toujours, mais depuis trois ans surtout, un empressement, une assiduité qui ne se sont jamais démentis, et je dirai plus, une rare intelligence des mystères de Dieu : car, mes très-chers frères, je vous ai développé les vérités les plus hautes de la religion, et sur ces montagnes élevées, vous m'avez suivi avec

une habileté et une promptitude qui m'ont encouragé en m'émerveillant. Cela fait votre éloge, l'éloge de votre pénétration et de vos sentiments chrétiens : puis il me semble que nous nous comprenons de mieux en mieux, et comme l'amour vrai donne toujours de l'intelligence, les liens de l'affection paternelle et filiale deviennent comme un flambeau qui éclaire tous les sentiers... Ce sont ces sentiments d'affection vraie que je suis heureux de vous offrir encore, comme étrennes du jour de l'an. Le temps, mes très-chers frères, ne fait que confirmer ces sentiments, et, comme je le disais un jour dans une réunion de charité, j'appartiens un peu par ma nature à la race de ces arbres qui mettent quelque temps à s'enraciner dans un nouveau sol, mais qui, une fois pris, ne demandent qu'à vivre sous un ciel hospitalier, et dans une terre échauffée par une affection réciproque. Je n'en dirai pas plus long sur ce sujet : il est des choses qui, précisément parce qu'elles sont très-sincères, ne demandent que le demi-jour de la confiance. — Soyez de plus en plus bénis du Seigneur, mes très-chers frères,

et que cette bénédiction descende sur tout le dévoué et pieux clergé de cette ville, que nous avons eu la consolation de voir à nos banquets de famille, et qui sait de plus en plus la place qu'il occupe dans mon cœur. Que cette bénédiction s'épanche ensuite sur toutes les familles de ma ville épiscopale, que personne n'en soit exclu, et qu'elle aille faire du bien même aux personnes les plus étrangères à nos croyances. Toujours, mais surtout aujourd'hui, à la fin de cette année où nous sommes tous assemblés en famille, je veux être au milieu de vous, et autant que le permet mon infirmité, comme le Père céleste dont je tiens la place, et qui fait lever son soleil sur tous, sans acception de personne, sur tous, même sur ceux qui ne reconnaissent pas sa bonté : *Solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos*⁴. Oui, que tous soient bénis sans exception, les pères, les mères, les enfants, les serviteurs : que cette nouvelle année soit heureuse pour tous, qu'elle

4. Matth., 5, 45.

donne à tous la paix, la santé du corps et de l'âme, les consolations du cœur, et qu'elle soit l'annonce et le symbole de cette paix éternelle qui doit être la couronne de toutes les joies comme de toutes les tristesses de la terre !

Monseigneur a ainsi terminé ces Conférences dans l'église de Saint-Louis, à Rochefort :

Avant de terminer ces Conférences sur l'Eucharistie, je croirais manquer à mon devoir, chers habitants de la ville de Rochefort, si je ne vous remerciais, et si je ne vous félicitais en même temps de votre assiduité, de votre attention religieuse, et de je ne sais quelle électricité pleine d'intelligence que je n'ai cessé de voir rayonner sur vos physionomies. Vous m'avez écouté avec un respect vraiment filial et avec un intérêt toujours croissant, et cependant les vérités que j'ai développées touchent à ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie et dans la philosophie chrétienne; et même on pourrait dire que souvent je me suis promené avec vous jusque dans ces régions inconnues dont le monde parle avec dédain, en les appelant les régions du mysticisme. C'est pour moi une nouvelle preuve que les vérités chrétiennes les plus sublimes, les plus mystérieuses, trouvent toujours un écho vivant dans les fibres de l'âme, quand on les présente avec les formes vraies que leur conserve la grande Tradition catholique. Dans le peuple, comme dans les classes élevées, chez l'ignorant comme chez le savant, l'âme humaine, et j'en remercie Dieu, est composée de cordes musicales qui résonnent au son de l'infini, et quand ces sons de l'éternité se font entendre, l'âme devient une symphonie vivante. Je dois ajouter que nulle part plus qu'ici, je n'ai rencontré de sens mu-

sical pour les grandes questions : pardonnez-moi ce langage, mais je crois avec Platon qu'il y a de la musique dans l'intelligence qui suit les traces du vrai ¹. — Il a suffi de toucher vos âmes avec le rayon de la vérité éternelle, et aussitôt semblables à cette célèbre statue de l'antiquité, vous avez rendu un son divin. C'est une joie pour moi de le sentir, et c'est un bonheur à mon cœur de père de le proclamer en famille.

1. Philosophiam judicans summam esse musicam, ὡς φιλοσοφίας μὲν οὔσης μεγίστης μουσικῆς. (*Phédon*, p. 61.)



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. V-XI

INTRODUCTION

Sur les mystères en général

PREMIÈRE CONFÉRENCE

La croyance aux mystères est, pour plusieurs, un obstacle à la foi. — Le but de ces deux Conférences est de détruire ce préjugé. 4-5

Entrée en matière. — Utilité de traiter quelquefois ces sortes de sujets. 5-8

PREMIÈRE PROPOSITION : *Le mystère est partout sur la terre.* — La caverne de Platon ; elle est une image fidèle de notre position intellectuelle sur la terre. — Préventions et faiblesse de l'homme. — Il ne comprend rien parfaitement. — Preuves et détails. 8-17

La Création est un livre scellé de sept sceaux. — L'infini est en tout, et nous ne savons le tout de rien. — Les sciences positives elles-mêmes, et les mathématiques ont

leurs mystères. — L'air manque toujours sur les hautes régions. — De là, un sentiment profond de tristesse qui se trouve au fond de chaque étude. — Témoignages non suspects pour confirmer cette vérité. — La modestie est le cachet des hommes supérieurs, et la prétention de tout savoir est un des caractères de l'ignorance. 47-23

DEUXIÈME PROPOSITION : *Il est des mystères, relatifs aux divers degrés d'intelligence et aux différentes positions des âmes.*

La vérité complète, absolue, c'est Dieu : en dehors de Dieu, ce sont des fragments, des rayons de vérités. — Comparaison de la lumière. — Il n'y a point de mystères pour Dieu : il voit tout clairement et distinctement. — Mais aussitôt qu'on quitte le seuil de l'éternité, l'ombre apparaît; la vérité est limitée, le mystère se découvre, car le mystère, c'est la vérité infinie que l'ombre circonscrit à notre intelligence. — Les différents chœurs des Anges ne voient pas la vérité de la même manière : les plus élevés en gloire découvrent le vrai sous une forme plus pure, plus universelle. — Enfin, la vérité arrive à l'homme, et là elle semble subir une nouvelle transformation, elle devient moins pure, moins complète. 24-29

Parmi les hommes eux-mêmes, quelle différence dans la faculté de discerner le vrai ! — Il existe une hiérarchie des intelligences ; elles sont placées sur les divers degrés d'une immense échelle entre le ciel et la terre : et chacune voit plus ou moins, selon son degré d'élévation. Exemples à l'appui de cette vérité. — Application à l'ordre divin, témérité de l'homme incrédule. 29-34

Il est des mystères relatifs aux différents états et posi-

tions de la vie. — Ce qui est un mystère pour l'un ne l'est pas pour l'autre. — Raisons cachées qui se rencontrent partout. 34-36

Il est des mystères relatifs à notre état de passage sur la terre. — Combien de choses qui nous semblent maintenant obscures, contradictoires, absurdes, nous apparaîtront dans le ciel pleines de lumières et de sagesse ! — Attendre et patienter, imiter ainsi la conduite de l'Église. 36-42

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Le sphinx est partout sur la terre comme autrefois à l'entrée des cités égyptiennes. — Résumé de la première Conférence. 43-46

TROISIÈME PROPOSITION : *La Religion renferme nécessairement des mystères.*

Le mystère est partout, même dans les questions les plus simples ; à plus forte raison, il doit se rencontrer dans les questions divines. — Orgueil et présomption de l'homme. — Dieu habite une lumière inaccessible. — Et cependant nous interrogeons Dieu, nous voulons lui faire rendre compte de sa nature et de ses œuvres, comme nous le ferions avec le dernier de nos semblables. — Témérité et folie d'une pareille conduite. 47-56

Cependant Dieu est assez bon pour répondre à nos questions, et nous montrer les raisons qui rendent nécessaire l'existence du mystère. — 1^o Dieu ne pourrait pas, alors même qu'il le voudrait, faire disparaître le mys-

tère : la vérité est infinie, et l'esprit de l'homme est borné : l'océan ne pourrait pas être contenu dans un petit vase ; à plus forte raison, la vérité sans ombre et sans limite ne pourrait pas être reçue dans l'intelligence de l'homme. — 2° Pour bien comprendre les choses, il faut voir l'ensemble : on ne pourrait pas juger un poëme sur un seul vers ; or, nous ne voyons qu'une faible partie des œuvres de Dieu. — Divers exemples, application à la même vérité. — Si Dieu a placé certains objets au delà des bornes de notre vision, c'est sans doute parce qu'il était dangereux pour nous de les apercevoir distinctement : développement de cette pensée. — 3° La disparition du mystère tuerait la liberté morale des êtres intelligents. L'homme, placé en face des splendeurs du Vrai et du Beau, ne serait plus libre. Il faut, pour qu'il y ait place au mérite, un état tempéré de lumière et d'ombre. — 4° Charmes du mystère, nous l'aimons, et cet amour est une preuve de notre grandeur. — 5° Le mystère est utile pour guérir notre orgueil et notre vaine curiosité. 56-73

Aussi la Religion se proclame essentiellement mystérieuse. 73-74

QUATRIÈME PROPOSITION : *Les mystères sont au-dessus de la raison, sans être contre la raison, et l'homme agit avec beaucoup de raison en les croyant sans les comprendre.*

Une chose réellement contraire à la raison serait absurde, et ne mériterait aucune croyance. — Différence entre les choses contraires à la raison, et celles qui sont au-dessus de la raison : cette différence est très-fondée. — Témoignage de Leibnitz. — Les éléments intrinsèques

du mystère nous échappent; donc nous ne pouvons prononcer leur incompatibilité. 75-80

Nous avons les plus graves motifs pour croire aux mystères.

Témoignages de Bayle et de Jean Jacques Rousseau. — Résumé des motifs qui appuyent la croyance aux mystères. — La Religion à la fois obscure et lumineuse. 80-87

Les mystères étant une fois révélés, la raison des Docteurs, toujours guidée par la révélation, les examine, les scrute, en montre les profondes harmonies; elle éclaire le nuage qui les couvre, et les rend tous les jours de plus en plus translucides. — Doctrine merveilleuse des Pères sur ce sujet. 87-94

Résumé et profession de foi. 92-95

L'EUCCHARISTIE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Vérité du sacrement — Présence réelle

Beauté et difficulté de l'œuvre. — Parler sur l'Eucharistie, c'est le besoin permanent d'un cœur sacerdotal;

d'autre part n'est-ce point une témérité? — Il y a des recherches qui, dirigées par le cœur, sont utiles et ne franchissent point les limites d'un religieux respect. 97-104

Division du livre. — Croyance catholique. — Avant-propos. 104-105

Preuves tirées de l'Écriture sainte. — Promesse de l'Eucharistie au chapitre vi de saint Jean. — Commentaires sur le texte. — Sens des Capharnaïtes. — Sens vrai. 106-116

Réalisation de la promesse. — Textes clairs et qui ne peuvent souffrir la supposition d'une métaphore. — Réflexions à ce sujet. — Réponse à l'objection sur le verbe *être*, employé souvent dans un sens métaphorique. — Argumentation vigoureuse de Luther. — Texte de saint Paul, et commentaire. 116-132

Conciles. — Ils ne laissent aucun doute sur la présence réelle. 133-135

Les Pères et les Docteurs. — Leurs témoignages sont réunis dans des ouvrages spéciaux. — Nous nous bornons à quelques citations. — Saint Ignace d'Antioche. — Saint Justin. — Saint Irénée. — Tertullien. — Saint Hilaire. — Saint Ambroise. — Saint Cyrille d'Alexandrie. — Saint Cyrille de Jérusalem. — Saint Chrysostome. 136-144

Résumé et conséquences logiques. — La négation de l'Eucharistie amène logiquement la négation du Christianisme. — Aveu de Leibnitz. — Les objections que l'on fait contre l'Eucharistie, on peut les retourner contre l'Incarnation. 144-154

Outre le sacrement, il y a une grande et continuelle communion des âmes à Dieu. — Le corps et le sang du

Christ, c'est aussi toute parole divine, tout acte de foi. — Ces vérités ne nous empêchent, en aucune façon, de croire à l'Eucharistie et aux obligations qu'elle nous impose. — Beaux passages de saint Ambroise, d'Origène, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Basile, de Clément d'Alexandrie, de saint Grégoire le Grand, du Pape Innocent III, de saint Anselme, du Bienheureux Lanfranc, de saint Thomas, de Fénelon. — Combien ces vérités sont larges et consolantes. 154-169

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Réponse aux objections de la philosophie incrédule

Combien il est raisonnable de croire à Dieu, de croire qu'il peut faire des choses incompréhensibles à l'homme. — Cependant, l'homme veut promener une déraison téméraire sur les mystères de Dieu. — Dans cette Conférence, nous allons essayer une réponse à toutes les objections de la philosophie contre le dogme eucharistique. 171-175

1^o Il est impossible de prononcer que le mystère de l'Eucharistie est contraire à la raison, parce qu'on ne sait pas l'essence de la matière, à l'état naturel, à l'état glorifié, et qu'on n'a pas des idées très-nettes sur le mode de présence sacramentelle. — Nous ne connaissons des êtres que la superficie, nous voyons les propriétés extérieures, mais nous ignorons ce que c'est que la substance.

— Coup d'œil rapide sur les propriétés étonnantes que le génie de l'homme a développées dans la matière. — Propriétés futures des corps glorieux. — Application de ces vérités au mystère eucharistique. 175-186

2° Le corps du Christ est réellement et substantiellement dans la divine Eucharistie, mais il y est selon un mode de présence difficile à bien concevoir pour l'intelligence humaine : il n'y a donc en bonne logique aucune objection possible. 187-189

Mais allons plus loin : ce que la théologie nous insinue sur la manière dont Jésus-Christ est présent dans la sainte Eucharistie, va servir à nous faire entrevoir le mystère. — Le corps du Christ n'est point dans l'Eucharistie, à la manière des corps ; il y est d'une manière invisible, incorporelle, à la manière des esprits. — Dissertation philosophique sur la substance et les accidents. — Application au mystère eucharistique. — Conséquences de cette doctrine. — Pouvoir illimité du Verbe pour se transsubstantier les êtres. — Vanité des objections humaines. — La germination du grain de blé est un mystère eucharistique dans l'ordre naturel. 189-233

3° Les Pères de l'Église aimaient à chercher dans les œuvres de la Création, les symboles des vérités divines. — La Pétrification, la Photographie, l'alimentation de l'homme. — Belles pensées de saint Grégoire de Nysse. 233-245

Les plus beaux symboles de l'Eucharistie sont dans la région intellectuelle et morale de l'homme. — L'homme est une Trinité dérivée. — Relations entre sa pensée et le Verbe de Dieu. — Entre sa parole et le Verbe Incarné. —

Entre la parole et l'Eucharistie. — L'Imprimerie, le Télégraphe électrique. — Utilité de ces sortes de recherches. — Les Pères aimaient à scruter ainsi les mystères avec amour et discrétion. 245-264

TROISIÈME CONFÉRENCE

Le symbole du pain

Dans la Religion, on trouve simplicité dans l'acte et magnificence dans les effets. — Cependant, la sagesse de Dieu suit un ordre admirable dans le développement de ses desseins. — Relations entre la matière des sacrements et la grâce produite. — Explication du symbole du pain. 267-271

1° L'âme de l'homme a besoin de nourriture. — Ce que c'est que la faim des âmes. — La nourriture de l'âme est la Vérité, c'est Dieu lui-même. — Bonheur et gloire de ce banquet immatériel. — Souffrances qui existent en ce monde, elles ont pour cause principale la nourriture d'erreur et de mensonge. 272-278

Tout être mange ici-bas. — Immense banquet eucharistique dans l'ordre naturel. — La nourriture doit être meilleure et plus exquise à mesure que les êtres sont plus parfaits. — Effets différents de la nourriture selon que l'être qui la reçoit occupe un degré supérieur ou inférieur. 278-283

La vraie nourriture de l'homme est le Verbe de Dieu. —

C'est lui qui nourrit les Anges dans le ciel. — Il était la nourriture de l'homme dans le Paradis terrestre. — La Chute. — L'homme ne peut plus recevoir la vérité sous sa forme pure. — De là, l'Incarnation. — Ce n'était pas assez : le Fils de l'homme n'était sur la terre qu'en passant. — L'Eucharistie lui permet de rester au milieu de nous, d'être notre compagnon d'exil, et l'aliment de notre vie immortelle. — Doctrine d'Albert le Grand. 284-293

Dans le ciel, il n'y aura plus de sacrements. — Le vrai pain de l'âme, comme dit saint Augustin, sera le Verbe, la Vérité, la Sagesse du Père. — L'Eucharistie est le lait des enfants. — Ce que sera la vraie nourriture du ciel. — Beaux passages de saint Irénée, de saint Bernard, de saint Augustin, de saint Paulin, du cardinal Cusa. — D'où il résulte encore que l'Eucharistie est une vérité et une figure. — Développement de cette pensée par la Tradition Catholique. — Le Père Éternel a fait pour nous ce que fait la mère : la mère ne donne pas de suite à son enfant la nourriture solide ; elle prend la nourriture solide, elle la change en un aliment plus tendre et plus délicat, et quand cette œuvre de dilection maternelle est terminée, le lait de la mère coule avec son amour dans la bouche de l'enfant. 293-317

2^o L'Eucharistie produit sur les âmes tous les effets du pain : elle nourrit, elle fortifie, elle renouvelle la vie. — L'âme a besoin de réparer ses forces qui s'usent tous les jours au milieu des luttes de la vie. — Le prophète Elie, symbole de l'âme voyageuse. — Le Prophète mange le pain apporté par l'Ange, et continue sa route dans le dé-

sert : ainsi l'âme humaine trouve dans l'Eucharistie un principe de force et de réparation au milieu de ses défaillances. — Energie et courage inébranlable de certaines âmes : la source de leur calme imperturbable est dans l'Eucharistie. 318-325.

Comment expliquer ces mystères de transformation ? — C'est l'Eucharistie qui nous change en elle. — Admirable doctrine d'Innocent III, de saint Ambroise, de saint Paulin, d'Albert le Grand, de saint Bernard, etc. . 325-330.

L'Eucharistie considérée comme le pain de l'intelligence. — Belle réponse d'Haydn, un des plus célèbres compositeurs de l'Allemagne. — Physionomie spéciale des grands écrivains catholiques, de saint Thomas, en particulier. — La beauté, la splendeur, la clarté et la sérénité de leurs pensées avaient une source divine, c'est la sainte Eucharistie. 331-334.

Comparaison entre la manne et l'Eucharistie. 335-340.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Le symbole du vin

Les remèdes du salut offerts sous une forme sensible et par analogie avec la vie corporelle. — Résumé de la 3^e Conférence. 341-344.

L'Eucharistie produit sur l'âme, et dans un ordre supérieur, tous les effets du pain et du vin sur le corps. — Grandeur et simplicité de cette doctrine. — Rien ne se fait

de grand, de joyeux, de fraternel sur la terre sans un banquet. — Application à l'Eucharistie. 345-351.

Considérations spéciales sur le symbole du vin : c'est l'image des effets de l'Eucharistie. — L'âme, le sang et le vin. 352-355.

1° Le vin échauffe; ainsi l'Eucharistie. — Définition de la ferveur. — Comment l'expliquer avec les difficultés de la loi chrétienne et les mauvaises tendances de notre nature. — Comparaison des travaux de l'homme pour rapprocher les distances, de la puissance de la vapeur, de la rapidité des chemins de fer. — L'Eucharistie explique tous les prodiges de force, de courage, d'énergie et de facilité dans les mouvements spirituels. . . 355-364

2° Le vin réjouit, autre symbole de l'influence eucharistique. — La joie est le caractère des Saints, joie calme, pure, inébranlable. — C'est un mystère pour le monde. — L'explication du mystère est encore dans l'Eucharistie. L'âme unie à Dieu participe à la joie de l'Eternel, les nuages de la vie disparaissent, les peines s'adoucissent par le contact permanent avec Dieu. — Comparaison du pèlerin. — Belles paroles de sainte Catherine de Sienne, d'Origène, du P. Lacordaire. 364-369.

3° Le vin enivre. — Il est aussi une ivresse spirituelle, où l'âme sommeille sur le sein de Dieu. — Description de ce sommeil. — Saint Jean l'Evangeliste reposant sur le cœur de Jésus, modèle de l'âme après la communion. — L'ivresse spirituelle produit la sobriété et la sagesse. — Préjugés du monde contre la communion fréquente. — Réponse, et belles paroles de saint Chrysostome et de saint Ambroise. — Le vin endort, il fait oublier les peines

et chasse la tristesse; image des effets produits par la sainte Eucharistie. 370-378.

4° La sainte Eucharistie est un vin qui fait germer les vierges. — Le monde ne croit pas à la pureté : pourquoi? — Le chrétien y croit : pourquoi? — Action que l'Eucharistie, selon de graves théologiens, exerce même sur le corps. — Action certaine sur l'âme, et, par conséquent, au moins indirecte sur le corps. — Exemple frappant. — Daniel dans la fournaise, vent frais et douce rosée. — Application à l'Eucharistie. 379-390.

Coup d'œil rapide sur l'Eucharistie considérée comme e pain et le vin de l'ordre surnaturel, et comme le centre de la vie qui circule dans l'Église catholique. — Combien l'aspect de l'Église est admirable et digne de respect : œuvres qu'elle établit et entretient dans tout l'univers. — C'est l'Eucharistie qui est le grand courant de cette vie universelle. — Ce qui trompe le monde et l'étonne, quand il entend proclamer ces vérités, c'est que l'Eucharistie est une force invisible. — Mais tout ici-bas marche par une force invisible : l'énergie de la végétation, l'électricité, l'attraction sont des forces invisibles. — Application à l'Eucharistie. — Sans le sacrement d'amour, tout est froid dans un temple, le cœur et les murailles : avec lui tout s'explique, la beauté extérieure du temple, les cérémonies, l'autel, les oblations du peuple. — Belles paroles de saint Chrysostome et du cardinal Cusa. — Le dernier et le plus bel effet de l'Eucharistie est de nous transsubstantier à Dieu. — Développement de cette vérité. — Invocation. 390-401.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour divin

L'Eglise semblable à une armée qui emporte triomphalement le corps de son chef. — Elle défend sa possession divine. 403-405.

Récapitulation des quatre Conférences précédentes : il reste à montrer que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour divin. 405-406.

Dieu fait tout par amour, il donne sans avoir besoin de recevoir. — La bonté est la raison de ses actes, il ne cherche point la gloire extérieure pour lui-même. — Le Seigneur avait créé par amour et richement orné le chef-d'œuvre de ses mains. — La chute. — Dieu reprend son œuvre en la perfectionnant.—L'Incarnation.—Elle s'étend, en un sens, à tout le genre humain, et c'est l'Eucharistie qui opère ce prodige. 406-445.

Par l'Eucharistie, Dieu se fait le compagnon de notre pèlerinage, il est avec nous dans le désert de la vie. — Douceur de l'amitié. — Jésus notre véritable ami. — Il calme nos douleurs, il nous console, il nous éclaire dans les difficultés, il nous aide à porter notre bonheur, il réalise pour nous le type de l'ami vrai. — Le monde ne saura jamais tous les bienfaits que l'Eucharistie verse sur les

âmes. — Comparaison de la vague furieuse, et qui tout à coup se calme en arrivant sur la plage. 416-425.

Par l'Eucharistie, le Christ veut réaliser avec nous l'union la plus complète. — Il avait dit : Mon Père, je veux que mes enfants soient un en nous. — C'est l'Eucharistie qui nous explique cette parole. — Différents degrés d'union, depuis la simple bienveillance jusqu'à la fusion totale et l'extase de l'unité. — Par l'Eucharistie, le divin Sauveur s'unit à nous de la manière la plus complète. — Passage de Bossuet. — Voilà le vrai Christianisme, l'union, la fusion totale avec Dieu. — Dieu a ainsi épuisé avec l'homme tous les degrés d'union. — Grandeur de cette doctrine. — Quand on a compris que Dieu est amour, toutes les difficultés s'évanouissent. 426-446

L'amour trouve les êtres semblables ou les rend semblables. — Aussi l'Eucharistie nous divinise, elle transporte en nous les effets de l'Incarnation. — Le Christ fait sienne chaque nature humaine. — Textes de la Tradition. — Commentaires. — Ainsi se réalisera un jour la grande parole de saint Paul : Dieu sera tout en toutes choses, *et erit Deus omnia in omnibus*. — Cette gloire de l'âme rejallira sur le corps. — L'Eucharistie prépare cette gloire future de notre enveloppe matérielle. — Belles pensées de Tertullien. — Grandeur du corps, même dans sa faiblesse et son ignominie. 446-469

Récapitulation. — Beauté de la doctrine eucharistique. — Dieu épuise avec nous tous les degrés de l'amour. — Le panthéisme, doctrine monstrueuse. — Mais dans toute erreur un fonds de vérité. — Sorte de panthéisme chrétien, réalisé par l'Eucharistie. — Pour comprendre ces vérités,

il faut se souvenir que Dieu est amour. — L'amour rend tout croyable, même ce qui paraîtrait étrange et ignominieux. 470-477

Application de la parole que chante l'Eglise, *ô felix culpa!* — Remercîments et félicitations paternelles aux deux auditoires de La Rochelle et de Rochefort. 477-482

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ

25, rue Grenelle-Saint-Germain, Paris

HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DE LA FRANCE

PAR LES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS

DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. PAULIN PARIS

MEMBRE DE L'INSTITUT

Nous n'aurions pas entrepris une publication aussi considérable, aussi sérieuse, si nous ne nous étions pas, au préalable, assuré le concours de l'un des critiques les plus autorisés en pareille matière : M. PAULIN PARIS, de l'Académie des Inscriptions, et, depuis vingt-cinq ans, l'un des quatre académiciens chargés de la continuation de l'*Histoire littéraire de France*, a bien voulu nous promettre, non-seulement de corriger les épreuves et de revoir les textes et les citations avec le soin qu'on était en droit d'attendre de lui, mais il s'est encore chargé des remaniements et des additions que nous venons d'énumérer, et qui, loin de diminuer la valeur de notre édition, ne peuvent manquer de lui donner sur la première le seul avantage que personne ne s'avisera de contester. Il ne s'agit pas, en effet, de refaire ou de compléter la grande œuvre bénédictine, mais seulement de mentionner avec discrétion les travaux plus récents qui ont apporté quelque modification aux jugements antérieurs, ou bien ouvert quelques nouveaux points de vue dont il conviendra de tenir compte à la critique et à l'érudition contemporaines.

L'ouvrage formera 12 beaux volumes in-4° à 20 francs le volume pour les premiers souscripteurs ; il sera exécuté avec toute la rapidité possible. Nous publierons un volume de trois mois en trois mois, et nous avons même l'espoir de les donner à des intervalles plus rapprochés.

VITA JESU CHRISTI

DOMINI AC SALVATORIS NOSTRI

EX EVANGELIO ET APPROBATUS AB ECCLESIA CATHOLICA DOCTORIBUS SEDULE
COLLECTA PER

LUDOLPHUM DE SAXONIA
CANDIDISSIMI CARTUSIANORUM ORDINIS SERVANTISSIMUM

EDITIO NOVISSIMA

R. R. IN CHRISTO PATRI

D. D. JOAN. PETR. MABILE, EPISCOPO VERSALIENSI

DEDICATA

STUDIO ET OPERA A. C. BOLLARD, MISS. APOST., ET J. CARNANDET

1 vol. in-fol. de 800 à 900 pag., papier vergé, 50 fr.

Le livre dont nous annonçons aujourd'hui la réimpression peut se passer d'éloges : on n'a rien écrit de plus docte, de plus complet, ni de plus instructif sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après la *Chatne d'or* de saint Thomas d'Aquin, l'ouvrage de *Ludolphe* est la mine féconde où les ascétiques et les prédicateurs ont largement puisé depuis le xiv^e siècle jusqu'à saint François de Sales, depuis saint François de Sales jusqu'à notre regretté Père Ventura; entre autres exemples, M. l'abbé Mermillod assure que M^{sr} Marilley, le vénérable évêque de Lausanne et de Genève, en fait les délices de ses méditations quotidiennes.

Malheureusement, l'ouvrage du moine Saxon ne se rencontre plus que de loin en loin, et sa rareté même le maintient à un prix fort élevé. Le rendre doublement accessible à tous, n'est-ce pas faire une œuvre utile dont le clergé et les laïques pieux et instruits nous sauront gré ?

Il existe plusieurs versions françaises de *Ludolphe*. Les volumes dont elles se composent coûtent un tiers plus cher que notre édition, et c'est notre avis qu'une traduction affaiblit singulièrement les beautés de l'original. Qu'on le sache bien, *Ludolphe* est un écrivain qu'il faut lire dans la langue de l'Église; en le traduisant, on le déflöre.

Plusieurs personnes s'étonneront peut-être que nous ayons choisi

pour cette publication le format in-folio. Voici la raison de notre préférence : Ce beau volume est destiné à prendre place à côté de notre édition des *Acta Sanctorum*. Notre-Seigneur Jésus-Christ est le saint des saints et l'auteur de toute sainteté : ouvrir par son histoire les *Actes* de ceux qui ont cherché à reproduire sa vie, c'est donner à l'histoire de nos saints la seule introduction digne d'eux. Et comme le monument élevé en leur honneur sera de dimensions magnifiques, nous ne voulons pas consacrer au prototype de la sainteté un livre de proportions moins belles.

L'ouvrage de Ludolphe forme un volume in-folio de 800 à 900 pages, semblable aux volumes des *Acta*. Ici comme là, frontispice gravé, beaux caractères, grandes marges, papier vergé, notes marginales et tables complètes.

ŒUVRES
DE
M^{GR} LANDRIOT

ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ET DE SAINTES

CONFÉRENCES, ALLOCUTIONS, DISCOURS ET MANDEMENTS

ANNÉES 1856-1864

DEUXIÈME ÉDITION

3 magnifiques vol. in-8 de 5 à 600 pag. — Prix : 18 fr.

Après l'immense succès obtenu par la *Femme forte* et la *Femme pieuse*, un accueil aussi sympathique sera fait aux Œuvres complètes de l'éminent prélat. Dans ces trois volumes, toutes les questions se trouvent abordées et résolues. C'est une *Encyclopédie morale et littéraire*. Les amateurs d'éloquence voudront se procurer ces belles pages ; les dames chrétiennes qui ont lu la *Femme forte* et la *Femme pieuse*, désireront en avoir le couronnement. Les prêtres ne pourront s'abstenir de posséder un tel trésor, car c'est une véritable encyclopédie oratoire et théologique.

HISTOIRE DU MONDE

DEPUIS ADAM JUSQU'AU PONTIFICAT DE PIE IX

PAR

MM. HENRY ET CHARLES DE RIANCEY

ÉDITION COMPLÈTEMENT NOUVELLE, ENTIÈREMENT REFONDUE ET
CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR M. HENRY DE RIANCEY

ANCIEN DÉPUTÉ

10 beaux volumes in-8, à 5 francs le volume

Le spectacle le plus intéressant qui puisse être offert à la méditation est, sans contredit, celui de l'histoire de l'humanité tout entière. Prendre la race humaine à son origine ; suivre les développements de cette vaste famille qui peuple les espaces de la terre ; compter les pas des générations dans les siècles ; assister à la naissance, au progrès, à la chute des empires, et surtout, à travers tous les bouleversements du monde, voir la marche de l'intelligence, étudier ses combats, ses triomphes et ses défaites, se rendre témoin de ce grand duel entre la vérité et l'erreur, qui, commencé avec le temps, ne s'achèvera qu'avec l'éternité : voilà le sujet qui doit préoccuper quiconque a le moindre souci de sa dignité et de son avenir. « IL SERAIT HONTEUX A TOUT HONNÊTE HOMME, disait Bossuet, D'IGNORER LE GENRE HUMAIN. »

C'est ce tableau que MM. de Riancey ont voulu donner. Vingt années d'études consécutives leur ont permis de le présenter avec plus d'ensemble qu'il ne l'avait jamais été.

Ils ont profité des immenses progrès de la science historique dans ce siècle, et nous pouvons affirmer que l'*Histoire du Monde* est au courant de tout ce qui a été découvert de plus intéressant et de plus certain de nos jours. Les premiers volumes, notamment, contiennent sur les origines, sur les anciens empires asiatiques, sur l'Égypte, le

résumé de tous les travaux qui ont illustré les savants contemporains. De plus, à la suite du récit de événements, chaque période se termine par un aperçu sur l'histoire intellectuelle, religieuse et morale de l'humanité.

La *partie contemporaine* (1789 à 1863) est traitée avec tous les développements qu'elle comporte. Il est important plus que jamais d'avoir un jugement sûr, catholique, sur toutes les questions que M. le Ministre de l'instruction publique vient de présenter dans son programme sur l'*Enseignement de l'histoire contemporaine*.

L'œuvre de MM. de Riancey est inspirée par la foi catholique : ce qu'ils ont entendu montrer, c'est le gouvernement de la Providence sur le monde, accomplissant ses desseins, tout en respectant la liberté humaine.

Aucune autre histoire, telle recommandable qu'elle soit, ne possède cette unité, ne répond aussi bien aux besoins du temps, aux développements de la science, et n'est plus franchement catholique.

COURS ÉLÉMENTAIRE
DE
LATIN · CHRÉTIEN
PAR M. A. MAZURE

Un beau et fort volume in-12. — Prix : 3 fr. 50

Depuis longtemps on reconnaissait la nécessité d'un cours élémentaire de latin destiné précisément aux personnes qui ne l'apprennent pas, qui n'en font pas l'objet des études de leur jeunesse. Ce besoin se fait surtout sentir en ce qui regarde la liturgie. La plus grande partie des catholiques, ayant d'ailleurs d'autres connaissances, assistent aux offices de l'Eglise sans comprendre rien à ce texte latin, si haut et si saint, qu'ils récitent, qu'ils chantent, qu'ils estropient si cruellement parfois pour les oreilles plus exercées. Religieuses, tertiaires de divers ordres, beaucoup de pieux laïques lisent leur office en latin, et avec trop peu de secours pour en profiter entièrement. Bornés aux traductions plus ou moins imparfaites du livre d'office, toute leur vie ils peuvent regretter de ne voir, de ne sentir qu'à travers un voile ces textes admirables qui, sous leur forme pure, sous la parole latine, épanchent dans le cœur ému un parfum délicieux, et concourent si bien à entretenir les vives flammes de l'amour divin.

ACTA SANCTORUM

quotquot toto orbo coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur
QUÆ EX LATINIS ET GRÆCIS, ALIARUMQUE GENTIUM ANTIQUIS
MONUMENTIS

collegerunt ac digesserunt
SERVATA PRIMIGENIA SCRIPTORUM PERAGI ET VARIIS OBSERVATIONIBUS ILLUSTRARUNT

JOANNES BOLLANDUS GODEFRIDUS HENSCHENIUS,
Societatis Jesu theologi

EDITIO NOVISSIMA CUM ANIMADVERSIONIBUS EX TEMPORALIBUS D. PAPERBROCHII
NUNG PRIMUM EX MSS EDITIS CURANTE JOANNE GARNANDET

54 volumes in-folio, d'environ 1,000 pages à deux colonnes, avec les gravures de la première édition, papier collé, beaux caractères, belles marges, prix : 50 fr. le volume. — Douze volumes ont paru.
Reliure d'amateur, tranches ébarbées, percaline noire, 5 fr. par volume. — Belle et solide demi-reliure chagrin, tranches, peignes, coins solides, 10 fr. le volume. — Reliure en basane parisienne, 8 fr. le volume.

Cette nouvelle édition des Bollandistes est patronnée par 150 évêques, des membres de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et les savants les plus éminents de l'Europe.

Nous pourrions invoquer les témoignages des hommes les plus remarquables par leur science et leur talent : Guizot, Saint-Marc-Girardin, Victor Le Clerc, le cardinal Pitra, Ducange, Fontanini, Mabillon, Muratori, Leibnitz, Meibom, Fabricius, Ludowic, Bayle, Bona ; les papes Alexandre VII, Benoît XIV, Pie IX ; Turenne et Napoléon. Nous nous bornerons à cette citation d'un savant belge, M. Reiffenberg :

« Quelle que soit l'opinion, l'Église que l'on a choisie, la philosophie dont on a suivi les principes, croyants ou sceptiques, zélés ou indifférents, catholiques ou disciples de Luther et de Calvin, pourvu qu'ils aiment les lettres et qu'ils ne renient pas le passé, tous véné-
reront les *Acta Sanctorum* COMME UN DES MONUMENTS LES PLUS ÉTONNANTS DE LA SCIENCE. »

Nos souscripteurs pourront se procurer, à notre librairie, les 4 volumes in-folio des nouveaux Bollandistes, qui sont :

Le TOME VII, d'octobre (55^e de la collection, deux volumes), au lieu de 90 francs, net, 75 francs.

Ce tome est un chef-d'œuvre de typographie et de papier, et devient très-rare.

TOME VIII, d'octobre (56^e de la collection), se réimprime.

TOMES IX, X et XI, d'octobre (57^e, 58^e et 59^e de la collection), à 60 francs chacun, au lieu de 75 francs.

Le prix est rigoureusement de 75 à 90 francs le volume pour les non-souscripteurs à notre réimpression.

L'œuvre antique des Bollandistes avait été interrompue par la révolution ; mais elle a été reprise il y a vingt ans environ. Cinq magnifiques volumes ont paru depuis lors, chef-d'œuvre de critique et de science.

OEUVRES

DE

SAINT BERNARD

TRADUITES

PAR M. ARMAND RAVELET

ET ENRICHIES DE LA VIE DE SAINT BERNARD

PAR LE P. DE RATISBONNE

5 beaux volumes in-4°, à 8 fr. le vol.

Nous publions une traduction des *Œuvres de saint Bernard*. Cette traduction, entièrement nouvelle, a été faite avec le plus grand soin sur les meilleures éditions. Les travaux dus à l'érudition du cardinal *Dom Pitra*, de *M. Guignard* et à la science allemande, ont été mis à profit. Chaque œuvre est précédée d'une courte introduction qui en présente l'analyse sommaire, et qui rappelle en même temps les circonstances dans lesquelles elle a été écrite, etc.

En tête de l'ouvrage, nous donnons la nouvelle édition de la *Vie de saint Bernard*, par le R. P. Ratisbonne. Cette histoire, après trente ans de méditations et d'études, a été refaite par son auteur sur des documents nouveaux ; elle va paraître en une édition nouvelle, publiée chez M^{me} Poussielgue. C'est cette édition que nous avons acquis le droit de reproduire en tête des *Œuvres*.

Nous n'avons donc rien négligé pour que cette publication fût le moins indigne possible du Saint dont elle comprend les œuvres.

Notre publication comprendra environ 5 volumes in-4°, au prix de 8 francs le volume. Le premier va paraître ; les autres le suivront de trois mois en trois mois.

Tous nos éloges ne sauraient rien ajouter à la gloire de saint Ber-

nard : pour faire voir seulement à quel point ces *Œuvres* répondent aux besoins du temps présent, nous joignons un extrait de la préface du traducteur, M. Ravelet :

« Entre tous les Pères, saint Bernard est celui qui semble le mieux convenir à notre temps et à notre pays. Génie éminemment français, il a l'ardeur, la clarté, la hardiesse, le bon sens, l'enjouement et l'esprit de la race dont sa sainteté lui a fait perdre les défauts.

« Il a été peut-être le plus grand orateur de l'Eglise. Quelle devait être, en effet, l'éloquence terrible de cet homme qui dépeuplait les villes pour peupler les cloîtres, et à l'approche duquel les mères cachaient leurs fils, les sœurs leurs frères, les femmes leurs maris, pour les empêcher de le suivre; de cet homme qui, recevant l'ordre de prêcher la croisade, dévore tout du feu de sa parole, rois, nobles, bourgeois, paysans, et jette l'Europe tout entière sur l'Orient; de cet homme enfin qui, cité par Abélard au Concile, s'y présente sans préparation, tandis qu'à sa vue son ennemi s'enfuit épouvanté, n'osant pas même aborder le combat!

« Cet orateur irrésistible est en même temps le mentor des rois, l'arbitre des papes, le juge des différends qui s'élèvent entre les évêques et dans les monastères, le conseil de toute l'Eglise. Toutes les difficultés de l'Europe viennent aboutir et se résoudre dans son humble cellule.

« Comme théologien, il semble avoir à la fois la hauteur du vol et la pureté de la colombe : nous ne parlons pas seulement de ses sermons, de ses traités, mais surtout de cette explication du *Cantique des Cantiques*, un des plus précieux joyaux des lettres chrétiennes. Il saisit sans crainte cette perle délicate de l'Écriture, il la montre aux regards surpris; la lumière qu'elle renferme s'en échappe et inonde les auditeurs, et les pensées basses s'enfuient honteuses d'être surprises au milieu de ces splendeurs.

« Enfin ce grand orateur, ce politique consommé, ce profond théologien, ce fondateur d'ordres, ce moine austère, est une âme simple, humble, tendre, enjouée; ses lettres intimes sont des chefs-d'œuvre de grâce, de bonté, de délicatesse; on y trouve même le trait, l'antithèse, l'image inattendue et vive, et jusqu'à l'effet heureux de certaines consonnances; en un mot, ce qui compose l'esprit dans le sens le plus moderne du mot. »

153,130



